Orientation lacanienne III, 6.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Première séance du *Cours*

(mercredi 17 novembre 2004)

I

Bon, je vous remercie d'être là !

Ça me permet de me rappeler que vous existez. À vrai dire je vous ai un peu oubliés, pour ne penser qu'à Lacan et à rédiger Lacan.

Je m'aperçois que ça écrante, votre présence, au point que je n'ai pensé que j'avais à vous parler qu'hier soir.

Donc je vais faire ce que aujourd'hui ce qui m'est venu, ce qui m'est venu ce matin. Comme je vérifie que vous êtes là, vous attendez quelque chose de moi, évidemment j'y penserai tout au long de la semaine, maintenant.

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement. Et mon commencement, c'est mon titre : *Pièces détachées*, au pluriel. Je l'ai choisi, hier soir, parce que ça n'engage à rien ; ça ouvre, ça laisse ouvert ce qui peut venir et qui viendra, j'ai confiance, j'ai confiance en vous.

C'est un titre qui ne préjuge de rien et précisément ça me soulage d'avoir à veiller à la cohérence.

Après tout, de me prendre moi-même au débotté je m'aperçois que la cohérence est un artifice. Et si ce titre me va, c'est que il donne le pas à la contingence sur la cohérence.

Et ça me plaît d'autant plus que c'est une attitude qui peut se prévaloir d'être analytique, c'est en tout cas ce que comporte la règle analytique.

J'ai dit le mot « attitude », qui est un mot codé, c'est un mot qui a sa place dans la logique mathématique ou au moins dans sa philosophie. Bertrand Russell parlait des attitudes propositionnelles.

Qu'est-ce qu'on désigne par attitudes propositionnelles ? On désigne par-là les diverses relations qui peuvent s'établir entre ce qu'on continue d'appeler dans cette philosophie « l'esprit », comme ça nous vient en anglais c'est le *mind*, le *mind* qui a un certain caractère de bien faire attention, c'est l'objet qu'avait dégagé, le mot en reste chargé, qu'avait dégagé John Locke.

Les relations diverses, dis-je, qui s'établissent entre le *mind* et les énoncés. Ces relations c'est par exemple la croyance, la peur, l'espoir, la connaissance, la compréhension, la supposition, etc..

Quand je dis quelque chose, quand je pose une proposition, je peux qualifier ce que je dis en précisant : c'est ce que je crois, c'est ce que je sais, c'est ce que j'espère, ou bien même le contraire : Je dis le contraire de ce que je pense.

Autrement dit, une attitude au sens logique est une relation entre l'énoncé et l'énonciation, on n'a pas pu évacuer ça.

Quand je dis comme titre *Pièces détachées*, je veux dire que je m'imagine que je peux ne pas prendre ça totalement à mon compte, faire des essais, sans trop de vérification.

L'attitude, penser qu'il y a une attitude, en ce sens que j'ai dit, ça rappelle d'abord qu'il y a quelque chose derrière ce qui se dit. Que derrière ce qui se dit, il y a le fait qu'on dise, c'est le rappel auquel Lacan a procédé comme départ de son écrit *l'Étourdit*, que vous trouvez dans le recueil des *Autres écrits* vers les pages 400 et quelques.

Ce *qu'on dise*, l'attitude propositionnelle, le fait de l'énonciation reste volontiers, souligne-t-il, oublié derrière ce qui se dit.

Et où est le *ce qui se dit* ?

Le *ce qui se dit* n'est pas une donnée élémentaire, *ce qui se dit* n'est pas une donnée première. Le *ce qui se dit* – je ne fais que reprendre ce que

suggère Lacan – le *ce qui se dit* est dans ce qui s'entend ; en ce sens, ce qui se dit, ce que éventuellement vous déposez sur vos papelards comme préalablement moi-même j'ai déposé des écritures, au fond c'est ce qui pour vous se dit dans ce que vous entendez de moi. Ce qui se dit c'est déjà ce qui se lit. Ce qui se lit et que vous écrivez ; c'est bien la preuve que ça se lit, il y a quelque chose qui se lit.

Ce qui s'entend, voilà le fait, voilà ce qui a lieu, voilà ce qui s'enregistre. Et quelqu'un qui ignore le français a quand même accès, si on lui passe ces petites bandes de magnétophone, a quand même accès à ce qui s'entend.

Voilà ce qui a lieu ici, ce qui s'entend.

Le vrai positivisme, le factualisme si je puis dire, est de s'en tenir à ce qui s'entend. C'est ce dont il convient de se souvenir, de ne pas oublier, s'agissant de l'interprétation analytique, c'est avant tout ce qui s'entend, à charge pour celui qui la reçoit, s'il le veut bien, de chercher ce qui s'est dit dans ce qu'il a entendu et pas simplement en disant : est-ce que vous pouvez le répéter ?

Ça suscite souvent ça l'interprétation, il ne faut jamais la répéter, parce que, c'est de structure qu'il y a cet écart entre ce qui s'entend et ce qui se dit.

Ce qui se dit dans ce qui s'entend c'est déjà une construction, c'est déjà une élucubration. Et c'est pourquoi, évidemment ça m'absorbe d'écrire Lacan, sur la base de ce qui a été entendu, enfin reste encore à savoir ce qui se dit là-dedans ; au fond c'est à chaque mot, à chaque ligne, que il y a une construction à faire, une construction à essayer, et pas qu'une, avant de livrer un manuscrit de Lacan.

Entre le fait qu'on dise et le fait qu'on l'entend, il y a ce qui n'est pas un fait mais une construction, que je pourrais appeler un élucubra, l'élucubra c'est ce qui se dit.

Et on n'en est jamais très sûr de ce qui se dit, si on fait ici usage de la forme pronominale c'est bien parce que en règle générale ce qui se dit n'est pas ce qu'on veut dire. Ça c'est l'avantage d'avoir jeté ça sur le papier pour moi c'est que j'ai pas eu à m'occuper de ce que je voulais dire, j'ai squeezé ce moment-là et c'est l'écart entre ce qui se dit et ce qu'on veut dire qui laisse place à l'interprétation. Elle repose sur ce décalage là.

Et ce décalage veut dire qu'on peut toujours élucubrer davantage.

Dans l'ordre de *il me dit ça mais qu'est-ce qu'il veut dire ?*

Voilà, quelqu'un me dit quelque chose en séance et je m'esclaffe, je ris. Je ris c'est-à-dire je dis. Rire c'est une façon de dire ; mais qu'est-ce que je dis au juste ? Est-ce que je dis forcément que ça m'amuse ? Que c'est drôle ? Peut-être que ça dit exactement le contraire, que c'est désespéré par exemple, car on peut rire plutôt que de pleurer.

L'analyste ne pleure pas.

On n'a jamais vu ça ! Un analyste qui pleure en séance (*rires*), c'est certainement tant mieux, ce sont les analysants qui pleurent éventuellement. Mais quand ça arrive ça ne dit pas encore de soi-même ce que ça veut dire. Pleurer c'est peut-être une résistance, pleurer plutôt que de parler, mais enfin on réussit très bien aussi à pleurer tout en parlant.

Et, alors, c'est peut-être signaler qu'on s'est arraché une vérité, on pleure sur cet arrachement là, on pourrait même élucubrer que les pleurs commémorent la castration, et que ce qui se dit sert à ça. Qui pleure là ?

« Qui pleure là, sinon le vent simple, à cette heure/ Seule, avec diamants extrêmes ?... Mais qui pleure,/
Si proche de moi-même au moment de pleurer ? »

Attitude propositionnelle, je cite, je suis passé à la citation, au premier vers de « La jeune Parque », dans la citation, quelqu'un d'autre parle, qui dit que ce n'est rien que le vent qui pleure, dans la solitude de l'heure.

Qui pleure, dans la solitude de la séance analytique ?

En règle générale ce sont des femmes. Elles portent la plainte jusqu'aux pleurs, parfois même simplement la vérité jusqu'aux pleurs, et ce faisant elles font voir que la séance analytique c'est souvent l'heure des pleurs, la *pl'heure* si je puis dire.

pl'heure

Alors ça vaut ce que ça vaut, hein (*rires*), comme de dire que - c'est à ça que je l'associe - comme de dire que enseigner c'est

en saigner

C'est une autre heure.

Celle à laquelle je suis convoqué, il y a du saignement dans l'affaire, pas seulement du savoir.

Donc je pourrais vous dire « ceci est mon sang » (*rires*) et, oui, j'ai dû m'apercevoir ce matin que j'en suis venu au point où enseigner, c'est quelque chose comme exhiber ses stigmates.

J'enseigne en martyr, en martyr de la psychanalyse. J'en sens bien le ridicule. Mais sans doute la position de martyr est-elle ce à quoi on arrive quand on a une passion.

Avoir une passion c'est subir, c'est souffrir, et l'enseignement de la psychanalyse, comme ce matin je l'éprouvais dans, devoir me remettre à tourner la manivelle, quand on est loin comme je m'en apercevais, de la position universitaire dont je suis parti et que j'ai continué à m'occuper pendant plusieurs années en enseignant de la psychanalyse.

Je l'ai dit d'ailleurs un jour quand je sentais que ça bougeait que cette position, qui faisait de moi un enseignant, cette position avait vacillé, je l'avais signalé ici, comme je signale aujourd'hui, enfin, à quel point elle ne m'est plus, si je puis dire, naturelle, de m'adresser à une foule.

C'est peut-être la première fois que je l'éprouve comme ça, c'est pas naturel, c'est un effort, c'est vraiment convertir la passion de la psychanalyse, ce qu'elle peut comporter de souffrance, en une exhibition, une exhibition de la passion.

Au fond l'attitude que je pourrais substituer au je sais, l'attitude du je sais est ce qui soutient un enseignement, je pourrais y substituer un je souffre, je souffre mille morts pour vous parler. J'en ai pas l'air bien sûr et c'est à en apercevoir le ridicule qu'au souffrir je substitue le rire, tout au moins le sourire, plutôt sourire que souffrir.

Et c'est pourquoi je dis *Pièces détachées* » et *Pièces détachées* c'est ce que j'ai à m'arracher pour vous le rapporter.

Je dis que c'est une attitude analytique parce que on ne demande pas autre chose à un analysant, que de livrer sa pensée en pièces détachées, sans se soucier d'ordre ni de congruence, ni de cohérence, ni de vraisemblance. Et il doit être assuré que quoi qui vienne ce ne sera pas sans rapport.

C'est la confiance qui est faite au procédé inventé par Freud et que Lacan a traduit par le sujet supposé savoir.

Le sujet supposé savoir, ça se résume à ce qui s'opère de la relation, de la connexion écrite pour simplifier S1-S2. Tout ça va prendre du sens, soyez en sûr, ce que je vous dis, petit à petit.

La fonction de la pièce détachée est isolée comme telle dans le Séminaire de *L'angoisse*. Et comme un module d'objet, caractéristique de l'expérience moderne. Dans ce Séminaire la pièce détachée vaut comme une approche, une esquisse, de ce que Lacan élucubre comme l'objet petit *a*.

La pièce détachée ce n'est pas un tout. La pièce détachée, enfin, ce qui la constitue comme telle, c'est précisément qu'elle se réfère à un tout qu'elle n'est pas, elle est prélevée sur ce tout, sur un tout où elle a sa fonction. Et d'où la question : qu'est-ce que c'est que la pièce détachée toute seule ?

La pièce détachée hors du tout, et pire encore, la pièce détachée quand le tout où elle aurait sa fonction n'existe plus.

On connaît ça maintenant tous les jours : ah je regrette on ne fait plus ça ! et vous êtes avec dans les mains la pièce détachée qui peut être tout l'appareil moins ce qui en ferait le tout. Et voilà l'appareil, déprécié, ravalé au statut de la pièce détachée, on vous invite d'ailleurs à l'évacuer en quatrième vitesse, parce que, l'appareil sans le bitoniau qu'on ne fait plus ! on peut le faire venir mais c'est encore plus cher que l'appareil lui-même.

Donc, au fond, cette expérience, c'est une expérience en effet commune et elle justifie la question, que pose Lacan sans donner de réponse, quel est alors son être, à cette pièce détachée, définitivement détachée ? quelle est sa subsistance quand le tout auquel elle se rapportait a périclité, est devenu désuet. Quel sens a-t-elle ? et c'est ainsi que la plus bête des pièces détachées, une fois qu'elle est isolée de sa fonction comme telle, devient énigmatique.

On ne sait plus ce qu'elle veut dire parce qu'elle ne sert plus à rien. Et en effet, c'est un critère pour savoir ce que ça veut dire que de savoir à quoi ça sert. C'est le pragmatisme élémentaire de la signification résumé dans l'aphorisme wittgensteinien *Meaning is use*, la signification, le sens c'est l'usage. Par-là la pièce détachée, quand elle sert plus à rien, elle est une figure du hors sens, hors du sens.

Et c'est bien qu'au moment où, enfin, comme tel elle ne sert plus à rien qu'elle peut alors être asservie, se prêter à mille et un usages et d'abord à un usage, si je puis dire, de jouissance pure, si la jouissance est précisément comme l'évoque Lacan au début du Séminaire *Encore*, la jouissance est précisément ce qui ne sert à rien.

La valeur de jouissance de la pièce détachée, ce qu'a exploité, avec subtilité, un Marcel Duchamp, par le geste de l'artiste qui convertit la pièce détachée en objet esthétique, où un urinoir, mis sur un piédestal, avec la signature de l'artiste, – et il n'est pas question bien sûr, de faire ses besoins – de ce fait, de rayonner, comme une madone – si je puis dire - pur objet de jouissance.

Enfin, il y a beaucoup à dire sur l'esthétisation de la pièce détachée dans ce qui fut l'art contemporain, mais, enfin, ce qui a durablement marqué l'activité artistique et quand je m'y serais remis, que j'aurai rafraîchi moi-même mes souvenirs là-dessus, ça s'inscrira certainement dans cette suite de Pièces détachées.

Alors la pièce détachée se prête, une fois qu'elle est soustraite à son usage naturel, si je puis dire, se prête à d'autres usages éventuels, pour lesquels elle n'était pas faite, enfin, c'est un processus, un procédé fondamental que cette pratique du bricolage. On peut dire que c'est sous cet angle que on peut considérer de façon féconde, l'histoire de la pensée.

Aristote n'avait pas prévu, qu'un jour viendrait – en tout cas il n'y a pas eu une personne pour le lui dire – qu'un jour viendrait Thomas, qui arriverait à marier extraordinairement le moteur immobile et puis le dieu du Buisson Ardent. La théologie a été faite, au fond, du réemploi de pièces détachées de la philosophie grecque pour essayer de trouver quelque chose à dire, un bafouillage, trouver quelque chose à dire à propos de la révélation du Buisson Ardent.

Toute une part de ceux qui ont été traumatisés par cette révélation, qui ont bricolé quelque chose, avaient des pièces détachées de la philosophie grecque et ça donne une discipline hautement respectable, bien que de fond en comble bricolée, qui est la théologie ; c'est si bien fait, que on ne voit même pas la couture, on ne voit même pas les soudures qu'il a fallu faire pour que ça s'emboîte, il faut dire que ça été poli par les siècles.

Alors le bricolage selon Lévi-Strauss, vous vous reporterez au premier chapitre de *La pensée sauvage* ; le fait qu'il le mette en tête de son ouvrage indique bien qu'il y a un lien tout à fait essentiel entre l'angle structuraliste et la pièce détachée, entre la structure et la pièce détachée.

La pièce détachée, c'est un objet que Lévi-Strauss dit concret, c'est-à-dire qui comporte toujours, quand on veut s'en resservir, quelque chose de prédéterminé en raison de l'usage originel pour lequel elle a été conçue.

Le bricoleur, ses initiatives, ses projets sont limités par la conformation de la pièce qui a été pensée et produite pour l'usage précédent dont elle est détachée.

Et donc – c'est le mot qu'il emploie - c'est un élément précontraint, qui a des propriétés déterminées dont on ne peut pas faire n'importe quoi et de telle sorte que vous avez une liberté de manœuvre mais elle est restreinte par la configuration de l'objet, la configuration concrète de l'objet.

Alors le bricoleur accumule sans savoir pourquoi les pièces détachées qui pourront toujours servir et quand il a le projet, il s'arrange avec les moyens du bord, avec ce qu'il y a, avec un ensemble fini de matériaux venus, d'origines diverses, de matériaux hétéroclites.

Il ne faut pas croire que la structure, ce soit tout lisse, n'est-ce pas ; on a l'idée que la structure, c'est homogène, et que la structure, c'est un tout qui fait système et que la structure c'est fait à partir, en tout cas c'est supportée par de l'hétéroclite.

Et voilà un mot - je n'ai pas cherché dans le dictionnaire - voilà un mot qui sera à reprendre, cet hétéroclite. Le trésor du bricoleur est fait au gré des occasions, c'est un résultat contingent de ce qu'il a pu récupérer de résidus divers.

C'est en ça que c'est toujours un élément semi-particularisé, qui à la fois a des déterminations bien précises mais dont l'emploi reste à trouver.

Eh bien faisons ici un petit court-circuit.

Du point de vue psychanalytique et c'est ce que me semble comporter précisément le Séminaire du *Sinthome* de Lacan, le corps est comparable à un amas de pièces détachées. On ne s'en aperçoit pas tant qu'on reste captif de sa forme, tant que la prégnance de la forme impose l'idée de son unité. Combien de places y a-t-il dans cette salle ?

Un par un. Ça c'est un point de vue, qui a sa consistance. Il a même tellement sa consistance ce point de vue qui fait que un corps est Un, que c'est le corps vivant qui vaut comme le modèle de l'individu, si je puis dire l'individu en indivision, et ce mot d'indivision dit bien ce que l'individu doit à la vision, et même la biologie en reste tributaire.

Alors précisément quand Lacan fait appel aux références biologiques dans son Séminaire de *L'angoisse*, ce n'est pas sans rappeler que la différence structurale reste primitive, et qu'elle introduit, dit-il, des ruptures, des cassures, la dialectique signifiante ; j'avais la référence page 82 du Séminaire de *L'angoisse*.

Entendons ce que ça veut dire. C'est que le statut primitif du corps, c'est d'être en pièces détachées, contrairement à l'évidence du visible. Et je ne rappelle que pour mémoire les phénomènes qui ont été investigués par Mélanie Klein et que Lacan a rassemblé sous l'expression qu'il a introduite dans le vocabulaire de la psychanalyse en France, l'expression du «corps morcelé », qui désigne un statut subjectif du corps, primaire par rapport à la satisfaction de la bonne forme, par rapport à la gestalt.

C'est même ce qui donne son sens au stade du miroir. Si le stade miroir fait événement, au moins dans la construction de Lacan, mais enfin l'expérience nous répond pas mal, s'il fait événement c'est précisément parce que on infère un statut subjectif du corps qui est en morceaux.

Et c'est ainsi que, très précisément dans son écrit qui s'appelle *l'Étourdit*, Lacan écrit ceci : le corps des parlants est sujet à se diviser de ses organes.

Ça prend toute sa valeur par rapport à la référence qui, chez lui, est récurrente, à l'unité du corps vivant et, à la forme, à l'âme comme forme du corps vivant et à ce que le concept de l'Un y trouve ou non sa source et vous savez que le Séminaire *Encore* est, on voit dans ce Séminaire revenir à

plusieurs reprises cette interrogation sur l'unité du corps alors que, sur l'indivision du corps, mirage dont il faut se déprendre pour saisir, comme on peut le faire dans l'expérience analytique, que les organes, qui à un certain niveau de conception s'adjointent, se répondent, conspirent à la bonne santé - c'est un autre point de vue - il s'agit de leur trouver un sens, une valeur, une fonction, et puis la forme n'est jamais, n'est jamais ce qu'elle devrait être, une jambe plus courte que l'autre, un peu trop de gras ici et là, surtout de nos jours où la norme s'impose, fort exigeante de ce point de vue-là ; les organes sont autant de pièces détachées et comme on voit, dans la schizophrénie, le sujet a à leur trouver une fonction.

C'est là qu'on voit se déployer le fait du morcellement quand l'unification imaginaire, l'opération de l'unification imaginaire n'a pas marché.

Mais enfin Lacan dans *l'Étourdit* prend l'exemple qui lui revient de son Séminaire de *L'angoisse*, l'exemple de la circoncision qui, enfin, chirurgie qui arrive à donner usage à un bout de chair, jusqu'alors négligé dans son éminente dignité.

Voilà l'exemple, cette fois-ci on peut dire c'est en le détachant qu'il trouve une fonction, le prépuce.

Mais enfin ça n'est que pour introduire l'exemple majeur qui est le phallus, l'exemple majeur de la pièce détachée dans la psychanalyse c'est le phallus, c'est cet organe comme pièce détachée qui devient signifiant dans le discours analytique.

La signifiantisation du phallus relève de la logique du bricolage. On peut tout à fait y reconnaître un élément précontraint, au sens de Lévi-Strauss, dans la mesure où en tant qu'objet concret, il est déjà comme tel de fait isolé dans le corps, paraissant comme plaqué, étant érectile, et au point - signale Lacan - de pouvoir paraître amovible.

C'est d'expérience courante, dans ce qui hante les rêves, voire la littérature.

Ce qui vaut ici pour le signifiant phallique vaut pour toute opération de signifiantisation, disons qu'elle s'empare d'une pièce détachée pour l'élever à la dignité du signifiant.

Et donc quand je me suis donné comme titre *Pièces détachées*, c'est avant tout pour pouvoir ne pas faire de plan, pour pouvoir accueillir ce qui allait nous venir. Il y a même un titre auquel vous avez échappé, enfin, je l'ai laissé à son créateur,

Zibaldon

on trouve ça maintenant en français, ça ne m'a pas fait plaisir, parce que je le lisais en italien depuis quelques années, c'est une sorte de journal fait de pièces détachées, de journal méli-mélo, des miscellanées, de Leopardi, énorme ouvrage ; tombant là-dessus dans une librairie italienne, je m'étais dit, je vais tout lire ; il y a 2000 pages environ, imprimées extrêmement petit.

Je l'ai parcouru, mais vous l'avez depuis quelques mois, il est paru en français, un fort volume, c'est peut-être les éditions Allia, et j'ai une fascination spéciale pour cet ouvrage et je me suis dit voilà ce qu'il faut faire : au fil du temps, on dit ce qui vient. Jai préféré *Pièces détachées* d'abord parce que c'était déjà pris, mais enfin c'est pas encore rentré dans la française vraiment et il faudra faire un effort, peut-être que j'en reparlerais cette année, il y aura un effort pour que ça vienne. *Pièces détachées* vaut rappel, un rappel essentiel concernant la structure, que la structure est toujours à référer à un morcellement initial, à un amas de pièces détachées.

Et pour le dire en forme de slogan, que la structure avant d'être système est division. Et c'est pourquoi la structure n'est jamais synthèse. Déjà quand Lévi-Strauss, dans *l'Anthropologie structurale*, amène cette définition de l'inconscient dont Lacan s'emparera, celle d'un inconscient comme tel toujours vide et qui est l'opérateur qui impose des lois structurales, mais justement à quoi ? à des éléments inarticulés, à un vocabulaire d'images, de telle sorte qu'il en fait un discours.

Déjà quand Lévi-Strauss amène cette définition de l'inconscient vide, on a bien, là, ces deux registres : la structure qui est un ordre, mais, dont le vocabulaire, la matière, lui est préalable, sous la forme d'un matériau qui est là d'avant.

On pourrait dire la structure a toujours un Autre, qui est là l'amas préalable de son matériau. Lévi-Strauss dit : ce sont des éléments inarticulés qui trouvent dans la structure à s'articuler. Mais enfin ils sont déjà éléments, tout inarticulés qu'ils sont ; c'est-à-dire comme tel détachés.

Et disons qu'il faut ici distinguer par exemple la structure système, celle dont Lacan fera l'ordre symbolique et la structure division.

Et, au fond, l'interrogation qui se fait de plus en plus insistante chez Lacan c'est bien de savoir comment on passe, et c'est une interrogation qui est pressante à la fin de son Séminaire *Encore*, comment on passe de cette structure-division, de la division signifiante, des éléments à la structure-système.

Et c'est en quoi l'élément, garde toujours quelque chose de la pièce détachée. Et c'est à partir de là-même que Lacan interroge la définition de l'inconscient comme structuré comme un langage ; ça c'est le dernier chapitre du Séminaire *Encore,* je vous y renvoie : L'inconscient dès lors qu'on le déchiffre ne peut que se structurer comme un langage, mais ce langage n'est jamais qu'hypothétique.

Ça, ça vise la structure-système. Et c'est à partir de là que Lacan introduit la différence entre le langage et la langue. Et précisément, une fois que derrière le langage on fait sourdre la langue, le langage est ravalé au statut d'une élucubration de savoir sur la langue, il est renvoyé au statut d'élucubra.

Le langage, c'est le système éventuellement grammatical, le système linguistique, qu'on invente à partir de la langue. Et c'est bien de là que se fonde le débat des linguistes et des philosophes : comment faut-il structurer la langue ?

En tant que tel, Lacan va jusqu'à dire ça, en tant que tel le langage n'existe pas, c'est une fiction, c'est une construction.

Ça, ce point-là c'est bien sûr, ce qui ouvre la voie à ce que Lacan va tenter avec ses nœuds et avec la définition inédite qu'il donne du sinthome, parce que, cliver le langage comme ça dans sa différence d'avec la langue, ça ne laisse pas indemne notre référence dans la pratique analytique à l'inconscient ; c'est : l'inconscient n'est pas une donnée, et, pour faire un court-circuit, je dirais la donnée primitive, c'est le symptôme.

Et d'ailleurs, j'ai dit *Pièces détachées* pour couvrir l'année, sans ça je vous aurai dit : je vais d'abord m'engager jusqu'à l'interruption de Noël, je vais d'abord m'engager dans un commentaire du Séminaire du *Sinthome*. C'est ça ce que ça veut dire d'abord *Pièces détachées*.

Le changement d'orthographe auquel Lacan procède, nous savons que c'est un changement de sens ; c'est que quand il écrit le *Sinthome*, au moins au départ, c'est la différence du symptôme comme on l'écrit d'habitude et du sinthome répercute la différence du langage et de la langue. Ça indique un point de vue sur le symptôme où le symptôme n'est plus une formation de l'inconscient.

Ah ! Une formation de l'inconscient, allons-y ! Il y a un modèle de ça, que donnait Lacan, pour penser les formations de l'inconscient. C'était un modèle précisément emprunté au registre de la vie, au registre végétal, soulignant que Freud s'est appuyé dans ses déductions sur des événements menus de la vie psychique : le lapsus, l'acte manqué, etc., il disait pourtant il n'y a pas besoin de microscope, il n'y a pas besoin d'instruments spéciaux, dit-il, - page 621 des *Écrits*, il n'y a pas besoin instruments spéciaux pour reconnaître que la feuille a les traits de structure de la plante dont elle est détachée – j'étais content de retrouver l'adjectif *détachée* à cette place – précisément la feuille détachée de la plante ça n'est pas du tout une pièce

détachée, elle est structurellement différente d'une pièce détachée puisque, précisément, elle est informée par la plante. Et disons elle est structurellement identique.

Alors il va chercher sa référence à la plante c'est-à-dire un organisme vivant, et il met plutôt l'accent pour penser la formation de l'inconscient sur le fait que toutes les parties de la plante concourent à la même totalité, finalisée de la plante.

Alors que le sinthome, le sinthome que Lacan invente après son Séminaire *Encore*, le sinthome c'est une pièce détachée, c'est une pièce qui se détache pour dysfonctionner si je puis dire. C'est une pièce qui n'a pas de fonction, qui n'en n'a pas d'autres que d'entraver - apparemment c'est comme ça qu'elle se détache - que d'entraver les fonctions de l'individu. Et dont précisément on montre que, loin d'être seulement une entrave, elle a dans une organisation plus secrète une fonction éminente.

D'où l'idée qu'il s'agit dans l'analyse de lui trouver, de lui bricoler une fonction.

Alors l'idée initiale du Séminaire du *Sinthome*, qui s'appuie, s'adosse à la littérature très spéciale de James Joyce, et –spécialement, même si Lacan en parle peu–, ce qui est là comme témoignage vraiment d'une pièce détachée de la littérature : *Finnegans Wake*, dont on n'a jamais su bien quoi faire ; tout ce qu'on fait – en anglais – c'est de bien rééditer sans changer le numéro des pages, parce que sans ça on ne s'y retrouverait plus.

Quand il y a eu des petits malins qui ont inventé, enfin, ça a fait beaucoup de soucis, ça doit rester au fond tel quel, c'est vraiment un résidu de la littérature, c'est tombé hors.

Et l'idée initiale de Lacan c'est de dire *Finnegans Wake* qui n'est fait que d'échos, pas de toutes les langues mais de nombreuses langues, de jeux de mots de ce genre qui mènent plusieurs langues, ça ne peut sourdre que du symptôme de Joyce, que d'un symptôme concernant le langage, dont il voit le témoignage, dont il voit une esquisse dans le symptôme avéré de sa fille, schizophrène, et que Joyce, au fond, de son symptôme a su faire de l'art, de la pièce détachée de son symptôme il a su faire à la Marcel Duchamp, il a su faire, mettre son urinoir sur le piédestal, il lui a inventé une fonction.

C'est ça qui supporte l'élaboration de Lacan, ce que serait l'exemple d'un écrivain, d'un sujet, affecté d'un symptôme - pas d'automatisme mental mais quand même d'écho dans le langage, etc., qui loin d'y plonger, d'en être asservi, a cette liberté de manœuvre, cette marge, qui lui permet avec ça de construire, ce que Lacan ailleurs appelle son escabeau, le piédestal sur lequel on met du beau.

Est-ce que c'est la finalité de l'analyse ?

Évidemment prendre la chose comme ça c'est déjà être très loin de l'idée que, enfin, le symptôme au premier sens, ça se guérit mais pas le sinthome. Le sinthome, il s'agit de savoir quelle fonction lui trouver, et là Lacan introduit la notion que c'est de la logique, non pas de la littérature, mais de la logique qui doit être appliquée au sinthome.

C'est-à-dire reconnaître la nature du sinthome et en particulier que ça n'est pas une formation de l'inconscient et en user logiquement jusqu'à atteindre son réel, en supposant qu'au bout de ça, il n'a plus soif, dit-il.

Il note que, Joyce a fait ça mais à vue de nez, approximativement. Au fond - je reviendrais là-dessus - mais l'usage logique du sinthome auquel Lacan invite, disons pour le situer, qu'il s'oppose à son usage de déchiffrement, le déchiffrement renvoie à la notion de vérité du symptôme alors que l'usage logique, on peut dire, amène, amènerait au réel du sinthome.

Et ça comporte certainement à la fois dans les esquisses de théorie que Lacan propose et dans sa pratique, une dépréciation de la vérité ; et bien plutôt l'idée, que viser la vérité du symptôme, c'est l'alimenter.

Au fond la représentation-là du symptôme, il ne l'emprunte plus au

règne végétal, la feuille de la plante, qui pousse, il l'emprunte au registre animal, le symptôme comme une entité vorace qui boit de la vérité si je puis dire, qui boit le vin de la vérité, de la signification.

Et l'interprétation alors, si elle vise à énoncer une vérité alimente le symptôme. Quand Lacan dit dans les conférences qu'il a fait la même année en Amérique, qui ont été jadis publiées dans *Scilicet* : L'interprétation ne doit pas être théorique, elle ne doit pas être suggestive, elle ne doit pas être impérative, elle n'est pas faite pour être comprise, elle est faite pour produire des vagues.

Au fond, il veut dire : elle ne doit pas être alimentaire, elle ne doit pas alimenter le symptôme, elle ne doit pas être l'alignement du mensonge, du mensonge vrai, du mentir vrai du symptôme.

D'où, un court-circuit, il aborde la question par le biais des nœuds, c'est toujours de la géométrie mais c'est une géométrie contre-intuitive et qui est en elle-même si je puis dire une critique de la géométrie des surfaces, c'est-à-dire c'est une géométrie qui ne peut plus prendre appui sur la forme, et précisément sur la forme en tant qu'elle captive, qu'elle captive le sujet, qu'elle le captive au point que Lacan rêve dans ce Séminaire qu'il faudrait envier les aveugles.

Envier les aveugles ça veut dire se déprendre de l'imaginaire et des formes pour ne traiter que le symbolique, devant constater qu'on est obligé de les ouvrir, les yeux, pour manier les nœuds.

Mais c'est pourtant une géométrie qu'il définit comme interdite à l'imaginaire, c'est la difficulté à imaginer dans l'ordre du nœud qui fait la plus vraie substance du nœud.

Là on touche aux limites de toutes les métaphores qui renvoient à une métaphore naturaliste ou vitaliste.

D'ailleurs Lacan s'y trouve confronté en la personne de Chomsky, qu'il rencontre aux États-Unis, Chomsky qui le sidère en défendant la thèse selon laquelle le langage est un organe ; qui donc inscrit, le langage comme un organe supplémentaire du corps, et assurant sa survie dans l'environnement, un organe de préhension par le mot, par le concept.

Il faut dire que l'idée du langage organe, du langage comme un organe, c'est ce qui a inspiré le positivisme logique, c'est ce qui a inspiré Wittgenstein. L'idée qu'il y a des maladies du langage, des symptômes du langage, et que la bonne philosophie c'est une thérapeutique du langage, que la logique doit nous aider à apprendre à dire ce qui est, et donc à nous délivrer des faux problèmes. C'est le sens de l'expression de Wittgenstein « jeu de langage » ; jeu de langage, ça ne veut pas dire qu'on joue, ça veut dire que parler fait partie toujours d'une activité, d'une forme de vie.

Et c'est cohérent avec la notion qui est bien dans le *Tractatus*, que le langage est un organe, je vous renvoie à la proposition 4002 du *Tractatus logico- philosophicus* : « Le langage quotidien, dit Wittgenstein, est une partie de l'organisme humain… » Chomsky n'a fait là que s'inscrire dans la même voie et dans une voie qui conduit en effet à poser la philosophie comme une activité qui consiste essentiellement dans une élucidation, une activité qui consiste à clarifier les propositions pour que le langage s'ajuste à la réalité.

À l'horizon de ce qui contraint aussi bien le *Tractatus* que les investigations de Wittgenstein, il y a là la croyance que les problèmes se dissiperont. C'est ce que dit Wittgenstein dans son *Tractatus 6.521*[1] : La solution du problème de la vie ? on le reconnaît à ceci que le problème s'est évanoui.

Au fond, le but de la philosophie ou de la sagesse, c'est de nous apprendre à ne plus poser le problème de la vie, c'est au fond ce que croyait Wittgenstein mais c'est ce que croyaient aussi Paul Valéry et même André Gide, je l'avais cité jadis là-

dessus, il n'y a pas lieu de se poser des problèmes.

La culture, la philosophie, c'est le grattage de problèmes insolubles qu'il n'y a pas lieu de se poser. Et la philosophie, c'est d'apprendre à ne pas se poser de problèmes, et par rapport au positivisme – je n'exagère pas, je vais un peu vite mais je n'exagère pas du tout - et au fond à côté évidemment nous avons eu dans la phénoménologie et ce qui en a procédé, au contraire le culte de la question, le culte de la question infinie qu'il ne faut jamais fermer.

Et où s'inscrit Lacan, là ? Eh bien il s'inscrit très précisément sur ce point qu'il y a un problème de la vie, qui n'a pas de solution mais qu'on ne peut pas ne pas se poser et qui est « il n'y a pas de rapport sexuel », pour l'espèce humaine.

Ça, toute la sagesse concernant les faux problèmes, elle n'empêche pas que là, cette question là, se pose, même si la forme propositionnelle sous laquelle cette thèse est énoncée n'est pas satisfaisante ; « il n'y a pas de », elle n'est pas satisfaisante aux yeux de Lacan lui-même puisqu'elle procède par la négation et la négation c'est une relation, la relation c'est déjà une construction.

Alors ce qu'il s'agirait de cerner ici, c'est le fait, le bout de réel qu'on vise en disant « il n'y a pas de rapport sexuel ».

Disons que c'est le fait, c'est la face négative du fait positif qui est «il y a sinthome ». Ce que Lacan appelle le sinthome c'est le fait positif dont l'énoncé « il n'y a pas de rapport sexuel » est seulement la face négative.

Et c'est en quoi on peut dire, que la psychanalyse et disons le sujet, est foncièrement, je l'écris

Zététique

Zététique c'est du grec *zêtêi*, chercher, ça veut dire qui cherche, qui foncièrement cherche, et c'était le qualificatif qu'on attribuait aux sceptiques.

Là, il faut bien dire, la psychanalyse s'est trouvée accordée à ce qui fut notre modernité. Je dis ce qui fut notre modernité parce qu'elle est en train de changer, à vue d'œil.

La modernité ironique, la modernité qui sait que tout n'est que semblant, provoque sous nos yeux un choc en retour et le retour au poids singulier que prend parmi nous, aujourd'hui, la tradition, et même la révélation, comme principe d'une moralité objective.

Aujourd'hui on peut dire, on peut énoncer, en clair, que les fameux Comités d'éthique dont jadis nous parlions avec Éric Laurent, eh bien les Comités d'éthique nous l'avions anticipé, ça ne fait pas le poids. Les Comités d'éthique où on se met ensemble, on discute, on se met d'accord pour négocier la norme, ça ne fait pas le poids concernant l'existence de l'Autre.

Et nous avons au contraire aujourd'hui s'affirmant tous les signes d'un retour à un Autre qui en soit un, c'est-à-dire un retour à la prise au sérieux du fait de la révélation, et, où la moralité, ce qui est bien et ce qui est mal, c'est pas une question de discuter avec le voisin, et puis de voter et de se mettre d'accord, où le bien et le mal procèdent d'un discours qui a été tenu par l'Autre à un moment du temps et qui constitue des commandements.

Au fond ça a toujours été là, mais enfin ça s'était fait plus discret. Ça rasait les murs même à certains égards sous le poids d'une modernité triomphante et nous assistons à l'entrée, sur la scène du monde, au retour sensationnel sur la scène du monde, de tous les côtés, parce que de révélations il n'y en a pas qu'une, s'il y en avait encore qu'une on pouvait s'arranger, le retour sur la scène du monde des sujets qui sont happés par la vérité de la révélation.

Et au fond ils réalisent sous nos yeux, l'aspiration à ce que Lacan appelait « un discours qui ne serait pas du semblant ».

Et Wittgenstein, Valéry pouvaient rêver d'une philosophie qui s'annulerait elle-même parce qu'il n'y aurait plus de

question qui vaille mais c'est précisément, s'ils pouvaient procéder à l'annulation de la philosophie, c'est que la philosophie s'était toujours sustentée de son rapport à la divinité et puis ensuite de son rapport à la révélation. C'est ça qui a soutenu l'effort de pensée pendant tout le Moyen Âge, et après avec Descartes ou Malebranche c'était le rapport de la science et de la révélation.

Alors jusqu'à Hegel ça tient comme ça, une fois qu'on a laissé là, en effet elle n'avait plus rien à faire que de s'ajuster à l'absence de problème.

Eh bien, surprise, la nouvelle pièce détachée, la pièce détachée qui ne servait plus beaucoup est maintenant montée, si je puis dire, sur un char d'assaut, et elle s'impose sur la scène publique, elle s'impose dans la politique de ce qu'on peut appeler la politique du monde, elle est là, et donc… tout ça ne fait pas assez pièces détachées, ça s'ordonne trop bien !

Ça s'ordonne à ceci, que, au fond nous avons le choix, ou la révélation ou le sinthome. Voilà.

À la semaine prochaine

Fin du *Cours I* de Jacques-Alain Miller du 17 novembre 2004.

---

[1] « la solution du problème de la vie se remarque à la disparition de ce problème », Tel Gallimard, trad Pierre Klossowsky

Orientation lacanienne III, 6.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Deuxième séance du *Cours*

(mercredi 24 novembre 2004)

II

J'ai dit *Pièces détachées* parce que je suis amené à faire autre chose ici que ce que j'ai toujours fait.

J'entends me fier à l'absence d'ordre et vous laisser le soin de trouver du sens. Ce que j'ai toujours fait, c'est de mettre de l'ordre dans les dits de Lacan.

Je vous ai toujours confié mon élucubration sur Lacan et je me dis que pour une fois, pour changer, je ne raisonnerais pas, au sens de la rationalité.

Je me contenterai de raisonner au sens de la résonance et après tout peut-être est-ce sans le savoir ce que j'ai toujours fait : raisonner du dit de Lacan.

C'est ainsi, que j'écris Lacan, que je le rédige. Je ne cherche pas à y mettre mon ordre, je cherche à m'en abstenir.

Raisonner de Lacan est sans doute en plus ce qui convient quand on écrit et quand on lit le Séminaire du *Sinthome*. Car c'est un parcours singulier dans l'élaboration de Lacan. Un parcours fait d'éclats et où la cohérence n'est pas au premier plan. L'aperçu y est préféré à l'ordre.

Néanmoins, il y a un fil, c'est que tout au long de ce 23e Séminaire, Lacan tient James Joyce par la main. C'est une image, une image dantesque, je veux dire qu'elle vient de Dante.

Dante, lui, c'est la main de Virgile qu'il tient dans son voyage, à travers l'enfer, le purgatoire et le paradis.

Peut-être faut-il toujours qu'il soit avoué ou caché un guide, un intermédiaire ou plus exactement un intercesseur. Qu'est-ce qu'un intercesseur ? C'est quelqu'un qui a de l'influence et qui en use, en votre faveur, qui s'entremet.

Si on réfléchit à cette fonction de l'intercesseur, on ne peut pas ne pas reconnaître que Freud fut cet intercesseur pour Lacan. C'est la main de Freud que Lacan a tenu tout au long de son Séminaire.

Il n'a pas cru qu'il pouvait s'avancer dans la psychanalyse, s'avancer pour élucubrer ce qu'est la psychanalyse sans se remparder comme il disait, de Freud.

Mais, ce fut un intercesseur sous l'influence duquel lui-même tomba. Et nous en sommes tous là, bien entendu.

Sauf que Lacan, cette influence de l'intercesseur, Freud, il s'est débattu contre, il s'empêtre et il se dépêtre de cette influence. Il la reconnaît pour ce qu'elle est, un ascendant pris sur lui, une autorité, une domination, qui s'est imposée, un empire qui s'est étendu, une emprise qui s'est resserrée et aussi une fascination qui l'a captivé et qui a pris sur lui pouvoir, qui a exercé sa puissance et qu'il a subi. C'est ça une passion : ce qu'on subit.

J'ai énuméré en passant les termes divers, où se répartit la signification de l'influence dans le dictionnaire *Robert*. C'est une des mains que je tiens, comme vous savez.

Alors l'enseignement de Lacan, c'est sa façon de faire avec l'intercession de Freud, sa façon de la secouer et d'essayer de s'en débarrasser, car c'est un fait qu'elle l'embarrasse.

Elle l'embarrasse pour saisir ce qui a lieu dans ce qu'il pratique : une psychanalyse.

C'est pourquoi, contre Freud il appelle Joyce ; il amène un autre intercesseur, un artiste plutôt qu'un analyste, à la place de Freud.

$$\frac{\textbf{Joyce}}{\textbf{Freud}}$$

Et, de même, dirais-je, le sinthome à la place du symptôme, ça va de pair.

Sinthome
symptôme

Pourquoi ce mot nouveau ? Parce que le symptôme tel que Freud l'a isolé, renouvelé, articulé, inventé, le symptôme c'est la vérité. Au point que Lacan, quand il était sur le bord de se choisir un Autre intercesseur, définit l'opération freudienne - je cite son écrit, qui s'intitule « Du sujet en question » et que vous trouvez page 234 du recueil des *Écrits* - l'opération freudienne c'est « l'opération propre du symptôme ».

Qu'est-ce que ça veut dire ? Je crois que ça veut dire que le symptôme freudien est à proprement parler ce qui s'interprète et ce qui s'interprète dans l'ordre du signifiant, comme s'exprime Lacan.

L'ordre du signifiant, quand nous le répétons, ça nous fait passer la notion que le signifiant est solidaire d'un ordre. Ça nous fait d'ailleurs passer aussi bien la notion que l'ordre symbolique comme disait Lacan, non seulement il a le primat mais il est primaire. Et c'est bien ce qui est en question : l'ordre est-il primaire ?

Cet ordre, dont il s'agit, c'est déjà ce qu'exprime cette relation la plus bête, S1-S2. C'est la plus bête parce qu'elle se conforme à la suite des nombres, impossible de faire plus simple et cet ordre est la condition du sens ; le signifiant n'a de sens - pour parler comme Lacan - que de sa relation à un autre signifiant.

Tout est dans la relation.

Tout de l'opération freudienne est dans la relation. Cette relation pour ne pas la qualifier, nous l'appelons articulation.

Et c'est ce sens du signifiant que nous appelons la vérité, quand il nous dérange. Par l'intercession de Freud nous donnons à cette vérité un autre nom, nous l'appelons le symptôme. Ce nom de symptôme, c'est si je puis dire le nom clinique de la vérité.

C'est là pourquoi j'imagine, Lacan en vient à changer de nom pour désigner le symptôme, précisément quand il disjoint symptôme et vérité et que dans cette disjonction, il fait place à la jouissance.

Je vais l'écrire, je vais continuer ma petite série :

Jouissance
vérité

Et même je peux encore rallonger cette série de substitution, en disant que la substitution de la jouissance à la vérité répercute ce qui pointe, ce qui s'impose à la fin du Séminaire *Encore*, de la substitution de la langue au langage.

la langue
langage

Derrière le langage, derrière la mise en ordre linguistique et philosophique que constitue une structure de langage, il y a la langue. Il y a autre chose, qui ne fonctionne pas comme le langage.

« Le langage, dit Lacan, c'est une élucubration de savoir, sur la langue ». (L. XX p. 127)

Enfin, c'est énorme cet énoncé ! c'est là-dessus que bascule l'enseignement de Lacan, c'est à partir de là qu'il va chercher une autre main.

Le langage consiste à s'imaginer que parler sert à communiquer, il en a en effet toutes les apparences. L'enseignement est édifié là-dessus.

Ce qui se laisse entrevoir de la langue sert à tout autre chose qu'à la communication, à tout autre chose que à ce qui peut, de là, prendre forme de dialogue.

La langue, c'est le concept qui veut dire que le signifiant sert à la jouissance. Et le langage ça n'est qu'une élucubration sur cet usage primaire qui fait croire que son usage premier est de servir à la communication.

Il faut le dire, pourtant, que c'est sur cette élucubration bien ancrée que

repose la psychanalyse et que, Lacan, il vient de l'avoir structurée sur le modèle de la communication, dite intersubjective.

Intersubjectif n'est pas là l'essentiel, ça continue de prescrire les rapports du sujet et de l'Autre - avec un grand A. Et l'inconscient freudien n'a de sens qu'à ce niveau-là, au niveau de la communication. Il veut simplement dire que la communication peut être chiffrée et donc qu'elle demande à être déchiffrée.

Bien.

Prendre la main de Joyce, pour Lacan, veut dire qu'il y a un au-delà du déchiffrage. Et c'est à mon avis la valeur précise qu'il faut donner au rappel que fait Lacan, humoristique : Joyce se promettait d'occuper les universitaires. C'était sa prophétie. *Ce que j'ai écrit ne cessera de donner du travail aux universitaires*.

Prophétie vérifiée.

Il y a les études joyciennes qui, dans l'université de langue anglaise, rassemblent une phalange croissante, une communauté qui a ses rites et à laquelle un certain surgeon en France ; et Lacan avait d'ailleurs coopté dans son Séminaire, le plus brillant surgeons français de cette communauté en la personne de Jacques Aubert, auquel nous avons dû depuis, l'édition de Joyce dans la Pléiade, avec un superbe apparat critique, et tout récemment il s'est fait le metteur en œuvre d'une retraduction d'Ulysse, à voies multiples, et il est là, si je puis dire comme la borne témoin à qui Joyce pouvait destiner son œuvre.

Je dois dire, en passant, que à mon tour j'ai coopté Jacques Aubert pour lui faire relire ma rédaction du *Sinthome*, je lui ai demandé quelques notes de lecture moyennant quoi il m'a ravi en m'adressant il y a une quinzaine de jours, un apparat critique, digne de la Pléiade, qui figurera dans le volume, bien que ce ne soit pas mes habitudes. Un apparat critique concentré sur les références de Lacan à Joyce.

Mais, enfin, que veut dire cette présence de l'universitaire ?

Quelque chose à mon sens de très précis, qu'implique Lacan. C'est que déchiffrer Joyce c'est l'apanage de l'universitaire, c'est-à-dire ce n'est pas celui du psychanalyste.

Et donc, ce qui contraste avec cette industrie universitaire qui prend Joyce comme matière première c'est, dans l'ensemble, la position d'abstention, de retrait, de réserve, où se tient Lacan, par rapport à l'interprétation de Joyce.

Du point de vue du Séminaire du *Sinthome,* la seule chose qu'on peut attraper du texte de Joyce, au moins de *Finnegans Wake*, c'est la jouissance dont il faut supposer qu'il a été animé pour l'écrire, et dont son écrit témoigne.

Alors bien sûr, il y a des éléments d'interprétation de Joyce dans ce Séminaire du *Sinthome*. Mais tous ces éléments s'appuient sur ce qui est en deçà de cette œuvre ultime.

Celle-là reste intouchée par l'interprétation. Et dire la seule chose qu'on peut attraper, c'est la jouissance, c'est dire c'est la jouissance non pas la communication, non pas aucune vérité à déchiffrer.

Et Joyce, c'est l'intercesseur qui conduit à ceci, que le signifiant est d'abord cause de jouissance.

Et il s'ensuit que le symptôme comme tel, c'est-à-dire déshabillé, réduit plutôt qu'interprété, n'est pas vérité, il est jouissance.

La réduction plutôt que l'interprétation.

$$\frac{\textbf{réduction}}{\textbf{interprétation}}$$

Et s'il y a interprétation, c'est pour servir à la réduction du sinthome. Et dès lors, ce qui s'aperçoit entre les lignes de ce Séminaire qui est des derniers de Lacan, c'est que ce dont il s'agit dans l'analyse est moins de déchiffrer le symptôme que de faire usage, usage est là un terme-clef si on sait l'opposer à celui de déchiffrage.

Ce sont les considérations, que je vous livre qui m'ont conduit à donner pour titre au premier chapitre de ce Séminaire et c'est pas simple de mettre cet ordre-là, parce que chacune de ces

leçons ouvre tant de voies que, évidemment, il y a toujours un abus à dire : c'est ça qui est la clé. Mais enfin ça m'a conduit à donner comme titre au premier chapitre «De l'usage logique du symptôme ».

Et, c'est là où je vois l'orientation de l'ensemble de ce frayage singulier que Lacan a opéré cette année-là.

J'ai ajouté « Freud avec Joyce ». J'ai décalqué là le «Kant avec Sade » de Lacan pour marquer que Freud ici est modifié par Joyce, il est modifié comme Lacan indique d'emblée que la langue anglaise a été modifiée par Joyce.

Elle a été modifiée, dans *Finnegans Wake*, au point d'en être pulvérisée, néantisée, au point qu'on peut dire que dans le fait elle n'existe pas, comme l'avait noté, pour faire préface à ce Séminaire, Philippe Sollers dans un article, écrit, me semble-t-il entre la conférence donnée par Lacan au mois de juin précédent et la première leçon de Lacan dans le Séminaire du *Sinthome*.

Comme si, dans le fait, Joyce révélait, dans cette œuvre de *Finnegans Wake*, en quel sens le langage n'existe pas comme structure et qu'il montrait dans le fait comment le langage est défait par la poussée de la langue.

Psychiatriquement Lacan l'évoque, on peut parler de manie, comme on en parle chaque fois que le langage est travaillé en voie de décomposition, de dissolution.

Mais, ici, ça veut simplement dire, sans psychiatrie, que l'ordre du langage se montre décomposé, défait, truffé des échos qu'il fait lever homophoniquement dans d'autres langues.

Et là, l'auteur s'avance en maître du signifiant, il ne se coule pas dans ses formes.

Il y a dans cette perspective, un privilège de Joyce sur Freud.

C'est que Joyce s'attaque à ce qu'on peut appeler la routine, c'est le mot que Lacan emploie dans le Séminaire *Encore*, la routine qui associe le signifiant au signifié.

J'ai pris la référence, page 42 du Séminaire *Encore* : Cette bonne routine qui nous assure que le signifié donne toujours le même sens et qu'il nous assure de la véracité du sentiment que nous sommes partie toujours du même monde, enfin, de ce qui nous reste comme monde, qui ne va pas loin. Le monde de nos habitudes, le monde des proches, de la famille, un monde ultra-réduit à mesure que les inventions qui procèdent du discours de la science, font vaciller ce monde ; globalisation, dit-on, enfin, c'est une démondialisation la globalisation. Ça ravage ce que nous pouvions nous imaginer comme notre assiette, ça nous délocalise, bien entendu.

Et même ce qui nous reste comme monde, on commence à apercevoir que ça n'est encore que pour un temps : la famille, la procréation, le corps, tout ça va incessamment être gagné par la décomposition scientifique.

Et c'est là que *Finnegans Wake* est prophétique dans l'opération, qui s'effectue là, l'opération joycienne, qui consiste à faire dysfonctionner ce qui nous reste d'ordre du monde. Et qui fait voir, à partir de Lacan au moins, que le sinthome, si on ne l'habille pas du symptôme et de sa vérité, le sinthome fait objection au lien social, et à la forme sous laquelle nous l'avons abordé, celle de la communication.

C'est ce qui donne toute sa valeur au recours à la logique. La logique sans doute c'est un ordre, c'est une articulation, mais qui ne fait nulle allégeance au lien social. L'usage logique du sinthome est comme tel disjoint de son usage social qui est toujours communicationnel.

L'usage logique du symptôme, sur quoi Lacan entend recentrer l'opération psychanalytique, l'usage logique du symptôme est un usage, qui tend à être un usage solipsiste, pour le dire en termes philosophiques, ou encore autistique, en termes cliniques.

L'usage logique du sinthome c'est le point de départ du Séminaire du *Sinthome*, il s'oppose au déchiffrement du symptôme en termes de vérité.

Il introduit sans doute à un développement, c'est pas une stagnation mais ce développement n'est pas révélation, ce développement est réduction.

Réduction à quoi ?

Réduction à un os. On peut dire réduction à un élément, on peut même dire réduction au signifiant, à un signifiant, mais tout change tout de même.

Si le signifiant est représenté, par là-même conçu, comme un rond, un rond de ficelle. On peut dire même, pourquoi pas, que dans le Séminaire du *Sinthome*, le rond de ficelle avec quoi on compose le nœud, le rond de ficelle, rond à tout faire, vient à la place de l'usage à quoi Lacan mettait le signifiant.

$$\frac{\textbf{rond de ficelle}}{\textbf{signifiant}}$$

Le rond de ficelle, ça n'est pas un trait. Le rond de ficelle enferme, isole, suppose, un trou.

Continuons encore, le trou à la place du trait.

$$\frac{\textbf{trou}}{\textbf{trait}}$$

Le trait, la définition du signifiant comme trait, c'est ce que Lacan a emprunté à la linguistique, le signifiant comme trait différentiel. Et du seul fait qu'il est différentiel, qu'il se pose par rapport à un autre, il fait système avec cet autre.

Et donc la définition du signifiant est liée au concept du système comme faisant un tout. La différence qui fait sa seule substance (au signifiant) dans la conception saussurienne, la différence suppose la relation, le signifiant se relie à l'autre et c'est ce que manifeste, enfin, le mathème élémentaire S1-S2, si utilisable qu'il en est fascinant.

À quoi s'oppose ce que Lacan évoque d'une phrase, qui paraît approximative, que le langage est lié à quelque chose qui dans le réel fait trou - proposition essentielle à se retirer de la captation de la conception linguistique.

Et c'est ça que j'ai choisi pour intituler le second chapitre de ce Séminaire : « De ce qui fait trou dans le réel ».

Et les nœuds de Lacan sont tous construits sur cette fonction du trou. Et ce qui montre bien, la portée si élémentaire qu'elle soit, de ce déplacement, c'est que Lacan fait du trou désormais la caractéristique essentielle du symbolique.

Ah ! Ça veut dire ça n'est pas la différence cette caractéristique essentielle, ça n'est pas le système, ça n'est pas la relation, ça n'est pas l'ordre, ça n'est pas la différence, ça n'est pas le trait, c'est le trou.

Et dès lors, c'est sur l'imaginaire qu'est reportée la consistance. L'emploi du mot consistance bien sûr, c'est le corrélat déplacé, c'est la traduction déplacée de ce qu'était la vieille idée du système, de ce qui tient ensemble.

Ce qui tient ensemble, on s'est imaginé que c'était le propre du symbolique comme ordre.

Référer la consistance à l'imaginaire - il faut pousser ça au terme- ça veut dire que toute consistance est suspecte de n'être qu'imaginaire ; ce qui tient ensemble, voire le nœud lui-même, tout ce qui fait système est suspect de n'être qu'imaginaire.

Et c'est pourquoi Lacan à un moment, comme par surprise, peut poser la question de savoir si l'inconscient est symbolique ou imaginaire. Et dans la mesure où l'inconscient, on le construit comme un système, est-ce que ce ne serait pas simplement une consistance imaginaire élucubrée, qui devrait être rapportée essentiellement à son trou plutôt qu'à se fasciner sur ce qui se répond d'un signifiant à l'autre ; bien sûr que les signifiants se répondent, bien sûr qu'ils sont à l'unisson.

Quant au réel, il est ek-sistence, ce qui veut dire qu'il vient en plus, c'est le troisième comme tel, celui qui fait tenir ensemble l'imaginaire et le symbolique.

Et c'est ça le nœud concret, le nœud de départ comme rapport de trois ronds.

C'est un ensemble, sans doute, mais qui ne fait pas système, l'ensemble du trou de la consistance et de l'ek-sistence.

Et il y a dans le Séminaire du *Sinthome*, tout ce qu'il faut pour poser, y compris l'image, la représentation du nœud. Il suffit de trois disposés de façon borroméenne pour que ça tienne ensemble, et ça suffit pour faire le support du sujet.

D'où l'étrange que vienne en plus le symptôme, quand le nœud basique ne tient pas tout seul. Et c'est ce quatrième que Lacan découvre sur la piste Joyce.

Alors, dans cette perspective qui est celle de la consistance et non pas du système, le fondamental ça n'est pas l'ordre symbolique. Lacan prend lui-même à revers toute sa construction. Le primordial, c'est la consistance du corps, d'où, la valeur nouvelle que prend cette référence au corps ; c'est pas simplement une conversion au concret que de donner cette valeur.

Le corps, c'est ce que le droit décerne au sujet comme sa propriété, *habeas corpus*, ton corps est à toi ; enfin elle le décerne au sujet de droit qui du coup se prend pour une âme ; il se prend pour une âme quand il s'excepte du monde et qu'il éprouve qu'il l'endure c'est-à-dire qu'il en souffre.

On peut apercevoir en court-circuit que ce que révèle une analyse - on s'en aperçoit sur les traces de Lacan - ce qu'elle révèle d'abord, c'est l'adoration que celui qui parle a pour son corps, dans la mesure où il y trouve sa consistance, consistance imaginaire car pour ce qui est de sa matière, ce corps se décompose. Et c'est même un miracle qu'ils tiennent ensemble pendant un certain temps.

Cette consistance pourtant est insuffisante, puisque il y a l'amour ; dans la mesure où il y a l'amour ou que se pose la question de l'amour, c'est-à-dire de faire le choix d'un autre corps.

Ça c'est aléatoire, ça dépend d'une rencontre et il est notable que Joyce lui-même n'y échappe pas, si voué qu'il soit à l'usage littéraire de son symptôme, tout de même il tient une femme pour sa femme.

Là aussi il est question de propriété, évidemment dans ce cas-là, ça fait encore plus voir la loufoquerie que dans le rapport au corps propre.

Une femme, dit Lacan, peut aussi bien avoir affaire à n'importe quel homme. Dire d'une femme qu'elle est la vôtre, c'est une élucubration. Tant qu'elle le croit ça va, encore (*rires*). Et c'est la traduction humoristique du non-rapport sexuel.

Alors pourquoi l'amour ? Pourquoi l'espèce est-elle hantée par la question de l'amour. L'amour oui, l'amour non, capacité d'aimer, amour retenu, amour malheureux, amour satisfait, on peut le rapporter d'abord à ce qu'a d'insuffisant la consistance du corps propre. Mais c'est aussi, l'amour, dans la perspective du sinthome, une façon de faire sens d'une jouissance qui est toujours parasitaire.

Ah ! voilà un terme dont l'emploi ne cesse de croître dans l'enseignement de Lacan : le parasite. Évidemment les élucubrations sont parasites, la vérité parasite, la parole elle-même parasite ; c'est une position de sage, évidemment d'une sagesse qui prend à contre-pied la sagesse commune, la sagesse commune, qui fait fond sur le langage pour tamiser tout ça.

La sagesse qui consiste, à vous apprendre que vous pouvez vivre en bonne entente, en bonne intelligence, en harmonie avec la jouissance. Ça c'est une anti-sagesse si je puis dire, une sagesse subversive qui, au contraire, nous explique qu'il y a un parasite qui ne se laisse pas éliminer et qu'on peut seulement modifier, transformer, que ce qui est homme et qui parle, fait grouiller les parasites – c'est un verbe qui est dans Lacan, ça, *grouiller*.

Alors, qu'est-ce que ce parasite de la jouissance ? La jouissance n'est pas dans le corps comme consistance, le corps comme consistance est articulé,

si je puis dire, à sa forme ; elle n'est pas dans le symbolique comme trou, ce parasite vient en plus entre le corps et le symbolique. Et si l'on veut elle les noue, et c'est pourquoi Lacan peut parler du parasite de la jouissance comme du réel.

Alors le cas de Joyce, quelle est sa valeur de signalétique ? Dans le Séminaire de Lacan, il est présenté comme l'exemple d'une suppléance à un dénouement du nœud. C'est que la jouissance du corps de l'Autre ne suffit pas pour nouer le nœud, il faut que s'y ajoute la jouissance du symptôme. Et dans le cas de Joyce quelle est-elle cette jouissance ?

C'est d'abord, ce qui est le recours de chacun, le recours secret de chacun et qu'on peut qualifier psychiatriquement de mégalomanie. Chez Joyce ça prend la forme, la forme méthodique d'une ambition, qui est la promotion de son nom propre ; de son nom propre, construit Lacan, à la place de l'hommage qu'il n'a pas rendu au Nom-du-père.

D'où ces éléments d'analyse clinique du cas Joyce. Premièrement que son père n'en a pas été un. Deuxièmement, qu'est-ce que ça veut dire ? Au fond la seule chose qu'on retrouve dans le Séminaire, c'est que ce père n'en a pas été un parce qu'il ne lui a rien appris, qu'il ne lui a passé aucun savoir-faire avec le monde, au point qu'il a dû, Joyce, s'en remettre aux pères jésuites, pour lui apprendre comment faire, comment négocier l'affaire, l'affaire de sa vie.

Et troisièmement, disons, Lacan suppose une démission du père, que Joyce a pâti d'une démission du père et c'est ce qui fait voir que la fonction du père, c'est d'avoir une mission, ce que Lacan appelait jadis humaniser le désir.

On pourrait dire seulement enseigner la communication. La mission du père c'est d'enseigner la communication c'est-à-dire d'élucubrer un langage, d'introduire une routine qui fasse coïncider le signifiant et le signifié.

On peut dire que pour chacun le sinthome s'inscrit toujours dans la démission du père et que c'est dans cette marche que le signifiant est cause de jouissance, dans la marche qu'ouvre la démission du père.

D'où cette fonction attribuée au sinthome, d'être réparateur.

Ça, c'est énorme et c'est parfaitement freudien. C'est que le symptôme, c'est une guérison, le symptôme est un facteur thérapeutique. Et c'est ce qui est mis en valeur dans le Séminaire du *Sinthome*, où on voit le sinthome venir réparer la chaîne borroméenne quand ses éléments ne tiennent pas bien ensemble.

De telle sorte que le symptôme apparaît, comme un opérateur de consistance qui permet au symbolique, à l'imaginaire et au réel de continuer à tenir ensemble.

Dans le cas Joyce, le symptôme est exactement compensation d'une carence paternelle, carence qui se conclue à la génération d'après par la schizophrénie de la fille de Joyce, comme si Joyce avait été l'intercesseur entre la carence de son père et la schizophrénie de sa fille.

Et c'est dans cet intervalle où se loge Joyce, qu'on peut faire l'hypothèse qu'il a été serf de la polyphonie de la parole. C'est que pour lui la langue n'a pas trouvé à s'ordonner dans le régime du père. Elle s'est mise à bruisser d'échos. L'hypothèse, c'est que c'était là son sinthome et que c'est ce dont il a fait un produit de l'art, de son art, il a accueilli son symptôme pour en faire usage.

Et c'est à ce titre que Lacan le donne en exemple de ce que le symptôme n'est pas à interpréter mais il est à réduire, que le symptôme n'est pas à guérir, il est là pour qu'on en fasse usage.

Et donc il n'y a aucune résonance qui soit de résignation, il y a au contraire l'idée qu'on fait avec le reste et que le reste est fécond, que le reste est le ressort.

Alors, c'est par rapport à la réduction du symptôme que le Nom-du-père apparaît à Lacan comme - je le cite - quelque chose de léger.

Il est léger au regard de quoi ? Il est léger au regard de ce que Lacan appelle le réel, qui, lui, n'est pas quelque chose de léger, qui est un bout, un trognon, comme il s'exprime, c'est-à-dire une pièce détachée mais qui n'est pas dans la relation et autour de quoi ce qu'on appelle la pensée tourne en rond. Quand on a réduit ce dont il s'agit dans l'analyse, la vérité qui s'aperçoit et qui pointe vers le réel, c'est que la pensée tourne en rond.

Et c'est ce que Lacan exprime en disant, que la pensée brode autour du réel. Il a y des formations de l'inconscient tant qu'on tient la main de Freud mais quand on tient la main de Joyce, on prend cette perspective sur les formations de l'inconscient, que ce sont des broderies autour du trognon du réel, et que l'analyse c'est d'isoler le trognon et que pour cela, il faudra savoir laisser tomber la broderie.

La laisser tomber, c'est autre chose que la déchiffrer, parce que déchiffrer c'est toujours relier, tandis que le réel tel que Lacan le conçoit, il fait bien voir dans le Séminaire du *Sinthome,* comme c'est une invention de quelque chose qui n'est pas léger mais que c'est une invention en elle-même fragile, le réel tel que Lacan le conçoit ça ne se relie à rien et c'est même là qu'il peut porter un doute sur « Il n'y a pas de rapport sexuel ». C'est même là qu'il peut dire : cet énoncé, c'est de la broderie aussi, parce que ça participe du oui ou non, c'est-à-dire ça participe de la relation. C'est un énoncé qui reste pris dans la logique de la différence ; dans ce Séminaire du *Sinthome,* il essaye de le dire autrement, pour que ça fasse réel.

C'est l'occasion de prendre un peu de distance avec ce que nous, nous appelons dans notre pratique le cas, quand nous déployons un cas, comme nous disons, et que nous l'abordons finalement toujours par l'histoire du sujet.

Mais l'histoire dans la perspective du Séminaire du *Sinthome,* c'est le plus grand des fantasmes –dit Lacan. Ce n'est jamais qu'un mythe, l'histoire c'est seulement une façon qui paraît factuelle de donner du sens au réel.

Et c'est pourquoi Lacan approuve Joyce d'avoir eu le plus grand mépris de l'histoire ; pour Joyce, c'était un cauchemar, l'histoire. C'est pas mal vu !

Lacan, lui, dit que l'histoire est futile. Elle est futile au regard d'un symptôme quand on en vient à ce point de réduction où il n'y a plus rien à faire pour l'analyser.

Alors Lacan dit de Joyce qu'il était désabonné de l'inconscient mais est-ce que c'est le propre de Joyce ? Être désabonné de l'inconscient, c'est le réel de tout symptôme.

Et c'est en ce sens que Lacan fait du réel sa réponse à lui, à la découverte freudienne en tant qu'élucubration. L'élucubration freudienne, c'est que le symptôme est vérité et dans le dialogue que Lacan invente avec Freud, il lui répond par le sinthome en tant que réel.

Qu'elle est la valeur de cette réponse ? ça n'est pas une déduction. Et Lacan souligne que l'inconscient de Freud ne suppose pas du tout obligatoirement le réel dont il se sert.

Freud avait une idée du réel sans doute, il cherchait dans la direction de l'énergétique. Le réel pour Freud c'était quelque chose comme la libido, une énergie constante c'est-à-dire telle que on la retrouve toujours pareil, comme ce qui définit une constante c'est que le nombre soit toujours retrouvé.

Mais ça veut dire que l'idée la plus profonde qu'avait Freud là-dessus, c'est ce que montre son idée de la constance de l'énergie libidinale, son idée la plus profonde, c'est qu'il y a un savoir dans le réel et c'est même ça qui dirigeait son maniement du symptôme.

Et dire qu'il y a un savoir dans le réel, c'est dire que le réel est équivalent au sujet supposé savoir. Et c'est en ce sens qu'on peut dire que bien au-delà de l'Œdipe, il croit au Nom-du-père, que l'hypothèse de l'inconscient ne peut tenir qu'à la condition de supposer le Nom-du-père, c'est-à-dire de supposer qu'il y a un réel qui est savoir, un réel qui est articulé, un réel qui est structuré comme un langage.

La psychanalyse, au moins celle que Lacan pratiquait, la psychanalyse prouve qu'on peut s'en passer, dans la mesure où elle débouche sur une réduction à ce qui n'a pas de sens, à ce qui ne se relie à rien.

Néanmoins, on se sert du Nom-du-père dans la psychanalyse c'est-à-dire on en passe bien par le déchiffrage, on en passe par les effets de vérité, mais ils sont ordonnés à un réel qui n'a pas d'ordre.

C'était l'espoir de Lacan. Dans la théorie c'était d'arriver à articuler un bout de réel et par mes pièces détachées peut-être voudrais-je faire esquisse, allusion, à ce que serait un bout de réel.

À la semaine prochaine.

Fin du *Cours II* de Jacques-Alain Miller
du 24 novembre 2004.

Orientation lacanienne III, 6.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Troisième séance du *Cours*

(mercredi 1er décembre 2004)

III

Je déteste l'amphi T !

Vous aussi.

J'ai découvert ça en arrivant.

Ça tombe bien, parce que je n'ai pas envie de parler. Sans doute que je suis possédé par Lacan qui, tout du long de son Séminaire du *Sinthome*, dit ça, que *enseigner ça lui coûte*.

Sans doute que de me mettre à son diapason, ça me conduit aussi à me dire que vous êtes bien gentils de venir m'écouter.

C'est ce que je me disais, il y a quelques heures alors que j'anticipais cette rencontre avec vous.

Biens gentils. Ah les biens gentils !

Est-ce moi qui parle ou est-ce Lacan ? Il avait rapport avec les biens gentils. Ça lui paraissait sans doute incroyable qu'on trouve de l'intérêt à ce qu'il avait à proférer. C'est le cas quand il n'y a pas un examen à la clé. Je le regrette d'ailleurs ! Ça me donnerait une assise dans l'université dont jusqu'à présent, j'ai cru pouvoir me passer.

Au fond ça me ferait plaisir que vous ayez à vous expliquer sur ce que je raconte ; sans doute ça m'aiderait moi-même à savoir où j'en suis.

Les biens gentils, que vous êtes, c'est pour moi la figure de l'Autre, devant laquelle je comparais toutes les semaines.

Vous êtes les biens gentils.

Ceux qui se laissent faire, les complaisants à être ouvert à ce que j'accroche quelque chose de votre inconscient. Je le constate, ça n'est rien de plus qu'un mot, au mieux une phrase, qui vous croche de temps en temps, dans ce que je dis. Et alors ça vous fait penser.

À vrai dire, il n'y en a pas d'autres témoignages que ceci, que ça vous fait parler, me parler en analyse. Enfin, pas tout le monde, tout de même.

Comment pourrais-je, au point où j'en suis arrivé, méconnaître que, ce que j'enseigne, porte d'une façon que m'apprennent ceux qui ensuite viennent me parler en analyse, pour un certain nombre.

Et eux m'ont enseigné quelque chose, que ce qui compte dans ce que j'enseigne, n'est pas ce que je déduis, ça n'est pas ce qu'il leur reste, c'est ce que je dis, parfois au détour de mes déductions. Et je suis bien persuadé qu'il en va de même pour tout enseignement, qu'il en reste des pièces détachées, rien de plus.

Et c'est ce qui m'a convaincu que ce qui compte c'est que je parle, et non pas ce que je pense que je pense.

J'ai retenu la leçon ; à la fin, ça a fini par me pénétrer.

Mais alors du coup je me suis dit que j'avais d'abord à m'efforcer de parler sans penser. Voilà. Je ne pense pas ; je ne pense pas trop ou même je m'efforce de ne pas penser, mais seulement de parler.

C'est pour moi une ascèse, pour avoir cru jusqu'à maintenant peut-être que je pensais. C''est une sottise ! Penser, écrivons-le comme le fait Lacan dans le Séminaire du *Sinthome*, avec un « a », p-a-n-s-e-r, pour dire que la pensée est un emplâtre. Et le langage usuel conduit à dire un emplâtre sur une jambe de bois.

La jambe de bois !

Voilà le titre que j'aurais dû donner au *Cours* de cette année.

Voilà une pièce détachée, chacun marche avec une jambe de bois. La jambe de bois fait fonction aussi bien que la jambe vivante. C'est le miracle de la pièce détachée. C'est ça qu'il s'agit de connaître, la jambe de bois autour de laquelle s'est formé votre

corps, pour l'attacher, pour lui donner une fonction.

En vérité, dit Lacan, personne ne pense. Si on prend ça au sérieux, ça va très loin, c'est très réaliste : personne ne pense, mais on écoute, c'est une illusion de penser qu'on pense.

Pourtant, Spinoza, que Lacan a pratiqué depuis presque son plus jeune âge nous dit-on, Spinoza énonçait comme un axiome, puisque c'était son style de procéder ainsi, *l'homme pense*. Ça vaut pour chacun tout autant que vous êtes, l'homme pense.

C'est le second axiome du Livre II de *l'Éthique*. Il ne dit pas plus, ce n'est pas beaucoup, mais ça dit tout de même qu'il y a en l'homme de la pensée, qu'il est de la nature de l'homme de penser.

Et nous, nous savons en plus que ça l'encombre, cette pensée, ça peut l'empêcher de dormir, ça peut exiger qu'on l'anesthésie cette pensée, qui fait partie de sa nature.

Cette pensée a des modes, précise le troisième axiome, qui énumère parmi ces modes, l'amour, le désir et l'affect sous toutes ses formes.

C'est le quatrième axiome que je rappelle parce que, c'est le plus étrange à venir dans cette suite, c'est le plus lacanien ; le quatrième axiome rapporte ces modes de la pensée au corps.

Nous sentons, dit Spinoza, qu'un certain corps est affecté selon de nombreux modes.

C'est très beau qu'il ne soit pas dit à qui appartient ce corps, il faudra le déduire, qu'il y en a un qui pense que c'est son corps. Il est dit seulement qu'un certain corps est affecté.

On ne peut pas être plus réaliste que ça. Et dans le Séminaire du *Sinthome,* Lacan renoue avec cette évidence première qui est à proprement parler ce qui est constitutif de l'expérience humaine, l'attachement à un corps.

Le livre de *l'Éthique* qui est consacré à ce que Spinoza appelle en latin le *mens*, ce que en anglais on traduit pas mal par le *mind,* est-ce que nous devons dire en français *l'esprit*, après le Livre I consacré à Dieu.

Et, de ce Livre II, je vais seulement ponctuer la 13e proposition dans la chaîne des déductions, qu'à partir de ses définitions et ses axiomes, Spinoza croit pouvoir déduire : que l'objet de l'idée constituant l'esprit humain est le corps - il précise - c'est-à-dire un certain mode de l'étendue existant en acte et rien d'autre.

On peut partir de là parce que dans le Séminaire du *Sinthome,* Lacan est spinoziste, en ce que la pensée pour lui est indissolublement liée au corps, et à ce qui affecte ce corps.

Sans doute il y a par ailleurs le lien social, mais c'est d'un autre ordre, ça n'est pas constituant, et se resserrer sur le rapport de la pensée au corps, c'est lacanien au sens du Séminaire du *Sinthome*. À ceci près, que ce qui affecte le corps, ne se laisse pas comprendre comme un mode de l'étendue, ainsi que le formule Spinoza dans son cartésianisme.

Ce qui affecte le corps est à entendre comme un mode de la jouissance ; c'est par là que l'expérience psychanalytique, dans la perspective de Lacan, oblige à décerner au corps une autre substance dont il est le mode : la substance jouissante, pour le dire à la cartésienne. À ceci près, Lacan est spinoziste, dans cette terrible réduction. Sans doute c'est une abstraction mais c'est une abstraction essentielle. Par ailleurs on construit, là on dit ce qui est.

Penser est toujours penser le corps en temps qu'il jouit. Et par le seul fait que le corps jouit, la pensée rate.

Le ratage n'est pas un accident. Le ratage, c'est, chez le dernier Lacan, un concept qui fait la paire avec la jouissance. La jouissance est du corps comme le ratage est de la pensée. Le ratage s'ensuit du corps et de sa jouissance. Et la jouissance du corps comme telle, rate ce qu'il en est dans l'espèce, rate la sexualité.

Ça ne figure pas dans la déduction de *l'Éthique* de Spinoza, et c'est ce qui lui permet de viser quelque chose qu'il appelle la béatitude, le nec plus ultra du bonheur. Cette béatitude est exactement conditionnée par l'oubli de la sexualité.

Tout ce qui est affaire avec le sexe, dit Lacan, est toujours raté. Et la découverte de Freud est strictement la conclusion sensationnelle qu'il a donnée à ce qu'il a repéré comme des ratages.

La pensée, y compris cette sorte de pensée que Freud a appelé inconscient, la pensée a affaire avec le corps, toujours, et par là avec sa sexuation. Et c'est pourquoi la pensée, fut-elle celle d'un professeur, rate toujours ce qui est en question.

Ça nous permet de situer à sa place ce que j'appellerais la définition lacanienne du ratage : tout ratage est sexuel. C'est une définition qui parle, pour ceux qui ont affaire avec l'expérience de la psychanalyse, parce que c'est de ça qu'on parle essentiellement, dans une analyse, de ce qui rate.

Et dès qu'on se met à y penser un petit peu, en parlant, on tombe toujours sur quelque chose qui a affaire avec le sexe, sans exception, à condition qu'on pousse son élucubration assez loin. Un acte manqué, ça a toujours affaire avec la sexualité, énonce Lacan, et en l'énonçant il dit : « ce qui se déprend de l'expérience analytique ».

Ça change quelque chose à ce que c'est que d'enseigner, la notion qu'il y a une fatalité du ratage.

C'est une vérité qui s'impose depuis Freud, à la pensée. Le ratage fatal de la pensée, c'est ce que Lacan appelle la débilité. Le ratage fatal de la pensée c'est ce que Lacan appelle la débilité ! - je suis ravi d'avoir à le répéter !

Et à répéter avec le Lacan du *Sinthome*, que je n'espère d'aucune façon sortir de la débilité. C'est ce qui mériterait d'être mis en exergue de ce Séminaire du *Sinthome*. C'est là où en arrive quelqu'un qui est parti armé d'un certain nombre de convictions scientifiques et qui bute sur ce qu'il y a de inéliminable dans la débilité, c'est-à-dire dans le ratage de toute pensée.

Le Séminaire du *Sinthome* est pris dans cette fatalité, seulement il l'explore.

Sortir, la sortie. Tout à l'heure dans pas longtemps on va sortir ! Ouf !

Au fond, je ne fais *Cours* que pour que vous puissiez sortir, et moi aussi. Parce que ça fait croire à ce mythe, qui est la sortie. Alors que on n'en a jamais fini, voilà le réel de l'affaire.

Et, dans le mouvement de l'Histoire, on rêve de sortie, on rêve de tourner la page mais il n'y a aucune page qui soit tournée, on recommence. Et le mythe de la sortie est cohérent avec celui du progrès.

En quoi, je vous le demande, y a-t-il progrès ?

Bon. Cherchons en quoi y a-t-il progrès dans l'analyse, seulement à prendre en compte ce qui affecte le corps assigné à celui qui parle.

Dans cette perspective, qui est celle du sinthome, le corps est ce qui fait objection au sujet ; c'est le sujet du signifiant, le S barré représenté par un signifiant pour un autre, c'est celui-là qui se réduit à n'être qu'un mythe, dans la perspective du sinthome, parce que le sujet du signifiant, le S barré, vidé de toute particularité, ce sujet est une fonction de l'universel et on se réjouit, si je puis dire, de l'avoir en soi.

On rêve de dégager cet universel et même on croit que ce serait là la sortie de ce qui chacun l'englue. Cette sortie consisterait à rejoindre la nécessité pure de l'ordre symbolique. Cet ordre symbolique dont on rêve comme surplombant tous ceux qui parlent. Lacan a essayé de cet ordre symbolique de déduire les affects singuliers du corps.

Dans le Séminaire du *Sinthome*, il confesse que ça ne se peut pas, que c'est à quoi le cas Joyce fait objection.

Joyce, James Joyce chez Lacan, est un nom propre qui désigne un singulier mis à part, qui s'est porté à un point extrême. Et qui de s'être porté à ce point extrême a incarné le symptôme.

Incarner le symptôme, c'est autre chose, c'est le contraire de signifiantiser. Quand on parle de la prise du signifiant, c'est toujours pour dire en définitive le détail, la rencontre, le singulier, comme par miracle, transposé dans l'universel du signifiant.

Et là il s'agit d'un mouvement exactement inverse, d'une incarnation

et qui chez Joyce tel que Lacan le construit, le rêve, le conduit à se réduire - c'est ainsi qu'il le définit - se réduire à une structure qui est celle de l'homme, et ce que nous pourrions écrire le *sympthomme* – h-o-m-me - Lacan l'écrit une fois comme ça : le *sympthomme*, l'homme symptôme. Ça, c'est peut-être le mythe lacanien de James Joyce, James Joyce en *sympt-homme*.

Le Joyce de Lacan est celui qui donnerait l'appareil, l'essence, l'abstraction du symptôme. C'est l'hypothèse de Lacan, c'est avec ça qu'il est entré dans Joyce et qu'il a élucubré cet étonnant Séminaire.

En quoi est-ce que ce serait une abstraction du symptôme ? de quoi il s'abstrait ? On peut dire qu'il s'abstrait du rapport à l'Autre. Mais enfin, néanmoins, il publie, il publie pour s'éterniser comme nom, donc si l'on veut il sublime.

Mais, il reste que dans ce qu'il écrit, il s'abstrait du vouloir dire, il y arrive à la fin. dans ce qui après tout ne figure que dans les marges du Séminaire du *Sinthome*, dans ce qui en fait l'horizon, cet étonnant aérolithe qu'est *Finnegans Wake*, l'intraduisible, - traduit par des valeureux, qui témoignent que ça ne se traduit pas parce que ça n'est pas écrit dans une langue.

Il s'abstrait du vouloir dire c'est-à-dire, il ne veut plus rien dire ; en fait, du signifiant il ne donne pas le signifié, il ne donne que l'écho, celui qu'il fait lever dans une langue et dans beaucoup d'autres, un écho homophonique et translinguistique qui déroute, qui dépiste tout signifié, qui les annule et qui les multiplie ; c'est une chambre d'écho qui frappera l'un ou l'autre, au hasard, de façon contingente.

Le mythe que Lacan raconte à propos de Joyce, c'est que il y a là comme démontré, le rapport pur de chacun à la langue, que la langue touche chacun comme cette chambre d'écho.

Cette contingence-là, est pour chacun un traumatisme.

Traumatisme, qu'est-ce que ça veut dire ? que la dysharmonie est originelle, que le son de la langue n'est jamais harmonique, accordé à personne, que la dysharmonie ne peut pas être « pansée » (avec un « a »), qu'elle ne peut pas être réparée, qu'elle ne peut pas être guérie, que la langue fait de l'être qui l'habite, et qui la parlera, un malade, un handicapé, et que tout ce qu'il est permis de faire avec, c'est d'en faire une œuvre. Et ce serait ça, l'exemple de Joyce : du traumatisme et de ses conséquences subi de la langue, faire une œuvre.

Dans le Séminaire du *Sinthome* il est question, à plusieurs reprises, du *Portrait de l'artiste*, il est question d'*Ulysse*, mais à l'horizon, même peu mentionné, il y a toujours cette étrange aérolithe de *Finnegans Wake*, l'œuvre ultime, travaillée 17 ans durant. Et c'est celle dont Joyce par excellence s'était promis de faire, ce que Lacan appelle son escabeau.

L'escabeau, voilà le concept inédit que Lacan introduit à partir de James Joyce. C'est une moquerie concernant le beau, c'est une version que je pourrais dire sardonique de l'esthétique.

L'escabeau, c'est ce dont Joyce se promet de faire ce qui sera propre à lui survivre, c'est-à-dire à aller au-delà de la décomposition de son corps.

Forger un escabeau, c'est ce dont il s'agit. Et le forger à partir de l'affect du corps. Cet affect du corps auquel fait référence Spinoza mais que Lacan appelle de son nom freudien le symptôme, son nom freudien modifié qu'il appelle le *Sinthome*, c'est ça l'escabeau.

Disons que c'est l'ambition de Joyce de faire de ce qui l'affecte lui, incomparable avec personne, de faire de ce qui affecte son corps, c'est de faire de ce qui fait événement dans son corps, de faire de cet événement une éternité.

C'est la question que pose le Séminaire du *Sinthome*, comment de l'événement on fait quelque chose qui ressemble à ce rêve de l'éternité, c'est-à-dire qui reste là quand on n'y est plus soi ; de l'événement singulier, de ce traumatisme contingent et qui ne

ressemble à celui de personne, comment de cet événement qui affecte dans sa singularité chaque parlêtre, comment extraire quelque chose qui peut valoir comme une leçon et qui vaudra pour les autres, dont ils s'empareront, ceux qui sont là et ceux d'après, pour les temps à venir et potentiellement à l'infini ?

Comment de ce malheur, ce médiocre malheur, faire quelque chose qu'on a pu appeler le beau, et qui n'est que escabeau.

Ça c'est un idéal, c'est même le seul idéal, qu'une fois dépris des rêveries du lien social qu'il avait pu entretenir, Lacan dessine dans ses ultimes Séminaires.

C'est un idéal certes pour le névrosé, qui fait un usage beaucoup plus mince, modéré de son symptôme. Le névrosé, dit Lacan, c'est quelqu'un qui utilise son symptôme seulement pour lui permettre de vivre, quitte à ce que se soit inconfortable.

Ça change la pensée qu'on peut avoir du symptôme, quand on met seulement l'accent sur ce que le symptôme vous dérange. Dans l'analyse, on s'aperçoit quand même que ça sert, ça sert pour continuer.

Alors on fait appel à l'analyse pour que ce soit seulement un peu moins inconfortable, jusqu'à ce qu'on puisse se persuader, qu'on est heureux de vivre.

Ça c'est le top ! C'est ce que dit Lacan : Quand l'analysant pense qu'il est heureux de vivre, c'est assez ! Mais enfin il faut l'entendre avec le sens à donner à ce mot de penser. Ça veut dire : on peut se satisfaire de ce ratage là, qui s'appelle le bonheur de vivre.

En ce sens, l'analyse, c'est un apprentissage du bonheur, c'est comme ça qu'on pourrait la vendre comme on vend aujourd'hui la philosophie : un petit traité des vertus psychanalytiques !

C'est une voie pour trouver le bonheur, à partir de son symptôme. Et à quoi tient ce bonheur quand on le trouve ? Dans l'analyse, ça tient à ce qu'on trouve du vouloir dire dans l'événement de corps.

Ce vouloir dire, c'est ce qu'on a appelé l'inconscient, dont le critère est toujours la finalité signifiante. Lacan l'énonce dans le Séminaire du *Sinthome* et c'est précisément cette finalité signifiante qu'il mettra en cause dans le Séminaire de l'année suivante.

Disons que dans l'analyse, on se soulage dans la mesure où on apprend à lire l'événement de corps. Mais, il est seulement réaliste de reconnaître qu'on achoppe toujours sur de l'illisible.

On peut dire que c'est parce que ça n'a pas duré assez longtemps, et après tout c'est souvent vrai. Mais même quand ça dure 17 ans, comme la gestation de *Finnegans Wake*, il reste de l'illisible parce que ça ne fait que répercuter le traumatisme initial.

Et dans l'analyse, tout ce qu'on lit converge sur l'illisible qu'on cerne, qu'on serre, qu'on isole. Pour obtenir ça, il faut en mettre un coup, il faut avoir poussé la lecture dans ses derniers retranchements.

Et alors on parvient à que j'appellerais l'état Joyce du symptôme. L'état Joyce du symptôme, c'est l'état où il n'y a plus qu'à faire du symptôme une œuvre.

Et c'est l'invitation que Lacan a appelé ou a déguisé du nom de *la passe*. La passe n'est pas une sortie hors de. C'est même le contraire, c'est une façon de faire avec, non pas sortir *hors de* mais faire *avec*.

C'est un art, c'est-à-dire un artifice. Mettre en œuvre un artifice, suppose de s'être dépris de la vérité, après s'en être épris bien sûr. S'être dépris de la vérité et de l'illusion que le déchiffrement délivre une vérité ultime, c'est prendre acte qu'il n'y a pas - pour le dire dans les mots de Lacan – un Autre de l'Autre qui opère le jugement dernier.

Sans doute, on soupçonne, ceux qui réussissent leur passe, d'être des petits malins. Mais c'est vrai ! Ce sont des petits malins, qui se sont peu ou prou dépris de la pensée, comme de ce qui fait sens et qui se sont accordés à l'impuissance de la pensée à s'accorder au fait du sexe.

Lacan dit dans le Séminaire du *Sinthome* : il n'y a de responsabilité que sexuelle. Mais enfin qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'on est en fait tenu de répondre du fait du sexe et qu'on ne le peut pas, qu'on ne peut ou ne pas répondre ou seulement répondre à côté.

Ça veut dire que dans ce qu'on pense, on répond toujours à la sexualité et que la réponse qu'on donne, est toujours symptomatique ; *toujours* veut dire qu'on n'en sort pas. Et c'est au point que Lacan, quand il fait son Séminaire du *Sinthome* dans cette optique, il fait lui-même de sa théorie, un symptôme.

Il fait de ce qu'il raconte, une réponse symptomatique qui repose sur la supposition du réel, qui n'est rien de plus que son invention à lui, une façon de porter au second degré l'élucubration de Freud. C'est ce qu'il dit : porter au second degré l'élucubration de Freud.

Et qu'est-ce que ça veut dire porter au second degré ? ça veut dire extraire du régime de la vérité, inférer au-delà de la vérité, du sens posé comme vrai, un hors de sens posé comme réel.

En ce sens le réel de Lacan, c'est un négatif du vrai, pour autant qu'il n'est relié à rien, qu'il est détaché de tout et même de tout tout, et qu'il n'a pas de loi, qu'il n'obéit à aucun système, qu'il condense le fait pur du traumatisme.

Et c'est pourquoi il peut dire, ce que j'ai transcrit tel quel : donc il s'agit pour moi de savoir si je ne sais pas ce que je dis comme vrai.

J'ai laissé ça comme ça, ça veut dire qu'il s'en remet à ceux qui l'écoutent, c'est d'eux qu'il dépend qu'il fasse autre chose que de parler à tort et à travers. Et c'est pourquoi ici je suis moi-même conduit, par possession, si je puis dire, à soustraire l'appareil de la cohérence pour dépendre des biens gentils, même dans l'amphithéâtre T.

Et d'où le support qu'il s'est inventé dans le nœud, utilisé comme support de la pensée, support d'une pensée qu'il démontre régulièrement, ratée.

Le nœud dans le Séminaire du *Sinthome* est une écriture, il se trace, il se dessine - on est en train de les dessiner ces nœuds actuellement, enfin, un spécialiste - et ce nœud comme écriture, comme dessin, ne doit rien à la connexion du signifiant et du signifié.

C'est en cela que Lacan peut dire que le nœud change complètement le sens de l'écriture. En quoi consiste ce changement ? C'est que le nœud découple l'écriture de la parole. Et dans ce découplage le nœud lui-même se montre avoir la valeur d'un traumatisme. Il l'a eu, pour ses auditeurs, et il l'aura, dans l'histoire de la psychanalyse, la valeur d'un traumatisme.

La pensée est alors invitée à s'accoupler au nœud c'est-à-dire à abandonner sa référence au corps. Et c'est pourquoi, ces nœuds reviennent comme autant d'invitations à penser hors de la référence au corps, c'est-à-dire hors de la référence à ce qu'il y a de plus imaginaire, c'est-à-dire hors de la forme.

Le Séminaire du *Sinthome* démontre un étonnant acharnement à prouver qu'il y a plus d'une forme qui répond à la même structure. Et Lacan multiplie, comme en vain, les apparences diverses de ce qui est le même nœud, le même nœud borroméen, à trois, comme ça, qu'on voit comme ci et comme ça, prenant des formes diverses qui ne font que commenter la même structure.

C'est si l'on veut une pédagogie, une douloureuse éducation de l'œil, de cet œil qui a fait du corps et justement par le moyen de l'abstraction, une sphère, qui est par excellence la bonne forme, et ici l'œil est conduit à une abstraction autre.

L'abstraction de ces trois ronds de ficelle curieusement noués et inséparables qui feraient de l'homme un composé trinitaire du symbolique, de l'imaginaire et du réel, si ça tenait tout seul. Et c'est ce que Lacan dit parfois et il dit aussi qu'il faut en plus le symptôme.

Et il dit finalement qu'il faut toujours le symptôme c'est-à-dire une invention pour que ça tienne ensemble. Cette

invention est une œuvre. Cette œuvre enracinée dans le sinthome, c'est ce que Lacan appelle l'escabeau et qu'il a écrit, pour faire drôle : S K beau. Il faut à l'être parlant un S K beau, parce que le langage introduit ou répercute un trou et il lui faut un supplément, si je puis dire pour se pousser du col.

Le privilège de Joyce, s'il y en a un, c'est qu'il a fabriqué cet escabeau avec son dire. C'est en quoi, il est exemplaire pour la psychanalyse. C'est en quoi, Lacan peut dire qu'il a donné de l'escabeau la formule générale, qu'il lui a donné une consistance logique, en n'y renonçant pas mais en allant jusqu'au bout.

C'est-à-dire du traumatisme initial subi de la langue, de l'événement de corps qui en découle, le porter jusqu'à une sorte d'éternité.

Et c'est en cela que Lacan peut dire que Joyce s'accomplit en tant que sinthome, sans reculer devant l'exil, que cet extrême, sa fidélité à sa jouissance comporte.

La psychanalyse s'offre à résoudre cette jouissance douloureuse par le sens. Mais, en rester à la jouissance résolue par le sens c'est plat, et l'invitation de Lacan dans son Séminaire du *Sinthome,* c'est qu'il faut laisser un relief ; il faut qu'un relief reste toujours, dans la mesure où chacun est sans pareil et que sa différence réside dans l'opacité qui toujours demeure, et c'est ce reste. Ce reste n'est pas l'échec de la psychanalyse, ce reste est à proprement parler ce qui fait votre valeur pour peu que vous sachiez le faire passer à l'état d'œuvre.

C'est sans doute par là où chacun pèche, achoppe, clopine, mais c'est aussi, enfin ce qui fait pour chacun sa différence ou – puis-je employer le mot - sa noblesse. Lacan parlait du trait qui barre le S de son sujet comme d'un trait de noble bâtardise.

Eh bien, dans le Séminaire du *Sinthome*, cette noblesse de la bâtardise trouve sa devise : pas de sujet sans symptôme, y compris jusqu'à la fin des temps.

Et donc, ne rêvons pas, n'ayons pas comme idéal, seulement, simplement de guérir.

Voilà.

À la semaine prochaine.

Fin du *Cours III* de Jacques-Alain Miller du 1er décembre 2004.

Orientation lacanienne III, 6.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Quatrième séance du *Cours*

(mercredi 8 décembre 2004)

II

Il y a quelque chose de chavirant, dans le Séminaire du *Sinthome*, c'est pourquoi j'ai dit la dernière fois, que j'en étais possédé.

Maintenant que je l'ai dit, il faut que je l'assume et même que je vous donne cette possession en exemple.

Je peux me flatter que ce soit une possession méthodique.

Après tout, Lacan a pu dire que une psychanalyse est une paranoïa dirigée et il impute d'ailleurs à Freud d'avoir énoncé, avant lui, que c'était une paranoïa raisonnée.

La question de la paranoïa hante d'ailleurs le Séminaire du *Sinthome*.

Cette même année, au cours des conférences aux États-Unis qu'il était parti faire entre la première et la seconde leçon de ce Séminaire, il indique qu'il n'y a aucun rapport entre la personnalité et la paranoïa. En revanche, un peu plus tard dans la même année, dans le Séminaire, il explique avec la même assurance que la paranoïa et la personnalité, c'est la même chose.

Alors, vous comprendrez qu'on puisse être possédé, quand on a affaire à ce que, si on ne s'en gardait pas, on tiendrait pour des contradictions.

Si l'on s'englue dans les contradictions comme dans les embouteillages, évidemment on laissera ce livre, ce qui sera au mois de mars un livre.

Mais précisément ce n'est pas la bonne méthode. Celle que j'ai trouvée, celle que je prône, étant donné l'objet, le Séminaire du *Sinthome*, ce que je prône, c'est la possession. Laissez-vous posséder !

Voilà la bonne méthode avec ce Séminaire !

Ne commencez pas à chercher les petites bêtes, ça pullule, si on prend par là. Si vous ne vous laissez pas posséder, comme je me fatigue à en donner l'exemple, ne serait-ce que par le ton que j'adopte, qui n'est pas l'ordinaire, vous jugerez ça à l'aune du sens commun ; et alors condamnez pour incohérence !

Alors je dis plutôt : quand vous entrez dans ce Séminaire, laissez toute espérance et laissez aussi l'ordre, le principe et la démonstration.

Lisez ça comme l'Écriture, avec un grand « E ». Lacan y invite d'ailleurs puisque, il a eu le toupet de comparer ce qu'il éructe, au livre de la Sagesse, à son avantage à lui.

Bien.

À l'écriture aussi, on a pu reprocher d'être sans ordre. C'est là que Pascal fait appel contre l'ordre de l'esprit, à l'ordre du cœur, ordre insensé au regard du discours courant.

Cet ordre du cœur procède, dit Pascal, par digression sur chaque point qui a rapport à la fin pour la montrer toujours. Et c'est d'ailleurs dans cet état-là qu'on a les *Pensées* du dit Pascal.

Eh bien il faut imaginer que le Séminaire du *Sinthome*, nous l'avons dans cet état-là, dans l'état des *Pensées*.

C'est un Séminaire qui n'est pas comme les autres, au moins les autres que j'ai jusqu'à présent fait paraître. Il faut le lire autrement et je m'efforce d'en parler autrement.

Ne songez pas à commencer, ne songez pas à progresser, ne songez pas à conclure. Même si, la 10e et dernière leçon, je l'ai fait précéder d'un « Pour conclure », ça veut dire que c'est en guise de conclusion ; et d'ailleurs Lacan laisse bien l'indication que c'est une interruption.

Laissez-vous posséder et d'emblée vous y êtes. Abandonnez toute idée de maîtrise, toute idée de méprise, préférez la coïncidence, en particulier coïncidez avec l'étonnante énonciation de ce Séminaire !

Remarquez que Lacan ne procède pas autrement quand il écrit de Joyce ; dans les

Autres écrits, vous avez sa conférence rédigée après le Séminaire sous le titre « Joyce le symptôme ».

C'est une reprise mais, au fond, fort différente de la conférence qu'il avait prononcée à la fin du Séminaire précédent, au mois de juin, et qui a servi en quelque sorte de préface à son travail du sinthome. Il avait été déjà établi par moi, publié dans un recueil qui s'appelle *Joyce avec Lacan*, et je l'ai fait figurer en annexe de ce Séminaire.

Eh bien, quand il écrit de Joyce, il commence par pasticher Joyce, il fait du Joyce, il montre ce que ça pourrait être.

Eh bien de même, si j'ose dire, il faut faire du Lacan, il faut rejoindre cette énonciation, il faut s'inscrire dans son fil. Si vous n'y comprenez rien c'est parfait, enseignez-le. C'est ce que je fais, enfin je n'y arrive pas tout à fait. L'enseignant je le comprends de mieux en mieux, l'enseignant par la possession.

Évidemment, c'est un pari, de faire ça ; ça tombera dans de l'incompréhension générale ; je ne me fais pas d'illusion à ce propos.

Mais enfin le pari à faire et la discipline de possession à s'imposer, répond après tout à ce que des logiciens ou des philosophes de la logique ont appelé «le principe de charité ». Charité pour Lacan.

Le principe de charité ça veut dire que l'on ne communique qu'à condition de faire crédit à l'autre, qu'il veut dire quelque chose, quelque chose de sensé.

Alors ici évidemment il faut pousser la charité jusqu'à faire crédit à l'insensé. Mais enfin, cette charité poussée jusqu'à l'insensé, c'est peut-être ce qui a conduit Lacan, un peu avant ce Séminaire, à jouer sur le mot de la charité en en faisant « l'archi raté ».

Ne reculons pas devant ça ; c'est le Séminaire archi raté, en effet, dont le maître mot est le ratage et d'ailleurs le ratage est la gloire du dernier enseignement de Lacan.

C'est même pour lui le témoignage qu'il y est, qu'il y est beaucoup plus qu'avant où tout lui réussissait.

Oh il le sait ! il le sait qu'avant, c'était de la forfanterie que de reprendre dans la psychanalyse, sans vergogne, le dit triomphant de Picasso : Je ne cherche pas je trouve. Il l'évoque à nouveau dans le Séminaire du *Sinthome*. Parce que quelqu'un le lui rappelle, qui constate qu'il est déchu de la trouvaille. Il ne nomme pas ce quelqu'un, dans le Séminaire. Je n'en suis pas plus fier pour ça, c'était moi, qui lui ai dit : « Eh bien là, vraiment, vous ne trouvez pas, vous cherchez ! ».

C'est que, il croyait encore que c'était beaucoup plus fort de trouver. Eh bien il l'assume, Lacan. Et je pourrais dire que c'est parce qu'il est aux prises, en public, avec ce qui ne se trouve pas.

On peut dire qu'il est aux prises avec ce que Freud a appelé l'*Urverdrängung*, le refoulement originaire, ce qui ne se laisse pas défouler. L'*Urverdrängung*, disons que c'est à la fois ce que voile et ce que répercute le mythe. Et que Freud, enfin, c'était aussi de son temps, il y est passé maître, il a eu recours au mythe, à la création de mythe, quand il avait affaire avec ça.

L'*Urverdrängung*, c'est par exemple ce qui fait foisonner l'antinomie dans la logique mathématique. Et on peut dire encore, c'est ce qui fait foisonner l'énigme dans l'œuvre de Joyce. Le mythe, l'antinomie, l'énigme, Lacan y ajoute un autre mode d'avoir affaire avec ce qui ne se défoule pas, c'est le ratage.

Dans le ratage, on brasse et le mythe et l'antinomie, et l'énigme. A la religion, on peut associer plus volontiers le mot de triomphe ; à la science, on peut associer la réussite, et sous un certain mode, à la psychanalyse va très bien le mot de ratage.

Le ratage, disons que c'est le prix que doit payer la pensée pour sortir du mystère.

Ah, je l'ai beaucoup répété cette phrase sur quoi s'achève le chapitre des ronds de ficelles, dans le Séminaire *Encore*.

Je l'ai répété ici dans ce *Cours*, jadis, pour m'étonner de ce mot de mystère qui y figure. Et je vais encore une fois la répéter, mais cette fois, la possession m'a permis d'entrevoir sur quoi elle ouvre.

C'est une définition du réel. Je cite : « Le réel, dirai-je, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient. » (p. 118)

C'est une clausule, une formule terminale, qui s'inscrit au moment où s'achève la leçon qui voit Lacan réintroduire le nœud borroméen.

Il l'avait, rappelle-t-il, fait intervenir dans l'ancien temps pour traduire la formule : «*Je te demande de refuser ce que je t'offre, parce que ce n'est pas ça* ». (p. 114)

Maintenant introduit une seconde fois, le nœud borroméen ne lâchera plus Lacan, au point qu'on peut dire qu'il en sera possédé dans son dernier enseignement. C'est là qu'on voit la rencontre, peut-être la mauvaise rencontre, qu'il a faite, avec le nœud borroméen.

Ça vaut la peine de relire la leçon des ronds de ficelles ; désormais, il demandera au «tu » auquel il s'adresse d'accepter ce qu'il lui offre — le nœud borroméen — parce que c'est tout à fait ça. C'est précisément, ce *tout à fait ça* qui se paye d'innombrables ratages.

Cette formule du mystère termine cette seconde introduction du nœud et à vrai dire, à s'y reporter, vous le verrez, elle apparaît comme détachée.

Alors que dit-elle exactement ? que dit cette phrase que j'ai citée ? Elle dit que le corps parlant, c'est l'inconscient, que le corps parlant en tant que l'inconscient, c'est le réel et que le prix de cette définition, c'est qu'il y a là du mystère.

Soyons plus simple encore. Il y a là trois termes : le réel, le corps parlant, l'inconscient. Et ces trois termes sont dits identiques les uns aux autres moyennant mystère.

Cette phrase, qui saute aux yeux, qui se détache, elle est comme le condensé de l'enseignement de Lacan. Et c'est là, que prend son départ la tentative de son dernier enseignement, qui est une forme de possession ; ça n'a pas le même régime, ce dernier enseignement, que tout ce qui a précédé.

« Ce dernier enseignement » comme je l'appelais – mettez-ça entre guillemets - disons que c'est la tentative de percer le mystère, en le forçant par le nœud borroméen, moyennant ratage. Plutôt ratage que mystère ! Et le nœud borroméen que je ne dessine pas plus que Lacan ne dessine dans son écrit de «l'Étourdit » les figures de topologie dont il parle.

Le nœud borroméen, c'est la triple définition que j'ai citée, qui vient, dans ce Séminaire, comme le nec plus ultra, auquel Lacan parvient. Et son dernier enseignement, c'est d'aller au-delà.

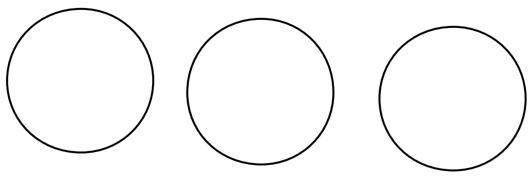
Il faut commencer par se déprendre d'une évidence, pour rentrer dans la perspective borroméenne, il faut commencer par se déprendre de l'évidence du nœud.

On croit, pour les meilleures raisons du monde sans doute, que le nœud est fait pour nouer. Ça se peut, mais il est fait d'abord pour dénouer. Voilà la porte d'entrée.

La porte d'entrée, que j'ai trouvée, elle est d'abord faite pour disjoindre.

Mais après tout, c'est l'évidence. Il disjoint le réel, le corps, et l'inconscient, au lieu de les identifier comme dans la phrase du mystère.

Je peux dessiner l'essence du nœud. C'est ça l'essence du nœud.



Le nœud représente ou présente le réel, l'imaginaire et le symbolique sous la forme de trois ronds de ficelle distincts. Ce qui interdit de les ramener les uns aux autres, ce qui fait mystère.

Le mystère tenait à leur identité, à leur confusion, alors que la perspective borroméenne transforme en problème leur conjonction.

Là où il y avait le mystère, doit venir le problème, disons que c'est la métaphore que réalise le nœud borroméen. Je dis métaphore en référence à la métaphore paternelle.

La métaphore paternelle, c'est une formule qui montre par quelle voie se dissout le mystère du désir de la mère, par la voie d'un forçage, par l'implantation du signifiant du Nom-du-Père.

Le nœud borroméen qui arrive là comme un aérolithe, répond à un tel forçage. C'est pourquoi Lacan l'offre en disant : c'est tout à fait ça. En disant précisément : ça n'est pas une métaphore, c'est ça. Il admet, que ça fonctionne comme un traumatisme. C'est

pourquoi, après, on est possédé, si on s'est placé là-dessous si je puis dire.

La métaphore borroméenne vise à dissoudre le mystère du corps parlant qui est le mystère de l'inconscient par l'intrusion du nœud. C'est au prix de la disjonction préalable du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Alors, déjà avec ça, vous verrez, on se promène beaucoup plus à l'aise dans ce Séminaire ; ça soulage beaucoup à mon avis la lecture, à condition de bien faire attention.

C'est que cette disjonction de ces trois termes change le sens, la valeur de chacun de ces trois éléments. On ne s'en aperçoit pas tout de suite, que dans ce Séminaire, ni le symbolique, ni l'imaginaire, ni le réel, ne sont plus ce qu'ils étaient jusqu'alors. Que ce sont d'abord des pièces détachées qui jouent leur partie tout seul.

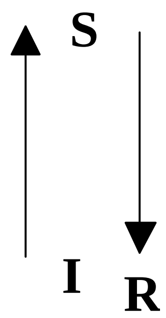
On ne s'en aperçoit pas parce que les noms restent les mêmes et parce que l'on voit flotter ici et là les bateaux habituels de Lacan ; on se dit : encore une fois !

Pas du tout. Certes ce sont les mêmes trois noms que Lacan avaient introduits à l'orée de son enseignement, jadis, quand il était structuraliste. Mais, si vous restez englué là-dedans, vous êtes perdu ; il faut acquérir, de nouveau, la valeur du symbolique, de l'imaginaire et du réel, à nouveaux frais.

Sans ça, les petites chevilles ne rentrent pas dans les petits trous. Quand on est structuraliste, l'imaginaire c'est un matériau pour le symbolique ; on puise dans l'imaginaire ce qui vient à être symbolisé et le symbolique est entendu comme ordre et loi.

C'est ce qui reste de Lacan. Il a fait passer ça et c'est ça même qui fait obstacle à la tentative de percer le mystère sur quoi ça achoppe. Lacan a appris aux psychanalystes à lire Freud comme ça et à pratiquer avec ce repère. L'imaginaire, jadis, était voué à être élevé au symbolique, par l'opération cueillie chez Hegel de l'*Aufhebung* : transposition, sublimation, annulation - la fameuse barre - résorption de l'imaginaire dans le symbolique laissant toujours un reste. Bon.

Une élévation.



Symétriquement une descente ; le réel jadis était pénétré du symbolique.

C'est comme ça que ça tenait ensemble. On pourrait même dire que ces deux opérations symétriques et inverses de l'élévation de l'imaginaire au symbolique et de la pénétration du réel par le symbolique, que ces deux opérations se répondent comme la religion et la science.

La religion et la science sont conjuguées dans cette entité que Lacan a forgée et qui s'appelle le sujet supposé savoir. Ce sujet supposé savoir, qui a un pied dans la religion et un pied dans la science, si je puis dire, c'est ça que la perspective borroméenne met en question. Elle met en question ce en quoi nous sommes encore pieux —titre d'un fragment de Nietzsche.

La perspective borroméenne, qui trimbale un objet qu'on pourrait croire mathématique et en effet ce Séminaire comporte des dialogues, des entretiens avec des mathématiciens.

Mais la perspective borroméenne relativise l'appui que Lacan (et nous quand nous sommes attardés) avait trouvé dans la science. Cette perspective va de pair avec l'idée, que la science est futile au regard de ce dont il s'agit. Il ne s'agit pas de relativiser la science au profit de la religion parce qu'elles font la paire et même la perspective borroméenne tire les leçons de l'élucubration lacanienne du sujet supposé savoir ; elle fait voir dans la science la voie de retour de la religion, son double. Maintenant, on y est d'ailleurs en plein !

Avant, quand on était religieux, on était sur la brèche contre le scientisme. Aujourd'hui, au contraire, le scientisme est très bien porté, on a fini par s'apercevoir de la solidarité de la religion et de la science. C'est d'ailleurs pourquoi, enfin, avant, déjà, elles avaient pu être un temps en rivalité. Il y avait quelque chose comme un stade du

miroir entre science et religion et Freud a donné là-dedans parce qu'il avait la religion de la science et donc il promettait à l'autre l'avenir d'une illusion.

Si on prend ça au sérieux, quelle déception que le dernier enseignement de Lacan ! Quand on est parti avec lui pour un beau voyage, pour une conquête sous l'étendard de la linguistique, jadis. Et voilà qu'on doit en rabattre, comme Lacan est allé le dire à l'époque aux Américains : la linguistique est ce par quoi la psychanalyse pourrait s'accrocher à la science. Et dans ce conditionnel, il y a toute l'idée du retour à Freud mais la psychanalyse n'est pas une science, c'est une pratique, dit-il. C'est là qu'on peut se sentir possédé par Lacan, au sens de « il nous a bien eus !». Ça peut s'éprouver comme un ravalement de la psychanalyse. C'est pas du tout ça. Si ravalement il y a, c'est plutôt d'un ravalement, d'une déchéance de la science qu'il s'agit. Comme Lacan a pu le dire peu avant son Séminaire du *Sinthome* : La science – j'ajoute – ne rencontre pas le mystère, elle rencontre le paradoxe. Le paradoxe que Lacan, enfin, épingle d'une façon tout à fait précise. La science, dit-il, traite la matière comme si elle avait un inconscient. C'est-à-dire comme si elle savait inconsciemment ce qu'elle faisait.

Et quand Lacan dit ça, vient alors l'exemple qui lui est familier de la découverte de la gravitation de Newton, qui causa une commotion à son moment d'émergence, parce que, la question était : comment les planètes et les particules savent-elles où elles doivent se placer en fonction des formules de Newton ?

Il est revenu sur cet exemple pour montrer qu'il ne faut pas chercher à comprendre, qu'il faut écrire, qu'il faut mettre en formules des relations. On pense que c'est son ronron sur la question – pas du tout !

Pour faire préface au Séminaire du *Sinthome*, c'est pris à rebours, ça met le doigt sur la croyance, dont la science se supporte que le réel contient un savoir qui lui est immanent. C'est fait pour montrer que l'activité scientifique suppose que le réel sait ce qu'il a à faire.

C'est le sens qu'il faut donner, de ce qui a montré son efficacité dans la notion qu'il y a du savoir dans le réel. C'est le réel comme mystère de l'inconscient et c'est en quoi la science est pieuse. C'est là qu'il faut trouver le sens du défit de Lacan : *répétez pas qu'une fois, prouvez-moi que vous ne croyez pas en Dieu, je défie quiconque de pouvoir se dire athée à bon escient.*

D'où venait son assurance que athée vous ne l'êtes pas, si vous croyez au savoir dans le réel, si vous croyez que le réel fonctionne ? Ça c'est une idée du réel, qui est conforme au schéma selon lequel le symbolique pénètre le réel.

Et la perspective borroméenne - là on entre dans la science-fiction, l'étrange, c'est là que vous pouvez sortir, refuser d'entrer - la perspective borroméenne introduit un autre réel auquel le symbolique est extérieur. Et c'est ce qui éclate aux yeux simplement dans ces trois ronds bêtes comme chou posés l'un à côté de l'autre.

Le réel dont il est question dans le Séminaire du *Sinthome*, celui dont Lacan dit –c'est mon invention et c'est peut-être mon sinthome– ce réel c'est un autre réel que celui sur lequel on fait fond, celui qui ne se trompe jamais. C'est comme si il avait un instinct.

Et d'ailleurs, l'idée qu'en définitive la matière, c'est comme une grosse bête, parcourue de passion et d'instinct, c'est pas loin, de ce qu'un Diderot, enfin, évoquait, c'est de l'isoloisme.

C'est une idée folle que le réel inventé par Lacan. C'est une idée folle ou c'est une idée beaucoup plus raisonnable, c'est selon. C'est celui dont il peut dire qu'il l'a inventé à partir de la psychanalyse, pour servir la pratique de la psychanalyse ou pour l'accompagner.

Sans doute Lacan avait-il dès longtemps le désir d'inventer un réel qui serait bien à lui, un réel propre à la psychanalyse. On peut dire, si on est plus bienveillant, que la psychanalyse demande à se référer à un autre réel que celui de la science. Elle demande de se référer à un autre réel que le réel épistémo-théologique, – pour une raison très précise – c'est qu'elle met en évidence le sujet supposé savoir, la psychanalyse, et elle met en évidence ce qu'a d'exorbitant dans sa pratique cette supposition. Dans sa pratique, elle la dissipe, cette supposition, comme une illusion.

L'avenir de cette illusion-là, c'est l'invention du réel, que je qualifierais – ça dira quelque chose à ceux qui ont déjà un peu le maniement des catégories de Lacan – c'est un réel d'au-delà du sujet supposé savoir.

Peu de temps auparavant, il y avait déjà quelque chose que Lacan avait approché comme une sorte de premier réel, qu'il formulait : *il n'y a pas de rapport sexuel* ; et déjà en disant ça, il isolait un trait contrevenant à l'idée qu'il y a du savoir dans le réel. Les planètes savent à quelle distance, elles doivent se placer les unes des autres, mais chez les corps parlants, on ne sait pas, ça n'est pas écrit.

Les corps parlants ne savent pas ce qu'ils ont à faire dans le registre de la gravitation sexuelle. Lacan traduisait l'absence de rapport sexuel, chez l'homme comme espèce, comme une déchirure du réel, il a écrit un trou dans le réel. Je le cite, des *Autres écrits,* de son petit écrit « L'éveil du printemps » : Freud a repéré que ce qu'il appelle la sexualité fait trou dans le réel.

Et comme on l'a beaucoup répété on a approché la valeur de ça, qui a, une fois que c'est dit, en effet, un certain caractère d'évidence.

Le réel borroméen, le réel extérieur au symbolique, c'est si l'on veut la généralisation de ce trou, du trou que Lacan a d'abord approché au niveau de la sexualité. C'est cette généralisation que comporte l'énoncé, surprenant, qu'on trouve dans le Séminaire du *Sinthome* : Le réel est sans loi, il ne se relie à rien.

Eh bien ça veut dire : c'est un réel où il n'y a pas du tout de rapport. C'est l'amplification de ce qui a d'abord été approché dans cette déchirure au niveau sexuel.

C'est comme ça à mon sens qu'il faut entendre ce que Lacan formule dès la lancée du Séminaire du *Sinthome*, où on trouve cet énoncé : La nature est un pot-pourri de hors nature.

Il s'en sert pour montrer les avantages de formuler ça comme ça. C'est la formule même de la généralisation de l'absence de rapport sexuel. L'avantage de cet énoncé dit-il, si vous trouvez que le nommé homme tranche sur ce qui paraît être la loi de la nature, pour autant qu'il n'y a pas chez lui de rapport naturellement sexuel, cet énoncé que la nature est un pot-pourri de hors nature vous permet de poser logiquement que ce n'est pas là un privilège de l'homme.

Eh bien c'est ça que ça veut dire, c'est qu'encore ça, c'est un ravalement si l'on veut, puisque, enfin, on était déjà tout fier de ne pas être dans le rapport sexuel, tout fier d'être les seuls dans la création à devoir inventer.

Ça n'est pas un privilège. L'absence de rapport, c'est ce qui définit le nouveau réel dont il s'agit, c'est-à-dire le réel auquel se référer dans la psychanalyse.

On voit bien pourquoi Lacan dans le Séminaire du symptôme oppose son invention du réel à l'énergétique de Freud, comme il s'exprime. L'énergétique de Freud, c'était aussi un réel complètement inventé, mais il était inventé selon les canons de la science. Freud pour régler son opération, sa pratique, postulait une constance de la libido et comme l'explique Lacan, il n'en faisait qu'une métaphore. L'idée d'une énergétique psychique, il ne l'a jamais vraiment fondée. Ça n'empêche pas qu'on puisse en faire usage et que la psychanalyse puisse s'en accommoder.

Le réel de Lacan convient mieux à la psychanalyse, il convient mieux à la pratique, parce que c'est un réel disjoint du savoir, ça c'est radical.

Pour l'approcher, je me réfère, – toujours dans le volume des *Autres écrits* – à ces quelques pages précieuses qui ont pour titre « Introduction à l'édition allemande des Écrits ». Je le cite : « Ce n'est pas parce que le sens de leur interprétation a eu des effets que les analystes sont dans le vrai, puisque même serait-elle juste ses effets sont incalculables.»

Ça, c'est au ras de la pratique. Les témoignages affluent, on atteste en effet l'incalculable. Si on s'arrête, là on peut commencer les chants de réjouissance, ouverture par rapport au calculateur, incertitude, toute interprétation est une bouteille à la mer. L'interprétation c'est la limite de la raison raisonnante ou alors c'est une anticipation de certitudes, etc..

C'est pas du tout comme ça que Lacan poursuit. L'interprétation ne témoigne de nul savoir, dit-il, puisqu'à le prendre dans sa définition classique le savoir s'assure d'une possible prévision.

Si on voit ça sous l'angle négatif, ça veut dire : l'interprétation n'est pas un savoir ; mais si on positive -comme on dit aujourd'hui - alors ça se traduit par l'énoncé que le réel dont il s'agit, le réel sur lequel on opère par l'interprétation, est extérieur au savoir. Pour ça il faut avoir le culot, d'inventer le réel que comporte l'acte d'interpréter, sauf à penser, qu'on flûte.

Dire les effets de l'interprétation sont incalculables, mais *il y a des effets* veut dire que le réel dont il s'agit n'est pas du type qui comporte un savoir. C'est le pas que Lacan fait avec le nœud borroméen parce que, dans son écrit que j'ai cité « L'introduction à l'édition allemande des *Écrits* » à la troisième phrase ça s'éteint, on voit qu'il y a une barrière qu'il n'a pas passée. La troisième phrase c'est : Ce que les analystes ont à savoir, c'est qu'il y en a un de savoir, qui ne calcule pas mais qui n'en travaille pas moins pour la jouissance. C'est-à-dire, là, il fait un appel à l'énergétique freudienne

Si on prend ces phrases une à une comme je l'ai fait, la première au fond elle est au ras de la pratique : les effets de l'interprétation sont incalculables ; la seconde tire la bonne conclusion : l'interprétation ne témoigne de nul savoir ; alors en troisième, il reste ce qui serait le pas borroméen, c'est de formuler qu'elle vise un réel extérieur au savoir. Lacan à la troisième phrase reprend la rampe de Freud pour dire : De toute façon il y a un savoir qui travaille pour la jouissance, il y a une conjonction du savoir et de la jouissance. Et c'est précisément cette barrière, à la troisième phrase, qui sera franchie dans la perspective borroméenne.

Je vous ai présenté les linéaments d'une argumentation qui tend à fonder dans la pratique de la psychanalyse la disjonction du réel et du symbolique. Et de là, on peut apercevoir comment argumenter la disjonction du symbolique et de l'imaginaire. Ça passe dans le Séminaire du *Sinthome* par une réduction du corps à l'imaginaire.

Comme Lacan le dit aux américains cette année-là : Du corps, l'analyse n'appréhende que ce qu'il y a de plus imaginaire, c'est-à-dire la forme. Et sans doute Lacan en a-t-il depuis toujours donné l'exemple par le stade du miroir et même par sa doctrine de l'angoisse ; sans doute nous savons, que pour Lacan, l'image du corps c'est le modèle de l'image du monde. Mais l'accent que place la perspective borroméenne est distinct, que le corps fonctionne tout seul, sans que nous ayons le moindre enseignement sur ce fonctionnement.

Tout ce que Lacan formule sur le corps vise à le constituer comme une entité isolée, si je puis dire. Et c'est pourquoi l'argumentation se tisse autour de cette phrase centrale : le corps nous est étranger.

E c'est cet accent que Lacan retiendra quand il rédigera sa conférence *Joyce le symptôme*, et quand il dira : l'homme a un corps, il ne l'est pas. Qu'est-ce que ça veut dire, à quoi ça tend ? ça tend à une disjonction du corps et de l'être. Cette disjonction est fondamentale puisque dans la pensée d'avant le nœud on identifie l'être et le corps.

C'est aussi ce qui est formulé dans *Encore*, l'être c'est un corps, le corps est le premier abord de l'être. Et précisément la perspective borroméenne, si elle introduit l'avoir, c'est pour disjoindre l'être et le corps de telle sorte que la doctrine borroméenne défait, ce que Lacan appelait son hypothèse – que l'individu affecté de l'inconscient est le même que le sujet du signifiant – pour disjoindre le corps et le symbolique de telle sorte que la conjonction devient un problème plutôt qu'une hypothèse ou un mystère. Et c'est pourquoi Lacan dira le parlêtre.

Le parlêtre c'est exactement un être non aristotélicien, un être qui ne tient pas au corps, un être qui ne reçoit pas son être du corps qu'il serait mais qui le reçoit de la parole c'est-à-dire du symbolique.

Le parlêtre a un corps, il ne l'est pas, et c'est pourquoi, il peut le laisser tomber et c'est ce que Lacan ira chercher dans l'exemple de Joyce.

Le symbolique, une fois disjoint du réel et disjoint de l'imaginaire, ça n'est plus un ordre, ça n'est plus l'ordre symbolique.

Le symbolique n'impose aucun ordre et c'est pourquoi Lacan peut pratiquer, une dévalorisation, une dépréciation de la parole, réduite à la parlotte, à la broderie, dans les bons jours. Et un mot qui est en gravitation du symbolique, la pensée, il la ramène à la débilité.

La parole est parlotte, la pensée est débilité, c'est pas simplement le sarcasme, c'est la conséquence d'une disjonction méthodique du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

L'image du nœud fascine, parce qu'elle impose l'idée d'un nouvel ordre mais l'essentiel c'est que les ronds ne soient pas attachés, c'est ça qu'on trouve dans le Séminaire du *Sinthome*, c'est la catégorie du détachement, le corps détaché chez Joyce est le sinthome, on arrive à ça. Le sinthome dont Lacan traite à partir du cas Joyce, c'est exactement un sinthome détaché de l'inconscient. On l'a répété la phrase selon laquelle Joyce est désabonné de l'inconscient. Qu'est-ce que ça dit sinon que l'inconscient peut être détaché du symptôme !

Lacan peut dire que Joyce donne l'essence du symptôme. Il le donne en tant que détaché de l'inconscient, de son inconscient à lui ; son œuvre est inanalysable, détachée aussi de votre inconscient comme le souligne Lacan : Le symptôme chez Joyce est un symptôme qui ne vous concerne en rien, en tant qu'il n'a aucune chance qu'il approche quelque chose de votre inconscient à vous.

C'est un symptôme tel qu'il abolit le symbole. Ça ne cristallise pas dans un savoir susceptible de se lire, au moins d'une lecture analytique ; c'est pourquoi ce sont les universitaires qui interprètent Joyce, parce que bien sûr désabonné de l'inconscient n'empêche pas qu'il soit abonné au meilleur savoir de la tradition : littérature, théologie, philosophie.

Bon. En venant ici, je me disais que j'étais vraiment le Petit Poucet, et que je donnais les petits cailloux pour ne pas se perdre dans la forêt des nœuds. Si Lacan peut dire que Joyce donne l'abstraction du symptôme, c'est dans la mesure où d'un côté il est désabonné de l'inconscient, il ne se prête pas à la lecture analytique et que pourtant on doit supposer sa jouissance.

C'est très important cette disjonction de l'inconscient et de la jouissance.

Il y a analyse quand on peut recourir au sens pour résoudre cette jouissance. Je l'ai déjà dit la fois dernière parce que de tous les points je désigne la fin, selon l'ordre du chœur.

Interpréter l'inconscient, faire exister l'inconscient en l'interprétant, suppose de mettre de la vérité dans le coup, une vérité certes spéciale, particulière. Bon.

Alors au point où nous sommes arrivés, quelle place pour le symptôme ? Est-ce qu'il est en plus, est-ce lui qui impose l'ordre, l'ordre non plus symbolique mais symptomatique, ou est-ce que le réel suffit à faire tenir ensemble les trois ?

En tout cas, Lacan valide la notion selon laquelle on peut se libérer du symptôme. Je vous rassure. On peut se libérer du symptôme à condition que l'opération analytique fasse que les trois tiennent ensemble.

C'est à proprement parler de Joyce qu'on peut dire que lui, reste le prisonnier du sinthome et que c'est là que comme être qu'il a trouvé son nom.

À la semaine prochaine pour la dernière.

Fin du *Cours IV* de Jacques-Alain Miller du 8 décembre 2004.

Orientation lacanienne III, 6.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Cinquième séance du *Cours*

(mercredi 15 décembre 2004)

V

Je voudrais - au conditionnel - je voudrais arriver à ne pas être compris. C'est un *Wunsch*, un désir qui ne se réalise qu'en rêve.

Ça ne se réalise pas jusqu'à présent dans le fait, parce que se faire comprendre, c'est mon talent ; et c'est ce qui fait que vous êtes là, encore si nombreux.

À force de me laisser posséder par Lacan, j'en viens à désirer que vous soyez absents. C'est ce que Lacan répète, appète, tout au long de son Séminaire du *Sinthome* : qu'il n'y ait plus personne, ou en tout cas moins !

Il se met en scène, dans son Séminaire, l se met en scène comme quelqu'un qui soupire, bien qu'il ait nommé un de ses Séminaires de *… Ou pire*, pour démentir le soupir.

Mais enfin, il finit dans son Séminaire par soupirer, soupirer qu'on le suive, c'est-à-dire qu'il offre assez pour qu'on s'identifie à ce qu'il dit.

C'est une faute. C'est une faute au regard de ce qu'énonce un analysant. Et la pulsation de ce Séminaire du symptôme est donnée par Lacan : Si on parlait vrai, on parlerait sans qu'il y ait d'autre public que un. Comment arriver à ça, à vider le nombre, à ne rien dire, que ce qui soit si singulier : plus personne ne puisse suivre !

Moi, mon talent, depuis des années, c'est de vous faire croire que Lacan peut être compris. Et il m'apparaît, enfin, pas trop tôt, que être compris est une impasse, au regard de ce que Lacan, lui, a réussi : à ne pas se faire comprendre, à rester insaisissable. À rester insaisissable tout en conceptualisant à mort.

J'admire, j'admire que lui arrive à conceptualiser sans se faire comprendre.

Et ça permet de donner l'idée ou au moins le sentiment du réel, l'idée du réel.

Cette idée est un sentiment, le sentiment que celui qui parle est en rapport avec quelque chose qui élude ce qui peut se comprendre, et aussi bien ce qui peut s'évaluer.

Et Lacan est arrivé à donner le sentiment, tout en enseignant, que chacun de ceux qui l'écoutent est en rapport avec quelque chose qui élude ce qui peut se comprendre.

Et il a donné un nom à ce qui élude ce qui peut se comprendre, le nom de réel. Et ce nom il l'a donné en donnant simultanément le nom de l'imaginaire et celui du symbolique.

Donner des noms, nommer, voilà l'acte, l'acte par excellence. L'acte par excellence c'est nommer. Ce que j'ai appelé le dernier enseignement de Lacan, celui qui s'ouvre après ce Séminaire *Encore*, ce dernier enseignement tourne autour de l'acte, de la nomination.

Quand il aborde James Joyce, il nomme. Il nomme Joyce le Symptôme. C'est le titre de la conférence qu'il lui consacre et c'est aussi le titre de l'écrit que vous trouvez dans le recueil des *Autres écrits*, avant dernier.

Ah ! nous n'abordons la nomination, qu'avec crainte et tremblement. Nommer est un acte divin. Et c'est par là que Lacan entre dans son Séminaire du *Sinthome*.

La création n'est dite divine, dit-il, seulement en ceci qu'elle se réfère à la nomination. Le mythe, le mythe judaïque veut que la nomination ait été proposée, offerte à l'homme. C'est à lui de dire le nom des animaux, des corps vivants, ceux du moins qui sont perceptibles car il n'a pas donné de

nom, comme le relève Lacan, il n'a pas donné de nom à la bactérie.

Dans quelle langue, le supposé nommé Adam a-t-il donné des noms ? Il n'a pu les donner, rêve Lacan, que dans la langue de l'Autre, dans la langue d'Ève, pour être compris.

Enfin, le rêve de Lacan a une raison, la raison, enfin, raison du rêve, il faut que je la dise, c'est d'être compris, c'est par là où on pèche, c'est d'être compris d'elle.

Ça c'est un apologue, l'apologue de Lacan, par lequel il commence son Séminaire sur le sinthome. Mais enfin il n'en donne pas la morale. Ça me laisse le champ de vous en proposer une. Je ne le fais pas sans guillemets, sans précaution, qui me laisse la possibilité plus tard d'en proposer d'autres.

La morale de cette histoire -enfin, qui me vient aujourd'hui- c'est qu'il faut distinguer la nomination et la communication. J'y vois la porte qui ouvre sur le dernier enseignement de Lacan. Je vois cette porte-là, la distinction de la nomination de la communication.

Ce dernier enseignement où Lacan lâche la main de Freud, et s'aventure au-delà. Et ça commence par la mise en question de l'évidence de la communication. Et c'est pourquoi Lacan soupire, dans son Séminaire, c'est pourquoi il ahane, pourquoi il tire un poids. Il obéit évidemment, il obéit à une routine qui veut qu'il enseigne, qu'il communique. Mais, enfin, ça n'a plus pour lui l'évidence que ça avait avant.

Cette porte, cette porte est ouverte à la fin du Séminaire *Encore*, où il est dit -à distance- qu'il est généralement énoncé que le langage sert à la communication, moyennant quoi on peut s'entendre sur ce dont il s'agit, sur ce qu'on nomme la référence.

C'est un fait qu'on se sert du langage pour ça, pour diriger l'autre vers ce dont il s'agit et pour qu'il le trouve. Mais, quand on aborde ce qui se dit par le langage comme moyen de communication, on fait passer au premier plan l'Autre à qui on s'adresse. Et il en va ainsi, éminemment, de l'enseignement.

La communication implique la prédominance de l'Autre. Et c'est là-dessus qu'est fondé l'enseignement de Lacan avant que ne s'ouvre son dernier enseignement. Enfin, ce que nous construisons avec lui du schéma du graphe du désir, repose sur cette base-là : la communication.

Quand nous parlons de la demande dans sa différence d'avec le désir, quand nous mettons au premier plan le vouloir dire, la finalité signifiante des formations de l'inconscient, nous prenons comme base, l'évidence de la communication.

Nous la généralisons, nous la radicalisons. Et de là, logiquement, nous élevons la stature de l'Autre, l'Autre à qui on s'adresse, l'Autre qui conditionne le langage que nous lui adressons. Et c'est pour ça que nous perdons nos repères dans le dernier enseignement de Lacan.

Précisément parce qu'il met en question l'évidence de la communication, l'évidence du rapport à l'Autre. Et à la place de la communication, singulièrement, il met la nomination. Je l'écris pour que ça reste. Je l'écris sous forme de métaphore.

$$\frac{\textbf{nomination}}{\textbf{communication}}$$

Se centrer sur la nomination, selon Lacan, c'est sinon récuser, au moins différer le rapport à l'Autre, c'est se centrer sur le rapport au réel.

La nomination est distincte de la communication, et en ceci précisément que dans la nomination -je cite un dit de Lacan dans le Séminaire qui précède le *Sinthome*- en ceci que la nomination, c'est là que la parlote se noue au réel.

Il ne s'agit pas de la parole ; la parole, c'est ce dont Lacan a pris son départ dans son « Rapport de Rome », la parole à l'Autre, la parole qui vise l'Autre et qui vient de l'Autre.

Et dieu sait, et après-coup, que cette relation autorise, favorise et après-coup dont elle foisonne…

Tout ça se resserre, la rhétorique s'évanouit quand il s'agit nûment de la nomination, où ce qu'on dit est supposé isoler ce qu'il y a. Nommer est établir un rapport, instaurer ce rapport entre le sens et le réel, non pas s'entendre avec l'Autre sur le sens, mais ajouter au réel quelque chose qui fait sens.

Et c'est ce que comporte la définition du sens que Lacan énonce dans son Séminaire *R.S.I.* qui précède le Séminaire du *Sinthome*. Le propre du sens, c'est qu'on y nomme quelque chose. Ça n'est pas qu'on se fait comprendre. Et à partir de là, à partir du fait qu'on nomme, il y a les choses dont on suppose qu'elles ne sont pas sans fondement dans le réel. On suppose, dit Lacan, qu'elles prennent leur assise du réel.

Bon, à partir de là, on y regarde à deux fois avant de nommer ! On s'aperçoit que de nommer quelque chose, c'est présumer qu'il y a un accord, une harmonie -et d'où venue ?- entre le symbolique et le réel.

Et pour fonder cet accord, on se trouve se rapporter à l'Autre, enfin, disons son nom, se rapporter à dieu, se rapporter au Nom-du-Père, dès qu'on parle ! Dès qu'on parle, on croit en dieu.

Ce que Lacan appelle le Nom-du-Père c'est ce dont la fonction radicale est de donner un nom aux choses, via un certain nombre de marionnettes, dont Adam.

Et c'est pourquoi avant de faire son Séminaire du *Sinthome*, Lacan explique le Nom-du-Père dans les termes suivants : à savoir que c'est le père qui donne le nom, c'est le père qui nomme les choses. Et nous les recevons, ces noms donnés aux choses, nous les recevons de lui et nous y croyons.

Et dès lors que nous croyons au langage ou nous croyons à ce que le langage communique, nous disons la messe, nous célébrons une messe. Ah ! ça change le sens de l'enseignement, çà !

Le ton que j'emploie depuis le début de cette année est orienté par là. Je prêche ! C'est par là que je suis honnête.

Dans le premier enseignement de Lacan, dans ce qui précède son dernier enseignement, le Nom-du-Père associe le signifié et le signifiant, en tant que point de capiton. Dans le dernier enseignement de Lacan, le Nom-du-Père associe le symbolique et le réel. Il désigne exactement l'effet du symbolique en tant qu'il apparaît, qu'il apparaîtrait dans le réel.

Et ce qu'on banalise en l'appelant l'interprétation c'est ça, un effet qui part du symbolique et dont on prie qu'il ait l'effet d'apparaître dans le réel.

La nomination, le dire ce qui est, ce qu'il y a, est une fonction distinguée dans la langue. Alors, quand Lacan apporte lalangue, le concept de lalangue, à la fin de son Séminaire, dans son Séminaire *Encore*, il met en question l'évidence de la communication, car ce qu'il amène avec lalangue, c'est que ce qu'on dit sert à la jouissance, c'est là sa fonction propre et non pas la communication.

La psychanalyse, une psychanalyse est là pour faire croire que la langue sert à la communication. Au moins, c'est de là qu'elle s'établit, c'est de là que la relation analytique s'instaure. Et on peut en faire la théorie qui, enfin, commence tout naturellement par la reconnaissance, qui module la communication en tant que reconnaissance.

Mais en réalité, au fur et à mesure que l'expérience se déroule, il apparaît, c'est-à-dire il devient de plus en plus évident, à mesure que l'analyste se tait, et il se tait ; son silence est là qu'il le sache ou pas le témoignage que la communication, enfin, n'est pas le fin mot de ce dont il s'agit. Son silence fait apparaître, dénude que dans ce qui se dit, la finalité n'est pas de communication, que la finalité est de jouissance de lalangue.

Alors, on fait tout pour l'oublier et vu du dernier enseignement de Lacan, c'est vraiment pour nous la perspective, une perspective ultime sur la psychanalyse. Il apparaît que on prend ses aises en réglant la psychanalyse sur le langage, c'est-à-dire sur les effets de sens qu'engendre, en effet, le

langage, les insights, comme on les a appelés : qu'on éprouve la vérité et que cette vérité change.

Le dernier enseignement de Lacan - comment dire ? - est plus réaliste, de ne pas se régler sur le langage mais sur lalangue, conçue comme une sécrétion d'un certain corps, et qui s'occupe moins des effets de sens qu'il y a que de ces effets qui sont affects.

Allons-y encore pour une autre métaphore. Effet de sens, affect.

$$\frac{\textbf{affects}}{\textbf{effets de sens}} \qquad \frac{\textbf{lalangue}}{\textbf{langage}}$$

Cette scission entre la langue et le langage, entre la communication et la nomination, entre l'effet de sens et l'affect, cette scission invalide l'hypothèse formulée en tant que telle dans le dernier chapitre du Séminaire *Encore*, cette hypothèse selon laquelle l'individu affecté est le même que le sujet d'un signifiant ; enfin, invalide ! met en question cette hypothèse ; et donc indique que la psychanalyse est comme la promesse que l'affect est réductible à l'effet de sens.

Ce que Lacan appelle le sinthome, ce qu'il nomme ainsi, parce que c'est ainsi qu'il commence ; il commence par proposer un nom nouveau qui se trouve être la reproduction d'un nom ancien, mais enfin, tordu à sa façon ; ce qu'il nomme le sinthome, c'est l'affect en tant qu'irréductible à l'effet de sens.

Et c'est à ce titre qu'il insère James Joyce dans son enseignement, au titre d'un sinthome rebelle à l'effet de sens, c'est-à-dire inanalysable.

Au fond, quelle est la différence du sinthome et du symptôme ? C'est que le sinthome désigne précisément ce qui du symptôme est rebelle à l'inconscient, ce qui du symptôme ne représente pas le sujet, ce qui du symptôme ne se prête à aucun effet de sens, enfin, qui délivrerait une révélation.

Les effets de sens, il y en a en veux-tu en voilà, presque automatiques, et là s'efface la représentation ; de telle sorte que on peut donner, me semble-t-il, cette valeur à ce que Lacan appelle dans son Séminaire du *Sinthome*, l'art, l'art de Joyce. Ce qu'il appelle l'art, c'est l'envers de la psychanalyse ; un envers qui n'est pas le discours du maître, un envers qui est le savoir-faire de l'artiste. Et donc ce qu'il appelle l'art, c'est un autre envers de la psychanalyse, un autre envers que le discours du maître.

Certes le sinthome – on peut le lire comme ça, tout s'y prête dans le Séminaire de Lacan – c'est une suppléance. Une suppléance de quoi ? c'est une suppléance du père et c'est une suppléance du phallus.

Là nous retrouvons nos marques.

Une suppléance du père parce que le père était radicalement carent, enfin ce qu'il faut entendre sur le fond de la définition du père qui est là opérante, si je puis dire ; que son père n'a pas assuré la conjonction du symbolique et du réel, et donc que les noms dont il dispose, manquent de référents ; d'où la destruction du langage à laquelle il procède, sa dissipation dans la langue, qui elle-même perd son identité jusqu'à se fondre dans les langues. Suppléance du phallus que Lacan énonce de la façon la plus crue : Joyce, dit-il, avait la queue un peu lâche.

Enfin, on peut lire le Séminaire du *Sinthome* à partir de là ; Lacan y invite aussi bien. Son art littéraire supplée à la tenue phallique.

Comment procède le Séminaire du *Sinthome* ?

Il m'a paru en l'écrivant, qu'il procédait en trois temps. D'abord par ce que j'ai appelé « L'esprit des nœuds », enfin, en référence en sourdine à L'esprit des lois - évidemment ça n'est pas tout de suite perceptible. Ensuite en suivant la piste Joyce, trois leçons pour l'esprit des nœuds, trois leçons pour la piste Joyce et trois pour l'invention du réel ; avec comme dixième leçon un point de capiton, qui est l'accent mis sur l'ego de Joyce.

L'esprit des nœuds, c'est essentiellement le rappel de la disjonction qui fonde le nœud, la disjonction du symbolique, du réel et de l'imaginaire. C'est-à-dire le rappel que l'homme est composite, que ce n'est

pas une substance, que ça n'est pas un être qui tient au corps ; ça n'est pas un être aristotélicien.

Composite veut d'abord dire qu'on opère avec un prisme. Le nœud, c'est un prisme, qui analyse et qui distingue l'individu et le sujet et qui met un point d'interrogation sur ce qui pour lui fait le réel et qui suppose que ce qui lui donne une substance, c'est le sinthome.

Sur la piste de Joyce, ce qu'on rencontre d'abord c'est l'énigme, dans le Séminaire du *Sinthome.* C'est-à-dire un dit, dont on ne sait pas ce que ça veut dire. L'énigme comporte qu'il y a une certaine conjonction du symbolique et du réel qui se traduit dans l'imaginaire par la perplexité.

C'est ce que j'essaye de produire en me prenant moi-même à rebrousse-poil, puisque mon talent propre, c'est de faire croire que la conjonction du symbolique et du réel, ça se lit dans l'imaginaire à livre ouvert.

Au fond l'énigme, on a toujours essayé, c'est ce que j'ai toujours essayé de dissoudre, pourtant c'est à ça que j'ai affaire pour que j'ai fait mon talent propre, de ne jamais vous amener d'énigme, sauf cette année, enfin, j'essaye, cette fois-ci.

Alors, c'est ça que Lacan rencontre dans Joyce d'abord, c'est son usage de l'énigme. Et c'est comme ça qu'il situe la psychanalyse, comme la réponse à une énigme. L'analyse, l'interprétation, qui fait croire que l'énigme a une réponse. Et c'est pourquoi, comme les plus doués s'en aperçoivent, c'est une réponse, comme le dit Lacan, spécialement conne. Elle est spécialement conne déjà de se proposer comme une réponse. On répond à l'énigme de la conjonction du symbolique et du réel en offrant la conjonction du symbolique et de l'imaginaire.

Ça veut dire, on répond à l'énigme par un sens.

La deuxième rencontre que fait Lacan sur la piste de Joyce, c'est la question qui laisse à cet état là : Joyce était-il fou ? Il sait bien quand il pose la question qu'elle est faite pour lui revenir à lui : Lacan était-il fou dans son dernier enseignement ?

La folie de Joyce, c'est qu'il s'est senti appelé impérieusement, dit Lacan ; et il suffit de se sentir appelé à quelque chose, impérieusement, pour être fou !

En ce qui concerne Joyce, quel est cet empire qui s'exerce sur lui ? Ce n'est pas l'empire du père, carent ; ce n'est pas l'empire au sens du signifiant-maître, parce que l'empire du signifiant-maître ne vous appelle qu'à l'identification. Joyce c'est celui qui s'est senti appelé à autre chose qu'à s'identifier comme les autres.

Et, c'est pourquoi il s'est employé à valoriser son nom, son nom propre, mais aux dépens du père, c'est-à-dire à se valoriser dans sa singularité. Le nom propre ici, dit Lacan, fait tout ce qu'il peut pour se faire plus que le S1, plus que le signifiant du maître.

Et ici, enfin, le nom propre, c'est autre chose que le S1. Il y a quelque chose dont Joyce s'est abstenu, c'est de faire école. C'est là aussi le sens de la cohorte qu'il a convoquée, des universitaires, de ceux qui sont après le déchiffrage de l'énigme, sans être le moins du monde les élèves de Joyce. Et il faut bien dire qu'en se confrontant à Joyce, Lacan tente de se dépouiller de ce que pour son péché il a fait, à savoir école – cohorte, ribambelle d'identifiés. Et moi-même, je me tiens là sur la limite, enfin, sur la limite où j'accompagne Lacan dans ce mouvement de se déprendre de ce qu'il a engendré.

Il a engendré en faisant de ses signifiants, en constatant que ses signifiants avaient cette valeur-là.

Et il rencontre, troisièmement, sur la piste de Joyce les paroles imposées, en prenant l'exemple du patient qui souffre des paroles imposées, patient de sa présentation qui souffre des échos des paroles et dont Joyce, lui, a su faire un art. Il y a démontré un savoir-faire, c'est-à-dire il a su le simuler, il a su se faire un artificier du symptôme, un homme de savoir-faire, un artiste.

Et au fond c'est ça qui surgit, c'est ça la figure, s'il en a une, qui surgit du Séminaire du *Sinthome*, c'est celle de l'artiste.

Est-ce que ça fait partie de la clinique, cette figure ?

Freud, lui, avait affaire avec l'hystérique dans ses différentes modalités. L'hystérique c'est le contraire de l'artiste. Elle se prête, l'hystérique, le sujet hystérique se prête à ce que l'analyste construise un langage offert au déchiffrage. Et c'est en quoi le sujet hystérique – je dis ses différentes modalités pour y inclure l'obsessionnel et toutes les variantes du névrosé - ce sujet permet la supposition de l'inconscient. C'est le sujet qui, irrésistiblement, dit Lacan, parle de son père et de sa mère ; et c'est à quoi Joyce fait forfait.

Le névrosé attend d'être libéré de son symptôme, précisément parce qu'il ne parvient pas à en faire un sinthome. Et la différence du symptôme du névrosé, c'est qu'il veut dire quelque chose. Ici s'introduit la fonction de la croyance. Il n'y a pas besoin d'aller jusqu'à croire qu'il y a du savoir dans le réel ; on le laisse à l'analyste. Il suffit de croire qu'il y a du sens dans le réel, c'est-à-dire que le symptôme veut dire quelque chose. Et ça, c'est le contraire de l'art, c'est le contraire du savoir-faire.

Certes, il y a un fondement à ce vouloir dire du symptôme. Le fondement, c'est qu'il y a dès l'origine un rapport avec la langue. La langue pour chacun, souligne Lacan, est quelque chose qui est reçu et non pas appris. La langue c'est une passion, c'est souffert.

Il y a une rencontre entre la langue et le corps et de cette rencontre naissent des marques, qui sont des marques sur le corps. Ce que Lacan appelle le sinthome, c'est la consistance de ces marques. Et c'est en quoi il peut réduire le sinthome à être un événement de corps, quelque chose qui est arrivé au corps du fait de la langue. Cette référence au corps, enfin, elle est inéliminable de l'inconscient.

Et disons que c'est pourquoi le Séminaire du *Sinthome* se termine sur le rapport au corps spécifique à Joyce. Il se termine sur le statut de l'ego, narcissique sans doute, mais au sens où narcissisme veut dire que l'idée de soi comme corps a un poids qui est inéliminable, et en particulier qui n'est pas éliminable au nom de ce que le sujet représente un signifiant pour un autre.

Le rapport au corps, en tant que tel, c'est ça que veut dire la disjonction des trois ronds de ficelle, le rapport au corps n'a rien à faire avec quoi que ce soit qui permet de définir le sujet.

Qu'est-ce qui en donne le sentiment dans la langue ?

Ah ! c'est à ça que je voudrais arriver, à l'illisible, à ce qu'on ne sache pas ce que ça veut dire. C'est à cette condition qu'on pourrait avoir le sentiment d'une jouissance propre au sinthome qui exclut le sens.

L'analyse, au fond, l'analyse, elle, je l'ai déjà dit deux fois après Lacan, l'analyse recourt au sens ; pour résorber l'énigme du rapport du symbolique au réel, elle s'établit sur le rapport du symbolique à l'imaginaire.

C'est-à-dire, ça veut dire, là elle recourt au sens pour faire front à la jouissance énigmatique. Et par-là, elle ne fait que répercuter la dominance du Nom-du-Père, en même temps qu'elle permet d'apercevoir, de biais, que le Nom-du-Père, on peut s'en passer à condition de se référer à ces trois noms — le symbolique, l'imaginaire et le réel — dont Lacan a pu dire que c'était les vrais Nom-du-Père, que c'était les nominations ultimes dont dans notre opération, l'opération analytique, nous prenons notre référence.

Bon.

À l'année prochaine.

Fin du *Cours V* de Jacques-Alain Miller
du 15 décembre 2004.

Orientation lacanienne III, 6.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Sixième séance du *Cours*

(mercredi 12 janvier 2005)

VI

Le temps, le temps écoulé depuis notre dernière rencontre et qui nous a permis de passer de l'année 2004 à l'année 2005 - ce qui m'est l'occasion de vous souhaiter la bonne année - ce temps écoulé a été propice à ce que je considère avec un peu de recul, ce que j'ai exprimé devant vous, depuis le début de l'année universitaire.

(Je parlais en commençant ce cours des chiens qui me dévorent. Est-ce que je connais seulement ces chiens ?)
Et surtout le ton sur lequel je l'ai fait.

Ce ton, je ne peux pas dire que je l'ai choisi, il s'est imposé à moi, comme emprunt de ce qu'il faut bien appeler un pathos. Je ne le renie point, et d'ailleurs il m'a valu, comment dire, des témoignages de satisfaction, qui m'ont touché –je le dis pour ceux qui m'en ont fait part.

Je ne le renie pas parce que j'ai exprimé l'effet que ça m'avait fait à moi, de rédiger pour qu'on le lise, le Séminaire du *Sinthome*, de Jacques Lacan.

Et ça m'a fait du bien à moi d'exprimer cet effet.

Mais enfin, j'ai laissé donc aller ce ton et à la faveur de la nouvelle année il s'agit de faire ici, disons un pas de plus, de changer de dimension, de mention du dit, changer le dit des demeures.

Et de passer, de revenir, du pathème au mathème. J'espère ne pas décevoir par-là ceux qui m'ont complimenté de mon ton précédent, mais enfin on ne peut pas satisfaire tout le monde à la fois.

Du pathos, il y en a toujours quand on parle. Je m'en aperçois ici parce que les choses font que c'est surtout maintenant, ici, que je parle ; et le reste du temps, au point où j'en suis, j'écoute, comme mes confrères, et puis j'écris. Donc ma conversation se passe ici, pour l'essentiel.

Et c'est précisément parce qu'il y a toujours du pathos quand on parle que Lacan disait préférer pour la psychanalyse un discours sans parole.

Il l'a d'ailleurs dit à un moment qui n'est pas n'importe lequel, précisément au lendemain des événements - comme on disait à l'époque – au lendemain des événements de mai 68, où on a fait certes un usage de la parole qui pouvait porter à le déprécier, cet usage.

Et donc c'est la valeur, que je donne à ce que Lacan ait indiqué cette préférence pour un discours sans parole justement à ce moment-là ; ce qui ne la pas empêché, à partir de là –j'ai pas vraiment trouvé ça avant, dans mes souvenirs– ça ne l'a pas empêché d'introduire dans son discours, dans sa théorie, le terme précisément d'événement. C'est très lié à cette conjoncture, il a imposé l'insistance de l'événement.

De ce discours sans parole, il a même dit et plutôt écrit au tableau que c'est ce qui faisait l'essence - pas le sens – l'essence de la théorie psychanalytique.

Et en disant cela, on s'en aperçoit par après, il anticipait sur ce qu'il cherchait à construire dans et aussi pour la psychanalyse et qu'il a construit effectivement, enfin, qu'il a préparé après mai 68 ; puis qu'il a sorti là où vous pouvez le lire dans le Séminaire de *l'Envers de la psychanalyse* – paru - il a sorti ce qu'il avait construit effectivement, un schéma, un graphe, issu d'une combinatoire de quatre termes qui tournent, une combinatoire qui est bien connue de, –enfin, je le pense– de la plupart de ceux qui sont ici.

Une combinatoire de quatre termes qui tournent mais qui ne permutent pas dans l'ordre de leur succession. Ce qui délivre exactement quatre configurations.

Je le rappelle, je rappelle comment ça s'écrit, comment ça peut s'écrire.

$$\not{S} \quad a \quad S_1 \quad S_2$$

Voilà une des quatre configurations, elles sont quatre parce qu'il n'est pas permis

d'écrire par exemple ceci, il n'est pas permis d'intervertir la position de façon à faire accéder ce petit *a* à la seconde place, le S barré est à la première. Il y a quatre configurations qui sont les suivantes.

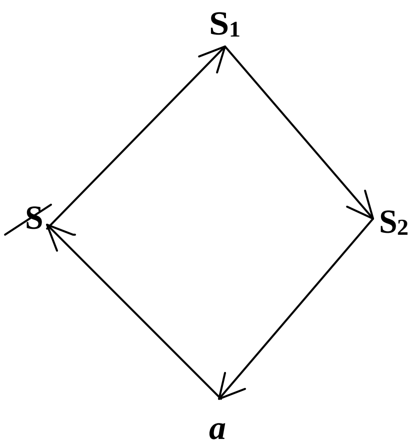
$$\cancel{S} \quad S_1 \quad S_2 \quad a$$

$$a \quad \cancel{S} \quad S_1 \quad S_2$$

$$S_2 \quad a \quad \cancel{S} \quad S_1$$

$$S_1 \quad S_2 \quad a \quad \cancel{S}$$

Et on continue le tournage, et ça donne sous cette forme, ça donne les quatre discours de Lacan. Je dis que c'est un graphe puisque on peut aussi bien l'écrire par exemple, écrire les trajets sous cette forme.



Et ce graphe si on admet qu'on ne fait que quatre arrêts à chaque sommet, en commençant au sommet que l'on veut, il se traduit par le schéma que j'ai mis au tableau et où vous pouvez reconnaître les quatre discours de Lacan.

Alors pour aller vite, je dirais que petit *a*, qui apparaît dans ce tableau conformé autrement que les autres, petit *a* est la lettre dont s'inscrit le pathos.

C'est une lettre à part ça comme les autres, à part que nous lui donnons cette valeur. Mais, enfin en lui donnant cette valeur, disons que nous en faisons la différence entre – on peut le dire comme ça – entre le *ça parle* et le *c'est écrit*. Ça vous fait de l'effet – comme pour moi tout à l'heure –, à condition que ça parle, que ça vous parle.

Alors, la question se complique en raison de l'ambiguïté qui s'attache à cette expression *c'est écrit*, car bien entendu, il y a ce qui est écrit de façon à ce que ça parle.

Et ça parle d'ailleurs à l'occasion si fort que la lecture à haute voix du *c'est écrit* tenait dans l'Antiquité une place beaucoup plus importante que pour nous. Et c'est même au point qu'on a longtemps cru que la lecture à haute voix recouvrait tout ce qui était l'écrit, dans l'Antiquité, que c'était la norme du rapport au *c'est écrit* que de lire.

Donc on a pensé – bien sûr c'est reconstitué puisqu'on n'a pas de quoi enregistrer, filmer – pas encore – le passé, – enfin si je dis pas encore ! – on a même cru que la lecture silencieuse était inconnue ou pratiquement inconnue de nos ancêtres.

On a démontré depuis lors, – enfin, des gens de l'art, les historiens–, qu'elle n'était pas inconnue la lecture silencieuse, mais apparemment elle était tout de même un peu - comment dire - un peu déviante. Et on signale tel passage de Plotin, dans ses *Ennéades*, où il considère, enfin, il place la lecture silencieuse comme un mode spécial d'absorption en soi-même, dans ce qui est devenu – enfin, pour nous, dans le métro–, une norme –et même dans notre chez nous, enfin, pour pas déranger les autres dans leur lecture–, demandait une attention spéciale ; je ne dis pas que c'était un vice mais, enfin, une torsion spéciale pour qu'on sépare le *c'est écrit* de la parole.

D'autre part, parler l'écrit, a été longtemps nécessaire pour que l'écrit veuille dire quelque chose. D'autant plus nécessaire que les rouleaux, les codex aussi bien, au départ n'étaient pas ponctués et même les mots n'étaient pas séparés les uns des autres.

Et donc le passage de l'écrit par la voix, était, enfin, une condition de lisibilité de l'écrit. Au fond l'écrit devait être parlé pour devenir parlant.

Alors ça, c'est vrai de l'écriture comme inscription de la parole, comme notation de ce qui est dit, comme son recueil, comme sa représentation.

C'est là-dessus que Lacan quand il s'est intéressé à l'écriture en fonction de la conjoncture philosophique, il y a un autre mode de l'écriture sur lequel Lacan a mis l'accent – enfin il a mis l'accent ! en mettant l'accent sur cet autre mode de l'écriture, il l'a crée pour notre attention, un autre mode de l'écrit : l'écrit comme marque, l'écrit comme trait, comme trait isolé, voire, comme il en a créé le néologisme, comme trait, – enfin, la logique était passée par-là – comme trait unaire, par opposition à binaire.

Trait unaire qui est la traduction qu'il a inventée pour ce qu'il a ponctué dans le texte de Freud, à propos de l'identification, par *Einsieger Zug*, par le trait pas unique mais unaire.

Et donc, voilà sur quoi il faut s'orienter quand, enfin, je peux déjà dire quand on lit le Séminaire du *Sinthome* et quand précisément dans la lecture, la lecture qui le rédige, – c'est certainement une lecture qui le rédige–, s'orienter sur la distinction des deux écritures.

Je pourrais presque dire en paraphrasant, en parodiant un titre célèbre de Kantorovitch *Les deux corps de l'écriture*.

Enfin, d'ailleurs, après tout, on a peut-être du mal à le penser comme ça, mais on n'a pas que du mal à les distinguer de fait, puisque le texte, l'écrit qui parle, et puis les dessins, les dessins de nœuds, ça fait deux, ça fait deux écritures.

Alors évidemment par un truc on arrive aussi à lire les nœuds, en les flanquant de petites lettres ou de lettres majuscules qui brouillent la question, si je puis dire, mais faute de quoi on peut pas s'y retrouver, on a beau donc les baptiser, je te baptise - symbolique - et sur ce rond de ficelle je construirai ma théorie – il n'empêche que, enfin, ça ne peut pas échapper qu'il y a deux modes d'écriture.

Alors si je ne fais que parodier Kantorovitch sans y revenir, c'est que il y a un mode de l'écrit, disons, qui est vraiment comme un corps. Celui qui est comme un corps, c'est celui qui parle.

Et d'ailleurs Saint-Augustin auquel il faut toujours revenir, – enfin toujours ! dans les occasions qui s'imposent–, Saint-Augustin tenait que le sens est créé de la même façon à partir de l'écrit, que le sens est créé à partir de l'écrit de la même façon dont l'âme fait surgir la vitalité du corps.

À côté de ça, l'autre mode, c'est l'écrit qui ne veut rien dire. En tout cas, celui qui ne se lit pas. Et précisément - pour employer un terme que Lacan a mis en circulation avant de se lancer dans son entreprise du sinthome - l'écrit qui n'est pas-à-lire - avec des traits d'unions – pas-à-lire.

État auquel lui-même a aspiré.

C'est le sens qu'il a donné au fait qu'il ait choisi pour intituler le recueil de ses textes, de ses articles le mot d'*Écrits*, en prenant parti pour le second mode de l'écriture.

D'ailleurs, ce pas-à-lire, essayons avec une permutation de lettres, de l'entendre pas-à-lier. Fou-à-lier, fou-pas-à-lier, nous nous sommes des fous pas-à-lier.

Ce qui n'est pas-à-lier à quoi ? Pas à lier à un signifié.

Alors à ces deux modes de l'écrit, deux noms correspondent. Premièrement – vous voyez le mathème fait passer à l'éducation, à la pédagogie, mais enfin je me le pardonne parce que c'est ma propre pédagogie aussi que je fais - premièrement le signifiant, l'écrit qui est là pour signifier, qui est là pour le signifié – é accent aigu - pour avoir effet de signifié, et puis à proprement parler – mais bien dur d'en parler proprement–, la lettre, bon.

Ça, nous retrouvons nos marques, si je puis dire, sauf qu'il faut croire que nous les avions pas tout à fait utilisées comme il faut, avant de nous apercevoir que il faut s'en servir, quand nous parlons de ce que Lacan a introduit dans la clinique sous le vocable du sinthome.

Pas au symptôme mais le sinthome.

Ensuite dans le cours de son Séminaire Lacan dit volontiers le symptôme, et je n'ai pas pensé que j'avais à corriger ça, une fois qu'on a saisi de quoi il retourne, il le fait saisir d'emblée et par son titre et parce qu'il l'annonce d'emblée, qu'il va chercher une orthographe ancienne, grecque, enfin d'origine grecque.

La dichotomie du signifiant et de la lettre nous donne de quoi conférer au sinthome sa place exacte.

Le symptôme comme on disait jusqu'alors, le symptôme, celui que l'on traite dans l'analyse en tant que symptôme freudien, est fait de signifiants. Il est fait de

signifiant, c'est-à-dire pour autant que, – ce qui introduit une limite–, pour autant qu'il est formation de l'inconscient ; alors que le sinthome – pour le dire prudemment - est de l'ordre de la lettre, et moins prudemment est une lettre, –et je peux le dire comme ça – fait voir que ce que Lacan a préparé par la scission entre le signifiant et la lettre, par exemple dans son écrit « Lituraterre », auquel il faut à la fois se référer sans doute, mais s'écarter aussi, pour saisir de quoi il en retourne, si je puis dire, dans le Séminaire du *Sinthome*, il a préparé le terrain en séparant le signifiant et la lettre et puis ça passe dans la clinique, c'est fait pour passer dans la clinique et ça oblige à distinguer deux modes du symptôme : le symptôme à l'ancienne et le symptôme, enfin, à la nouvelle, le symptôme freudien et le symptôme joycien, le symptôme à l'ancienne et le symptôme moderniste, si je puis dire.

L'inconscient freudien, dont au fur et à mesure qu'il s'avance dans son enseignement, comment le dire, Lacan a sa claque, il en a fait le tour, il l'a pris par-dessus et par-dessous, puisqu'il a fait l'envers de la psychanalyse.

L'envers de la psychanalyse, c'est l'inconscient freudien, l'envers de la psychanalyse, l'envers du discours psychanalytique, c'est le discours du maître et comme Lacan l'a dit en passant, enfin l'a écrit en passant, bien que ce soit tout à fait essentiel, le discours du maître, c'est la structure de l'inconscient. Donc je n'exagère pas en disant qu'il l'a pris par-dessus et par-dessous, à l'endroit et à l'envers.

Et, au fur et à mesure, enfin, mais comme nous tous, il s'aperçoit des limites de l'inconscient freudien, sauf que, depuis le temps que ça dure et qu'on ne lit pas Lacan, par ma faute, c'est évident, c'est évident parce que il faut que je le lise d'abord, c'est pas une question de faire joujou avec ça, enfin, on le fait mais ça ne remplace pas. Bon. Eh bien, depuis le temps qu'on ne lit pas Lacan, bien sûr qu'on s'est cogné à ces limites – et comment! – , ce qui fait la discrète désespérance du psychanalyste, sauf que précisément de cette difficulté, prise de la bonne façon, Lacan fait le sinthome.

L'inconscient freudien, – pour ne pas faire trop de pathos !; voilà que j'y re-glisse mais enfin c'est un pathos joyeux, cette fois-ci– , linconscient freudien, il se lit, il s'interprète comme nous disons ; c'est ce que Lacan a traduit d'une façon qui a surpris et qui est aujourd'hui classée bien à tort, par *l'inconscient est structuré comme un langage*.

Au fond ce dit-là a quand même embarrassé un peu Lacan qui se met de tous les cotés d'expliquer ce que ça veut vraiment dire et qu'on n'a pas compris ; par exemple dans son texte « Radiophonie » qui est dans les *Autres écrits*, il dit : c'est un langage, il ne s'ordonne en discours que dans l'analyse.

Évidemment ça n'est pas faux étant donné le sens qu'il donne là au mot discours, c'est-à-dire un sens qui vient de sa petite matrice de quatre, n'empêche que vous savez comme moi qu'en même temps qu'il a traduit l'inconscient freudien en disant qu'il était structuré comme un langage, il a dit aussi *l'inconscient est le discours de l'Autre* ; dans le sens où du mot discours, discours veut dire communication.

Alors le signifiant, le signifiant que Lacan a articulé dans cette structure de langage, signifiant avec son effet de signifié, destiné à être lu. C'est pourquoi il a pu dire en passant dans sa postface du Séminaire XI : « l'inconscient est ce qui se lit avant tout ». Là il s'était aperçu, lui, de quelque chose, enfin, de ce que ça comportait cette structure de langage, à savoir précisément que ça n'utilise pas l'autre mode de l'écrit.

Le signifiant est fait pour signifier et d'ailleurs, il peut signifier à peu près n'importe quoi. Enfin je dis à peu près, il peut signifier n'importe quoi, il suffit d'y mettre le temps. Il y avait d'ailleurs très longtemps que Lacan l'avait évoqué, se flattant de sa capacité à donner n'importe quel sens à n'importe quel mot à condition de parler suffisamment longtemps.

Enfin, ça n'était pas une forfanterie, c'est une propriété du signifiant dont il s'agit dans ses rapports avec le signifié. C'est le côté, enfin, insaisissable coureur qu'a le signifiant, pas marié avec le signifié.

Et d'ailleurs, c'est ce à quoi on assiste dans une analyse. Et c'est aussi bien ce qu'on repère, enfin, dans cet ordre, ce qu'on

repère du symptôme, enfin, sa multivocité. Et c'est bien pourquoi, il suffit de le prendre sous cet angle pour saisir en quoi le signifiant est un semblant, pourquoi l'inconscient a ses artifices.

C'est ce qui avait à un moment interloqué si je puis dire Freud, que l'inconscient puisse mentir pour lui faire plaisir.

Vous connaissez, enfin, la référence topique, au cas de « La jeune homosexuelle ». Lacan a plusieurs fois dans son Séminaire ponctué ce moment, où Freud s'aperçoit, s'aperçoit que à la différence du Dieu d'Einstein, l'inconscient ne joue pas toujours franc jeu ; enfin, la vérité étant qu'il ne joue jamais franc jeu.

On voit bien que Freud était quand même persuadé d'avoir dans l'inconscient l'équivalent, enfin, l'équivalent du mouvement astronomique. Eh bien ça donne une idée du type de réel auquel il pensait avoir affaire dans l'inconscient.

Enfin, il a bien dû se rendre compte, il l'a formulé pour nous d'une façon inoubliable, enfin, que l'inconscient se contredit par exemple. Il met tout son art à se contredire. Il se contredit, en plus il fait comme si de rien n'était. Que l'inconscient argumente ; premièrement parce que…, deuxièmement parce que…, troisièmement parce que.

Freud livre ce à quoi il a dû se rendre, l'évidence à laquelle il a dû se rendre. Il argumente c'est-à-dire, enfin, il ment. L'inconscient en cela est rhéteur, bien plus qu'il n'est logicien.

Et, c'est au fond en cela que l'écrit de Lacan qui s'appelle « Lituraterre » répond à « L'instance de la lettre ».

« L'instance de la lettre », au fond, ramène la lettre au signifiant, quoique, enfin, Lacan ait pu faire valoir de telle et telle phrase qui laisserait bien comprendre le contraire.

« Lituraterre » en tout cas est fait pour les distinguer, pour distinguer le signifiant comme semblant de la lettre qui, elle, n'est pas semblant. Et précisément parce que elle, elle est, si je puis dire, unilatérale, pas plurivoque ; enfin il vaudrait mieux dire unilittérale.

C'est par cette fonction d'être toujours la même que on peut approcher ses affinités avec le registre du réel. Et ce « toujours le même » est déjà présent dans ce petit schéma, par exemple, de lettres.

On saisit comment c'est construit indépendamment de ce à quoi par un discours abscons on peut les faire servir, à les mettre dans des discours.

Donc on comprend comment ça fonctionne ; ça c'est pas l'écrit, c'est pas le *c'est écrit* en tant que ça parle, c'est le *c'est écrit* en tant que ça fonctionne.

Alors évidemment, le sens que j'essaye de vous communiquer, par où le signifiant et la lettre, ça fait deux, s'obscurcit, quand la lettre sert à écrire la parole.

C'est le cas justement dans «L'instance de la lettre ». La lettre en effet, bien entendu, peut, – enfin bien entendu !, c'est le cas de le dire – peut avoir usage de signifiant. Comme le dit Lacan dans « Lituraterre » : se faire l'instrument de l'écriture du discours - discours pris au sens de ce qui se parle.

Bien sûr que notre alphabet de lettres sert d'instrument pour écrire ce qui se parle.

Mais ce *se faire de*, entre la lettre et le signifiant ne saurait être méconnu quand la lettre s'étale, se contorsionne, sous les espèces du nœud.

Les nœuds de Lacan c'est une écriture. Et c'est l'écriture qui convient au sinthome.

Lacan s'était servi de petites lettres, enfin, depuis toujours, il était porté à ça, par on ne peut pas dire par sa formation, – enfin qui ne conduisait pas là – ; il était porté à ça par sa bonne nature, par une boussole, dont lui-même a dit que ça, on ne sait pas en rendre compte, cette bonne orientation en quelque sorte primaire.

Il y a longtemps que Lacan s'est servi de petites lettres, il s'est servi de petites lettres spécialement pour écrire les formations de l'inconscient : grand S sur petit s, le grand A et spécialement pour les formations de l'inconscient la place qu'il leur a donné dans son grand graphe, je l'ai jadis commenté laborieusement, en petit s de grand A,

$$s\,(A)$$

le signifié à l'Autre ; enfin, tout est dit, les formations de l'inconscient sont des signifiés, sont faits de signifiants qui signifient.

Et donc Lacan s'est servi de lettres pour écrire les formations de l'inconscient en tant qu'effet de signifiant. Mais ça n'est pas pour autant que la lettre est un signifiant. Elle n'est un signifiant qu'en tant qu'elle est semblant.

Alors, la notion que Lacan a amenée et qui est restée, il me semble, enfin, l'indic pour ses auditeurs *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.

Le conditionnel a plutôt porté à penser que, rien à faire, les discours sont condamnés à être du semblant. Et c'est sûr que ces discours-là sont condamnés à être du semblant.

Ces discours-là sont tissés de sens, ces discours-là prennent leurs effets d'une place dominante que Lacan appelle celle de l'agent - allez voir ça par exemple dans *Radiophonie* comme dans le Séminaire de *l'Envers de la psychanalyse*, et la place dominante c'est la place du semblant, c'est ça qui commande et qui organise.

Donc quand Lacan a dit *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, enfin, c'est apparu comme un vœu, un *Wunsch*, qu'il serait beau…, – enfin, qu'il serait beau ! - c'est le cas de le dire – de produire un discours qui ne serait pas du semblant ; mais que le conditionnel évidemment portait à penser que de toute façon, on ne sortirait pas de cette cage-là.

Non ! Pas du tout, c'est précisément d'avoir construit cette cage, c'est ça qui fait la différence entre Lacan et nous, c'est que précisément d'avoir sorti cette cage, d'en avoir montré les barreaux, c'est qu'aussitôt, enfin, il s'avance vers la construction effective d'un discours qui ne serait pas du semblant.

Et c'est ça qui se déploie, – enfin, est-ce que ça déploie ses ailes ? –, c'est pas facile de voler avec ça mais enfin tout de même, c'est ça qui se déploie, c'est ça dont on voit l'efflorescence dans le Séminaire du *Sinthome*. C'est ce qu'il s'est employé à construire ; il s'est employé à construire un discours, enfin, en essayant de faire qu'il ne soit pas du semblant, c'est-à-dire de faire de la lettre un usage qui n'est pas un usage de semblant, qui n'est pas un usage de signifiant, qui ramène le signifiant à la lettre qui le porte.

Et alors non seulement le conditionnel ne doit pas faire penser, que ce discours est de fantaisie. Et au fond ce que Lacan amène à la barre des témoins, c'est Joyce ; il est clair que pour lui, Joyce c'est un discours qui n'est pas du semblant.

Il amène en effet une littérature, un genre de littérature, une avancée de la littérature, qui se distingue précisément de ne pas se soutenir de semblant. Et vous trouvez ça dans « Lituraterre », c'est ce que j'en prélève ; parce que il y a en effet toute une partie de « Lituraterre » qui… ; enfin, « Lituraterre » c'est quelques années avant le Séminaire du *Sinthome*, c'est 1971, et là, tout n'est pas encore d'aplomb ; il y a sur le chemin de Lacan quelques obstacles à franchir concernant les rapports de la lettre et du signifiant ; je prélève ce qui donne la direction.

Alors c'est en cela que Lacan peut dire que la psychanalyse reçoit de la littérature, enfin, au sens de *is on the receiving end*, de la littérature. La littérature qui donne quelque chose à la psychanalyse. C'est pas la parole du bon apôtre, qui s'aplatit devant l'artiste, qui toujours nous précède – Lacan aussi fait ça à l'occasion –, qui toujours nous précède et nous avec nos gros sabots nous essayons de rejoindre, enfin, ce qu'il y a là par une intuition ouvert comme espace.

Ça se défend, mais c'est pas de cet ordre de généralités bienveillantes, c'est très précis, ça porte sur une œuvre, le *Finnegans Wake* de Joyce, où, en effet, il est allé aux limites, pour faire de la lettre un usage qui ne soit pas de, pour que ça se lise, pour que ça signifie.

Et donc la psychanalyse, au fond, elle reçoit de cette littérature-là, de ce mode étrange de se servir de l'écrit, elle reçoit l'exemple de ce qui au fond d'habitude est un art du semblant, mais qui, ici, en quelque sorte exténue et dénude le semblant.

Alors, ça se sert, ça met en scène du signifié, mais au fond d'une façon tellement débordante, *Finnegans Wake*, un mot, enfin, éclate de signifiés dans toutes les directions, que, enfin, on voit comment ça se passe, comment un mot normal, un mot ordinaire, dans son usage quotidien enfin, dans le quotidien, –que vous lisez–, aussi bien que son usage littéraire ; au fond c'est une réduction à un ou deux, de cette masse de signifiés que Joyce fait lever sur chaque mot.

Et en chaque mot de *Finnegans Wake* vous avez une stratification - c'est le mot employé, une strate, je vous dirais pourquoi plus tard - une stratification énorme de signifiés, de résonances, qui font apercevoir que, en effet la plupart du temps on se contente d'un seul, une bonne grosse signification et que déjà dans la psychanalyse quand on arrive à en faire une autre c'est déjà toute une histoire, une commotion dans l'histoire universelle.

Donc, on s'aperçoit au fond que à l'état libre si je puis dire, il faut beaucoup de travail pour y arriver n'est-ce pas, c'est-à-dire il y a, à l'état libre, vraiment un mot, enfin, peut avoir des résonances infinies et que notre langage est une toute petite, enfin c'est la strate zéro. C'est la strate, on peut même l'écrire, c'est la strate sigma zéro.

$$\Sigma_0 \longrightarrow \Sigma_\theta$$

Et que, avec Joyce on a quand même l'idée de quelque chose comme…, enfin, l'ensemble infini sigma.

Alors, c'est pourquoi, il faut suivre « Lituraterre » jusqu'à un certain point, c'est un bon guide mais jusqu'à un certain point et pour une raison très précise que, pour au moins ceux qui ont pratiqué les derniers écrits de Lacan, enfin vont saisir, c'est que, au fond, jusqu'encore au moment où il explique de quoi il s'agit, dans *Télévision*, Lacan parle de l'inconscient, du symptôme comme fait de jouissance.

Et, au fond, lancé sur cette voie, j'en ai fait si j'ose dire tout un plat ! –Il l'a dit qu'une fois là –mais enfin, je me suis employé à le faire résonner, d'autant que c'était déjà annoncé plus tôt dans « Subversion du sujet », enfin, « j'ouis »…l'équivoque entre ouir et jouir, donc là par ce jeu de mots sur jouissance, décomposée entre jouis et sens, précisément on voit, il montrait la jonction de la jouissance et du sens.

Mais, enfin, en même temps qu'il en a montré la jonction, c'est ça qui prépare le chemin à les séparer.

Et au fond il faut bien dire que le jouis-sens, dont j'ai fait tout un plat, je l'ai dit, ce plat je l'ai fait manger, par les audiences un peu plus nombreuses que j'ai empoisonnées au cours des années, et de ce fait, on peut dire que ce jouis-sens, ce sens-jouis qui est si parlant en effet, s'est constitué pour nous en véritable obstacle épistémologique, comme disait le regretté Bachelard, en obstacle épistémologique pour aller dans la direction indiquée par le sinthome.

Parce que il suffit d'aller à la fin du texte de l'écrit que Lacan a donné, je suppose une fois terminé son Séminaire du *Sinthome*, l'écrit qui s'appelle « Joyce le Symptôme » - c'est l'avant dernier du recueil des *Autres écrits* - et qui est l'écriture de la conférence qu'il avait faite avant le Séminaire du *Sinthome* sous le même titre - je ne sais pas si vous me suivez - avant que commence le Séminaire du *Sinthome* il fait une conférence, au Symposium Joyce, à l'invitation de Jacques Aubert, une conférence qui s'appelle « Joyce le Symptôme ». Cette conférence a d'ailleurs été publiée à l'époque grâce au fait qu'Éric Laurent ait manié cet écrit de ce qui se parle, il a pris des notes alors qu'il n'y avait pas d'enregistrement, et ça m'a permis à l'époque d'établir le texte de cette conférence qui est parue dans *l'Âne*, qui est reparue dans un volume composé par Jacques Aubert *Joyce avec Lacan* et qui reparaît dans le volume du *Sinthome*.

Moyennant quoi Lacan de son côté, si je puis dire, a rédigé d'une façon sensiblement différente parce que enrichie par le Séminaire qu'il avait fait, il a rédigé cette conférence sous le même titre «Joyce le sinthome » et ça s'est publié, ça a été publié dans les Actes du symposium et c'est repris dans le volume des *Autres écrits*.

À la fin de ce texte-là, *des Autres écrits*, Lacan dit en passant : le sinthome, sa jouissance, opaque, qui exclut le sens.

Bien sûr je m'en suis aperçu depuis longtemps, je l'ai commenté, mais, enfin, il faut aller jusqu'à distinguer deux jouissances, ici, si je puis dire, la jouissance transparente, la jouissance qui est sens, la jouissance de ce qui fait sens et la jouissance opaque.

Et, alors, nous sommes là sur la piste de quelque chose d'essentiel, parce que la jouissance, enfin, du jouis-sens, enfin c'est celle – allons plus vite - c'est celle qui est notée petit *a*, c'est celle dont Lacan d'ailleurs dit – c'est un petit cailloux qu'il nous laisse pour que nous nous y retrouvions, comme le Petit Poucet, c'est un

cailloux qu'il nous laisse dans le Séminaire *Encore* au chapitre VIII, de nous expliquer bien que petit *a* est insuffisant, que petit *a* ne fait que noter le noyau - c'est ainsi que je le traduis - le noyau élaborable de la jouissance. C'est-à-dire ce noyau qui peut parfaitement circuler avec les signifiants et le sujet du signifiant.

C'est une notation de la jouissance ; enfin une fois qu'on arrive à ça dont on voit que ça ne fait de mal à personne, si je puis dire, que ça s'arrange avec le signifiant, que dans les mathèmes des discours de Lacan, la jouissance notée petit *a* tourne avec le double signifiant et le sujet barré du signifiant. Et ça se remplace, enfin, après vous je vous en prie, etc !

Au fond c'est la jouissance en tant que versée à la place que lui prescrit le signifiant. C'est la jouissance, si on peut dire, qui se moule dans le trou préparé à l'avance, le trou en tant qu'un creux propre à recevoir ce qu'on y verse. C'est un trou, si on veut, enfin c'est quand même un trou qui contient, essayez de faire la même chose avec le rond de ficelle, ça c'est une autre espèce de trou. Bon.

Alors, dans ce chapitre VIII du Séminaire *Encore* justement Lacan est obligé de sortir quelque chose dont il ne vas pas faire usage, il va être obligé de sortir un grand J pour marquer, enfin ce qui ne se conforme pas au moule, là, au moule à gaufres, qui ne permet pas de faire la petite figurine dont il va y avoir jouissance. Il faut bien qu'il y ait quelque part, enfin, une quantité X, informe, qu'on peut faire entrer dans le moule préparé à l'avance.

Alors, c'est, au fond, par rapport à ce grand J, le petit *a*, disons, c'est par-là qu'on le sait après tout, c'est ce que l'analyste prélève pour en faire un semblant. Et d'ailleurs dans le schéma des discours, dans le schéma du discours de l'analyste, le petit *a* vous le vérifiez, est à la place du semblant,

$$\frac{\mathbf{a}}{\mathbf{S_2}} \quad \frac{\mathbf{x}}{\mathbf{x}}$$

la place en haut et à gauche, la première, la place de semblant et Lacan dit bien c'est la place qui lui convient.

Ah ! Au-dessus de ce qui est sous-posé, qui est le sujet supposé savoir. Et c'est à partir de ça que on pense qu'il y a une vérité de la jouissance et que cette vérité de la jouissance en plus, c'est un savoir.

C'est là-dessus que repose l'inconscient. Il ne repose pas, en effet, seulement sur l'accointance de S1 avec S2, avec son effet S barré, –ça c'est sa structure de langage–, ça repose sur : la jouissance a une vérité et cette vérité c'est un savoir.

Eh bien nous sommes bien placés, si j'ose dire, pour savoir que c'est un faux savoir ; c'est un faux savoir dans la mesure où il est fait de signifiants ; que c'est un savoir qui se lit et c'est ça qu'on appelle l'inconscient.

Et, en effet, dans l'analyse, on se donne les moyens, on se donne les moyens d'interpréter la jouissance en termes de signifiant.

Et c'est en cela que Lacan a pu dire, et comme on a glosé là-dessus : l'interprétation porte sur l'objet petit *a*. Il a commencé par dire l'interprétation porte sur le désir, il dit, il progresse en disant ça porte sur la cause du désir, cause d'ailleurs qui est posée par rétroaction.

Et au fond, c'est ce qu'il a exprimé aussi dans un syntagme, – enfin, autre péché dont j'ai fait un véritable obstacle épistémologique ! : faire passer la jouissance à la comptabilité.

Alors ça marche ! si ça ne marchait pas nous ne serions pas là ! ça marche et ça marche dans la théorie avec le rêve, ça marche avec le lapsus, ça marche avec l'acte manqué, ça marche avec toutes les formations de l'inconscient.

Là, on peut dire, le *c'est écrit* passe dans le *ça parle* parce que déjà le *ça parle* est derrière le *c'est écrit* et ça marche aussi avec le symptôme mais seulement dans la mesure où on prend le symptôme comme un *ça parle*, dans cette mesure-là seulement.

Alors je l'ai épelé le texte que Lacan a écrit en 1966 pour introduire son « Rapport de Rome », « Fonction et champ de la parole et du langage », cet écrit qui s'appelle « Du sujet enfin en question », et au fond lisez-le pour voir ce que Lacan dit, enfin c'est vraiment Lacan 1 par rapport au Lacan 2 du symptôme, enfin il y en a

quelques autres avant et au milieu, mais enfin bon.

Lacan 1 en 66 dit : le symptôme ne s'interprète que dans l'ordre du signifiant, dans l'articulation S1 à S2 et dans cette articulation réside la vérité du symptôme.

C'est, au fond, écrire, si l'on veut, le symptôme est équivalent au signifié de l'Autre.

$$\Sigma \equiv \mathbf{s(A)}$$

Et ça implique, enfin, et même il fait un pas de plus, enfin il radicalise la chose en disant le symptôme est vérité.

Alors ça implique que l'inconscient et le symptôme sont du même niveau, alors que, enfin quand vous lisez le Séminaire du *Sinthome* vous voyez, enfin, comment Lacan cherche le juste niveau du symptôme, et que on peut essayer de le mettre du même niveau que l'inconscient, d'un Autre, etc., mais enfin dans ce texte de 66, il pose, il enseigne, qu'il y a un effet de vérité qui se livre - je le cite - dans l'inconscient et le symptôme.

Donc de toutes les formations de l'inconscient, enfin il met l'accent sur le symptôme pour dire : l'effet de vérité est dans l'inconscient, et il est dans le symptôme.

Et c'est précisément là quand Lacan fait voir si clairement les jonctions, c'est là qu'il prépare les disjonctions.

Et c'est seulement quand on a récupéré, enfin, clarifié, posé simplement ça d'un côté, le symptôme du même niveau que l'inconscient qui s'interprète dans l'ordre du signifiant, le symptôme qui est vérité, que peut retentir comme il faut la définition du sinthome qu'il donne dans son Séminaire comme dans l'écrit «Joyce le sinthome », des *Autres écrits,* le symptôme est un événement de corps.

Dire, c'est un événement de corps, ça ne prend sa véritable valeur que si on le met à côté de ce qu'il a dit, enfin voilà ce qu'il dit en 1975-76, voilà ce qu'il disait dix ans avant et c'est le jour et la nuit : le symptôme d'un côté est défini à partir de l'ordre signifiant, est défini à partir du symbolique, alors que à le définir comme événement de corps, eh bien il est défini d'une autre façon, il n'est pas défini comme effet de vérité, et on peut même dire, enfin, si on veut se rassurer, enfin, que là où c'était la jouissance doit advenir le signifiant, que là où c'était l'événement de corps doit advenir l'effet de vérité.

L'effet de vérité, –Ouais, je ne sais pas si vous êtes toujours enthousiastes de l'effet de vérité. Miroitement du signifiant, chatoiement de la sophistique, scintillement du semblant, derrière, ou avant, ou au fondement, ou comme condition, c'est le mot sans doute le plus prudent, il y a l'événement de corps.

Dire ça, j'essaye de le banaliser autant que je peux, dire ça c'est simplement dire le signifiant est une sublimation. Et c'est ce que Lacan, enfin, a enseigné dans son Séminaire *Encore* après tout, que parler, manier les signifiants, c'est du même coup sublimer, et c'est pour ça, enfin, que au fond il s'est appuyé sur Platon au début de son Séminaire, pour les mêmes raisons d'ailleurs que après il n'a eu que sarcasmes pour Platon, pour la même raison, parce qu'il a déplacé, enfin, la façon dont il considérait la vérité et le signifiant.

La sublimation est à cet égard, enfin par rapport à l'événement de corps toute naturelle.

Alors sublimation c'est un mot sublime. C'est ça que Lacan ravale en l'appelant l'escabeau ; hein ! voilà ! on se hausse ! L'escabeau, c'est par quoi on se monte… la tête, enfin ! Et ça donne « le Beau, le Vrai, le Bon », tout ça du même ordre, comme l'avait bien vu Victor Cousin, qui a fait un livre, intitulé de ces trois termes avec majuscules. L'escabeau : philosophie, éthique, esthétique. Bon. Surtout, surtout le beau qui est dans escabeau, Lacan le fait voir en disant : S-K-beau, écrit comme ça, le nouveau nom de la sublimation.

S K beau

Est-ce pas beau ?

Il faut que se soit beau, il faut faire de ça un objet d'art. Et l'escabeau, dit Lacan très précisément dans son « Joyce le Symptôme », l'escabeau est conditionné par le fait que l'homme a un corps, un corps dans lequel il y a des événements.

Il faut savoir pourquoi il y a des événements dedans ? Chaque chose en son temps !

Alors je vais lâcher ce mot avec hésitation, parce que je n'y reviendrai pas, parce que c'est une façon de dire, mais disons qu'on est là au niveau du pré-inconscient, de la jouissance incomptable, là, c'est-à-dire dans ce qu'explore Lacan, la jouissance incomptable, celle qui n'est pas vraie, celle qui n'est pas signifiantisée. C'est ça, le Séminaire du *Sinthome* c'est l'exploration de ça, enfin, comme une *terra incognita*, si je puis dire, lituraterre inconnue.

Alors, c'est dur de s'y faire parce que l'analyste opère avec le sujet supposé savoir. Alors il le sait, il le sait depuis, il sait que c'est quand même là à s'interposer entre lui et le réel. Il en est revenu de la première surprise de Freud quand même, à force ! Mais le psychanalyste a beau opérer avec le sujet supposé savoir, c'est encore lui qui y croît le plus, si je puis dire, de ne pas y croire.

C'est le phénomène, dont s'était trouvé affligé, Casanova, dans un épisode célèbre qu'avaient ponctué fort justement Octave Mannoni ; et Lacan, enfin, il était revenu en lui rendant la découverte.

L'analyste il fait l'acrobate, il fait l'acrobate avec les signifiants, il rapproche des signifiants, ça marche toujours ! On peut le faire plus ou moins bien. On peut le faire avec plus ou moins de tact.

Mais quand il y a deux quelques choses quelque part et deux quelques choses ailleurs, pariez que ces deux-là c'est les mêmes. Je dis ça, je fais ça tout le temps, bon.

L'analyste, c'est un as de l'interprétation, de ce point de vue-là. Mais là, enfin, avec Lacan on s'approche d'une dimension où l'interprétation des rêves vire plutôt dans le sens : le rêve des interprétations, si je puis dire.

Alors il faut faire attention avec les rêves, il ne faut pas réveiller les dormeurs, surtout pas les somnambules comme on sait, il ne faut pas les réveiller brusquement. C'est pour ça que Lacan quand même s'y est pris de telle façon que, enfin, : ne pas faire de commotion. Surtout qu'il dit, Joyce, il dit, il écrit dans la dernière page de « Joyce le Symptôme » : Joyce coupe le souffle du rêve de la littérature, et le fait que il veuille la réveiller, c'est le signe qu'il en voulait la fin ; parce qu'elle durait que de rêver.

Donc Lacan ne veut pas la fin de la psychanalyse, c'est pour ça qu'il ne la réveille pas. Il ne la réveille pas mais on sent bien que, enfin, qu'il pourrait être, qu'il pourrait être tenté que la psychanalyse finisse avec lui, en style *crépuscule des dieux*.

Après tout, si la formule est «Dieu est inconscient », si on bouge un petit peu ça dans «Dieu est l'inconscient », ce qui est arrivé à dieu pourrait arriver à l'inconscient : à savoir il est mort !

Et loin que ce soit une surprise enfin,, c'est une inquiétude qui nous habite, aussi bien.

Alors, nous verrons, enfin, s'il faut qu'il disparaisse, s'il n'y a pas d'autre façon de faire, de le recycler. Mais enfin qu'il disparaisse ou non faudrait qu'il fasse ça de la bonne façon, l'inconscient.

La mauvaise, y en a une. La mauvaise façon de faire disparaître l'inconscient, enfin, c'est celle dont nous avons été avertis l'année dernière – l'étouffer sous le signifiant numérique à force d'en proscrire tout effet de vérité.

Eh bien, il faut quand même que je vous dise que ça n'est pas fini. Et que le plan santé mentale qui s'annonce, enfin, a une chance, si je puis dire, d'être *accoyer* au carré. Et que, enfin, je ne peux pas dire que je vois ça avec entrain de devoir me relancer et vous aussi dans cette dimension de bagarre, mais ça ne dépend pas que de nous, notre bonne volonté est entière.

Déjà on a un avant-goût avec ce qui s'appelle d'une façon exquise le « dossier médical personnel ». Ils ont cherché longtemps qu'étaient les bons signifiants, le D.M.P., informatisé, petit détail.

C'est personnel mais en même temps ça l'est tellement que le savoir que l'on va extraire, enfin, de vos carcasses, sera, est fait pour être à la disposition de ceux que j'appellerais nos maîtres, si je n'avais pas appris de Lacan à dire : à la disposition du discours du maître, c'est un mathème.

Ça c'est une conséquence fâcheuse de ce qui s'est produit à un moment dans l'histoire : l'alliance du maître qui se moquait du savoir, qui n'en avait rien à faire, qui laissait ça aux esclaves et puis à

un moment il y a eu une alliance entre le maître et le savoir.

Et d'ailleurs c'est comme ça que Lacan a interprété la révolte des étudiants en mai 68, même s'ils ne le savaient pas eux, il a pris ça comme un malaise dû à l'alliance du maître et du savoir.

Et, du coup, eh bien il va falloir qu'on s'y remette, à la mesure de ce que on fait de l'autre côté, nous sommes gens de bonne compagnie malgré ce qui paraît. Et si on consent les exceptions qui conviennent à ce qui est la pratique, des psychiatres, des psychanalystes, n'ont aucune raison, enfin, de se gendarmer, plus que ça.

Alors la semaine prochaine vous aurez ce que pour l'instant je suis presque le seul à avoir, vous aurez un numéro du *Nouvel Âne*, dont vous verrez la modération, –non non c'est véritable !–, mais qui, enfin qui signale simplement que l'informatisation fait craindre des viols du secret médical ; avec une photo, enfin, de la personne qui est ministre de la Santé, ce n'est pas le même que l'autre fois.

Et, de plus, pour vous puissiez le noter sur vos agendas, je signale que le samedi 5 février, l'après-midi, à partir de 14 heures, eh bien il y aura un nouveau petit Forum des psys, à la Mutualité. Pour l'instant ce Forum est intitulé, enfin, de ce qui devra être une réflexion sur « Le droit au secret », fondement de toutes nos libertés comme le démontre Jean-Claude Milner au dos de ce *Nouvel Âne* numéro 5.

Mais évidemment si entre-temps ce qui s'annonce se précise, le Forum également précisera son intitulé.

Bon eh bien le temps m'oblige à m'arrêter là et la semaine prochaine je continuerai sur la théorie de l'escabeau.

Fin du *Cours VI* de Jacques-Alain Miller du 12 janvier 2005.

Orientation lacanienne III, 6.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Septième séance du *Cours*

(mercredi 19 janvier 2005)

VII

Bon, je vois qu'un certain nombre d'entre vous ont un journal qui nous montre à quoi nous avons affaire, à ce qui développe ces conséquences de la nouvelle alliance passée déjà il y a un certain temps.

La nouvelle alliance du maître et du savoir puisque ce que cette invention du Dossier Médical Personnel met en évidence, c'est un maître qui requiert avant tout du savoir, sous la forme de l'information, l'information susceptible d'être informatisée, digitalisée.

À suivre les schémas que Lacan, jadis, a donnés des discours, ils faisaient apparaître que la vocation propre, initiale, de la fonction du maître n'était pas le savoir. Tout au contraire elle en était disjointe. Le savoir et le travail et la fonction même du travail étaient laissés à un autre : l'esclave et c'est une novation que le savoir soit venu à la place du maître.

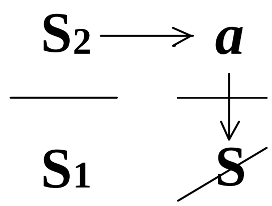
Il y a en effet une scission à faire, que Lacan a illustrée, entre la place du maître et le terme qui occupe cette place.

C'est illustratif spécialement de cette conversion qui amène la notation S_2 à la place qui était occupée par le signifiant du maître.

D'ailleurs ça pose la question de savoir s'il y a encore des maîtres aujourd'hui. Ça n'est pas démontré, ce schématisme tendrait plutôt à faire penser que ce qui occupe la place de maître, ce sont des esclaves, enfin ce sont des anciens esclaves, émancipés.

Cette vision là était celle d'un des maîtres de Lacan, la vision d'Alexandre Kojève, que dans l'Antiquité le maître ça avait un sens, justement à partir de cette disjonction-là, et que ça n'en n'a plus à partir du moment où le savoir est prit en charge à la place du maître.

Alors ce savoir maître, on peut reconnaître son exercice dans ce qu'on a appelé dans l'élucubration politique la sociologie, la bureaucratie, c'est une de ses formes, en effet, et, enfin à se guider sur le repère que donne le schématisme lacanien on aperçoit que la maîtrise qu'exerce ce savoir porte sur, disons, un élément de jouissance.



Et, alors ce savoir a pour vérité, voilée, qui révèle sa place en définitive, le signifiant du maître, disons c'est l'élément d'obligation, de contrainte, sous peine de, mais enfin qui reste en effet entre les lignes. Le Dossier Médical Personnel ne se propose pas dans un discours de menace. Au contraire, au niveau de l'énoncé, c'est pour notre bien.

C'est pour notre bien et un bien rationnel, qui se propose dans un discours d'explication et de bienveillance. Cette bienveillance va très loin. Il a suffit d'ailleurs que nous manifestions une certaine gêne, une certaine interrogation, puisque après tout le Journal que vous avez ne va pas plus loin, il suffit que nous témoignions de notre inconfort pour que j'aie déjà les témoignages les plus flatteurs, les plus attentifs qu'on a des choses à m'expliquer, pour me calmer.

Enfin c'est ce que j'interprète, mais ce n'est pas du tout la même chose qu'on vous téléphone pour vous menacer ou qu'on vous téléphone pour vous complimenter.

Donc S_1, c'est entre les lignes, c'est au niveau quand même de l'énonciation. C'est bien parce que c'est là que quelqu'un d'intelligent peut en effet, au niveau de l'énoncé, être charmant.

Alors cette maîtrise par le savoir, issue du savoir, porte, à suivre le schéma sur un élément de jouissance, et disons cet élément que Lacan appelle petit *a* et qui est perturbateur en lui-même, il est perturbateur par rapport à ce savoir, il est en excès et donc cette maîtrise vise à sa réduction de façon à obtenir ce qui est noté par le sigle du sujet barré, qui n'est pas ici le sujet de l'inconscient, ça n'est pas non plus, il ne me semble pas que ce soit d'obtenir ce qu'on pourrait appeler des zombies, je ne prête pas ce désir, cette finalité aux promoteurs du D.M.P. Je ne leur prête pas parce qu'au contraire ça passe par l'explication, leur affaire, ça ne s'adresse pas à des zombies, ça s'adresse aux gens de l'époque du savoir maître.

Je le traduirai plutôt aujourd'hui, ce S barré, par la réduction du sujet à ce qu'on appelle - je me suis demandé depuis quand sans pouvoir m'apporter une réponse à moi-même - ce qu'on appelle la variable d'ajustement, qui est l'état dans lequel nous entrons dans les calculs, ce statut de variable étant, en effet, après tout, ce statut logique du sujet que Lacan a reconnu et qui est une des significations du sujet barré : la variable.

Cette alliance, l'alliance du maître et du savoir, la déchéance du maître antique par la promotion du savoir a la fonction d'ordonner et de réguler la société et d'anticiper son avenir, enfin c'est en marche depuis longtemps, bien entendu, on en trouve aussi bien, enfin, la marque, l'incidence, dans un nombre de savoirs qui sont de cette époque, qui sont faits pour servir cette maîtrise et en particulier la psychologie.

C'est ce que par exemple met en évidence Lacan, à de très nombreuses reprises, mais, enfin, la plus récemment à notre disposition, est ce qui figure dans les conférences qu'il a données à l'époque de *l'Éthique de la psychanalyse* à la faculté Saint-Louis de Bruxelles, devant un auditoire marqué comme catholique, et que vous aurez sous peu – nous sommes le combien aujourd'hui ? – le 19 - on m'a dit que se serait en librairie le 20 ou le 21 - dans un petit volume de Lacan auquel j'ai donné comme titre *Le triomphe de la religion*, précédé de *Discours aux catholiques*.

On trouve là, page 19, ce qui aide à situer l'époque et ce à quoi nous avons affaire de façon manifeste dans ce que nous avons dû apprendre ici même l'année dernière des fameuses T.C.C. - thérapies cognitivo-comportementales – on ne disait pas comme ça à l'époque mais je crois qu'on peut l'inscrire dans le cadre de ce que Lacan dit, qu'il appelle, si joliment : le credo de bêtises - le mot credo est venu là devant son assistance pour des raisons évidentes - le credo de bêtises dont on ne sait si la psychologie contemporaine est le modèle ou la caricature.

J'en ris encore.

Ce credo de bêtises, qu'il énumère, se termine par la notion de conduite – et c'est vrai qu'à l'époque on disait conduite plutôt que comportement et on soulignait même la différence de la conduite et du comportement – nous, nous sommes déjà un pas au-delà, mais enfin c'est bien de la même chose qu'il s'agit.

La notion de conduite, dit-il, appliquée de façon unitaire, pour décomposer jusqu'à la niaiserie tout dramatisme de la vie humaine.

Je trouve ça tout à fait roboratif et cohérent avec ce que nous avons mis en lumière l'année dernière, l'affirmation que le dramatisme de la vie humaine, ses significations, les significations dramatiques, tragiques, comiques, de la vie humaine, sont par décomposition annulées dans les petites machines qu'on nous présente et que, avant de suivre ces mécanismes qu'on nous propose, le rappel est à faire, que ce dramatisme est un élément de plein exercice, que ce rappel c'est pas simplement une protestation morale ou humaniste, que ce dramatisme est de fait et que de le

faire disparaître dans la manipulation de comportements élémentaires, de comportements réduits à des combinaisons élémentaires, a toutes raisons, donne naissance à un champ d'expérience où on ne reconnaît plus ce dont il s'agit.

Je vous en lit encore un petit morceau : non que je ne reconnaisse aucune efficace au fatras qui se concrétise de successions collectives d'expérimentations correctives sous le chef de la psychologie moderne, il y a là - donc il admet une certaine […]diversité - il y a là des formes allégées de suggestion, si l'on peut dire, qui ne sont pas sans effet et qui peuvent trouver d'intéressantes applications dans le champ du conformisme voire de l'exploitation sociale.

On s'y croirait : Le malheur, dit-il, le malheur c'est que ce registre, je le vois sans prise sur une impuissance qui ne fait que s'accroître à mesure que nous avons plus occasion de mettre en œuvre les dits effets.

Ça, c'est très profond, n'est-ce pas, ces trois moments.

D'abord de reconnaître que quelque chose opère dans ces pratiques dont la dernière édition est donnée dans les T.C.C., quelque chose y opère qui est de l'ordre de la suggestion, même si cette suggestion est allégée, elle est allégée conformément à ce schéma, ça n'est pas directement, ça n'est pas l'exercice direct injonctif du maître, ça n'est pas directement «fais-ci ou fais-ça », ça essaye de susciter dans le sujet une auto coercition mentale, d'induire dans le sujet une auto coercition mentale.

C'est en ça que la suggestion est là allégée par rapport aux formes brutes de l'hypnose par exemple, c'est un allégement de ce qui opère dans l'hypnose, c'est conforme d'ailleurs à l'allégement et d'ailleurs une des formes prévalante de la production d'objets aujourd'hui : yaourts allégés. On peut même aller soi-disant jusqu'au 0 %.

Donc là c'est la suggestion, on allège, on allège y compris on allège la maîtrise, dans le D.M.P. seulement 30 % de maîtrise.

Donc, premièrement reconnaître la suggestion même sous ses formes allégées. Deuxièmement mettre en évidence que ces formes trouvent leur lieu d'application naturelle dans la conformisation, ramener le sujet de sa particularité à un universel - autant le dire de façon glorieuse - et troisièmement, qu'en définitive ce qui est surtout mis en évidence par-là, par l'exercice de cette maîtrise, c'est l'impuissance où elle est d'effacer, de réduire la fonction qui ici est appelée de l'objet petit *a*.

Si l'on peut dire, et c'est pour ça que je ne suis pas pour se fasciner sur le maître, je suis aussi, moi aussi je suis pour alléger, alléger la subversion si je puis dire.

Au fond à maîtrise allégée subversion allégée, sans ça vous êtes seulement, enfin, des gueulards. Et le Journal qu'un certain nombre ont entre les mains correspond exactement à ça, à un discours subversif allégé, 30% de subversion, pas plus.

Et je ne suis pas pour monter le ton parce que la vérité de l'époque, souligne Lacan dans ce passage, dans le dernier passage que je vous ai lu, c'est bien plutôt que le pouvoir c'est l'impuissance. Et cette équivalence, en effet domine l'époque, et du témoignage même de ceux qui s'efforcent, qui se dévouent pour manier ce pouvoir.

C'est qu'ils n'y arrivent pas, c'est ça leur témoignage le plus constant et ça n'est pas à prendre comme un faux-semblant, c'est que le pouvoir, c'est l'impuissance c'est ce que traduit, c'est ce qui est là écrit logiquement dans S_2 flèche petit *a*.

Donc cette conjoncture d'époque demande des ménagements. Et ça a des conséquences les plus précises dans les rédactions et les réactions que nous avons à produire. Ça vaut pour la psychanalyse aussi.

Ça, ça n'est pas le ton de ce que Lacan exprime dans le titre célèbre « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ». Enfin il y a dans ce

titre, si j'ose dire, un roulage de biscottos qui ne correspond pas précisément du tout à la tonalité du dernier enseignement de Lacan.

Dans la psychanalyse aussi, si on met l'accent sur le pouvoir, on ne réussit qu'à mettre simultanément en évidence l'impuissance et à ce moment-là on vacille, on souffre de la perceptive qui nous est largement ouverte par le maître allégé de la disparition de la psychanalyse.

J'ai mis un peu de malice la fois dernière à vous servir ça, sachant que ça vous tourmente, et d'aller un petit peu travailler ce point-là. Enfin, il n'est pas question de ça, il est question de la poursuite de la psychanalyse à l'époque allégée si je puis dire, et qu'elle ne peut pas s'y présenter tout à fait sous les mêmes espèces qu'auparavant. Elle s'exerce à l'époque où le pouvoir, c'est l'impuissance. Et c'est à ça que correspond la modestie affichée par Lacan à l'endroit du pouvoir de la psychanalyse dans son dernier enseignement.

Ça marchera d'autant mieux qu'on ne fera pas compétition de pouvoir. D'ailleurs ces compétitions-là, ce sont les autres qui les organisent sous les espèces de *bench marking*, les tableaux d'efficacité où la psychanalyse se trouve toujours au dernier rang, avec le bonnet d'âne, si j'ose dire. C'est eux qui organisent cette compétition de pouvoir thérapeutique.

Nous prétendons à tout à fait autre chose.

Alors ça demande, pour y être, un certain effort de pensée qui est précisément celui qui anime le dernier enseignement de Lacan et dont nous devons reconnaître que je ne l'ai pas dégagé jusqu'à présent avec toute sa puissance opératoire.

Et c'est pourtant ce à quoi va nous aider, il est temps, le moment n'était pas venu avant, mais il l'est maintenant, c'est ce à quoi va nous aider, vous aide déjà le Séminaire du *Sinthome*, ne le demander pas en librairie en même temps que ce volume et son compagnon qui sont là avant la fin de la semaine, parce que vous devrez attendre jusqu'au mois de mars pour avoir le Séminaire du *Sinthome* dont je finis la correction des épreuves.

C'est ce qui anime l'effort de Lacan dans ce Séminaire, dans son dernier enseignement.

Alors évidemment ça va nous demander d'oublier ce que nous savons ou au moins de resituer ce que nous savons de la psychanalyse et de l'enseignement de Lacan.

Et au fond ce que nous savons le mieux, comme disait le Petit Jean dans Racine, là, dans *Les plaideurs* : ce que je sais le mieux c'est mon commencement, ce que nous savons le mieux c'est l'objet petit *a* qui est à proprement parler l'invention de Lacan dans la psychanalyse. Lui-même l'avait promu à ce titre.

Et l'objet petit *a*, en effet, dans la théorie psychanalytique, a une extraordinaire puissance de rassemblement, de la même façon que le signifiant maître, S_1, permet de penser en même temps le Nom-du-Père, la fonction du père, l'identification comme symbolique, l'objet petit *a* a lui aussi une extraordinaire puissance de rassemblement. Et de montrer ce qu'ont de commun de multiples phénomènes de l'expérience, qui ont été isolés, pas par Lacan, avant Lacan, mais qui trouvent là, enfin, parce qu'on leur met le même nom on peut montrer que ça s'opère de la même structure.

Eh bien, il faudrait faire maintenant, il est temps, le passage de l'objet petit *a* au sinthome. Ça, c'est le sinthome, c'est, enfin, il n'y a rien qui s'oppose, pour le dire avec prudence, il n'y a rien qui s'oppose à ce que nous puissions faire du sinthome un usage aussi utile, aussi probant que celui que, au moins depuis 20 ans, nous faisons de l'objet petit *a* de Lacan.

Et donc c'est ce passage que je voudrais vous faciliter, sur la voie où pour moi-même c'est ouvert et en attendant de cette exposition, bien sûr d'en fortifier les fondements.

Alors, d'un mouvement de rétrospection, il me semble que ce qui, pour Lacan, a permis de passer d'une conception clinique de l'objet petit *a* au

sinthome, c'est précisément d'être allé aussi loin qu'il était possible ou qui lui était possible, dans la voie de la logicisation de l'objet petit *a*.

C'est précisément pour ça que, si on ne voit pas le schéma de la réflexion que j'essaye de vous communiquer, c'est précisément pour ça qu'on ne s'y retrouve pas puisque dans le mouvement d'aller aussi loin que possible dans une direction, les formulations, d'une certaine façon, s'exacerbent dans cette direction-là jusqu'à rencontrer une impasse et c'est de cette impasse qui s'ouvre une direction différente et, sur certains points, opposée.

Mais donc au fur et à mesure qu'on s'approche de la nouvelle direction à suivre, en fonction de ce que je vous dis, vous saisissez qu'au fur et à mesure qu'on s'approche de ce point d'impasse qui va lui-même ouvrir une autre voie, se multiplie, se densifie l'obstacle précisément.

Et donc c'est justement quand on approche de ce point, du point d'impasse mis en évidence, on peut même ne le mettre en évidence qu'à condition d'avoir d'abord multiplié, d'avoir durci toutes les arrêtes de la direction précédente.

Et donc quand on se forme à l'enseignement de Lacan, plus on s'approche de ce point, plus on a des énoncés qui font obstacle à ce qu'on saisisse la nouvelle direction. Plus on s'approche du moment où cette direction va s'ouvrir et plus, si on ne comprend pas ce schéma de réflexion, plus on a des éléments contre. C'est ça le paradoxe.

Je vais maintenant, enfin, donner quelques repères pour que vous saisissiez de quoi il s'agit. Prenons par exemple, allez voir dans les *Autres écrits* le texte de Lacan rédigé après son Séminaire de *l'Acte psychanalytique* qui rend compte ce Séminaire, pour l'Annuaire des Hautes Études sous le titre « l'Acte psychanalytique ».

Là, le caractère logique de l'objet petit *a* est affirmé à plusieurs reprises d'une façon péremptoire et étayée bien entendu sur les avancées antérieures de l'enseignement de Lacan qui sont en quelque sorte là portées à une certaine incandescence.

C'est dans ce texte que l'on trouve posé, formulé des thèses sur le statut de l'objet petit *a* que j'avais déjà dans le passé mises en évidence et pris pour – comme c'était légitime - comme le point d'aboutissement des pas antérieurs de l'enseignement de Lacan, à savoir que l'objet petit *a* est comme tel une consistance logique et on comprend là que le mot de consistance est vraiment ce qui est supposé rendre compte même du vocable de l'objet.

C'est ça que Lacan annonce qu'il va mettre à l'épreuve dans la suite de son enseignement, il le dit de façon négative : Rien n'indique que l'objet petit *a* n'a pas une consistance qui se soutienne de logique pure.

Et il le fonde de ce qu'après tout il suffit de mettre à la place du maître un S_1 pour qu'il y ait transfert, c'est l'hypothèse même du sujet supposé savoir, c'est parce qu'on donne une primarité signifiante au signifiant réduit à sa plus simple expression du trait unaire qu'il y a transfert et si on admet ça, c'est ce qu'il essayait de fonder dans sa « Proposition du 9 octobre 67 » qui est dans le même recueil, I n'y a pas de raison alors de considérer que l'objet petit *a* est autre chose lui aussi qu'une consistance logique.

Je ne démontre pas la chose, je vous donne des repères pour s'y retrouver.

Et donc, du coup, l'objet petit *a* que Lacan a construit à partir de données cliniques, qu'il a d'abord reconnu dans l'imaginaire avant de l'articuler dans le symbolique, l'objet petit *a* ici lui apparaît précisément, il faut procéder à certaines superpositions pour s'en apercevoir, il lui apparaît comme un irréel. C'est-à-dire comme un effet, comme un produit qui s'ensuit de ce qu'il appelle dans ce texte page 376 : La structure de fiction dont s'énonce la vérité.

La structure de fiction dont s'énonce la vérité dans la psychanalyse, c'est le sujet supposé savoir. C'est comme ça

que je le traduis. Et donc c'est ainsi que je comprends cette phrase : C'est à partir de la structure de fiction dont s'énonce la vérité que de son être même le sujet va faire étoffe à la production d'un irréel.

Le mot « étoffe » est certainement un écho de ce terme qui est chez les grammairiens Damourette et Pichon, qui opposent deux statuts linguistiques du sujet dans la langue française : le « je » et le « moi », « moi » étant le sujet en tant qu'étoffé, par rapport à son pur index « je ».

Je — moi

étoffe

$\not{S}$ **(*a*)**

Quand je réponds « qui est là ? c'est moi », je suis là dans ma présence étoffée qui frappe à la porte. Je n'ai pas besoin de frapper à la porte, il suffit que même si je téléphone, je dis mon nom, c'est moi, j'arrive avec tous mes attributs.

Donc, là, cette opposition dans cette phrase de Lacan est reflétée dans l'opposition du sujet barré, vide, pure variable, et de l'objet petit *a* qui, lui, est déjà l'étoffe du sujet. C'est d'ailleurs un terme que Lacan emploie à d'autres reprises, là-dessus et donc il désigne, il me semble qu'il faut comprendre c'est à partir du sujet supposé savoir que le sujet peut faire servir son être même à la production d'un irréel qui est l'objet petit *a* dont il est destiné par l'opération du langage à s'alléger.

En tout cas, même si Lacan est discret dans ce texte sur ce point, en effet, si l'objet petit *a,* c'est une simple et une pure consistance logique, évidemment il est ultra allégé, c'est l'objet petit *a*-llégé, 0% de matière, tout dans le signifiant.

Alors il faut se demander dans quel contexte de réflexion Lacan est arrivé à ça. Le premier objet petit *a* qu'il avait rencontré, c'était l'image dans le miroir, c'est ça qu'il avait d'abord appelé petit *a*-petit *a* prime (*a*-*a*').

Déjà l'image dans le miroir, c'est déjà un peu allégé en matière de réalité, n'est-ce pas, enfin quand il faut reconnaître l'objet petit *a* dans la production anale, là, ça ne fait pas allégé évidemment, il fallait que Lacan s'évertue à expliquer que ça n'est pas directement ça dont il s'agit dans la psychanalyse. Ça part de là mais c'est allégé, c'est allégé vers le 0% de matière. C'est du signifiant.

Et donc, alors, dans quel contexte de réflexion il peut arriver à laisser entendre, à situer l'objet petit *a* comme un irréel ? Eh bien si on y réfléchi bien, il a fait cet écrit sur l'Acte psychanalytique lorsque, il ne l'a pas fait à la fin même de l'année qui était troublée, mai 68, et d'ailleurs il ne faisait jamais le résumé juste à la fin de l'année, il se passait un peu de temps, il le faisait quand l'annuaire le lui réclamait. Je le sais puisque pour les *Quatre concepts fondamentaux*, par exemple, on lui a réclamé ça en mai juin de l'année suivante et d'ailleurs comme il était occupé par la rédaction de « Position de l'inconscient », il m'avait demandé de rédiger, moi, le compte-rendu. J'ai rédigé le compte-rendu et puis il l'a réécrit quand je lui ai donné, mais enfin en suivant mon plan, et ça a donné le compte-rendu qui figure dans les *Autres écrits*.

Voilà, c'est peut-être des épisodes comme ça qui ont fait croire que je rédigeais les écrits de Lacan, à partir d'une certaine date. Il n'y a rien de plus là-dessous que le fait qu'en effet j'ai, disons-le comme ça, travaillé sous ses ordres et des ordres très allégés d'ailleurs. Mais en effet je lui ai rendu des types de services à une époque où, en effet, je disposais de beaucoup plus de temps que lui pour un certain nombre de recherches ou ce genre de choses.

Donc il a rédigé l'Acte psychanalytique plutôt lorsque c'était déjà en cours – il y a la date dans le recueil, je crois plutôt la fin de l'année suivante - quand il avait déjà avancé l'identité de l'objet petit *a* comme plus-

de-jouir. Il a avancé ça que dans la foulée de mai 68 où justement avait été mis en question le versant exploitation sociale de l'affaire. Il a construit ce plus-de-jouir, vous le savez, comme l'analogue de ce qui chez Marx est la plus-value, il ne le cache pas, il le dit, c'est construit de la même façon.

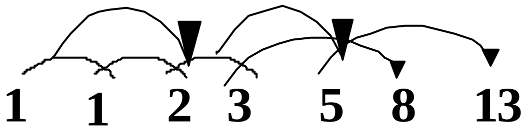
Voyez quand il parle aux catholiques, il stigmatise la psychologie en disant c'est un credo de bêtises, quand il s'adresse à un auditoire d'étudiants allumés, il leur dit : l'objet petit *a* c'est comme la plus-value, pour qu'ils comprennent, pour les attraper, ça fait partie de la captation *benevolentiae*, comme on dit dans la rhétorique ancienne, il faut commencer par capturer la bienveillance de l'auditoire en parlant son langage.

Mais enfin, qu'est-ce que ça implique, cette analogie plus-value objet petit *a* ?

Eh bien ça implique précisément qu'on peut traiter de l'objet petit *a* comme une consistance logique, qu'on peut traiter l'objet petit *a* à partir du signifiant parce que ça va dans les deux sens, si on dit la plus-value c'est le plus-de-jouir eh bien le plus-de-jouir c'est de la plus-value et la plus-value c'est quoi ? C'est une quantité X mais une quantité numérable, c'est une quantité chiffrable. Plus ou moins, elle l'est potentiellement, en fait c'est le principe, on ne paye pas le travail à son juste prix. Quel le juste prix ? Ça, c'est plus trapu à déterminer mais on sait que ça vient en plus, donc déjà cette quantité X en plus, eh bien rien que le fait d'ailleurs de dire en plus, ça prend ça dans une addition

Et d'ailleurs, remarquez que, précisément, quand Lacan construit, cette année-là, cette affaire de plus-de-jouir, et qu'il a d'ailleurs l'air de l'oublier, en fait il se repère sur une série numérique.

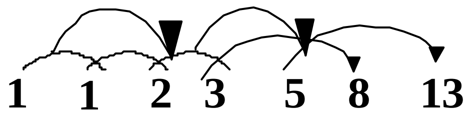
Il se repère exactement sur une série numérique connue sous le nom de série de Fibonachi, le mathématicien italien qui a mis la main là-dessus, qui l'a travaillé, mise en valeur, c'est la série très simple qui ne commence d'ailleurs à opérer qu'à partir du troisième terme vraiment.

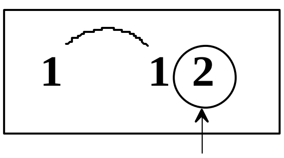


Vous posez 1, après vous poserez n'importe quoi au-dessus si vous voulez, vous posez 1 vous posez un autre 1, vous faites la somme de ces deux, vous obtenez le chiffre 2, voilà les trois premiers chiffres de la suite, et puis vous continuez comme ça, pour trouver le suivant vous additionnez les deux précédents et donc vous avez ici 3, le suivant c'est 5, le suivant c'est 8, le suivant c'est 13 et puis vous pouvez continuer comme ça jusqu'à ce que vous tombiez sur un os, vous ne tomberez sur aucun os, ça va continuer comme ça.

Et donc, pour repérer l'objet petit *a* comme plus-value, eh bien il travaille sur cette suite qui a des propriétés fort amusantes puisque on voit surgir une constante qui est présente dans cette suite, etc., - je ne rentre pas dans le détail - c'est simplement que ça met en évidence, il essaye de mettre en évidence, d'attraper l'objet petit *a* à partir d'un certain nombre de manipulations numériques. Et c'est ça que traduit dans l'écrit sur « l'Acte psychanalytique », l'idée de l'objet petit *a* comme consistance logique.

D'ailleurs, notez, ce qui est amusant c'est, au fond on a une loi de formation des termes de la suite de Fibonachi qui est « chaque nombre est composé, est formé par l'addition des deux précédents » mais cette loi générale ne commence à s'appliquer qu'à partir du troisième terme.





Et il faut donc deux axiomes. Si on essaye d'axiomisatiser ça, on est obliger d'avoir des axiomes spéciaux pour les deux antérieurs.

Autrement dit nous avons là un phénomène qui commence à exister seulement quand il y en a trois.

Ça vous rappelle peut-être quelque chose concernant le nœud borroméen. C'est ce genre de propriété qui attire Lacan, qui attire son goût.

Alors, je prends ça d'abord comme le témoignage d'un effort pour aborder l'objet petit *a*, aller aussi loin que possible pour rendre compte de l'objet petit *a* à partir du numérique, à partir du signifiant.

Et ce que ça fait voir, c'est qu'en effet ce que nous appelons avec Lacan l'objet petit *a,* c'est la jouissance pensée à partir du savoir, pensée à partir du signifiant, pensée dans l'ordre symbolique.

$$J \lozenge a$$

Et déjà apparaît la notion - que traduit la phrase « faire passer la jouissance à la comptabilité » - qu'il y a une jouissance préalable qui est en quelque sorte sur le modèle de la plus-value échangée avec du numérique, pas du numéraire, du numérique, et qu'alors il y a une quantité supplémentaire qui, elle, échappe, n'est pas comptée dans cet échange.

Autrement dit, déjà dans la notion de plus-de-jouir il y a la notion – je vais l'exprimer ainsi - d'une scission interne de la jouissance.

Il y a la part qui est échangée avec le numérique, la jouissance qui passe à la comptabilité et puis il y a une jouissance qui ne l'est pas mais qui, à ce titre, constitue une infraction à cet échange, une quantité supplémentaire.

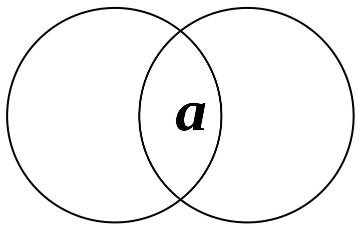
L'idée d'une scission interne de la jouissance, ça n'est que mettre en évidence ce qu'implique déjà l'opposition que je suppose bien connue par vous et qui figure dans le Séminaire XI des *Quatre concepts fondamentaux*, l'opposition de l'homéostase et de la répétition.

$$J \lozenge a$$

homéostase	**répétition**
Pr du plaisir	**réel**

L'homéostase est la façon dont Lacan retraduit et rend compte du principe du plaisir, de sa règle de quiétude dont l'expérience clinique oblige à dire qu'elle est dérangée, cette supposée quiétude, par l'insistance d'un élément qu'à l'époque Lacan… qui est ce par quoi Lacan approche le statut du réel, un élément de l'ordre du réel, qui se trouve répété, qui ne se trouve pas éteint et que Freud a aperçu sous les espèces de la pulsion de mort.

Pulsion de mort, là, fait partie d'un certain dramatisme que Lacan logifie assez vite dans le *Séminaire XI,* justement par son articulation ensembliste où l'objet petit *a* est cadré par des schémas logiques.



Donc, après tout, quand Lacan fait surgir l'objet petit *a*, rien n'indique que l'objet petit *a* ne soit pas simplement une consistance logique, il ne fait lui-même que rassembler les éléments de ce qu'il a mis en évidence ces années précédentes.

Et donc, alors bien sûr, voilà, c'est du réel, faites attention qu'ici cet élément là que nous appelons réel vient du symbolique. C'est parce qu'on fait passer la jouissance à la comptabilité qu'alors apparaît un élément de réel mais qui est dépendant de cette opération.

C'est un produit du symbolique et c'est Freud le repère dans l'expérience clinique sous les espèces de ce qu'il appelle la réaction thérapeutique

négative. Ça ne veut pas se laisser guérir, il y a quelque chose dans le sujet qui ne veut pas se laisser guérir. S'il y a une réaction thérapeutique négative, c'est bien parce qu'il y a eu d'abord l'initiative thérapeutique, si je puis dire, c'est le contrecoup de l'initiative thérapeutique. Mais c'est dire aussi bien que ce réel là, c'est le contrecoup de la prise du symbolique sur la jouissance.

Alors, je crois l'avoir déjà dit ici : la perspective du sinthome, c'est avant tout de positiver la réaction thérapeutique négative. Ce qui apparaît dans Freud comme un obstacle et ce qui apparaît toujours comme un obstacle quand on roule ses biscottos, dans la psychanalyse, le pouvoir de la cure, eh bien ça se paye de l'émergence de ce négatif là.

Alors il faut bien dire que par la suite, Lacan, là c'est assez clair, nous avons le principe du plaisir comme régulation homéostatique et puis en dehors l'élément petit *a* supplémentaire, réel, qui ne se laisse pas réduire, qui n'accepte pas la réduction homéostatique et qui insiste dans les formations de l'inconscient, dans les rêves, etc.

Par la suite, évidemment, Lacan bouge la localisation de cet excès, il modifie à l'occasion même la définition du principe du plaisir. Et en effet, à partir du moment où on prend en compte que chez Freud il y a un principe de réalité qui doit corriger quelque chose du principe du plaisir c'est peut-être bien parce que dans le principe du plaisir lui-même, l'excès est déjà compris.

Donc, on peut redéfinir le principe du plaisir de façon à ce qu'il inclue justement petit *a* et qu'à ce moment-là entre en jeu cette rallonge qui est le principe de réalité.

Et, pour aller vite, parce que j'essaye de procéder à une mise en place des termes, des concepts aussi, déjà réinclure, donner une nouvelle définition du principe du plaisir qui ne le limite pas, qui ne le réduit pas à l'homéostase mais qui inclut à ce niveau l'excès, le dérangement, son propre dérangement, donne naissance à ce que nous trouvons, et ce que nous avons déjà eu ici dans le Séminaire *Encore* d'une jouissance qui comporte - Lacan ne parle plus d'homéostase mais pour raccorder les fils, je dirais la jouissance telle qu'elle apparaît dans le Séminaire *Encore* est une jouissance qui témoigne d'une homéostase supérieure, c'est-à-dire une jouissance qui inclut ce qui la dérange.

$$\frac{\mathbf{J}}{\mathbf{J} \lozenge a}$$

J'ai écrit tout à l'heure cette scission de la jouissance et du plus-de-jouir. Dans *Encore,* les termes sont déplacés de telle façon qu'il est question d'une jouissance qui inclut ces deux termes, c'est celle qui procède à une certaine unification de la jouissance, et nous avions constaté en parcourant ce labyrinthe, en nous référant à Freud également, que là on voit disparaître - nous l'avions noté - la divergence, l'opposition de l'homéostase de la répétition.

Il n'est pas question même de plus-de-jouir, ça disparaît dans la perspective de *Encore* dans la mesure où il y a comme une homéostase supérieure, le concept d'une homéostase supérieure qui inclut y compris les dérangements et les excès du plus-de-jouir.

Et ça, c'est un pas essentiel dans la direction du sinthome. Évidemment, ça dérange déjà encore, ça dérange sérieusement les lignes du credo lacanien, du credo lacanien de bêtises.

Pas les bêtises de Lacan puisqu'il les corrige continuellement, ce sont les nôtres d'être en retard pour les raisons que j'ai dit et que justement le discours se précipite dans des énoncés qui, à la fois vont ouvrir la voie suivante mais qui, avant de l'ouvrir, se condensent en obstacle. Et c'est bien parce qu'il y a à ce moment-là cette condensation que le saut se fait.

Cet état là de la question, c'est celui qui est reflété, vous voyez qu'on se rapproche du Séminaire du *Sinthome*,

1975-76, c'est ce qui est annoncé dans *Télévision* de 1973, quand Lacan dit - je l'avais souligné - le sujet est heureux. J'avais dit au niveau de la pulsion, bon. Et il ajoute : tout heur - h-e-u-r, c'est le heur qui est dans bon-heur – tout heur, tout hasard, toute fortune, au sens classique de la fortune, ce qui arrive de façon contingente, - tout heur, tous les accidents, tous les incidents de sa vie, tout lui est bon pour ce qui le maintien. Voilà l'homéostase supérieure : pour ce qui le maintien, soit pour qu'il se répète.

Et donc, là, à la fois ce qui se maintien, ce qui le maintien, est aussi bien ce qui le répète, on ne peut pas dire mieux que la différence de l'homéostase et de la répétition n'est plus là opérante et qu'on reconnaît dans tous les incidents de la vie, y compris dans le symptôme, que c'est un élément qui concourt, sinon au bien-être du sujet, pas à son bien-être conscient mais qui concourt à son maintien, à sa persévération dans la vie.

Ça, ça fait déjà disparaître le négatif du symptôme. L'idée que le symptôme, c'est ce qui gêne, qui fait du sinthome si je puis dire le *gurandum,* ce qui doit être guéri. Alors que dans cette perspective – vous voyez tous ces petits jeux conceptuels et signifiants, tout ça, à chaque étape ce n'est pas la même clinique, c'est une incidence clinique qui bouge, une perspective clinique et des conséquences pratiques qui sont déplacées et là on est au point de reconnaître dans le symptôme un élément qui concourt à la réalisation de l'objectif de la persévération dans l'être.

Et ici, dans la phrase même de Lacan, on voit comment cette opposition, par laquelle souvent on entre dans l'enseignement de Lacan, ça a été mon cas quand je l'ai entendu la première fois dans le Séminaire des *Quatre concepts*, de ce fait c'est celui que j'ai choisi d'établir en premier et qui a un aspect un peu de manuel de psychanalyse, allégé bien entendu, beaucoup se sont introduits comme moi par ça et donc ont appris, comme de la même façon que les hommes auront Sodome et les femmes Gomorrhe, m'a appris à ne pas mélanger l'homéostase et la répétition.

Et là, évidemment, il faut le désapprendre, ça ne veut pas dire que le précédent est faux, ça veut dire qu'il y a un point de vue supérieur, que ce qui apparaît comme disjonction fondamentale peut être vu au contraire comme harmonieux, comme une conjonction ; c'est une conjonction des contraires. Évidemment, c'est fondamental dans les fondements de la perspective du sinthome.

Alors, là, évidemment, la difficulté, avant on voyait très bien où était l'incidence du signifiant, son incidence c'était de comptabiliser la jouissance et d'en faire produire ce numérique supplémentaire qu'est l'objet petit *a.* Là, on voyait où était le signifiant. À ce niveau-là où est le signifiant si, en effet, les désordres de la jouissance font partie du bonheur de la jouissance ?

Eh bien on trouve - c'est ça qui est très troublant - on trouve la réponse dans son écrit *Télévision*, dans des formules justement, à la fois assez mystérieuses en même temps de *Télévision*, *Télévision*, des formules assez surprenantes par leur massivité mais qui sont logiquement déductibles.

Ces formules concourent à poser ce que je pourrais appeler un théorème d'équivalence générale entre la jouissance et le signifiant.

$$\frac{\mathbf{J}}{\mathbf{J}\ \lozenge\ \boldsymbol{a}} \equiv \mathbf{S}$$

Le théorème c'est : jouissance équivalent à signifiant.

$$\boxed{\mathbf{J} \equiv \mathbf{S}}$$

Et c'est ainsi que je traduis ces formules, page 515 des *Autres écrits* : La jouissance consiste dans les défilés logiques où Freud nous mène avec tant d'art.

Donc ça dit : la jouissance consiste dans les labyrinthes logiques ; ou encore : le symptôme consiste dans un nœud de signifiants et ces nœuds de signifiants se construisent réellement de ce qui fait chaîne de la matière signifiante.

Donc là nous avons à la fois comme une réduction globale de la jouissance au signifiant. La jouissance et le signifiant, c'est la même chose. La jouissance ça consiste dans de la logique. C'est le point de vue, l'objet petit *a* comme consistance logique étendue à cette jouissance d'homéostase supérieure, mais massivement, et d'où, ensuite, Lacan peut dire : mais rien n'est plus simple regardez Freud, qu'est-ce que c'est la libido ? c'est un mythe mais la libido ça ne consiste dans rien d'autre que dans le déchiffrement que fait Freud.

Ça, c'est ce que j'appelle ici ce théorème d'équivalence généralisée entre la jouissance et le signifiant et qui permet à Lacan de dire : par exemple le processus primaire dans l'inconscient, chez Freud, c'est quelque chose qui se déchiffre et non pas qui se chiffre. Là, c'est un déplacement par rapport aux tentatives de repérer tout ça sur la chaîne de Fibonachi, mais laissons cela de côté.

Et donc, là, nous n'avons pas le signifiant, l'opération du signifiant, nous n'avons pas le signifiant saisi par son opération de découpage de la jouissance d'où tombe l'objet petit *a*, nous avons une équivalence globale de la jouissance et du signifiant.

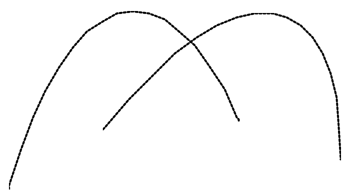
Cet aspect, l'aspect qui a tellement séduit, l'objet petit *a* comment reste d'une opération, tout ça, dans cette perspective, ça n'est plus présent.

Alors, le pas du symptôme, du symptôme à proprement parler, consiste en quoi ? Il suppose qu'on ait aperçu cette équivalence généralisée. Mais il suppose de centrer la perspective sur ce qu'il en est d'une autre jouissance, qui elle est quand même hors de ce cadre.

$$J \quad \boxed{J \equiv S}$$

C'est-à-dire de relativiser cette équivalence, qui est fondée dans la psychanalyse, c'est sûr. Freud n'a pas, c'est Reich, dans le moment où il est passé *faraout,* qu'il avait son petit appareil à mesurer la libido. C'est comme ça que, voyez, les erreurs théoriques ont des conséquences, se promener avec son mesureur de libido.

Freud ne faisait pas ça. La libido servait à une mise en place mais dans sa pratique, Freud passait son temps à faire des petits schémas comme ça, des réseaux.



Son goût, c'était ça. C'est déjà présent dans son projet de psychologie scientifique, des réseaux et on met des mots qui correspondent à des mots, des lettres qui s'enlèvent, etc., Boltraffio et compagnie.

Et donc, en effet, on peut dire dans la psychanalyse telle qu'elle opère, la jouissance c'est du signifiant, c'est comme ça. Ah ! Dans la psychanalyse ! le sinthome pose justement la question de ce que c'est cette jouissance sans la psychanalyse, quand il n'y a pas l'herméneute, le soi-disant herméneute, quand il n'y a pas l'as du signifiant, l'acrobate ou le jongleur du signifiant. C'est-à-dire, ok pour le théorème d'équivalent généralisé à condition de le relativiser à l'opération analytique. C'est-à-dire, comme le dit Lacan à la fin de son écrit « Joyce le Symptôme », l'opération analytique consiste à avoir recours au sens pour résoudre le problème de la jouissance.

En effet, la psychanalyse amène son déchiffrage.

Alors, on peut dire elle amène son déchiffrage mais parce que ça y est déjà. Là vous croyez au bon Dieu ! Ce que nous nous constatons, c'est que la psychanalyse amène son appareil à déchiffrer, c'est moins visible que Reich, le pauvre, qu'on a mis en prison même, c'est moins visible l'appareil de la psychanalyse, d'ailleurs ça va arriver aussi aux autres, pas en prison mais, c'est moins visible l'appareil de la psychanalyse que la boîte de Reich mais problème avec la jouissance, houp ! sujet supposé savoir, champ de la parole, déchiffrage, et on arrive à des résultats avec ça, d'ailleurs Reich aussi devait y arriver.

C'est-à-dire, c'est relativisé à l'opération analytique, équivalent généralisé relativisé à l'opération analytique. Et c'est ce que Lacan appelle : se faire la dupe du père.

L'opération analytique consiste à se servir d'un certain nombre d'instruments, l'instrument c'est d'abord, tout ça c'est des affaires qui ont pris naissance dans l'enfance, etc., on a vraiment suggestionné les populations avec ça, c'est des choses qui ont à faire dans l'enfance, il y a le père et puis les manigances qui dépassent l'opérateur lui-même et qui donnent naissance à l'effet de transfert, au sujet supposé savoir, et qui dans la même foulée permettent en effet de dégager, d'isoler l'objet petit *a* et même de s'en dégager. On dégage l'objet petit *a* et puis on vous en […]

Mais, j'exagère, je me laisse emporter mais c'est ma façon de souligner pour vous l'aspect, ce qu'on aperçoit à partir du sinthome, on n'aperçoit pas seulement l'horreur du symptôme qui tourne tout seul et l'analyste ne peut rien faire, le laisser comme ça.

Là, je vous en montre la face comique, la face comique, c'est l'aspect d'artifice de l'opération. Et, en effet, il y a dégager l'objet petit *a* et comme c'est un irréel, si on s'y prend bien, pfuitt, et puis vous êtes guérit, ça va bien.

Donc on a fait naître une consistance spéciale dans le discours, quand on s'y prend bien, et ensuite cette consistance, pour des raisons, internes, n'arrive pas à se maintenir et la poursuite du discours fait que la consistance qui est née dans le discours a une chance de crever dans le discours, comme une bulle.

Donc on a produit, en effet, à partir de la structure de fiction du sujet supposé savoir, un irréel qui est en effet de la jouissance très allégée, pleine de sens et après vous êtes allégé de la bulle. C'est comme si vous étiez guéris.

Alors, à ce moment-là, en effet, c'est dans ce contexte que le Nom-du-Père apparaît comme un instrument dont on peut se passer. On peut surtout se passer d'y croire, ce qui n'est pas la voie que suivent un certain nombre de psychanalystes qui voient, en effet, que ça, c'est un instrument un petit peu rouillé et qui ont l'impression qu'on leur a chouravé leur clé anglaise, si je puis dire, et qui disent : au voleur ! au voleur ! comme Harpagon.

Ils avaient gardé ça dans leur cassette, le Nom-du-Père, etc., et puis ils sont dépouillés et ils ne savent pas comment. C'est un instrument. Lacan leur dit : laissez-vous voler ! D'ailleurs personne ne peut vous l'enlever ! C'est un instrument, on peut se passer d'y croire, mais dans la psychanalyse telle que son appareil est construit, au moins pour l'instant, ça fait partie, pas des meubles, mais enfin ça fait partie des meubles oui, mais enfin c'est dans la machine, c'est un des rouages de la machine psychanalytique.

Le Nom-du-Père, c'est ce S_1 qui vous permet de fabriquer du sens, avec de la jouissance. Donc là, il y a un point de vue, en effet, pragmatique et bricoleur si on veut à ce propos. Il ne faut pas en faire des tartines, le Nom-du-Père, en effet, c'est un S_1, c'est-à-dire ce qui aide à rendre lisible les affaires, ça aide à rendre lisible la jouissance.

De se dire que le père a jouit, a voulu jouir d'une certaine façon, qu'il en a empêché une autre figure de jouir

comme elle voulait, du mouflet, et qu'on peut le soupçonner ce père, qui met de l'ordre, le soupçonner lui-même de jouir en infraction, etc., tout ça, eh bien ça aide à rendre lisible l'histoire, votre histoire.

Et donc on peut démontrer de quelle façon tous les termes viennent de là, les termes dont nous nous servions, tout notre petit appareillage : petit *a*, S barré, S_1, S_2.

Le pas du sinthome, le pas à faire, je m'évertue à mimer pour ne pas rester tout seul de ce côté là, pour vous y emmener avec moi dans cette lecture, dans cette réflexion, le pas du symptôme, c'est bien de penser la jouissance sans le S_1, sans le S_1 qui la rend lisible. C'est même d'affronter l'illisible de *Finnigans Wake*, où là, clairement, ça n'opère pas parce que ce n'est pas lisible.

Penser la jouissance en S_1, nous nous avons une réponse toute faite, c'est la forclusion du Nom-du-Père. Il y a un signifiant qui manque, un signifiant absent qui ne laisse même pas derrière lui la trace de son manque.

Mais ça, la forclusion elle-même, c'est la psychose pensée à partir de la psychanalyse et même de dire psychose, c'est de penser à partir de la psychanalyse. Et c'est pour ça que Lacan, on peut dire laisse entendre bien sûr de Joyce, enfin il ne donne pas un privilège au diagnostic de psychose, puisque tout son effort est précisément plutôt de penser la psychanalyse à partir de la psychose.

Et c'est sa réponse, c'est sa réponse tout à fait d'actualité dans le […], c'est sa réponse à *L'anti-Œdipe* de Deleuze et Guattari, qui avaient aperçu quelque chose, en effet, en disant : vous, dans la psychanalyse, vous pensez à partir de la névrose. Et à leur façon ils essayaient justement de penser à partir de la psychose, de la schizophrénie.

Moyennant quoi, comme on n'en a pas trop l'idée, c'était un miroir de projection, si on veut. Mais, d'une certaine façon, le Séminaire du *Sinthome* c'est la positivation de *L'anti-Œdipe*.

Alors, ça conduit à quoi ? À cet effort qui est celui de Lacan, à l'époque, et qui va cahin-caha, qui n'a pas pris l'ampleur et la précision par la suite désirable parce que beaucoup de choses sont faites en allusion, et ensuite ça s'est interrompu, mais c'est un effort pour continuer, si je puis dire, la psychanalyse par d'autres moyens, continuer la psychanalyse et commencer par sortir de l'inconscient, des limites de l'inconscient parce que l'inconscient, ça fait aussi partie de la boîte à outils ancienne.

Et d'ailleurs l'inconscient, ce n'est pas autre chose que le sujet supposé savoir, c'est-à-dire en effet, c'est la supposition d'un savoir à la jouissance. C'est d'ailleurs ce qui est écrit dans le schéma du discours analytique par Lacan sous les espèces petit *a* sur S_2.

$$\frac{a}{S_2}$$

Un savoir est supposé à la jouissance.

Et en effet pour que ça marche, la psychanalyse c'est comme pour la physique mathématique, il faut supposer de la même façon qu'il faut supposer un savoir dans le réel, c'est ça la supposition fondatrice de Galilée, eh bien dans la psychanalyse, on suppose un savoir dans la jouissance et on suppose même que la jouissance, c'est du signifiant, que la jouissance c'est du savoir et que ça se déchiffre.

La question est ce qu'on appelle l'inconscient, c'est ce savoir en tant qu'il est supposé sujet. Ça fait la différence avec la supposition de la physique mathématique, là on ne suppose pas que c'est le sujet supposer qu'il y a du savoir dans le réel ça exclut justement que ce savoir soit sujet, ça ne parle pas.

Dans la psychanalyse, le savoir supposé à la jouissance parle. Et il est supposé sujet et c'est ça qu'on appelle l'inconscient.

Bon, je crois que j'ai rempli mon contrat pour aujourd'hui et à la semaine prochaine.

Fin du *Cours VII* de Jacques-Alain Miller du 19 janvier 2005.

Orientation lacanienne III, 6.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Huitième séance du *Cours*

(mercredi 26 janvier 2005)

VIII

Apparemment je vais devoir vous parler sans micro-cravate. Le micro va peut-être arriver dans un petit moment.

Je commencerai par une annonce, pour laisser le temps au micro d'arriver, et pour ne pas négliger de la faire.

Si vous n'en avez pas assez de m'écouter toutes les semaines, vous pouvez obtenir une rallonge.

Il se trouve que je suis invité à parler, lundi soir, à parler brièvement, étant donné la mesure que je prends ici, un quart d'heure m'a-t-on dit, vingt minutes. Il faudra donc que je cesse, que je ne fasse pas trop le professeur, qui remonte toujours comme petit Jean à l'origine, comme le déluge.

À parler donc brièvement dans un cadre assez spécial, c'est ce qui en fait le sel.

Il y a une tradition, chez les avocats, qui est le Concours d'Éloquence. Non, on ne me demande pas de participer au Concours d'Éloquence des avocats, ce qui m'aurait plu.

Alors je ne sais pas, je n'ai pas pu obtenir, de la personne qui a été en contact avec moi, de renseignements précis sur quand cette tradition a commencé, les anecdotes qui l'entourent, les formes qu'elle a pu prendre dans le temps, vous savez le genre de détails dont je suis friand et où on a toujours à pêcher quelque chose de révélateur.

Elle est là cette tradition, je ne me pose même plus la question depuis quand.

Tout ça j'imaginerais, ça doit bien remonter à la Restauration, à l'Empire, il y avait peut-être des formes de ça avant, à l'Age classique.

Et donc, dans ces concours, ils s'efforcent de démontrer ce qu'ils savent faire, c'est-à-dire ce qu'ils savent dire. Démontrer qu'ils peuvent parler de tout, comme disaient les sophistes antiques – son nom m'échappe à l'instant, mais enfin il ne reste pas grand-chose d'ailleurs de ses écrits, je crois il reste la première phrase : Je vais parler de tout.

Mais c'est très caractéristique.

Alors c'est parler de tout, en pour et en contre. Donc défendre ce qu'on croit, c'est à la portée de n'importe qui ; défendre ce qu'on ne croit pas ou ce à propos de quoi on ne se pose même la question d'y croire ou de ne pas croire, là est le talent.

Donc on leur dit s'ils doivent être pour et être contre et puis ils mettent en marche la machine à parler, ce qui résout tout de suite beaucoup de problèmes et qui permet justement d'en faire un chef-d'œuvre d'artisan, précisément parce qu'ils sont profondément désimpliqués.

C'est à condition d'avoir pris cette distance, ce recul, cette distanciation, comme disait Brecht, et comme le recommandait Diderot, dans « le Paradoxe du comédien », c'est à condition de ne rien ressentir qu'on parle le mieux du monde.

Alors ceux qui font ça, ce sont les jeunes avocats - les autres font ça tous les jours dans les prétoires, bien sûr - ce sont les jeunes avocats qui exploitent une propriété qui est celle de la vérité.

Je me rends, là, au lieu de la parole, le fameux grand Autre, voilà une de ses incarnations. C'est le lieu de la parole, le lieu de la vérité et comme le dit Aristote dans sa rhétorique, toute affaire, tout cas a toujours deux côtés. Quand vous êtes très pris par votre passion vous ne voyez qu'un seul côté, ça vous paraît impensable l'autre. Mais

il faut savoir c'est un principe, c'est une propriété de la vérité qu'on puisse argumenter toujours pour et contre.

C'est d'ailleurs ce qui vaut à chaque accusé, à chaque plaignant, d'avoir droit à un avocat, parler pour lui, quelle que soit la monstruosité supposée ou de sa plainte ou de son accusation.

On peut tout plaider, il faut que ça parle.

La vérité, évidemment, en disant ça, ne va pas vous paraître une personne très sérieuse. Eh bien c'est un fait, elle a de profondes affinités avec le semblant.

Alors évidemment on se dit : en logique la vérité s'achète une conduite si je puis dire. Dans la logique, la vérité va devenir une personne sérieuse. En mathématiques deux plus deux font quatre, grande erreur, grande erreur. Ce qu'on appelle la vérité et ce qu'on inscrit éventuellement d'une lettre, V, ou T quand c'est de l'anglais, […] derrière, ça dépend du système de références choisi.

Et le V va affecter telle ou telle formule ou proposition en fonction de ses références. On a trouvé d'ailleurs plus commode d'expliciter ses références pour pouvoir, selon qu'on serre un boulon, qu'on le desserre, qu'on enlève une pièce ou qu'on en rajoute, eh bien régler les effets de vérité qu'on obtient.

Cette explicitation du système de référence est ce qu'on appelle l'axiomatique, à partir de quoi on pourra, selon certaines procédures qui peuvent être différentes selon les systèmes, on pourra commencer à déduire et à dire à la fin vrai ou faux.

Le progrès qu'a représenté l'axiomatique, c'est un progrès mécanicien, ça fait bien voir de quoi ça dépend, la déduction, et ça permet de procéder au réglage du moteur logique en toute connaissance de cause.

Alors, ce concours, traditionnel chez les jeunes avocats, s'appelle la Conférence du stage. Et d'ailleurs gagner le concours de la Conférence du stage est apparemment un grand honneur, un titre de gloire et par exemple, prenons celui-là, un avocat, qui est le mien, depuis 20 ans, et donc que j'ai connu encore assez jeune avocat, eh bien sur son papier à lettres, celui qui lui sert à m'envoyer parfois ses factures et parfois heureusement aussi des mots d'amitié, bien sûr sur son papier à lettres figure la mention « Premier secrétaire de la Conférence du stage », ce qui veut dire qu'en son temps il a été comme on disait à l'École Normale, il a été le cacique de ce concours.

Et donc voilà un titre qu'on acquiert dans la jeunesse et qui vous suit, qui vous honore votre vie durant d'avocat.

Alors là vient de commencer le premier tour de ce concours, qui en comporte trois, et donc là tous les jeunes qui veulent peuvent s'y inscrire pour le sujet qui leur convient.

Et ils vont argumenter, ils vont s'essayer sur les thèmes en jeu, je crois que ça se passe assez souvent le lundi. La première réunion de ce premier tour a eu lieu ou va avoir lieu ou peut-être a eu lieu ce lundi, c'était le Ministre de la Justice qui était l'invité, dans quinze jours se sera un ancien Ministre des Affaires étrangères et entre les deux c'est moi.

Qu'est-ce qui me vaut de figurer entre ces deux éminences, j'en ai une petite idée, mais enfin, n'empêche que ma présence y est, pour tout le monde, saugrenue. Et d'autant plus intéressante.

Cela dit, j'ai appris que fréquemment on fait appel à telle ou telle personne, enfin des civils si je puis dire. Donc c'est pas non plus exceptionnel mais ça reste une curiosité.

Donc il y a à chaque fois un invité qui s'assoit à côté du Bâtonnier du Barreau de Paris et qui écoute ce qui a lieu. On ne demande pas ensuite à l'invité de participer au vote, qui est réservé au bureau de cette conférence, sur qui est mieux qui est moins bien, donc on n'est pas engagé, on ne risque pas d'être coupable, ce qu'il ne faut surtout pas dans un tel cadre, encore que ce soit là nos défenseurs, mais on demande ensuite, une fois ce tournoi passé, à l'invité de dire quelques mots sur le thème, à son gré.

Alors le thème sur lequel on m'invite c'est le crime (*rires*). Le crime, en pensant que la psychanalyse est susceptible d'élucider quelque chose de cet acte et donc on attend de moi quelques paroles à ce sujet qui pourraient aider les avocats.

Je dois dire que pour l'instant je n'y ai pas réfléchi, j'ai demandé seulement l'indication de quelques traités de droit sur la question, qui font mille pages et quelques chacun, il est douteux que je puisse les parcourir exhaustivement mais enfin je ferai l'emplette d'un ou deux demain et je réviserai la question.

Je pourrais dire ce qui serait le mieux pour les avocats pour entendre les criminels, c'est d'être en analyse. Oui, j'aurais l'air là de prôner notre boutique, ça ne ferait pas bon effet et il faut que je m'applique à bien réfléchir comment faire un bon effet puisque ma pente risquerait d'aller dans le sens contraire simplement là pour le côté persifleur que j'ai parfois, dans un contexte institutionnel et là, ça ne conviendrait absolument pas, d'autant qu'au fond, la liberté d'un certain nombre de concitoyens est aussi dans les mains de ces bouches, si je puis dire.

Alors j'ai demandé pour combien il y avait de places, on m'a dit oh il y a 100 places, après on m'a précisé 150, que les personnes qui sont impliquées peuvent y convier leurs amis. Eh bien j'ai dit écoutez je fais Cours, moi, le mercredi, pensez-vous que je puisse indiquer ça. On m'a dit mais comment donc, pas de problème.

Alors simplement on m'a précisé ce matin qu'il faut s'inscrire. Et comme l'adresse mail est un peu complexe, j'ai pensé recueillir d'abord les demandes qui pourraient venir de vous et les retransmettre à qui de droit. Donc je vous donne l'adresse électronique à laquelle vous pouvez formuler votre demande, en indiquant votre nom et en mettant deux lignes qui rassureront de l'autre côté. Qui indiquent ce que vous faites, voilà, il ne s'agit pas de donner un curriculum vitae, ni de dire si votre casier judiciaire est vierge ou non, mais simplement que vous puissiez, si j'ose dire, être repéré, puisque ça se passe au Palais de justice, attention !

Pour qu'il n'y ai pas d'erreur je vous dis donc que c'est lundi prochain le 31, à 19h30, ça commence par être pile à l'heure, au Palais de justice, il faut monter les grandes marches de l'escalier, je crois il faut aller en haut à gauche et puis à droite, on demande, la Conférence du stage et c'est dans la bibliothèque du barreau de Paris ou de la Conférence du stage. À ce moment-là une fois qu'on est allé à gauche ou à droite, il y a une porte, un petit escalier et on accède à cette salle, je ne connais pas.

On peut pas y aller directement, je ne sais pas si vous avez remarqué qu'à l'entrée du Palais de justice sur le boulevard, il y a des personnes en uniforme, qui sont des gardiens de la paix, ils ne laissent pas entrer comme ça, donc il fait que votre nom soit déjà sur des listes, c'est comme ça. L'adresse mail est celle-ci : ornicar.redaction@wanadoo.fr

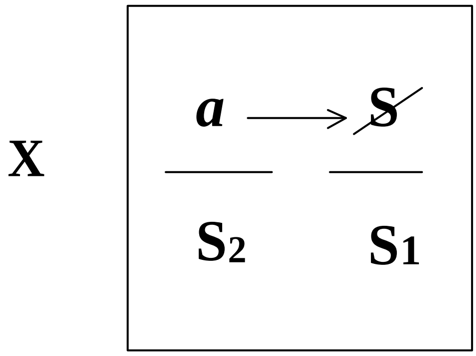
Bon, revenons à nos moutons à notre sinthome.

La dernière fois j'ai réécris au tableau, je crois me souvenir, à peu près, j'ai réécris cette petite machine, logique, que Lacan a construite au plus simple, de ces quatre termes : petit *a*, S barré, on peut mettre une flèche entre les deux, S_1, S_2.

$$\frac{a}{S_2} \longrightarrow \frac{\$}{S_1}$$

Je me suis contenté d'y ajouter un carré, qui dit : c'est une machine et il me semble avoir fait comprendre, voir énoncé, que le sinthome, la perspective du sinthome, la perspective prise sur la clinique, sur la psychanalyse, à partir

du sinthome, suppose qu'on regarde cette machine de l'extérieur.



Ah ! Ce qui est si surprenant dans le sinthome, ce qui donne des émotions, dont moi-même j'ai témoigné quand je suis rentré plus avant, quand j'ai réussi à y entrer assez profondément pour me dire le moment est venu de le sortir.

Et il y a bien sûr dans ces sorties de séminaires, à chaque fois, bon ou mauvais, en effet un calcul, précisément ce qui donne des émotions, parfois des palpitations, assez généralement m'a-t-il semblé quand on en donne quelques aperçus, un petit effet dépressif, parce qu'il nous est pas si familier de regarder la psychanalyse de l'extérieur, et pas de n'importe quel extérieur, de son extérieur.

L'effort extraordinaire de Lacan dans ce Séminaire, qui demande et le mot a lui-même une valeur propre, une torsion. Et d'ailleurs dans le Séminaire, très discrètement - c'est le Séminaire le plus discret de Lacan, celui où tout est fait pour qu'on ne s'aperçoive pas de ce qu'il dit, pour des raisons de fond - d'ailleurs il le laisse entendre quand il arrive plusieurs fois à son Séminaire, qu'il voie la foule, là, pressée, il commence par dire cette nuit j'ai rêvé qu'il n'y avait personne ici.

On pense : voilà son vœu ; il ne le cache pas d'ailleurs à d'autres reprises. Et on pense mauvaise humeur, il traite les gens comme des chiens, une coquetterie, il est ravi, ou il baisse, il se fatigue. Très certainement, je le suppose, c'est ça qu'il voulait qu'on pense, mais on peut lire ça un peu autrement et qui apparaît quand il dit : au fond ce que je dis là je devrais le dire devant sept ou huit personnes, pas plus.

On dit : il est désagréable, vraiment, pour des gens qui se transportent. Mais ça dit quelque chose de très précis, ce qu'il avait à dire était ce qui dans les écoles de l'Antiquité - qui sont sa référence, quand il a créé l'École freudienne de Paris - dans les écoles de l'Antiquité, il y avait une partie de l'enseignement qui était réservée aux disciples les plus proches, cette partie de l'enseignement qui s'appelle ésotérique, distinct de l'enseignement dit exotérique, pour le tout venant.

Eh bien c'est ça, c'est ça que veulent dire les déplorations sempiternelles de Lacan au cours de ce Séminaire. C'est que ce qu'il a à dire, c'était bien plutôt pour la confidence.

Le tour de force, c'est d'arriver à faire un discours public où ça passe pour ceux qui savent entendre et où les autres entendent autre chose. Alors vous imaginez le problème de publier ça, le problème d'en établir le texte qui va toujours avec une certaine clarification, c'est la formule mise au point du temps de Lacan, et plus encore de le commenter, où la question est justement aussi bien de commentaires, si je puis dire.

Je suis là-dessus, comment ne pas vendre la mèche, si j'ose dire, et tout de même faire avancer le schmilblick. Très clairement Lacan, dans ce Séminaire, parle comme Balthazar Gracian conseillait aux sages de faire, à savoir se taire tout en parlant, c'est beaucoup plus difficile que se taire se taire et la boucler purement et simplement. Il ne faut pas parler en parlant, c'est risqué dans ces matières, donc il faut réussir à parler et, à l'intérieur de la parole, de réserver le silence. Voilà.

Ça, c'est précisément d'un autre ordre que celui maintenant bien connu, galvaudé, trop simple, de la « Lettre volée ». Bien sûr, la « Lettre volée », la lettre existe, elle a été subtilisée, on cherche après, pas de lettre, au voleur ! On cherche un avocat, etc., enfin, bon.

On a volé la lettre, tout le monde comprend ça. Le texte de la «Lettre volée», d'ailleurs, se moque, si vous vous en souvenez, chez Poe lui-même, dans le conte de Poe, de la police qui ne trouve pas la lettre parce qu'elle ne cherche pas là où il faut. Mais enfin il reste que tout le monde est d'accord : la lettre n'est pas là.

Ça, c'est justement de l'ordre de ce que déjà dans le Séminaire de l'*Angoisse* Lacan met en question, c'est ça qu'il avait précédemment développé comme l'ordre symbolique où tout est à sa place, comme dans une bibliothèque, on verra la bibliothèque des avocats lundi, où tout est à sa place. Tout est toujours à sa place dans la bibliothèque puisque si ça n'est pas à sa place, c'est ailleurs, comme la lettre volée.

Donc là, nous pouvons raisonner en terme de manque, ça y est ou ça n'y est pas comme on raisonne, explique Freud, tout naturellement, dans la comparaison physique des corps. Tiens là, il n'y a rien ! C'est à la portée d'un enfant, c'est le cas de le dire.

Donc la lettre volée appartient à ce contexte, elle dit simplement : eh bien ce dont il s'agit est en fait dans un autre type d'espace et là, la lettre tourne telle qu'elle est habilement. Ah tiens d'ailleurs ! oui, habilement ! c'est ce que veut dire Sollers d'ailleurs, c'est l'habile, n'est-ce pas, c'est bien connu maintenant c'est un pseudonyme.

Donc il a voulu s'appeler Sollers, en latin, veut dire habile. C'est parce que tout à l'heure je vais en dire un mot.

Et donc là, habilement, le voleur, tenant compte du fait que la lettre a deux faces comme feuille de papier, tourne vers les regards une des faces de la lettre et il maquille cette face. Et donc il n'y a pas de meilleure façon de montrer dans quel type d'espace on est là tout de même, on est dans un espace où il y a les choses qui ont deux faces, un envers et un endroit, et on peut faire joujou avec l'envers et l'endroit.

Heureusement que la lettre n'a pas la structure d'un nœud parce que dans le nœud, on peut faire des considérations sur le retourné ou non, mais ça ne peut pas se cacher exactement de la même façon, n'est-ce pas.

Donc, la lettre volée, c'est une lettre bien gentille puisqu'elle a l'obligeance, quand elle n'est pas là, qu'on s'en aperçoit, elle laisse derrière elle sa place ; même si cette place est vide, c'est quand même la trace de la lettre. Au fond elle dit, enfin, j'ai dû sortir pour faire une course urgente. La lettre est dans l'escalier. Et d'ailleurs on la retrouve : eh bien la lettre a dit qu'elle était dans l'escalier, elle était dans la cheminée, enfin bon. C'est du même ordre, ça communique. D'ailleurs les cheminées servent souvent d'escalier, par exemple au père Noël. C'est un conte de Noël la lettre volée à côté de ce dont il s'agit. On pourrait raconter ça comme histoire pour les enfants : c'est l'histoire d'une lettre qui voulait voir du pays et qui dit au revoir la compagnie. Après, elle joue à cache-cache, elle se déguise et donc on ne la reconnaît pas, on la cherche partout, on ne la reconnaît pas jusqu'à ce qu'il y ait quelqu'un qui dise : ah c'est toi là ! Bon. Alors, on enlève le maquillage et il y a la lettre qui est là, qu'on a retrouvée. C'est l'histoire d'une petite lettre.

Voilà un conte.

Là, ça n'est pas ça.

C'est l'histoire d'une lettre qu'on ne sait pas qu'on ne l'a pas. Ça c'est beaucoup plus fort. C'est que c'est une lettre, au contraire, qui dit eh bien je suis là, où le problème ? Allez-y. C'est une lettre qui n'est pas partie, une lettre qui parle comme vous et moi. Et c'est à l'intérieur de ce qu'elle dit qu'il y a un escalier dérobé, et qu'on s'aperçoit que ça voulait dire une chose et qu'on n'entendait rien de l'autre message.

Pour ça, on peut dire : bien sûr c'est ce qui est supposé se passer dans l'expérience analytique puisque que ça veut dire quelque chose ces paroles et puis quand dans l'interprétation on fait valoir le mot qu'on peut former à partir des phonèmes qui indiquaient une autre signification c'est autre chose qui apparaît. C'est autre chose qui se fait entendre sans qu'il y ait eu manque,

c'est plus facile quand il y a le trou de mémoire, d'accord, là il y a un trou mais l'interprétation joue là où il n'y a pas de trou.

Et après tout cet exercice là, ça a prit la forme d'un exercice, bien avant Freud, le discours pour le vulgaire est ce qui pouvait passer auprès des vrais de vrais. Cet effet à l'époque c'était facile, dans la mesure où prévalait encore la notion aristocratique du savoir et donc : vous n'y avez pas droit ! pouvait être posé par le maître. Ce que fait Lacan, c'est la continuation de la même chose par d'autres moyens, c'est-à-dire à l'âge démocratique, où ce qui prévaut c'est la place publique.

Comment parler en secret dans la place publique, alors qu'on réclame la transparence et qu'il faut donner de la voix pour promouvoir le droit au secret. On en est à devoir défendre le droit au secret, le droit au secret était parfaitement reconnu dans l'Antiquité, ça permet de mesurer le progrès.

En effet, le droit au secret est ce qui nous reste, sans doute de plus précieux, enfin il ne faut pas le dire comme ça parce que c'est absolument inaudible alors que les tambours battent partout : transparence ! Transparence ! Transparence ! Dossiers, renseignements, informatisation, etc., qu'est-ce que vous avez à cacher ? J'ai tout à cacher.

Vous voyez, si je me laisse aller, je me fâche. Donc je n'ai rien à cacher, tout au moins.

Et donc, c'est déjà beaucoup de livrer ça après tout, que dans le Séminaire du *Sinthome*, il ne s'agit pas de la lettre volée, il s'agit de la lettre voilée, et pas voilée qu'on sache qu'elle est voilée, c'est pas la lettre sous burka, non, ça, enfin c'est une façon de s'habiller comme une autre. Ça dit : je me suis voilée. La lettre voilée dit bikini, c'est dit, c'est étalé, on fait les dessins, on refait les dessins et d'ailleurs Lacan a passionné tout un nombre de gens qui avaient pour lui beaucoup d'affection et ils se sont mis à faire des dessins et à penser qu'avec ça ils étaient entrés dans le dernier enseignement de Lacan. Et Lacan leur disait : faites ! Faites ! Faites ! Bon. C'est plus compliqué que ça, je plaisante.

Lacan cherchait aussi, mais pas comme Diogène, il ne cherchait pas un homme il cherchait un nœud. Donc, c'est vrai, il s'intéressait au dessin des nœuds.

Oui je peux vous dire ça quand même. Visiblement il cherchait un nœud qui serait aussi utile que ces petites machines là, dont le type de croisements, le nombre de croisements, les propriétés, etc., permettraient à la fois de supporter un certain nombre de fonctions, dont il avait l'idée, mais en même temps, par la configuration même, lui en donneraient une nouvelle.

C'est très clair qu'il a procédé comme ça, là. C'est qu'il a eu un peu l'idée de qui pouvait mettre ça en place avec trois termes, etc., et après avec ces quatre termes si on ne fait pas de permutation des termes entre eux mais on les fait seulement tourner, on obtient quatre configurations, parce que là c'est pas une [...], je l'ai expliqué la dernière fois, et ça lui a visiblement donné des idées. Et il est clair qu'il a cherché un nœud propice.

Donc, en effet, la recherche des nœuds, les gens qui l'ont aidé à chercher des nœuds, ça avait une valeur. Mais le nœud ce n'est pas la vérité, on ne tient pas dans la main la vérité de ce dont il s'agit simplement en maniant les nœuds.

Il voulait faire une découverte avec les nœuds, c'est certain, on peut se dire allons allons !, Lacan avec ses grosses ficelles, ses ciseaux, ses adhésifs, qu'il répandait ça autour de lui dans son bureau, quand il était à la campagne par terre, comme ça à chercher, c'est pas comme ça qu'on fait des mathématiques, oh, eh ! Il faut formaliser tout ça. Eh bien, il y a un fait qui prouve le contraire, c'est une erreur de le croire.

Alors ça, je l'ai appris il y a deux jours alors je vous livre quelque chose qui est tout frais, je l'ai appris d'un mathématicien qui m'avait parlé de ça

rapidement et à qui j'avais demandé des précisions mais moi-même je n'y repensais pas, un mathématicien qui se trouve être mon fils, et qui m'a adressé un mail il y a deux jours en me donnant toutes les références.

Alors il se trouve qu'à peu près au moment où Lacan trafiquait son nœud, eh bien il y avait à New York un amateur de nœuds - c'est à ne pas croire, qui était-ce ? Un avocat new-yorkais qui maniait des nœuds comme faisait Lacan, par terre avec des ficelles et il a réussi à montrer que deux nœuds que les mathématiciens croyaient différent étaient le même.

Il se trouve que juste avant le début du XX° siècle, en 1899, a été mise au point une table des nœuds, un répertoire des nœuds, qui a demandé la collaboration de deux mathématiciens, mais enfin celui qui en a eu l'initiative c'était Tait et donc c'est à cette table que les mathématiciens se réfèrent et ça a été un sport pendant un moment chez eux, pour les spécialistes, de montrer que il y avait des duplications de nœuds qui n'avaient pas été aperçues parce qu'ils n'ont pas l'air pareil avec leurs croisements dessus dessous, etc., On s'y trompe, eux aussi.

Donc c'était un sport que de trouver les duplications de nœuds dans la table de Tait et puis on croyait être arrivé au bout et cet avocat new-yorkais leur en a bouché un coin en montrant la dernière duplication de nœuds dans la table de Tait.

Ça n'est pas une fantaisie puisque il a publié sa découverte dans les *Prociedy* de *l'Americain Mathematical society*. Ça a été validé par les mathématiciens.

C'est le témoignage que j'ai trouvé bouleversant que quand Lacan visiblement était habité par l'ambition de trouver un nœud qui lui servirait à lui dans la psychanalyse mais sans doute derrière de trouver quelque chose de derrière les fagots qui n'avait pas été repéré, il n'était pas du tout sur une mauvaise voie.

Il y a encore beaucoup d'autres choses à dire sur Lacan et les nœuds, il était visiblement sur la piste d'exactement là où il fallait être. Mais ça vous le verrez par ailleurs.

Donc, simplement il y a un autre aspect où le dessin de nœuds n'est pas autre chose que le voile de ce dont il s'agit. C'est une façon de dire : regardez-là pendant qu'on fait passer inaperçu ce dont il s'agit.

Alors, c'est donc, au fond, un enseignement ésotérique. « Lacan, un enseignement ésotérique à l'âge démocratique ». Voilà ce qui convient très bien. D'ailleurs c'est vraiment l'époque. Les analystes, d'ailleurs, ont essayé, à un moment il fallait vraiment montrer patte blanche encore beaucoup plus qu'au Palais de justice pour pouvoir suivre des séminaires de psychanalyse, ils ont essayé de créer un effet ésotérique.

Et Lacan a été immensément critiqué de parler au tout-venant, lui-même d'ailleurs ne l'a fait que quand le milieu lui a manqué, il l'a fait à partir du moment où il s'est mis à enseigner dans les locaux de l'École Normale. Avant, à Sainte-Anne, c'était quand même plus confiné.

Les analystes ont aspiré à ça, c'est du genre savoir à ne pas mettre entre toutes les mains. Où est-ce qu'on en est là, c'est touchant. On ne peut pas à l'âge de l'université, de la démocratisation de l'université, à l'âge des médias, à l'âge de la sphère publique, il y avait là une incohérence qui n'a pas pu se soutenir.

Et donc le vrai qui a empêché l'entrée, c'est Lacan, en laissant entrer tout le monde. C'est le vrai qui s'est caché de telle façon qu'il était en pleine lumière ; comme on dit du diable, son tour le plus terrible est de faire croire qu'il n'existe pas.

Enfin où il voit tout ça Jacques-Alain Miller dans ce *Séminaire,* ça n'est dit nulle part comme ça, je ne vais surtout pas essayer de le démontrer.

Alors, finalement, ce petit appareil là, imaginez-vous, pourtant il a été construit à grands frais. Il en a fallu de l'huile de caboche, déjà pour comprendre comment ça fonctionne. Ah, vous avez beaucoup investi là-

dedans et puis du coup, comme ça vous a coûté d'apprendre ça, vous avez de l'affection pour la petite chose. Dit Lacan le seul savoir qui compte c'est celui qui coûte, le seul savoir qui vaut quelque chose, c'est celui pour lequel on a payé le prix, vous avez payé le prix. Donc vous avez investi y compris au sens psychanalytique.

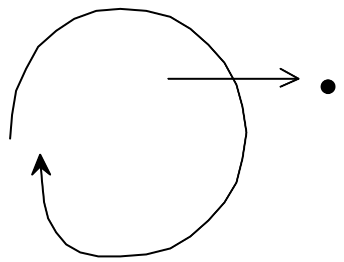
Le problème, c'est qu'il faut un petit peu la désinvestir. Il faut se distancier, un peu comme savent faire les avocats par rapport à la cause. C'est ça. Alors évidemment, comme il reste des adhérences, ça vous tord un peu. C'est comme ça : le thème du tordu apparaît une ou deux fois comme ça dans le texte du symptôme, ça apparaît même comme si de rien n'était avec le cigare de Lacan. Ah ! Ah ! Ah ! son cigare est tordu, oui, oui, le mot est là. Le « il est le tordu », a bien sûr une très grande importance dans tout ça.

Alors imaginez-vous que ce petit appareil, d'ailleurs, a fonctionné comme ça, comme un appareil à influencer, pour reprendre le titre de l'expression de Tausk, un appareil à influencer.

Et l'effort de Lacan dans le *Sinthome* c'est pour, comme on le conseille dans les réunions de cadre, de management, à partir des élucubrations de Cortabinsky, je crois, je cite de mémoire : penser hors de la boîte ; penser à partir d'un paradigme différent.

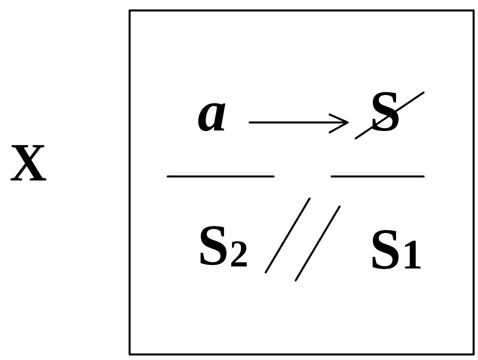
Mais ça c'est déjà produit d'ailleurs dans la psychanalyse, on emploie une expression, après tout, un peu mystique. Dans la psychanalyse on parle d'au-delà, on parle pas de l'au-delà, parce que là non quand même. Mais quand même on parle de au-delà, ça veut dire justement il y a des limites quelque part, et puis on passe au-delà, au-delà du principe de plaisir par exemple.

C'était déjà une opération qui ressemblait à ça, qu'au fond, enfin, il y a quelque chose, imaginez-vous comme ça, il y a quelque chose qui tourne rond comme ça, sous la règle du principe du plaisir. Donc il y a plusieurs versions, mais prenons celle-là, pas de nouveau, pas en faire trop, avoir une hygiène de vie régulière comme on dit aujourd'hui, et puis même on conseille, le dernier conseil très important : avoir toujours le même pattern de vie tous les jours se réveiller à la même heure, se coucher à la même heure, pas de grasses matinées pour rattraper, le dimanche, etc., avec ça vous vivrez comme ça pendant… et je me disais mon dieu, je suis un peu familier avec des à-coups, j'en suis loin d'atteindre à cette sagesse.



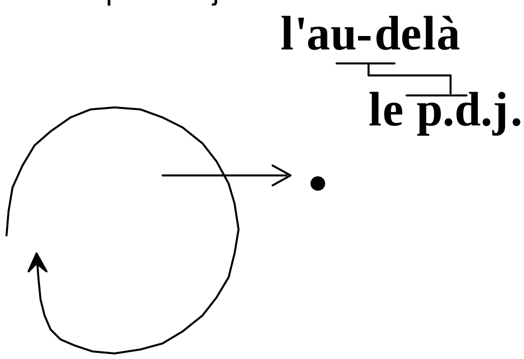
Donc voilà, il faut s'imaginer, et alors tout de même donc Freud partant de cette référence, de cette exigence, justement parce qu'il est parti de en-deçà du principe de plaisir, si je puis dire, s'est aperçu qu'il y avait quelque chose qui projetait à l'extérieur, il y avait quelque chose qui perturbait ce fonctionnement et qui obligeait à passer au-delà, qui passait au-delà et qu'il fallait suivre, ce qui passait au-delà.

Eh bien imaginez-vous cette petite machine à quoi j'ai simplement ajouté un carré, voilà que, finalement pour notre pensée, c'est du même ordre. Alors évidemment Lacan a aménagé, il ne faut pas confondre, ça ne tourne pas rond puisque là il y a une rupture, ça arrive et on peut le penser comme ça, mais là la connexion ne se fait pas. D'accord.



Mais enfin, il a bien vu que c'est ça qu'on allait ressasser, ça a mis un peu de temps, il a fallu que je l'explique à la population et puis ensuite c'est devenu la boîte à outils la plus solide, la plus familière de la soi-disant communauté psychanalytique en France. On a commencé à s'apercevoir que c'est une expression de l'ancien temps. Ça, c'est ce qui chez Freud s'appelle l'au-delà, c'est ce que Lacan a repris dans le Séminaire des *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, je crois que c'est le chapitre IV, l'opposition d'homéostase est du à […] et de la répétition, qui est la répétition d'un terme qui est évité, qui est supplémentaire, qui est réel lui, et le nom de ça chez Lacan, on peut dire le nom de l'au-delà chez Lacan, c'est le plus-de-jouir. Le p.d.j., mais le p.d.j. est précisément le vrai PDG du principe du plaisir.

Donc le nom d'au-delà se retrouve dans le plus-de-jouir.



H Répétition

Alors, qu'est-ce que ça veut dire penser hors de la boîte, en la matière ? Eh bien c'est penser à ce qu'il y avait avant ou ce qui y aurait sans la boîte.

Impossible ! Impossible ! Ce serait comme les spéculations sur l'origine du langage. Nous savons, par l'étude de l'histoire, des idées, nous le savons parce que Lacan l'a souligné après Lévi-Strauss, qu'une science du langage n'a pu vraiment s'établir, hors de spéculations mystico-fantastiques que lorsqu'on a dit la question de l'origine du langage ne sera pas posée et qu'on a pris le langage comme constituant un ordre propre et que ça ne serait jamais qu'avec les moyens du langage qu'on essayerait de saisir l'origine du langage et que ça ne donnerait lieu qu'à des spéculations, éventuellement belles, celle de Jean-Jacques Rousseau dans « L'essai sur l'origine des langues », qui avait été bien oublié, qui, je crois, n'avait pas été réédité depuis 1800 et quelques avant que je ne le réédite, à l'époque dans les *Cahiers pour l'analyse*, Jean-Jacques Rousseau, pas n'importe qui - spéculations d'une grande beauté - mais enfin qui ne sont des imaginations.

Alors qu'est-ce que vous venez nous demander à nous de sortir de la boîte, là ? C'est précisément parce que c'est coton que Lacan prend la main de Joyce, et j'avais commencé comme ça, Lacan prenant la main de Joyce comme Dante pour visiter l'enfer, le purgatoire et le paradis avait besoin de tenir la main de Virgile. Il faut, étant donné la torsion qu'il faut faire, avoir un guide, il faut avoir une aide.

Ah ! Voilà quelque chose qui apparaît une ou deux fois, trois fois, dans le Séminaire, le thème de l'aide. Qu'est-ce qui aide ? Lacan à un moment dit, enfin il dit, il laisse entendre que ce qui aide le plus, c'est l'aide contre, l'aide qui ne vous fait pas forcément du bien.

Ça se retrouve dans la Bible, ça commence tout de suite la difficulté pour Adam, alors Dieu lui invente une aide, et il est quand même très beau que ce soit repéré par un auditeur du Séminaire du *Sinthome* que dans la Bible traduite par M. Chouraqui, on a bien traduit que c'est une aide contre lui que Dieu lui donne en la personne de la femme.

Là, je ne vais pas essayer de perfectionner ma connaissance de l'hébreu, dont je savais reconnaître les caractères jadis, il faudrait que je demande exactement de quoi il s'agit mais enfin c'est assez parlant que visiblement, au lieu de traduire comme ça, les gens de bonne volonté se disent ça n'est pas possible que Dieu ait fait une chose pareille, ça n'est pas

possible que ce soit dans ses intentions.

La *Bible de Jérusalem*, qui est faite de A jusqu'à Z par les Dominicains, Jérusalem d'ailleurs qui est défendue en justice par mon avocat, c’est une rencontre, la *Bible de Jérusalem* ils ont dû se dire, j'imagine ça, l’assemblée des Dominicains se disant : une aide contre, la femme n’aide contre l'homme, l’homme a besoin de cette aide, vous êtes d'accord tous ! ça n'a été qu'une seule voix, certainement, oui l’homme a besoin de la femme, sauf les Dominicains et quelques autres. Et encore, enfin bon. Voyez, dès que je me laisse aller je persifle, ça c'est un trait très…. Donc, laissons ça.

Et donc la *Bible de Jérusalem* a traduit : Dieu a fourni à l'homme une aide qui l'assiste. C'est ce que permet de constater l'histoire du monde. Mais, bon, l’aide contre. Ça, ça revient deux, trois fois, mais c’est assez parlant.

Alors, pourquoi aller chercher Joyce comme aide ? Disons-le simplement, on va me dire après : mais comme vous tournez autour du pot ! Mais oui ! C’est de çà qu'il s'agit ! Je dis, je ne dis pas tout à fait, je montre un petit morceau, hop, comme un strip-tease ! Et là, vous me verrez pas, je ne vais pas effeuiller le *Séminaire,* je vais même rajouter quelques couches.

Pour être simple là, quand même, Joyce est affecté d'un symptôme, c'est ce que nous supposons, il est affecté d'un symptôme de l'ordre du pré-psychotique qui ne devient jamais psychotique, mais enfin, il ne faut pas faire de diagnostic, je dis ça pour qu'on l’oublie, c’est peut-être de l'ordre d'un petit murmure, dans les phrases, un petit moutonnement, un petit effet de moutonnement, de miroitement. Sa fille, elle, a écopé du truc, du complet, de la totale, lui, ce sont les franges du phénomène.

Il n’y a que les brutes qui pensent névrose, psychose, enfin, c'est vraiment la névrose à droite la psychose…, et je ne veux voir qu'une seule tête. Ça n'est pas comme ça ! Ça n’est pas comme ça, il ne faut pas avoir l'idée de ce classement dans ces termes.

Supposons Joyce affecté d'un symptôme. Il ne s'est pas fait soigner Joyce, il avait parfaitement connaissance qu’il y avait à Vienne un type costaud, il y en avait même un deuxième, Jung, très à la mode parmi les novateurs qui en plus, bon, on a tous les témoignages que Joyce, alors ça ne lui disait absolument rien. Ça n'est même pas, ça n'est certainement pas du transfert, ça n'est même pas du transfert négatif, c'est vraiment du mépris, ça existe. On s’imagine qu’il n’y a que transfert positif ou négatif, mais non il y a le mépris en plus.

Ah ! C’est une grande fonction, le mépris On n’en parle pas trop à l'âge démocratique, oh. Je n'entrerai pas trop d'ailleurs, moi-même, enfin je vous signale quand même, dans ce *Séminaire* que vous parcourez un certain nombre avec beaucoup d'assiduité, le Séminaire *Encore*, vous avez un petit passage où Lacan dit : Ce qui rassemble Marx et Lénine, Freud et moi-même, c'est le mépris et le reste ça nous fait ni chaud ni froid. Prenez ça au sérieux.

Alors moi, je vois du mépris de la part de Joyce pour les curateurs, enfin les thérapeutes, pardon ! Et lui, il s'est arrangé avec son affaire tout seul. Et d’ailleurs on sait, Lacan l’avait signalé, l'orgueil qui peut faire obstacle à entrer en analyse. Il le signale dans ses premiers textes, il le signale et je suppose qu’il en a eu l'expérience, lui, précisément, de ce que c'est que de courber la tête, en effet, il faut faire ça quand on fait cette demande d’aide. Et même dans le Séminaire il courbe la tête, même si on y retrouve sa jactance habituelle, à Lacan, mais.

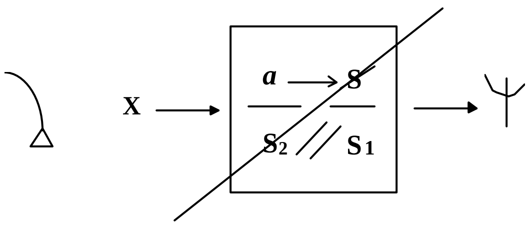
Alors Joyce, lui, il avait un problème, admettons, il y a tout lieu de l'admettre, eh bien il en a fait de la littérature, il s'en est arrangé pour en faire quelque chose.

S’il y a deux voies où on se dit, quand on constate qu'on est affecté d'un symptôme, où on commence à regarder les programmes de diététique, bon il faut cinq légumes par jour, et puis

il faut aller se coucher toujours à la même heure, se réveiller toujours à la même heure, etc., il ne faut pas fumer, il faut faire du sport, enfin, vous savez le complet et puis chaque jour maintenant on en ajoute.

Alors ou vous faites ça, est-ce que je viens de critiquer ça ? ou, avec ce qui n'est pas conforme à ça, vous en faites quelque chose. Eh bien ça a été la voie de Joyce, et il ne s'est pas occupé de déchiffrer son symptôme, lui, il a préféré, si j'ose dire, le chiffrer autrement.

On peut représenter ça de cette façon là, la question qui se posait à Lacan justement à partir de là.



Si on sort de la boîte on se dit : voilà, il y a quelque chose avant, le grand X, ça passe dans cette boîte, ne nous occupons pas des détails, dans cette boîte noire, comme nous disions il y a peu, l'année dernière je crois, et, là, le résultat, on le connaît, le résultat c'est les concepts fondamentaux de la psychanalyse ; le résultat, disons, c'est tout ce qui fait la beauté, la grandeur et l'étendue du psy : les interprétations, l'inconscient, le transfert, la pulsion, enfin tout notre monde qui tient à ce qu'il y a un certain mixte que nous supposons - nous ne connaissons pas davantage - dans les graphes de Lacan après tout c'était le petit delta de la première flèche n'est-ce pas.

Il y a un mixte. On fait opérer la machine et on obtient ce que nous connaissons bien. C'est d'ailleurs quelque chose qu'on peut étendre au-delà, on pourrait dire, n'est-ce pas que, d'une façon générale, nous allons partir de ce qui est notre monde, le monde même à chacun, le monde qui est commun à plusieurs, un monde, le monde de l'expérience vivante comme disent les philosophes, qu'ils essayent de retrouver. Le monde où, comme dit Saint-Augustin : le dieu, nous vivons, nous sentons, nous respirons en Dieu, dit-il. Eh bien voilà c'est un monde. C'est même le monde qui a essayé de saisir d'une autre façon un allemand, comme dit Lacan, du sinthome, un allemand, avec le *Im der welt zein*, l'être dans le monde.

M

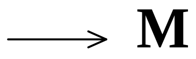
Alors ne convoquons pas ça, ça pourrait compliquer les choses mais créons un symbole pour ça, je ne sais pas, le grand M. Le grand M pour, même si le monde ça vous trouble, disons un autre mot, enfin le *mondo*. Je dis *mondo* parce que ça donne *mondodo*. Le *mondodo,* si vous voulez, c'est le monde qui nous permet justement, où on peut nous dire : couchez-vous toujours à la même heure, réveillez-vous à la même heure c'est-à-dire continuez à dormir tout le temps sous le régime du principe du plaisir et même avec les troubles du principe du plaisir, tout ça rentre dedans.

Donc ça, voyez, c'est un concept extrêmement large et flexible. Mais on y ajoute quelque chose quand on dit : ça c'est déjà un résultat, ça ne s'arrête pas là, c'est pas une expérience originaire comme disent les philosophes, enfin, c'est que quand ils ont été suffoqués par le discours de Hegel qui ramenait absolument toute l'histoire de la pensée et du monde pour le moindre fétu de paille, ils ont ouvert les fenêtres, ils ont balancé tout ça, c'était le mot d'ordre de Husserl : retour aux choses mêmes. Essayons de tout oublier et de nous dire : qu'est-ce que voir ? Qu'est-ce que sentir ? Qu'est-ce que penser, en dehors de toute ces élaborations superfétatoires.

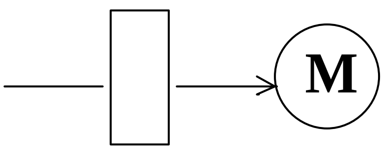
Donc, c'était assez beau, c'était un grand souffle d'air, c'était la phénoménologie de Husserl qui a inspiré beaucoup choses au XX° siècle, bien sûr : plus d'histoire, le sens originaire de toute chose, voyons-le, saisissons-le au moment où il se

constitue et donc l'idée de passer en dessous toutes les formations de la culture pour retrouver, essayer de trouver le langage pour décrire ce que, dans ses textes de la fin, il appelait le *Lebenswelt* : le monde de la vie.

Mais c'est le présent vivant.

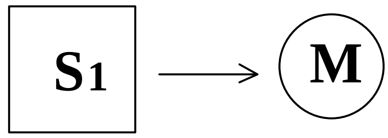


Alors évidemment, nous, nous abordons ça d'une façon toute différente dans la psychanalyse, nous disons : quand il y a comme ça, à différents étages des *mondodo* c'est qu'il y a toujours, finalement, une machine derrière qui met ça en place, qui le met en scène ; ça n'est pas originaire, il y a une causalité qui opère, une articulation derrière, mais quel nom lui donner ? - il y a une axiomatique, il y a un certain nombre de principes qui opèrent à l'insu du sujet et qui mettent en scène cette expérience, éventuellement on peut l'appeler le fantasme, que Lacan définissait déjà dans « La Direction de la cure », si mon souvenir est bon, comme la machine originale qui met en scène le sujet - je cite de mémoire mais j'en ai la mémoire puisque j'étais ravi, à l'époque, je découvrais ça, j'adorais ça.



Finalement, ce que j'appelle ici - comment je vais l'appeler ? - la machine du *mondodo*, je ne reprendrais pas ça, il y a une fonction qui est la machine du *mondodo* qui est aussi bien l'axiomatique, le fantasme, qui est aussi ce Lacan a appelé discours et qui est, la machine qui met en scène, met en place le *mondodo*.

Alors là ça n'est pas très complexe, le schéma du discours, on peut bien sûr, si on prend une axiomatique formalisée pour un système logique ou mathématique, c'est beaucoup plus long, beaucoup plus complexe mais le principe est le même.

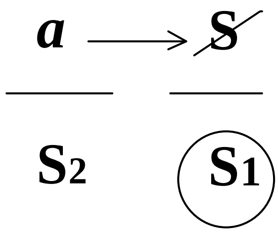


Simplifions encore davantage. On pourrait dire, comme ça, foncièrement c'est un S_1, foncièrement c'est un signifiant-maître. Dans la valeur que je vous avais, qui m'a semblé, fait découvrir, quand nous en avions parlé, à propos, ça doit être le dernier chapitre ou un des chapitres assez avancés dans *l'Envers de la psychanalyse*, dans un dialogue avec Éric Laurent, je fais remarquer que le signifiant-maître, Lacan disait en toutes lettres : c'est ce qui rend lisible. C'est la même chose, il ne fait que redire ce qu'il disait déjà dans « Fonction et champ la parole et du langage », à savoir que c'est la ponctuation qui rend un texte lisible. C'est ce que dit après tout : chacun voit midi à sa fenêtre, bon eh bien c'est le midi, c'est le midi du *mondodo*, ça tient parfaitement.

Et donc c'est ce qui vous rend lisible et sensible, c'est le principe de votre expérience même la plus immédiate. Et ce qui fait qu'en effet, c'est ce qu'on suppose, bien sûr, c'est ce qui fait que les uns aiment les épinards et les autres pas, pour simplifier. C'est le principe qui organise y compris votre sensibilité, c'est votre rythme de vie : j'ai besoin de douze heures de sommeil sans ça je ne peux rien faire. Bon, d'accord, douze heures de sommeil, vous ne pouvez déjà plus faire grand-chose non plus (*rires*). Passons.

Alors, est-ce que vous me suivez là ? Est-ce que je suis assez simple et assez parlant pour que vous me suiviez, vous voyez comme j'ai besoin que vous me suiviez, je m'en rends compte puisque je passe ce temps sur ces choses simples pour les mettre bien en forme.

Alors vous avez compris. J'aurais pas dû déjà faire ça.



Quand vous reprenez le schéma bien connu du discours analytique selon Lacan, quel est son produit fini, qu'est-ce qui sort des chaînes ? Ce qui sort des chaînes c'est du S_1, c'est du signifiant-maître, c'est le votre, mais si on dit, si Lacan dit c'est le discours du maître, c'est le discours de l'université, il sort ce qui est en rapport avec cet ensemble.

Ce qui distingue le discours analytique c'est qu'il est spécialiste du S_1, il est spécialiste ; Socrate était en effet une sorte de spécialiste comme ça ; enfin lui, il se donnait beaucoup plus de peine qu'un analyste, il posait des questions, il posait des questions, etc., pour faire cracher finalement à l'Autre ce à quoi il s'en remettait pour penser ceci ou cela, pour obtenir le fond de la bouteille.

Et après, il avait d'abord le tort de faire ça gratis, ce qui a évidemment suscité contre lui une grande animosité, il faisait la charité quand même, Socrate, et comme dit Lacan quand il y a charité il y a les contrecoups agressifs de la charité, il a écopé, il a écopé la coupe, la ciguë, ça ne pardonne pas.

Ça n'est pas prudent de faire des choses comme ça, il ne faut pas se mettre à faire cracher aux gens leur S_1 sans leur faire croire que c'est un travail tellement dur qu'il faut qu'il soit grassement rémunéré, auquel cas on peut leur en vouloir de ça, mais beaucoup moins, beaucoup moins. Donc c'est la spécialité de la psychanalyse.

La spécialité de la psychanalyse c'est : arrive quelqu'un disons que son *mondodo* empêche de dormir. Ça n'est pas conforme à l'essence du *mondodo* qui doit au contraire vous permettre de pioncer à la fois vos douze heures réglementaires et ensuite de continuer à dormir les yeux ouverts.

Donc quand on est encombré d'un *mondodo* qui réveille on va chez le psychanalyste qui dit : ça n'est rien je vais vous arranger ça, et qui s'arrange pour retrouver la pièce qui tient la machine, le signifiant-maître et disons qui est ce à partir de quoi tous les discours opèrent, qui est, enfin je ne connais pas bien les moteurs, enfin l'arbre, enfin quelque chose qui est la pièce essentielle, pas le carburant, qui est le, mais enfin le pivot de l'ensemble.

Et ça marche, ça marche beaucoup mieux que les TCC où on croit que le S_1 de tout le monde, c'est le même, c'est le maître, donc, le thérapeute avale le maître et puis il enjoint, il commande. À l'âge démocratique il faut qu'il fasse un peu plus gaffe, donc il dit : vous devez vous commander à vous-même, pensez à ci, faites comme ça, etc.. Donc il donne des conseils peu pressants, il ne fait pas de la coercition pure et simple, sauf dans les coins, il pratique par ce que j'appelais auto-coercition induite, ça s'appelle TCC.

Le psychanalyste est beaucoup plus rusé, ça invite au contraire à faire comme on veut, à dire ce qu'on veut, dans les temps donnés, enfin, ou retirés, bon, et puis à la fin, supposément, le sujet dégorge son S_1, l'arête de poisson, quoi.

Donc le sujet se tape lui-même dans le dos, et il y a l'os, je l'ai appelé une fois l'os, d'ailleurs Lacan lui-même a appelé l'objet petit *a* l'*osujet*, voilà. C'est une représentation qui n'est pas ragoûtante, je suis d'accord, mais nous ne sommes pas là pour célébrer la psychanalyse.

Et alors, donc ça marche, oh là là !, si je continue comme on y est pour longtemps, mais c'est bien, pas à pas ça vaut la peine, si vous voulez.

Donc les psychanalystes ont fait ça même avec des discours constitués ou avec des œuvres, avec leur idée on va taper comme ça sur le dos du volume, enfin, du texte et puis à la fin on aura le S_1. Pour Lacan, ça ne marche absolument pas comme ça, il n'avait absolument pas l'idée qu'à partir

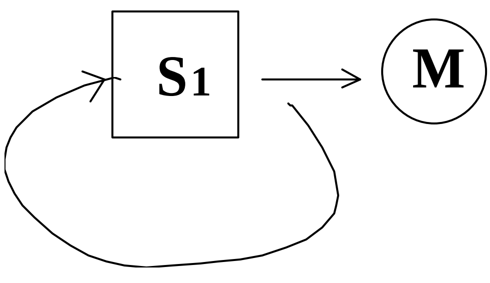
d'œuvres, on peut faire l'opération analytique. Il n'a jamais fait de psychanalyse appliquée, le moins du monde, et certainement pas appliquée à la littérature.

Le conte de Poe, il ne s'est pas lancé dans des élucubrations là-dessus, il a au contraire pris ce conte comme, il l'a mis dans sa machine, il a expliqué que c'était une machine extrêmement puissante pour comprendre les choses, c'est ce qu'il appelait, il l'a prit comme apologue, c'est-à-dire comme une petite articulation en réduction qui permet de mettre en place un certain nombre de fonctions, il n'a pas du tout analysé...

Alors, je vais quand même arriver à ça mais ça vaut la peine, y arriver bien frais.

Dans la psychanalyse, donc, c'est le spécialiste de faire cracher le S_1. Ah ! où est la psychanalyse elle-même ? Qu'en est-il ? La psychanalyse est elle-même un discours. Donc il faudrait voir à mettre en question ce qui est le signifiant-maître de la psychanalyse elle-même, ou l'essaim de signifiants-maître comme Lacan imageait. C'est pour ça qu'il pose la question du Nom-du-Père dans le *Sinthome*, etc., il pose la question de tout ce qui, dans la psychanalyse, sert de S_1.

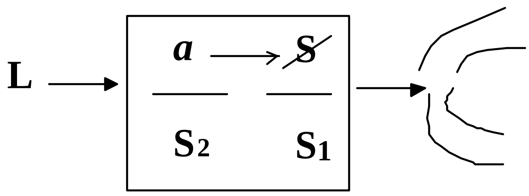
Eh bien c'est très compliqué, ce que j'appelais la torsion c'est ça, c'est que le signifiant-maître il est fait pour gouverner le *mondodo*, le *mondodo* de la psychanalyse, comment vous allez arriver à le considérer lui-même.



Est-ce que vous arrivez à le considérer sans présupposé ? C'est impossible, sauf à s'appuyer sur un Autre et nous redécouvrons ici la nécessité de Joyce, pour permettre à la psychanalyse de considérer son propre S_1, de considérer, d'avoir une perspective sur ce à partir de quoi il opère.

Alors ça c'est pas la même chose que la recherche des fondements. Les fondements, nous les avons dans la matrice du discours, pour aller vite. Là c'est un point de vue, enfin, qui soit de l'extérieur, et qui - évidemment ça donne un profond malaise aux autres qui se disent mais qui me considère là, d'où vient ce regard, d'où me regardes-tu ?

Alors Lacan est allé chercher la littérature. Mais enfin la littérature, ça a plutôt été la chair à pâtée de la psychanalyse, jusqu'alors.

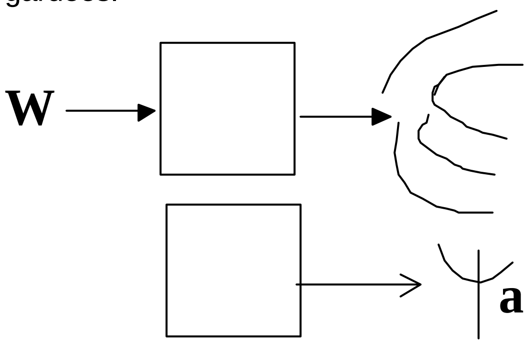


Ça veut dire jusqu'à présent, il s'en servait plutôt comme ça : on mettait de la littérature à la faire passer à la boîte noire de la psychanalyse et ça sortait avec des belles analyses, les écrivains qui étaient tombés dans le bassin en bas âge, Valéry par exemple était tombé dans le bassin je ne sais plus d'où et c'est pour ça qu'après il ne rêvait dans sa poésie que de caresses, de noyade, de naïades. La « Jeune Parque », c'est parce qu'il était tombé, sa maman l'avait laissé tomber ou la bonne l'avait laissé tomber dans le bassin. D'ailleurs, enfin comme histoire, comme conte à dormir debout ou couché, ce plouf de Valéry comme principe de tout Valéry, voilà à quoi la littérature a servi, pendant…, d'ailleurs c'est pas forcément les analystes qui faisaient ça, c'était des amateurs, comme l'avocat new-yorkais.

Alors évidemment, choisir Joyce c'est très spécial, parce que Joyce lui-même s'est porté aux limites de la littérature, parce que Joyce lui-même

s'est posé la question de savoir à partir de quoi la littérature était faite.

Donc ça n’est pas simplement le secours de la littérature que demande Lacan, c’est que ce qu'il a donné - pour simplifier bien sûr - avec sa dernière œuvre, qui a été 20 ans sur le métier, il appelait ça le *work in progress*, si vous vous souvenez, et on lui disait quand est-ce que ça va sortir ? comme moi pour les Séminaires, toutes proportions gardées.



Ce qu'il a donné avec *Finnigans Wake*, que j’écris là avec ce W qui est l’envers du *mondodo*, c’est justement ce dont on peut se dire que c'est une sorte de matière première de tous les échos qui peuvent traverser la matière verbale, qui peuvent traverser la langue et que, passant dans une certaine machine, eh bien ça ressort en beaux volumes bien reliés, ça ressort en belles histoires avec des personnages, ça ressort en phrases harmonieuses : pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? Ça ressort en poèmes, ça ressort en belles choses, ça ressort en histoires : il était une fois le petit Poucet, etc., ça ressort dans […].

Bon, il faut que je me […], bon.

Ça ressort dans tout ce qui se trouve d'ailleurs mêlés dans *Finnigans Wake* et qui parfois donne le sentiment que ça a été écrit par les fameux singes dactylographes. Vous savez ce dont on parle : combien faudra-t-il de machines à écrire et de singes qui tapent n’importe comment pour obtenir *l’Odyssée* comme résultat ! Ça a été posé comme question. On a l’impression *Finnigans Wake* que parfois c'est un des exemplaires pas tout à fait aboutis, encore un effort Joyce, encore un effort pour nous donner *Ulysse*, c’est pour ça que j’ai parlé de *l’Odyssée* et qu’on a là comme, ce que j'appellerais en mêlant Lacan et Barthes, d'ailleurs ce méli-mélo convient à *Finnigans Wake*, comme disait Lacan/Barthes, c'est le bruissement de lalangue.

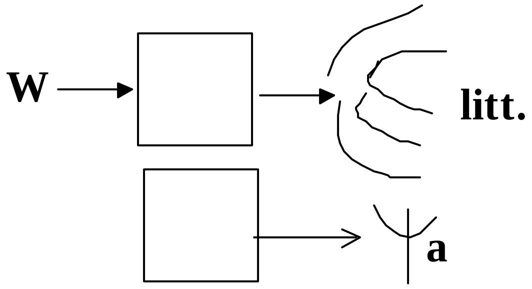
Il nous donne quelque chose du murmure qui est dans le discours et de toutes ces voix de tous ceux qui ont écrit. Bien sûr c’est l’époque, c’est contemporain tout ça, aussi bien, de la Bibliothèque de Babel de Borges qui continue d’écrire apparemment d'une façon, bien sûr, beaucoup plus classique.

Mais les sentiments, tout ça montent, le flot de ce qui a été dit, les masses signifiantes depuis l'origine de l'humanité comme ça. Tout ce discours, tout de ce grand murmure dont même à sa façon Foucault parlait *Une histoire de la folie*.

Il y a eu un moment cette recherche même. Kubrick, dans *2001…*, tellement singulier, et au début il filme les hommes des cavernes, le premier usage, enfin, une fiction, le premier usage d’une arme.

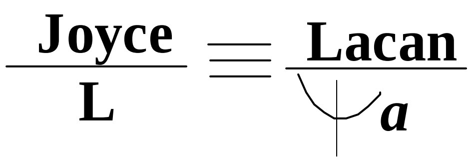
Il y a eu ça à un moment dans le XX° siècle, ce sentiment de la masse accumulée, le côté épigonal de l’épigone où nous étions. Le grand murmure qui est autre chose que le mur du langage, ça n’est pas le mur du langage qui va nous séparer de la personne russe qui vient et vous vous ne savez pas parler le russe, si elle ne savait pas parler le français il y aurait un mur. Là c'est pas le mur, c'est le murmure et le murmure c'est : là tout communique, tout se traverse.

Alors, précisément ce que Joyce a accomplit pour la littérature, c'est-à-dire de donner une idée de ce à partir de quoi ça opère, ce à partir de quoi, au fond, la littérature apparaît comme produit fini, elle apparaît de ce côté-là, n'est-ce pas.



Eh bien la tentative de Lacan, c'est aussi de mettre la psychanalyse à droite de quelque chose, qu'elle soit le résultat, de quoi est-elle le résultat, de donner une idée de ça.

Et donc le Séminaire du *Symptôme,* si on essaye justement d'en donner la boîte noire, moi ce que je mettrais dans la boîte noire – pas pour terminer là-dessus - je mettrais dans la boîte simplement cette équivalence, c'est que ce que Joyce est à la littérature équivalent à ce que Lacan veut être à la psychanalyse.



Nous donner le *Finnigans Wake* de la psychanalyse et c'est ça le sinthome, c'est le *Finnigans Wake* de la psychanalyse. Et c'est en quoi dans le Séminaire du *Sinthome* Joyce est le modèle, le paradigme, l'exemple à suivre pour sortir de *mondodo.*

Ça, ça a beaucoup occupé Lacan et j'en avais fait jadis dans mes premiers pas rapprochés de la pratique analytique ce que j'avais distingué comme le thème du réveil.

C'est ça qui occupe Joyce, *Finnigans Wake*, le mot réveil c'est *Wake*, quand on dit réveillez-vous en anglais c'est *Wake up* et donc quand Lacan dans les *Autres écrits* dit : Joyce - et je vous l'ai cité - Joyce voulait sans doute réveiller la littérature mais la réveiller c'est peut-être le signe qu'il en voulait la fin. Et qu'est-ce qu'il y a avant *Wake* ? *Finn*, *Finnigans*, c'est il reprend là, il fait une variation que personne…, sur le titre de *Finnigans Wake*.

Et donc ce qui l'occupe, ce qui l'occupait Lacan, et d'ailleurs ce n'est pas le seul, c'est ce que les sagesses ont toujours cherchées partout, enfin pas toutes les sagesses, non, il y a des sagesses […], celles du principe du plaisir, enfin on dit la fameuse hygiène de vie là, mais les sagesses sérieuses si je puis dire. Elles ont toujours cherché, ce que j'appellerais, comme Lacan parle de seconde mort elles ont toujours cherché le second réveil, parce que le premier est celui quand le réveil sonne et hop, on émerge, plus ou moins, enfin si on n'a pas la gueule de bois, là où on émerge, comme Lacan le dit dans le Séminaire XI, précisément quand il parle d'homéostase et répétition, et qu'il reprend le rêve de « Père, ne vois-tu pas que je brûle », on se réveille pour continuer de dormir, enfin, quand le cauchemar vous a conduit jusqu'à un certain point et qu'on ne peut pas passer au-delà, on se rejette et qu'il s'agit, le rêve, il est là pour protéger le sommeil, et il continue de le protéger même quand il vous réveille, c'est-à-dire quand vous allez vous réveiller du second réveil dans le rêve, à ce moment-là il vous permet de continuer de dormir en vous projetant dans la veille, où vous allez errer comme les zombies que nous sommes.

Et donc, la recherche est celle, foncièrement, du second réveil, d'un réveil qui serait au-delà du réveil qui n'est que la continuation du sommeil sous d'autres formes. D'ailleurs c'est la seule chose à quoi tous ces programmes, ces régimes vous invitent, ils vous invitent, ils vous donnent les moyens de continuer de dormir sous une autre forme.

Et d'ailleurs il y a quelqu'un qui a très bien vu ça, c'était ce si beau titre que Kubrick a mis à son dernier film *Eyes Wide Shut*, les yeux grands fermés. Mais ce qu'il faut comprendre, bien sûr, c'est que les yeux grands fermés, c'est tous ces yeux grands ouverts.

C'est ça la lettre voilée, c'était précisément elle est voilée par l'évidence, et qu'enfin, il faut savoir les fermer d'une certaine façon pour voir ce

dont il s'agit et c'est pour ça qu'il y a un certain, il peut y avoir parfois des échos, des résonances qui paraissent ésotériques et mystiques dans le Séminaire du *Sinthome*, parce que, en effet, il s'avance dans la voie que j'appelais là du second réveil et où notre vie de veille apparaît une vie *Eyes Wide Shut*.

Eh bien je continuerai ce délicat, cette délicate exploration la semaine prochaine, après avoir vu ce que je pouvais confier aux jeunes avocats sur le crime.

Fin du *Cours VIII* de Jacques-Alain Miller du 26 janvier 2005.

Orientation lacanienne III, 7.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Neuvième séance du *Cours*

(mercredi 2 février 2005)

IX

Oui, je suis tenu par l'heure à laquelle je commence habituellement d'attendre 14 heures. Ça me donne l'occasion de signaler, si par hasard ça vous a échappé, que samedi de 14 à 19 heures non-stop, je présiderais le septième Forum des psys, à la Maison de la Mutualité, rue Saint-Victor à Paris, sur le thème du « Droit au secret : Un enjeu dans le nouveau siècle » qui reste le titre, le thème de ce colloque, mais évidemment il y aura une incidence de la conjoncture qui amène les pouvoirs publics à lancer ce qu'ils appellent un Plan de santé mentale. Le vocabulaire date un peu, ce sera un long travail que de le faire changer, n'est-ce pas.

Un plan qui est attendu, semble-t-il, par l'opinion, à la suite des incidents qui ont défrayé la chronique : crime spectaculaire à l'hôpital de Pau, suivi d'un autre et dans la foulée de l'émotion populaire le pouvoir exécutif se sent tenu de montrer qu'il est attentif et qu'il a des réponses.

Ce sera donc sous la forme d'un plan qui est d'ailleurs d'autant plus attendu que, alors que j'ai diffusé hier un certain nombre qui sont inscrits sur les listes du Forum des psys, que cette conférence de presse aura lieu le samedi à 10 heures qui était l'information qui m'avait été officiellement communiquée, cette conférence de presse est avancée à vendredi 10 heures, je le diffuserai avant de sortir de ce Cours, elle est avancée à vendredi 10 heures, la conférence de presse, parce qu'elle va être diffusée, télévisée en direct sur une chaîne qui s'appelle LCI.

D'ailleurs une publication que vous connaissez, je crois, un certain nombre, *le Nouvel Âne*, sera représentée comme c'est normal à cette conférence de presse.

Moi-même je m'y rendrais, pour voir, le bébé nouvellement accouché et nous aurons l'occasion de peser le bébé au Forum des psys puisque le ministre de la Santé nous fait l'honneur de s'y rendre ; pour clôturer cette manifestation il prononcera un discours.

J'ai déjà eu l'occasion de saluer par écrit la vaillance de ce ministre qui ne s'est pas laisser détourner par une mauvaise réputation que nous pouvions avoir, au moins dans certains cercles gouvernementaux au moins de l'administration et, impavide, on se rend auprès de nous et je crois que j'ai déjà salué ce geste et ceux qui viendront à ce Forum auront l'occasion de lui marquer pour ce geste, leur appréciation, leur reconnaissance. Évidemment, la lecture du travail reste libre.

Comme ce ministre est un homme intelligent, je suppose que si son Plan devait nous faire crier, il ne viendrait pas lui-même, il ne descendrait pas lui-même dans la fosse aux lions que nous serions alors devenus. Ça doit plutôt être conçu pour qu'on manifeste notre véritable nature qui est celle d'agneau.

En tout cas ce sera un moment, rare, et même unique, je m'y prépare en dormant un peu plus que d'habitude, pour être bien frais pendant les cinq heures où je devrais faire le Monsieur loyal de ce Forum.

Alors la dernière fois, sur ma lancée, je vous ai présenté une certaine vision du Séminaire du *Sinthome*, il m'a paru d'ailleurs que j'avais atteint là mon optimum.

Ce qui fait que le lendemain matin j'ai rédigé une présentation de ce Séminaire qu'on me demandait depuis

quelques jours aux éditions du Seuil, ils ont besoin de papiers à envoyer aux libraires, je suppose aux journalistes, pour marquer la parution de ce livre qui sera en librairie le 4 mars, c'est demain. J'attends d'ailleurs les secondes épreuves pour aujourd'hui même, je les trouverais vraisemblablement au retour de ce Cours.

Ce qui me permettra d'ailleurs d'y ajouter certains renseignements que j'ai obtenus depuis mon appel de la dernière fois quand j'ai signalé que je n'avais pas fait les recherches qui convenaient sur un mot hébreu, il a suffit que je fasse savoir ce manque pour que je sois exaucé, non pas directement par une divinité, mais par un émissaire qui s'est trouvé être mon collègue Stavy, qui s'est montré une véritable mine sur cette question et donc j'ai pu déjà, je crois, dans ce que j'ai envoyé, l'intégrer ; je vérifierai ça tout à l'heure.

Alors, puisque la présentation que j'ai donnée de ce Séminaire est tout à fait dans…, je l'ai rédigée brève, sur la lancée de ce que je vous ai dit la dernière fois. Je commencerai par-là, par vous lire cette présentation. Vous y reconnaîtrez le condensé de ce que j'ai dit à un moment la dernière fois.

« Dix fois - en fait c'est onze, c'est onze parce que il y a eu onze séances du Séminaire du *Sinthome* et il y en a une, où le docteur Lacan avait donné essentiellement la parole à Jacques Aubert, j'ai donc placé ça en complément de la séance précédente et l'exposé de Jacques Aubert dans les annexes du Séminaire, donc j'ai dit 10 fois. J'aurai pu dire onze fois, mais enfin 10 fois.

« Dix fois un vieillard aux cheveux blancs paraît sur la scène. Dix fois souffle et soupire. Dix fois dessine lentement d'étranges arabesques multicolores qui se nouent entre elles et aux méandres et volutes de sa parole tour à tour embarrassée et déliée. Ils sont une foule à contempler médusés l'homme-énigme et à recevoir l'*ipse dixit* en espérant une illumination qui se fait attendre. »

Ipse dixit on sait ce que ça veut dire ? C'est pas clair ? C'est fou ça. C'est *magistere dixit*, c'est le maître l'a dit, *ipse* c'est lui-même, lui-même l'a dit. Là, j'ai pas cru nécessaire de mettre la traduction. Mais enfin ça participe du mystère. Après je mets la traduction quand je mets du latin.

Non lucet – *lucet*, pas sucette par exemple – *non lucet*, il ne fait pas clair là-dedans. Oui, enfin, il y aurait beaucoup de choses à dire sur le *non lucet*, que j'aurais pu dire si je m'en étais souvenus exactement, il y a un jeu de mots en latin entre *lucus* et *lucet*. *Lucus* c'est le petit bois et donc c'est un petit bois où il fait sombre, donc il y a quelque part un jeu de mots entre *lucus* et *lucet*, bon je ne l'ai pas retrouvé, peut-être qu'en faisant appel ici on me le retrouvera mais enfin je ne suis pas sûr que les dieux de l'Olympe aient des émissaires aussi efficaces que Jéhovah. Enfin, il y a des […] «*Non lucet* il ne fait pas clair là-dedans et les Théodore cherchent des allumettes.

Pourtant se disent-ils, *quicumque*, *in sua arte perito* credindomestre. Qui a prouvé être habile en son art mérite créance.

Donc c'est la situation où on est par rapport à Lacan, même quand on comprend pas on se dit, - enfin, quand on est bien disposé - faisons confiance, il la mérite pour le passé.

« À partir de quand quelqu'un est-il fou ? le maître lui-même pose la question. » C'est dans le *Sinthome*. Et après il restreint ça à la question : Joyce était-il fou ? Mais il regarde tout ça en face Lacan. « C'était jadis, c'était les Mystères de Paris il y a 30 ans. Tel Dante prenant la main de Virgile pour s'avancer dans les cercles de l'enfer, Lacan prenait celle de James Joyce, l'illisible Irlandais, et à la suite de ce fluet commandeur des incroyants entrait d'un pas lourd et trébuchant dans la zone incandescente où brûlent et se tordent femme-symptôme et homme-ravage.

Une troupe équivoque l'assistait cahin-caha. Son gendre - nommé deux fois dans le Séminaire - un écrivain ébouriffé, alors tout jeune et tout aussi

illisible – on aura reconnu Philippe Sollers, évoqué dès l'entrée de ce Séminaire - deux mathématiciens dialoguant, les chers Soury et Thomé - et un professeur lyonnais attestant le sérieux de toute l'affaire, Jacques Aubert, dont Lacan signale le mérite qu'il a, depuis Lyon, à le fournir en littérature joycienne.

Jacques Aubert est l'inventeur de ce Séminaire puisque c’est lui qui a mis Lacan sur cette voie là, comme Lacan lui en rend un hommage, d'ailleurs mitigé, puisque ça l’a mis aussi, Lacan, à la torture. Donc il en remercie Jacques Aubert mais ça n'est pas sans cette réserve qu’il l’a aussi tiré par-là. Quelques *pasiphae* discrètes s'employaient derrière le rideau. Là je reste discret.

Riez braves gens ! Je vous en prie. Moquez-vous - bien sûr c'est la réaction normale qu'on peut attendre de la population médiatique. Je vous en prie, moquez-vous, notre illusion comique est là pour ça.

Ah ! je dis illusion comique, ça m’est l’occasion de vous signaler une représentation tout à fait exceptionnelle, une mise en scène bouleversante de la pièce de Corneille qui porte ce titre *L’Illusion comique*, et qui a lieu actuellement à Gennevilliers, je pense que ça n’est pas terminé encore, je l’espère pour vous. Vous avez encore jusqu'au 6 pour aller à Gennevilliers voir *L’Illusion comique*

- C’est complet.

Vous avez jusqu'au 6 février pour vous battre un peu, pour voir *L’Illusion comique* dans une mise en scène de notre amie Brigitte Jacques. Mais enfin ce n'est pas parce que c’est une amie que je le dit, je ne fais pas souvent des annonces mais *L’Illusion comique* est une pièce que j'aime beaucoup, dont j'ai vu beaucoup de mises en scène, j’étais resté sur celle, admirable, de Strehler à la Comédie-Française, il n'y a pas très longtemps - qui reste très belle - mais celle-ci va au-delà, celle-ci est vraiment sublime, avec des moyens beaucoup plus restreints que ceux dont disposait Strehler.

En plus je ne vais pas en parler parce que sans ça, je ne vais pas en parler là dans le détail mais en plus un certain nombre d'entre vous, étudiants, auditeurs du Département de psychanalyse ont pu suivre les cours de François Regnault, ça leur manque certainement puisque les règles de la fonction publique ont fait qu'en pleine vigueur intellectuelle, physique et morale, il a été mis à la retraite, eh bien on le retrouve là sur scène jouer le rôle du magicien de *L'Illusion comique* et ça vaut vraiment la peine d’être vu.

Notre illusion comique est là pour ça. « Ainsi ne saurez-vous rien de ce qui se déroule sous vos yeux écarquillés, la mise en question la plus méditée, la plus lucide, la plus intrépide, de l’art sans pareil que Freud inventa et que l'on connaît sous le pseudonyme de psychanalyste.

Voilà ce que j'ai écrit dans la foulée du *Cours* de la dernière fois : la psychanalyse pseudonyme. C’est dit dans un texte assez court et de circonstance pour ne pas choquer plus que ça mais c'est dans la ligne de ce que Lacan posera peu après le *Sinthome*, et déjà dans son écrit « Joyce le Symptôme » que vous avez dans les *Autres écrits* qui est l'avant-dernier texte, qu'il entend supplanter le concept freudien de l'inconscient par celui du parlêtre.

Je ne propose pas un nom nouveau mais, évidemment, ça implique ça, aussi bien, que psychanalyse est le nom sous lequel a été annoncé, parmi les mortels, parmi les humains, le nom sous lequel a été annoncé la vérité freudienne. Mais c'est un nom exotérique « psychanalyse », c'est un pseudonyme.

Quel est le nom propre de cet art ? C'est une autre affaire, pas sûr qu'il faille le révéler.

Rideau.

Alors je ne peux pas éviter de vous entretenir de ma visite au palais de justice dès lors qu'un certain nombre d'entre vous m’y ont tenu compagnie, lundi soir, dans la belle bibliothèque du Barreau de Paris.

C'est quand même extraordinaire que la filiale parisienne de l'Ordre des avocats s'appelle un barreau.

J'ai été content de les voir, de vous voir là, pour un certain nombre, ça m'a soutenu et, d'un certain nombre, de ceux qui y ont été, j'ai entendu qu'ils n'avaient pas été mécontent de moi.

Alors ils sont curieux de savoir ce que j'en ai pensé, ce que je n'ai pas eu l'occasion de leur dire jusqu'à présent. Dans le cadre où je croise la plupart de ceux-ci, oui d'ailleurs ça surprend là quand je rencontre, comme je suis obligé de le faire, des pouvoirs publics, entendre parler, gloser, argumenter, etc., ils n'arrivent pas à croire que je peux rester des heures en me taisant. Je les assure que j'y arrive et que d'ailleurs mon silence prend d'autant plus, si j'ose dire de prix, que par ailleurs c'est que je peux parler, voire être intarissable parfois.

Alors, eh bien dans cette occasion où je me suis trouvé, de visiter en tant que psychanalyste, puisque c'est à ce titre que j'étais invité, dans cette circonstance donc, d'un concours interne aux jeunes avocats et qui représente beaucoup pour ceux qui s'y prêtent, la coutume veut qu'après cet épisode du concours, là il y avait trois candidats, il y en aura plus d'une centaine au cours de l'année, parmi lesquels - 150 je crois - parmi lesquels, environ, 36 seront choisis pour le second toujours, là il y avait trois candidats, la coutume veut qu'ils soient, près leur épreuve, reçus dans son bureau par le bâtonnier du barreau de Paris et l'invité, et j'ai pu apprécier, en effet, presque, ce que ça représente pour eux de se prêter à ce concours et d'essayer d'obtenir le titre pour l'année prochaine de Secrétaire de la Conférence du stage, un enjeu certain, que je connais d'autant mieux que mon avocat, puisque j'ai dû en avoir un il y a 20 ans à cause du Séminaire de Lacan, d'ailleurs j'avais remarqué sur son papier à lettres qu'il mettait «Premier secrétaire de la conférence du stage » et je lui avais demandé ce que c'était et il m'avait alors expliqué le concours de jeunes avocats et qu'il en sortait 12 secrétaires, le premier, le second, le troisième, etc., et qu'avoir été Premier Secrétaire de la Conférence était un titre de gloire qu'on portait toute sa vie comme avocat.

Alors quand on se rend à cette occasion, à cette cérémonie, festive, je l'ai découvert plutôt sur place, mais cérémonie, on est dans les coulisses du Palais qui sont les coulisses de la Justice.

J'emploie ce terme de coulisses parce que j'ai reçu justement hier un joli petit tiré à part de Philippe Sollers qui porte le titre *Les coulisses du paradis*. *Paradis,* c'est un livre dudit Philippe Sollers et qui est un amateur, un amant de Dante, de la *Divine comédie*, à quoi il a consacré un livre d'entretiens tout à fait remarquable.

Dans *Les coulisses du paradis*, là, Sollers parle de l'Inde védique, de façon, il m'a appris des choses et il écrit : la pensée issue du védique propose d'atteindre un océan de félicités ou, si vous voulez, de jouissance - on reconnaît dans l'emploi judicieux de ce terme un auditeur du Séminaire - en débordant tous les cadres de la subjectivité.

Donc là, j'applique le terme de coulisses, les coulisses du paradis aux coulisses de la Justice. Nous passons de la jouissance à la justice.

Oui, alors ce qui est très drôle c'est que quand on est sur place, dans les coulisses de la justice, ce qu'on rencontre justement, c'est la jouissance.

Là je ne peux pas tout vous dire parce que ce qui compte le plus, vraiment, c'est ce qui vient après ce que vous avez pu voir, ce qui compte vraiment, c'est ce qui se passe derrière le rideau, après la cérémonie, après le concours, il y a quelque chose que moi j'ai ressenti comme une sorte d'initiation.

De ce fait, je ne peux pas tout vous dire.

Je peux vous situer le cadre, ça consiste en un dîner à la Maison du Barreau, avec ceux qu'on appelle les 12, ce ne sont pas les 12 dieux de l'Olympe, pas les 12 heures du jour,

pas les 12 tyrans d'Athènes, c'est les 12 jeunes secrétaires de la Conférence du Stage, plus le Bâtonnier. Donc je suppose, s'ils restaient ensemble, ça fait 13, 13 à la table et donc l'invité est convié également, ça fait 14 et, en l'occasion, il y avait deux personnes supplémentaires.

Donc je suis embarrassé puisque c'est ça quand même qui pour moi était la révélation, j'étais embarrassé parce que je n'ai pensé à vous parler de ça que ce matin et je n'ai pas eu le temps, dans la préparation de ce Forum aussi, de consulter le Premier Secrétaire pour lui demander ce que je pouvais dire, ce que je pouvais révéler exotériquement, enfin simplement pensez à ce qu'il y a dans toute initiation, n'est-ce pas, toute initiation, par un biais ou par un autre, comporte un certain rapport au phallus.

Bon, ils ne sont pas en train de découvrir et d'adorer une représentation comme celle qu'on trouve à Pompéï, il ne faut pas que je fasse croire ça mais enfin, pour vous rassurer là-dessus, je peux dire simplement qu'en compagnie de ces 12 Secrétaires du Stage que vous n'avez vu que dans leur robe noire avec leur cravate blanche - ce ne sont pas des jabots, ça doit porter un nom technique que je ne connais pas, le Bâtonnier, Auguste, eh bien une fois qu'ils ont enlevé leurs robes et qu'ils dînent avec l'invité, ils lui font découvrir- comment dire - ils lui font découvrir une atmosphère qui se rapproche de celle de la salle de garde de jeunes médecins. Une atmosphère de corps de garde.

Disons qu'on assiste et même on participe à un véritable – comment dire - déchaînement rabelaisien, à un joyeux dégorgement - pas égorgement - un joyeux dégorgement d'ordures. Ça, ça m'en a quand même bouché un coin.

Bien entendu, une fois passée la surprise - ça n'était pas annoncé - ça a glissé doucement dans ce sens pour finir dans un spectacle non pas dantesque, pas du tout, impressionnant par la vitalité, la vigueur et l'enthousiasme, évidemment passé la surprise on se dit qu'en effet ça n'est pas impunément qu'on […] toute la journée, toute la semaine, toute la vie à respecter les formes convenues : robe noire, cravate blanche, langage châtié, respects des valeurs communes, compassion pour le client, fustiger l'adversaire au nom du bien, du vrai, du beau, etc., eh bien visiblement ça nourrit un appétit de désacralisation, ça nourrit l'envie de mimer une sorte de retour à l'état de nature, enfin ce ne sont pas des bêtes, hein.

Mais en plein palais de justice !

Ce n'est pas exactement comme ce que Huysmans a pu décrire des mystères de Saint-Sulpice mais enfin il y a une allusion à ça, à un moment je me suis demandé où ça s'arrêterait, ça s'est arrêté très vite.

Donc vous voyez que, finalement, ce n'est pas seulement de la jouissance à la justice, c'est bien de la justice à la jouissance, il y a quelque chose comme ça qui, dans les caves, derrière le rideau, est quand même là présent et si vous y songez à partir de cette révélation voilée que je vous fais, si vous y songez, vous en aviez déjà les prémices dans la cérémonie elle-même, où tout de même les avocats, les jeunes avocats se laissent aller.

Oui, c'est très frappant que, évidemment moi ayant fait des études, enfin, dans les facultés se sont des études de lettres, la philosophie se fait dans les facultés de lettres et même rue d'Ulm, on n'a pas affaire à ça. Il y avait bien sûr, il y avait des restes de bizutage à l'entrée, à l'École normale, mais enfin, ce bizutage dans les années, l'année où je suis entré, 62, était vraiment, extrêmement atténué et les bizuteurs avaient un manque de foi dans leur opération tellement évidente que vraiment on attendait que ça finisse, eux aussi, enfin c'était vraiment un rite très très décadent et plutôt de l'ordre du tape-cul qu'autre chose.

Et justement dans ces études-là, on ne les fait pas du tout dans un cadre contraignant, c'est déjà dans une atmosphère au fond ironique, de dérision, et donc il n'y a pas cette séparation qui oblige dans la vie

professionnelle à être absolument réglo et qui donc libère l'espace pour, à l'extérieur, dans le lieu extime, alors on s'en donne à cœur joie.

Ce qui est aussi ça rend manifeste la fraternité de l'avocature si je puis dire, c'est qu'en effet, ils s'entendent, ce sont des frères, ce sont des fils, ce sont des filles, puisqu'on fait attention à qui on choisit à chaque place. Le premier secrétaire se considère comme fils du précédent premier secrétaire et considère donc, Charrière-Bournazel, mon avocat, est son arrière arrière ancêtre. Et la même chose pour le second, c'est comme avec l'Académie française, enfin c'est comme des sièges de l'Académie française, donc il y a filiation, il y a une progéniture.

Ça n'est peut-être pas sans rapport avec ce que j'indiquais d'une présence, peut-être d'une présence langagière, du phallus, dans la seconde cérémonie, celle qui est secrète, enfin qui est discrète.

Alors ceux qui ont assisté à la cérémonie, bon on bien vu, quoi ? elle consiste en quoi ? Ces jeunes avocats sont invités à défendre, à leur gré, le pour ou le contre de thèses qui sont mises au concours, ils choisissent s'ils sont pour ou s'ils sont contre et c'est curieusement formulé parce que ça pour être des sujets de philosophie finalement, ils n'en sont pas par un certain gauchissement spécial, ce sont vraiment des thèmes de rhétorique, et dont la tradition remonte à la plus grande Antiquité, j'ai eu là-dessus des informations qui me sont venues d'ici quand j'ai dis d'ailleurs que je n'en avais pas – je devrais le dire plus souvent parce que être exaucé comme ça - cette fois-ci c'était par Jean-Daniel Matet, si je ne me trompe, il m'a envoyé ses informations - c'est formidable je ferais la liste de tout ce qui me fait défaut et je viendrais faire mon marché ici.

Alors les sujets c'étaient, le premier : « Faut-il contenir sa folie ? » – c'est des sujets qui étaient en mon honneur, n'est-ce pas, en l'honneur de la psychanalyse - et deuxièmement : « Le crime est-il la réponse des cœurs meurtris ? »

Alors d'ailleurs ils ont choisis, pour le premier sujet, il n'y avait que pour l'affirmative : « Il faut contenir sa folie », ce qu'a plaidé un jeune avocat. Et « Le crime est-il la réponse des cœurs meurtris ? » : négative. Il y a eu deux avocats pour plaider la négative. Ça m'a laissé le champ libre pour dire moi, si j'avais eu à traiter ces sujets, j'aurais pris exactement le contraire : il ne faut pas contenir sa folie et le crime est peut-être la réponse des cœurs meurtris. Mais enfin je n'ai pas développé parce que je n'allais pas me faire mal voir.

Et puis il y a eu aussi, en plus de ces trois discours, il y a eu le quatrième du promoteur de l'invitation, celui qui m'avait fait venir et qui a inventé une fiction qui était désopilante d'une séance de psychanalyse telle qu'il l'imaginait, il l'a jouée : Docteur ! Docteur ! il se tait, etc.

Ce qui est assez frappant pour moi, aussi, c'est qu'ils lisaient leurs morceaux de rhétorique écrits à l'avance et, apparemment, on attend en effet qu'ils le préparent puisque le bâtonnier, après, leur demandait quand est-ce qu'ils s'étaient mis à ça, et celui qui ne s'y était mis pour le lundi que le vendredi soir paraissait quelqu'un qui avait travaillé dans l'urgence. Donc ça n'est pas un exercice d'improvisation, c'est plutôt de l'ordre du chef-d'œuvre, au sens, dans l'artisanat, chef-d'œuvre de l'apprenti.

Et ce qui était très frappant, bien que ce ne soient pas des improvisations, on voyait qu'ils s'étaient laissés aller pour être drôle, parce qu'il faut l'être apparemment. Pour être drôle mais ils s'étaient laissés aller de telle sorte qu'on ne pouvait pas ne pas apercevoir chez eux, et malgré les thèses convenues qu'ils avaient décidés de plaider, une certaine fascination pour le crime, une fascination présente chez ces auxiliaires de justice pour la transgression.

Et d'ailleurs, c'était dans le discours de mon promoteur, c'était avoué en clair. Et on voit bien qu'ils ne sont

auxiliaires de justice – j'allais dire de jouissance, mais oui pourquoi pas ! - que par formation réactionnelle, pour ne pas être auxiliaire de jouissance.

Et d'ailleurs le Bâtonnier, dans son commentaire a expliqué l'importance, dans sa propre existence, dans son histoire d'avocat et dans son existence, d'un petit grain de folie qui se trouvait là, je dois dire, très à propos.

Alors j'ai trouvé mon promoteur brillant, c'est le second secrétaire qui m'a invité. Alors comme je vous l'ai dit chaque secrétaire, au fond chaque rang de secrétaires répond à un certain modèle type. Et d'ailleurs le premier secrétaire actuel a quelque chose de mon avocat à moi : dans le port, dans la manière de s'exprimer, en effet ils arrivent à ça.

Alors le second secrétaire, disons chaque poste répond à un certain profil. Alors le premier secrétaire, c'est le premier, parce que c'est en même temps un classement n'est-ce pas, ils choisissent pour que ça réponde au classement, on fait la même chose à l'École normale, le cacique, c'est pas forcément celui qui à l'addition a le plus grand nombre de points, c'est aussi celui qui fait bien comme cacique. C'est la même chose dans les agrégations.

Alors le premier secrétaire est jupitérien, si je puis dire, il doit incarner le pivot, donc présenter de façon évidente une certaine stabilité. Un léger surpoids n'est pas mal vu.

Le second, tel que me l'a expliqué mon second, celui qui m'a promu, le second aurait pu être le premier, il a tenu à me le dire, aurait pu être le premier, mais enfin d'abord il est plus maigre et, au fond, il est plus original, un petit peu déviant, pas jupitérien. Mais il faut croire que je lui convenais.

Alors le résultat, c'est que le premier secrétaire a choisi comme invité le ministre Perben, le ministre de la Justice et que le second m'a choisi comme ministre de la psychanalyse, si je puis dire, enfin, administrant quelque chose dans la psychanalyse.

Donc l'un le régulier, on ne peut pas plus, et puis l'autre quand même le négatif du premier.

Ce qui est très drôle, quand même, c'est que moi j'ai parlé dans un silence religieux, la salle était comble, il y avait des gens debout, on n'aurait pas entendu voler une mouche, sauf que c'était ponctué de rires, alors que le premier incarnant l'ordre établi a été chahuté, le ministre Perben a eu affaire à un certain nombre de trublions, c'est normal, il est leur ministre, enfin c'est normal !?, nous, nous allons recevoir un ministre (*rires*) et il n'y aura pas de trublions parce que ça n'est pas ordinaire, ça n'est pas notre ministre, n'est-ce pas, il n'y pas de ministre de la psychanalyse, s'il y en avait un on l'accueillerait avec des tomates, bien entendu.

Précisément M. Douste-Blazy, pour l'appeler par son nom, ne se prend pas pour le ministre de la psychanalyse. Et c'est déjà tout à fait considérable. Cette position négative à exercer le pouvoir d'état sur la psychanalyse, c'est quelque chose dont on peut lui savoir gré parce qu'on n'est pas sûr qu'on s'en soit toujours abstenu précédemment.

Oui, je ne peux pas m'empêcher de rêver, j'ai demandé d'ailleurs à ma voisine, je lui ai dit mais vous avez fait la même chose, je veux dire à table, j'ai demandé ma voisine vous avez fait la même chose quand le ministre Perben était là, ils m'ont dit : parfaitement. Ah, ça me… et je lui dit : il a pris ça comment ? - Oh très bien !

Donc ça donne aussi une idée des coulisses des pouvoirs publics, tant qu'à faire.

Alors je ne vais pas refaire maintenant, je détaille ça parce que c'est une façon d'en garder pour moi-même un souvenir que de le dire ici, peut-être que je vais l'écrire tout à l'heure pour mon petit bulletin de presse. Je ne vais pas vous refaire ma… ma quoi ? Moi je n'avais pas bien compris que c'était à ce point rigolard et je me suis dit tout le temps que j'ai entendu tout ça, surtout il faut que je trouve la façon de revenir au ton que j'ai couramment quand j'expose, ici.

Comment faire dans ces grandes envolées, dans ces rires, pour ramener les gens à une attitude où je pourrais

leur expliquer quelque chose. Je me dis je vais tout de suite faire baisser le ton, l'atmosphère, parler plus lentement. Je me suis levé dans cet état d'esprit et à peine avais-je commencé à parler que j'étais gagné par l'esprit des lieux et que je me suis mis à improviser puisque c'était pas les quelques notes que j'avais préparées, à improviser un discours avec envolées, changement de ton, doigt pointé, des cadences, parfois presque rythmées, versifiées, ce qu'il ne faut pas faire mais ça me sortait comme ça, vous voyez, un vrai transport d'éloquence. Et d'ailleurs j'ai terminé, parce que j'avais déjà passé l'heure, comme je le craignais, j'ai terminé en disant : Et la psychanalyse, enfin, soutiendrait au contraire : tous coupables, accusé, public, magistrat et avocat !! Tonnerre d'applaudissements (*rires*).

Je me suis gardé de citer une phrase de Montherlant que j'ai toujours gardée en mémoire depuis que je l'ai lu dans mon adolescence qui était : « Dans tout procès, il suffit de regarder la tête des juges pour savoir que l'accusé est innocent ! »

Évidemment, Montherlant a mis beaucoup d'astuce dans toute son existence à ne pas être traîné devant les tribunaux puisque c'était un pédophile extrêmement actif, ce n'est pas un secret, son complice, son comparse Roger Peyrefitte a publié toutes leurs lettres.

On sait, maintenant qu'on a les coulisses de l'œuvre de Montherlant et qu'on a les termes dans lesquels l'un et l'autre de ces fiers lurons parlaient de leurs conquêtes, on sait que tous les après-midi que pouvait faire le bon Dieu et que Montherlant était à Paris, il était posté sur les Grands boulevards à chercher le gamin !à détourner. Il a traversé tout ça sans jamais la moindre histoire, il avait la précaution d'être toujours l'ami du préfet de police.

Alors aujourd'hui, bien sûr, sur toutes ces questions on est beaucoup plus coincés. Cest un phénomène de civilisation contre lequel je ne plaiderais pas, mais, voilà, les mœurs évoluent.

Donc je ne vais pas refaire et je ne le pourrais pas d'ailleurs, au CNAM, l'esprit des lieux ne me porte pas au sommet de l'éloquence mais je dirais en passant que j'ai distingué, comme on pourrait s'y attendre, les crimes de l'imaginaire, ceux dont le stade du miroir peut rendre compte, les crimes du symbolique, ce qui m'a permis d'évoquer par un lapsus calculé la splendide vague d'assassinats de présidents et de monarques qui emporta l'Europe à la fin du XIX° siècle et au début du XX°, un véritable tsunami d'assassinats, et des crimes du réel qui sont en quelque sorte un mixte du symbolique et de l'imaginaire, en tout cas il y a des éléments, c'est les crimes de *serial-killers* qui culminent dans le crime nazi, qui est évidemment difficile à saisir en restant purement dans le cadre du traité de droit pénal général, parce que le droit pénal général s'appuie essentiellement, enfin a pour motivation essentielle la protection du lien social, supposé transgressé par le crime mais quand le crime est recommandé par le lien social dans lequel vous êtes pris, évidemment c'est une question qui déborde la phémènologie ordinaire, c'est pourquoi on a été obligé de la tordre par le crime contre l'humanité, d'ajouter des notions exorbitantes par rapport au droit ordinaire.

Aussi bien il ne faut pas oublier que le plus grand mystère encore pour ceux qui restent dans les cadres - comme dirait Sollers - de la subjectivité et de l'ordre moral, c'est de comprendre ce qui reste inassimilable c'est que précisément les crimes dont il s'agit n'étaient pas utiles à ceux qui les commettaient, ils l'ont plutôt fait à leur détriment et, étant donné les critères qui prévalent aujourd'hui pour cadrer la rationalité d'une action, les critères qui sont essentiellement utilitaristes, là il y a précisément pour le juriste un mystère qui l'oblige à avoir recours à la notion ou bien de bas instincts, qui n'auraient pas été civilisés ou plus intelligemment d'une jouissance qui ne se laisse pas, là, capturer par l'appareil conceptuel du code.

Je n'ai pas pu, j'avais pris la peine de consulter la référence que j'avais demandée à mon promoteur du dernier traité de droit pénal, j'avais pris la peine d'aller regarder le chapitre consacré aux troubles psychiques, et à son éventuel caractère exonérateur de responsabilité et je n'ai pu qu'y faire allusion et de toute façon ils connaissaient ça mieux que moi.

Mais enfin c'est amusant, enfin c'est amusant !?, que la grande question soit en effet celle du discernement. Pour qu'il y ait responsabilité, il faut qu'il y ait imputabilité et pour qu'on puisse vous l'imputer un acte, il faut que vous soyez en état de discerner le bien et le mal ; et s'il y a un trouble psychique qui est supposé entraver le discernement, il y a là une présomption de non-imputabilité de l'acte.

D'ailleurs dans la petite conversation que j'ai eue avant avec les trois premiers Secrétaires, le Bâtonnier étant retenu par une autre cérémonie dans un autre lieu, mais enfin il est arrivé, on l'a vu cavaler sur la place Dauphine, par la fenêtre et donc il est arrivé quand même, dans cette petite conversation, ils m'ont signalé en effet que le mouvement juridique allait plutôt faire passer en jugement des personnes qu'auparavant on aurait déclarées irresponsable mais on considère plutôt qu'au fond ça fait du bien aux victimes, même si le gars n'entrave que couic, enfin couic, bon, il entrave assez couic pour avoir fait couic à un autre éventuellement, mais que ça fait du bien aux victimes que le coupable soit là ou l'accusé soit présent et après tout il n'est pas impossible que ça fasse du bien aussi à l'accusé de ne pas être retranché de l'humanité, responsable. C'est ce que Lacan laisse entendre, d'ailleurs.

Donc l'évolution n'est pas mauvaise mais l'idée du discernement du bien et du mal, je crois qu'ils ont été d'ailleurs tous soulagés quand j'ai laissé entendre, sans la formuler explicitement, ou peut-être, dans l'improvisation, la thèse de Lacan tout le monde est fou. Ah ! au moins ça a eu un effet d'allégement pour eux, et le Bâtonnier, qui avait déjà avoué dès que je me suis assis à ses côtés qu'il se sentait en danger d'être interprété, s'est trouvé à la fin rassuré et en effet c'est vraiment très exigeant de demander qu'on sache discerner le bien et le mal si c'est ça le critère de la responsabilité nous sommes tous des irresponsables, étant donné que la définition en fait dépend du code et que ce code est soumis aux évolutions normales, à l'adaptation continue au mouvement des mœurs.

Qu'est-ce que je peux encore ajouter ? Que le Palais de justice, c'est comme le Vatican : Lacan disait il n'y a qu'au Vatican qu'on trouve des vrais athées parce qu'ils savent comment ça se fabrique, la croyance des autres.

Eh bien, c'est vraiment au Palais de justice qu'on trouve ceux qui savent, comment elle se fabrique, la Justice. Et comme le disait si bien Jacques Lacan, que le verdict est toujours obtenu au terme des débats les moins véridiques. Et c'est à ça, le verdict dépend aussi de la stature, de la voix, du rythme, de la respiration, abdominale, de l'avocat. On le sait. Là, on le sait mieux qu'ailleurs. Voilà.

J'ai pu mesurer à cette occasion, bien sûr j'ai relu cursivement, mais j'ai relu avant de me rendre au palais de justice, ce texte que je me permets de vous recommander de nouveau puisque au fond je m'aperçois que je ne lui ai jamais consacré un *Cours* de ces si nombreuses années qui s'accumulent derrière moi où j'ai parlé des textes de Lacan, je vous conseille une relecture attentive de son…, il faut dire qu'il a mit un titre : « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie » que vous trouvez dans les *Écrits*, et la discussion, on peut dire le texte où Lacan a résumé ses positions dans la discussion se trouve dans les *Autres écrits* où j'ai tenu à l'inclure et il n'avait pas été incorporé au volume des *Écrits*.

Le titre, les références nombreuses que Lacan fait à la littérature, visiblement il avait travaillé la question, sur livres, c'est un texte de toute première qualité. C'est vraiment ce qui

s'approche le plus d'un malaise dans la civilisation qui ont été écrits par Lacan.

Et vraiment les linéaments qu'il indique au milieu du XX° siècle sont vraiment les lignes qu'on a vues se développer, c'est sur ces lignes qu'on a vu se développer la crise de la civilisation. C'est une cheville puisqu'elle est en crise depuis bien longtemps.

En particulier cette notation là que j'ai devant les yeux, cette notation que j'ai évoquée rapidement lundi soir, la notation que le groupe qui fait la loi, par quoi il faut entendre le groupe social, la société, mais aussi le groupe plus restreint qui est là dans la rédaction, que ce soit, on peut l'entendre aussi les parlementaires, leurs conseillers, leur cabinet, aujourd'hui les médias, enfin tout ce qui concourt à la rédaction, à la pensée de la loi et plus largement la société dont ils ne sont que les délégués, le groupe qui fait la loi n'est point, dit Lacan, pour des raisons sociales – qu'il ne précise pas - n'est pas tout à fait rassuré. Ça je trouve ça tellement exact, pas tout à fait rassuré, je l'ai cité ça, ce « pas tout à fait rassuré ».

Ce n'est pas qu'il vacille, ce n'est pas qu'il renonce, il le fait, mais il n'est pas tout à fait rassuré. Il y a quelque chose qui rôde, qui n'a pas la force de l'affirmation pleine et entière qu'on trouve chez les prédicateurs qui savent que la loi vient de là-haut.

Eh même chez le prédicateur, enfin, de télévision, aux États-Unis, Billy Graham, qu'on a pu voir une fois en France, et plus d'une fois jadis en France, et puis ceux qui font ça à jet continu tous les jours, aux États-Unis, avec Le Livre, la Bible, *This is the Bible, Will you go against Jesus ?* ça, ceux-là, ils sont tout à fait rassurés, ils ne sont pas rassurants mais ils sont tout à fait rassurés.

Un Président de la cour, même un Président de cour de cassation, le Bâtonnier, ils ne sont pas de ce modèle-là, avec la loi ils ne la ramènent pas, ils disent qu'il y a des difficultés, qu'il y en aura une prochaine, qu'il faut la prendre comme ça, ls ne sont pas tout à fait rassurés. C'est, par-là, beaucoup plus rassurant, bien entendu, dans certaines limites.

Donc le groupe qui fait la loi n'est point, pour des raisons sociales, tout à fait rassuré sur la justice des fondements de sa puissance. Ce n'est pas joliment dit ça : sur la justice des fondements de sa puissance ?

C'est ça, c'est comme ça, d'ailleurs ça vaut pour tous les pouvoirs publics. Aujourd'hui ils ont une puissance entre les mains et ils ne sont pas tout à fait rassurés sur cette puissance, sur l'exercice de cette puissance et sur ce qui leur vaut de l'avoir. Donc ils s'entourent d'un certain nombre de précautions.

C'est pour ça que c'est très inquiétant quand il y a un Président, en plus d'une très très très grande puissance qui donne l'impression de tirer des convictions du côté des prédicateurs. Quand un gouvernant a l'air d'être trop rassuré sur la justice des fondements de sa puissance, malgré ses bonnes intentions il n'est pas tout à fait rassurant, il y a une logique, là, qui est à l'œuvre.

Et Lacan ajoute, Lacan il dit ça en 1951, l'évolution dont il s'agit, enfin, elle commence. Et donc le groupe s'en remet à un humanitarisme. Voyez, déjà avant la naissance de Bernard Kouchner, Lacan savait qu'il y en aurait un qui viendrait (*rires*), et qui serait pour nous tous un exemple, sinon de bonne foi, mais de bonne volonté.

Il s'en remet à un humanitarisme où s'exprime également - ça c'est les balancements que Lacan avaient à l'époque avant qu'il y renonce pour un style plus original et plus serré mais Lacan il écrit de façon latine dans ses premiers écrits, avec des balancements - il s'en remet à un humanitarisme où s'exprime également la révolte des exploités et la mauvaise conscience des exploiteurs.

Ça, c'est le Lacan d'après-guerre, qui a un langage néo-marxiste, il faut bien dire, d'ailleurs tout le texte là est imprégné d'un certain kojévisme, de Kojève, d'Alexandre Kojève, enfin texte hégélien. Où est-ce qu'il voit la

conjonction entre la révolte des exploités et la mauvaise conscience des exploiteurs, que tout ça converge vers la carte forcée, l'humanitarisme, des deux côtés la place imprenable c'est l'humanitarisme et c'est pourquoi votre fille est muette, c'est pourquoi Bernard Kouchner est depuis des années en tête de tous les sondages de popularité en France. Mais c'est aussi pourquoi il ne peut rien faire, parce que s'il faisait quelque chose, il faudrait qu'il tombe d'un côté ou de l'autre. Alors il préfère rester en haut.

Moyennant quoi il est écouté avec délices d'un côté et de l'autre et d'ailleurs, enfin il a été charmant avec nous lorsqu'il est venu, il était d'accord avec tout ce qui était bien chez nous, pas d'accord avec tout ce qui était mal et d'ailleurs d'une façon générale, lui, il discerne parfaitement le bien et le mal. Il est d'accord toujours avec ce qui est bien et pas d'accord avec ce qui est mal.

Donc, qu'est-ce que vous voulez, I est populaire, moi qui ait des tendances exactement inverses a plutôt trouvé que ce qui est mal eh bien il y a peut-être quelque chose de bien à y chercher, que le bien j'en doute un peu, je ne suis pas haut dans les sondages, je ne suis pas du tout dans les sondages.

L'antinomie…, oui, alors pourquoi, en fait la convergence sur l'humanitarisme qu'on a vraiment pu vérifier, la convergence, repose sur le fait que des deux côtés, la notion du châtiment est devenue également insupportable. Et ça je trouve ça, c'est vraiment très bien vu et c'est pourquoi Lacan plaide discrètement dans ce texte pour qu'on conçoive bien d'abord que le criminel peut désirer le châtiment, qu'on ne le prive pas du châtiment qui peut-être est le plus secret de son acte et qu'on conçoive bien qu'en le retirant, le criminel, de la sphère du châtiment, en le mettant à part, en le considérant comme irresponsable, etc., on lui enlève quelque chose de ce qu'il appelle alors son humanité.

Et ça, on peut dire que par des voies maladroites et peu lucides, mais enfin la justice, l'exercice de la justice, l'exercice judiciaire plus exactement, la justice, c'est encore autre chose bien sûr, tout le monde le sait, l'exercice judiciaire est allé quand même dans ce sens.

Il y a dans ce texte d'ailleurs des choses, regardez ça ; l'analyse que fait Lacan en 51, alors que ça commence seulement, de ce paradoxe qui fait qu'une société où l'individualisme est exacerbé, où l'individualisme est la norme du comportement et ce que prônent et défendent les institutions, en même temps la société de l'individualisme démocratique est aussi celle où les phénomènes d'assimilation, ce qu'il appelle les phénomènes d'assimilation sociale sont les plus prégnants, à savoir tout le monde a le droit de faire ce qu'il veut, moyennant quoi tout le monde regarde la même émission de télévision à la même heure et achète les mêmes choses, etc., ; il le dit comme ça et c'est vraiment frappant.

Le psychanalyste peut indiquer au sociologue les fonctions criminogènes propres à une société qui, exigeant une intégration verticale extrêmement complexe et élevée de la collaboration sociale nécessaire à sa production - pour produire, là on a un peu baissé les hiérarchies mais il faut être à sa place et faire son boulot juste à sa place pour pouvoir produire, donc ça demande une intégration verticale, cette société donc exige ça et propose au sujet qu'elle y emploie des idéaux individuels qui tendent à se réduire à un plan d'assimilation de plus en plus horizontal.

Il va s'expliquer, mais enfin déjà une contradiction entre cette intégration verticale et un autre plan qu'il appelle horizontal où ce sont les idéaux individualistes qui prévalent et où on rencontre au contraire ce qu'il appelle l'assimilation.

Cette formule désigne un procès dont on peut exprimer sommairement l'aspect dialectique – il est hégélien toujours - en remarquant que dans une civilisation, la nôtre, où l'idéal

individualiste a été élevé à un degré d'affirmation jusqu'alors inconnu, les individus se trouvent tendre vers cet état où ils penseront, sentiront, feront, et aimeront exactement les mêmes choses, aux même heures, dans des proportions de l'espace strictement équivalentes.

Et en mettant l'accent sur cette assimilation sociale qui chez nous connaît maintenant, après 50 ans, un développement inégalé, compensé par un certain bariolage mais disons ça se fait par communauté, cette assimilation sociale, on est allé au point où elle est diversifiée par communauté.

C'est de l'assimilation sociale de ce conformisme social que Lacan déduit l'insistance de phénomènes d'agressivité qui viennent et qui permettent au sujet de récupérer une distance et sa différence. Et la notion fondamentale de l'agressivité corrélative à toute identification aliénante permet d'apercevoir qu'il doit y avoir dans les phénomènes d'assimilation sociale, à partir d'une certaine échelle quantitative, une limite – donc quand on prend ensemble dans ces phénomènes d'assimilation trop de monde, il se produit des phénomènes de rupture où les tensions agressives uniformisées doivent se précipiter en des points où la masse se rompt et se polarise.

Ça, c'est absolument lumineux et on voit, en effet, pourquoi, dans le cours de ce processus, la société tend à éclater en différentes communautés où l'assimilation sociale se fait, passe en dessous de cette échelle quantitative.

Est-ce que c'est clair ? Ça, vous ne trouverez pas Lacan plus clair que ça, c'est vraiment au cordeau, sans compter le raisonnement, admirable, qui contraste le fonctionnement du groupe vital immédiat du sujet, constitué par sa famille et ses proches - on sait que ce groupe a tendu inexorablement à se réduire à la famille immédiate, rompant les vastes familles de l'Antiquité - donc le contraste entre ce groupe vital immédiat et ce que Lacan appelle le groupe fonctionnel où le sujet va chercher sa subsistance. Il ne va pas chercher sa subsistance en chassant et en pêchant comme il y a longtemps, on a un groupe, on cherche sa substance par des moyens, et c'est une substance, par des moyens nécessairement plus complexes.

Il y a un contraste et une tension entre le groupe vital et le groupe fonctionnel et Lacan dit : une séparation, la séparation complète entre ces deux groupes, le groupe vital et le groupe fonctionnel, rend M. Verdoux vraisemblable - c'est-à-dire M. Verdoux, le héros chaplinesque, qui est une transfiguration de Landru, l'excuse de Landru : c'était pour moi le moyen de nourrir ma petite famille. Et d'ailleurs on sait que dès qu'il avait un moment de libre, dans ses activités coupables, il filait dans son foyer. Je crois que, enfin je n'ai pas révisé mes classiques, il y a des études à paraître, mais père de famille admirable.

Et Lacan en déduit aussi - il faut que j'arrête, simplement ce texte me stupéfie - Lacan souligne : une implication croissante des passions fondamentales de la puissance, de la possession et du prestige dans les idéaux sociaux. C'est les trois « P » de Lacan : puissance, possession et prestige.

Alors là c'est pas la foi, la charité, l'espérance, c'est les passions individuelles de la puissance, de la possession et du prestige qui infiltrent les idéaux sociaux. C'est une description, enfin, le côté … *Celebrity*, le désir passionné de notoriété, être à la télévision. Ah ! je connais des gens pour qui ça représente beaucoup, qui s'y dévouent, il faut dire à cultiver le monde. Les thèses qui sont diffusées méritent le respect, la considération. Mais évidemment, voilà, ça fait partie de ces éléments passionnels qui sont reconnus dans les idéaux sociaux.

Je ne vous donne que ça de ce texte qui me porte parce que il est vraiment ce qu'on peut faire de…, une analyse sociologique de la société par un analyste qui est vraiment prophétique. Et il faut franchir certaines difficultés de lecture préalable, de références désuètes pour s'apercevoir de

l'extraordinaire actualité, acuité, de cette analyse.

Je dois dire ces trois « P » : la puissance, la possession et le prestige, voilà un ternaire que, bien sûr je l'ai lu et pas qu'une fois, que je n'avais pas isolé comme tel, je ne l'ai jamais d'ailleurs vu isolé par personne et qui est d'une puissance conceptuelle extrême. D'ailleurs en réfléchissant un peu on doit pouvoir mettre ça sur les trois ronds qui se nouent dans le nœud borroméen.

Alors il faut y revenir à ce nœud borroméen, à 3h23.

Plutôt que de revenir directement au nœud borroméen, je voudrais quand même vous laisser sur un autre type de dessin.

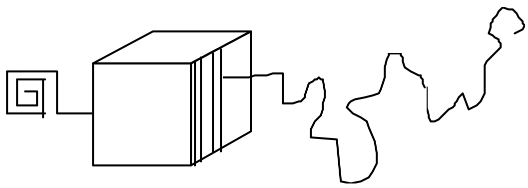
Il faut que je copie un dessin de Saul Steinberg, que vous connaissez.

Saul Steinberg à qui j'en veux parce que je voulais que le Séminaire des *Formations de l'inconscient* soit illustré d'un dessin bien précis de Saul Steinberg. Il l'a refusé – qui n'est pas celui que je vais reproduire là – alors il l'a refusé aux éditions du Seuil et je me suis fendu d'une lettre, personnelle, à Saul Steinberg en lui disant l'admiration que j'avais pour son œuvre, depuis quand je la connaissais, et que j'en avais parlé avec Roland Barthes qui a fait un texte sur lui, une préface, que c'était tout à fait indiqué pour l'œuvre de Jacques Lacan, qu'il devait connaître, et donc je voulais ce dessin là. Et il a continué, il a fait répondre, il a fait répondre ! il ne m'a pas répondu, il a f répondre que les dessins qu'il avait déjà publiés - celui-là est en couverture d'un numéro ancien du New-Yorker, que j'ai trouvé avoir acheter jadis - qu'il ne laissait pas reprendre les dessins qu'il avait donnés sur une couverture, donc apparemment il était prêt à en faire un autre, contre rétribution, spéciale, et je dois dire que n'ayant pas l'assurance que celui qu'il ferait conviendrait aussi bien que celui-là, je l'ai remplacé par une […] et donc j'en ai gardé une petite rancœur, enfin, qui est en train de passer puisque…

Alors, voyez, c'est simplement, c'est un dessin que l'on doit trouver et que j'avais déjà fait reproduire jadis dans les *Ornicar ?* quand il y avait des petites images.

Je le reproduis parce que c'est vraiment une référence théorique pour moi. Voilà.

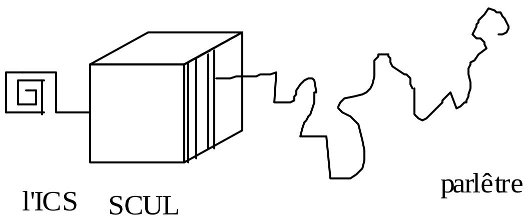
Il y en a deux autres, je les ferais la fois prochaine. C'est un cube avec un côté ombré. Alors là, je peux faire n'importe quoi, ça ne sera pas aussi joli que le trait de Steinberg, comme ça, quelque chose comme ça, ça c'est le premier dessin en haut, ça s'arrête-là, après ça vient là, on comprend que ça traverse et de l'autre côté ça se présente comme ça. Voilà.



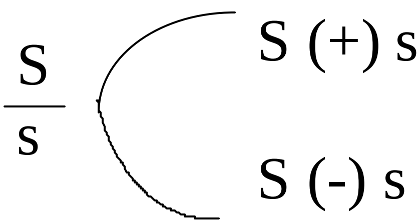
Et puis ça se complique, mais toujours, c'est-à-dire le trait se met en ordre. Voilà. La boîte noire, ce cube, c'est la boîte noire de Saul Steinberg, avant le désordre et la confusion, et puis la boîte noire fait que tout ça devient au cordeau, impec, régulier, bon.

Eh bien je me suis aperçu la dernière fois, l'avant-dernière fois puisque j'ai apporté le livre de Steinberg la dernière fois, j'avais apporté le livre parce que je me rendais compte juste en préparant, là j'ai eu le temps de le faire photocopier, que c'est le schéma que j'avais en tête en essayant de vous parler du sinthome, c'est-à-dire d'un certain état naturel sauvage du symptôme en dehors de l'appareillage psychanalytique, qui permet en effet de le répartir dans les configurations tirées au cordeau des quatre discours par exemple, voilà, une fois que c'est passé dans l'appareil ça sort cadré, et que dans le symptôme Lacan essaye d'atteindre l'état pré-machinique, si je puis dire, du sinthome.

Et, de la même façon que, un pas après le symptôme, il essaiera de revenir de l'inconscient structuré comme un langage, c'est-à-dire sérieusement mis en ordre, sérieusement soumis à une logique de répétition, d'effets de contrainte, qui fait qu'on s'y retrouve, en définitive très bien même si ça va à l'infini.



De revenir de l'inconscient, l'inconscient structuré comme un langage, l'inconscient SCL, comme il y a SARL, l'inconscient SCL, structuré comme un langage. On peut même mettre S-C-U-L, SCUL. L'inconscient SCUL, de revenir de ça au parlêtre et s'agissant du parlêtre nous n'avons pas cette belle ordonnance que nous avons dans l'inconscient du rapport du signifiant au signifié, qui peut ensuite se répartir sur les deux versants de la métaphore et de la métonymie, les deux mécanismes de la métaphore et de la métonymie qui répondent à cet état là du parlêtre. Ça répond à l'état du parlêtre une fois qu'il est passé dans la machine analytique.

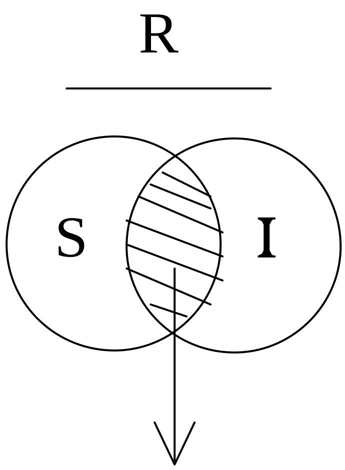


Et de ce fait, l'inconscient freudien est un inconscient symboliquement ordonné et jusqu'au sinthome, le concept que nous avons de l'imaginaire, c'est un concept de l'imaginaire du symbolique, le réel c'est un réel du symbolique, et le symbolique c'est un symbolique du symbolique.

Au contraire, dans le sinthome, il faut s'apercevoir que nous avons - je l'ai déjà dit je le précise - un nouveau symbolique, un nouvel imaginaire et un nouveau réel pensés indépendamment les uns des autres. Et c'est pourquoi le secret du nœud borroméen, c'est l'extériorité des nœuds les uns aux autres.

Alors nous avons un nouveau symbolique dont l'essentiel est qu'il tourne en rond autour d'un trou, autour du trou de ce qui ne peut pas se dire. C'est ce que Lacan avait déjà dénommé le S de grand A barré, sauf qu'ici c'est plutôt sur le versant A barré, ce qu'il y ait du symbolique est pris dans une gravitation autour de l'indicible, le nouvel imaginaire, donc là c'est le trou pour le symbolique, pour l'imaginaire c'est ce qui tient ensemble, sur le mode de la consistance et à cet égard le corps est affecté à cet imaginaire, ce n'est pas la consistance du système ou de la synthèse, c'est une consistance qu'il faut imaginer hors de toute séparation et détachement et des coupures et fractures.

Et nous avons un nouveau réel extérieur à l'imaginaire et au symbolique. Ça veut dire quoi ? Quand Lacan définit son réel, à la surprise générale, l'Autre du sens, eh bien qu'est-ce que c'est le sens ? Pour Lacan, c'est un effet qui se déprend, c'est-à-dire qui s'ensuit du rapport du signifiant et du signifié et c'est pourquoi Lacan le place dans ses schémas, le sens, dans la zone de recouvrement du symbolique et de l'imaginaire.

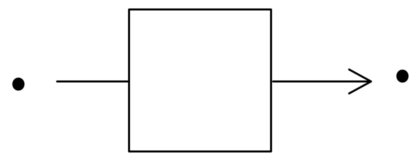


Le sens pour Lacan, et conformément à ses schémas de toujours, le sens est au point de croisement du signifiant et du signifié. C'est d'ailleurs ce que veut dire le point de capiton, c'est le moment où les deux s'accrochent, signifiant et signifié, symbolique et imaginaire.

Si vous voulez penser à un réel comme tel extérieur à l'imaginaire et au symbolique, vous le définissez comme l'Autre du sens, c'est ce que fait Lacan dans le *Sinthome*, c'est comme un exercice.

Et spécialement, la séparation du réel ou du symbolique, eh bien qu'est-ce ça comporte, même sans le développement que je vous donnerai et d'autres choses la fois prochaine ? Qu'est-ce que comporte la séparation du réel et du symbolique ? Je l'ai évoqué d'ailleurs jadis, la séparation des deux fait que ce n'est pas un réel qu'on calcule, ce n'est pas un réel le moins du monde régulier, ni même d'une irrégularité qu'on pourrait localiser. Ce réel sans symbolique, c'est ce que Lacan appelle dans le *Sinthome* le réel sans loi. Sa thèse : le réel est sans loi, ce n'est pas une vision mystique qu'il aperçoit à un moment, c'est le programme de ce qu'il y a à penser si on essaye de penser de l'autre côté de la machine.

D'ailleurs, en passant, c'est une blague de plus de Steinberg que d'avoir représenté ça à l'envers de comment on le représente d'habitude puisque d'habitude le point de départ est ici, la boîte noire est là et le processus va dans ce sens. Au fond il montre bien là en quelque sorte l'envers de la boîte noire, si je puis dire.



Et donc la notion de réel sans loi est la formulation tout à fait précise de la notion, la notion à construire, à inventer, d'un réel qui serait extérieur au symbolique, c'est-à-dire qu'on prend d'avant la formation régulière de l'inconscient SCUL.

Bon, nous y sommes. À la semaine prochaine et en attendant, je l'espère, samedi de 14 à 19 heures.

Fin du *Cours IX* de Jacques-Alain Miller du 2 février 2005.

Orientation lacanienne III, 7.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Dixième séance du *Cours*

(mercredi 9 février 2005)

X

Je suis un petit peu en retard sur mon retard habituel, qui est devenu mon heure. J'ai crains de ne pas pouvoir être ici cet après-midi parce que j'aurais dû être ailleurs. Bon, je peux vous dire où. J'étais prêt, au lieu de venir ici, où je ne manque jamais notre rendez-vous, à aller au *Figaro* qui est un organe de presse antique, glorieux, qui porte d'ailleurs sur sa manchette la phrase de Beaumarchais : « Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ».

Jusqu'à présent, comme je l'ai signalé, j'ai plutôt joui de leur liberté de blâmer. En particulier depuis la rentrée, où j'ai pu constater que, chez nous, personne ne lit *Le Figaro* puisque personne ne m'en a parlé. Mais c'est un tort, c'est un très bon organe de presse.

Mais enfin depuis la rentrée, je suis un de leurs *putching ball* et, là, très courtoisement, on avait bien voulu prendre une réponse de ma part, on avait bien voulu demander une réponse de ma part, mais il semblait qu'il y avait en dernière minute une difficulté et, pour la lever, j'étais prêt à me rendre sur place : ça a levé la difficulté.

Donc je vous recommande de commencer votre abonnement au *Figaro* (*rires*), en achetant le numéro de demain, si tout est en ordre comme on me l'a assuré au téléphone et juste avant de venir j'ai envoyé un petit mail me félicitant et racontant cette conversation au téléphone.

Donc, si tout est en ordre, vous pourrez me lire dans un texte que j'ai pu moi-même relire, dans *Le Figaro littéraire* de demain.

C'est une première.

Le Figaro littéraire porte maintenant une attention passionnée au *Séminaire* de Lacan. Je ne peux qu'en être honoré.

Alors, pour pouvoir me proposer de me déplacer et ne pas vous laisser en carafe devant un pupitre vide, j'ai, au moment de cette difficulté, téléphoné à Éric Laurent et je lui ai demandé, si j'étais absent, de bien vouloir se substituer à moi à cette place et de solliciter qui il souhaiterait pour l'accompagner. Il l'a demandé à Agnès Aflalo.

Je suis là mais ils ont dû, dans les deux ou trois heures qui ont précédé, rassembler des documents ; donc vous les entendrez mais vous m'entendrez un peu moi aussi. Parce que, au moins sur le début, je ne vais me servir que de cette feuille-là, avec les digressions, mais seulement de cette feuille-là.

Oh les digressions, il pourrait y en avoir, ça ne manque pas parce que, là, pour finir de corriger ce qui m'a occupé une partie de la nuit, les secondes épreuves du *Séminaire* à paraître le 4 mars, vous savez j'ai dû vérifier l'orthographe exacte de l'agadod du talmud de Babylone, j'ai dû vérifier mon souvenir que le surnom d'Anne-Catherine Emmerich – avec deux « m » - voyez j'avais oublié un des « m », que le surnom d'Anne-Catherine Emmerich est bien la pieuse bénine, là c'est vrai, oui, et qu'elle a enchanté Clemens Brentano, grand poète du romantisme allemand, ou encore j'ai dû retrouver mon exemplaire des *Secrets kabbalistiques de la Bible*.

Ils ont été charmants parce que je devais le remettre lundi, on est mercredi, à bout de souffle, ils m'ont encore laissé jusqu'à demain matin à la première heure. Je voudrais vérifier exactement pourquoi parfois on écrit cabale avec un « c » et parfois avec un

« K » et est-ce qu'il y a une raison à ça ? Il faut encore trouver où.

Oh j'ai inventé des tas de choses drôles, mais enfin ça vous les lirez, il ne faut pas que je déflore la chose.

Oui, j'arrive à poser la question - il faut le faire quand même - des éléments qui pourraient pousser à identifier la personne du docteur Lacan à Melchisédech. Vous ne connaissez pas Melchisédech ? Il y a quand même des connaisseurs, peut-être que vous le connaissez sous le nom, non ? Il est plutôt connu sous ce nom mais enfin on dit aussi MelkiTsedeq. Et puis, je pousse une petite pointe contre les polytechniciens.

Bon, laissons ça de côté.

Alors j'avais la dernière fois, je crois, annoncé que j'allais parler du pas-tout. Je l'ai dit, c'est ça que je ne voudrais pas vous faire manquer, parce que j'espère pouvoir vous l'exposer avec ma petite feuille, quand même une bonne fois pour toute, peut-être.

Le pas-tout.

La grande question du pas-tout se traite commodément pour nous - ça n'est pas ce qu'Aristote employait - par le petit diagramme que Lacan a employé du vel, qui consiste à tracer des cercles et à comparer les cercles.

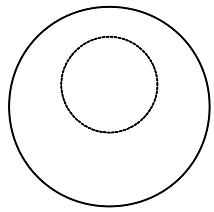
Nous allons les employer par commodité. Lorsque on commente Aristote, un commentateur qui se respecte se garde d'employer cette machinerie qui serait anachronique. Mais elle n'en est pas moins tout à fait exacte.

La grande question c'est de savoir s'ils sont bien tous là. Sont-ils bien tous là ? Et sont-ils bien tous conformes ?

Donc, voilà, quelqu'un me rappelait l'expression de Boris Vian : *l'œuvre complet* qu'il employait pour se moquer des auteurs. L'auteur et son *œuvre complet*, et c'est d'ailleurs quelque chose qui est toujours d'actualité : on réclame *l'œuvre complet* (*rires*).

Alors c'est la question. Rappelons, quels cercles, à vrai dire on pourrait tracer n'importe quelle figure avec une ligne fermée. Et on examine ce qu'il y a dans la boîte parce qu'on se représente ça en trois dimensions.

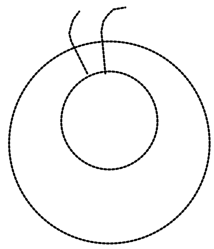
On examine ce qu'il y a dans la boîte.



Sont-ils tous pareils, sont-ils tous - parfois ça compte ça - sont-ils bien tous blancs ? Sont-ils bien tous *White anglo-american protestant*, aussi bien sont-ils tous bien juifs ? Voilà, les grandes questions qui occupent, qui sont de grandes significations dans l'existence, que tout le monde soit bien comme il faut. Par exemple, les grenadiers de la reine d'Angleterre doivent faire plus d'1m85 ou quelque chose - il y a une taille. Et donc on demande sont-ils tous bien conformes à cette spécification ? Après, on les égalise avec des grands bonnets, comme ça.

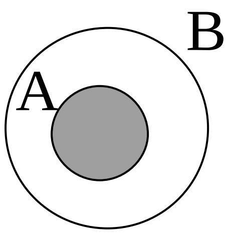
La question *sont-ils bien tous comme il faut*, est une question qui a été inventé par la logique, c'est une question qui est présente, c'est une signification essentielle dans la vie, quotidienne.

Prenons maintenant quelques billes, …le savoir, si toutes ces billes sont bien blanches, il n'y a pas de problème. Vous mettez la main dans la boîte, vous prenez la première, la deuxième, la troisième et puis quand vous les avez toutes sorties vous pouvez dire : toutes sont blanches.



À ce moment-là – ça c'est un peu plus abstrait évidemment - eh bien vous pouvez tracer sur votre tableau un

cercle, le cercle B où il y a toutes les choses qui sont blanches dans le monde. C'est une abstraction, bien sûr.



Dans le monde, c'est trop dire, toutes les choses qui sont blanches dans l'univers du discours que vous considérez, c'est-à-dire ce que vous prenez comme univers de votre discours. Je pourrais prendre comme univers de mon discours cet amphithéâtre majestueux et qui n'arrive pas à contenir tout le monde sur les sièges. Là encore il y a des…, quand même vous pourriez vous pousser un peu, les gens assis sur l'escalier pourraient être plus confortables, là ce rang-là. (*rires*)

Par exemple s'ils s'étaient assis sur des bancs, on ne pourrait pas dire tout le monde est assis sur un banc ici, et même il y a des gens debout au fond.

Donc, on peut tracer là un cercle qui considère toutes les choses blanches dans l'univers du discours c'est-à-dire dans l'univers de référence dont on parle. Et dans cet univers du blanc, eh bien je peux dire : tout ce qui est dans A est contenu.

D'accord ? Ça ne va pas trop vite là ?

Il y a une très belle phrase de Philippe Sollers qui dit d'un de ses écrits à lui : « Parce que c'est plus lent, paradoxalement ça brûle les étapes ».

C'est joli ça, c'est même kabbalistique. Il y a que pour brûler les étapes, il faut savoir aller très lentement, c'est que ce que j'essaye cahin-caha.

Là, donc, nous pouvons après examen, après épreuve empirique, c'est-à-dire une épreuve qui a lieu dans l'expérience qu'on fait, je peux conclure - faisons de cette flèche le signe de la conclusion - je peux conclure : toutes sont blanches, alors qu'au départ je me posais la question, comme on fait dans les […].

? ⟶ toutes sont bl.

Alors évidemment, dans ces constances, on formule la proposition : toutes les billes en question sont blanches. C'est déjà plus compliqué et je peux vous donner le nom technique qui n'ajoute rien, mais enfin quand on arrive à parler un peu plus longtemps on peut pas toujours passer par les dits, le blanc, les grenadiers, etc., il faut abréger.

Donc, techniquement, mais vous pouvez l'oublier si ça vous gâche le plaisir, ça s'appelle une proposition universelle affirmative, elle est affirmative parce que je dis : elles sont toutes blanches et je ne dis pas elles ne sont pas toutes blanches, c'est affirmatif, mais oui, c'est universel parce que il y a toutes. Ce n'est pas toutes les billes du monde entier qui sont blanches c'est toutes dans l'univers du discours, dans la boîte. Toutes dans la boîte, ou éventuellement toutes dans l'univers du discours considéré si cet univers se réduit à la boîte. Il y a des univers qui se réduisent à la boîte, c'est indiscutable et quand on lit la nouvelle de Borges qui s'appelle *L'aleph*, dans la boîte il y a même : tous les univers qui ont jamais existé sont dans la boîte. C'est fort. Et cette boîte se trouve dans un sous-sol d'une maison un peu plus haute à Buenos Aires. S'il y a l'absolu dans le monde il faut bien qu'il soit quelque part à moins qu'on veuille penser qu'il est partout et nulle part, mais, si on est réaliste, il n'y a pas de raison qu'il soit pas juste à côté.

Voilà, alors l'universelle affirmative.

Maintenant c'est déjà plus compliqué si je dois nier cette proposition. Qu'est-ce que c'est que nier toutes ne sont pas blanches ?

Supposons que dans cette boîte - je ne vois pas ce qu'il y a dedans - je tire

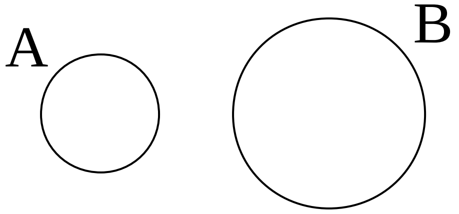
une première, elle est noire, déjà je sais que toutes ne sont pas blanches, dès la première. Je peux tout de suite conclure : toutes ne sont pas blanches.

Si je continue de tirer les billes, j'en tire une verte, j'en tire une bleue, j'en tire une opale, je tire une qui serait de la couleur émeraude dont parle un logicien dont j'ai longtemps parlé ici, Goodman, d'en tirer une émeraude, etc., et à la fin je peux dire mais il n'y en a aucune qui est blanche.

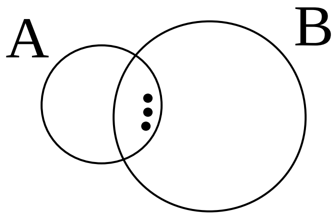
Alors évidemment, entre la moins une qu'on peut toute connaître d'emblée et le aucune que je ne peux connaître qu'après m'être tapé tout le travail, est-ce que c'est vraiment la même proposition, parce que quand je dis aucune n'est blanche je suis de nouveau dans l'universel, je suis dans l'universelle négative, d'accord ? Aucune n'est blanche, c'est l'universelle négative.

Mais il y a aussi, alors si c'est l'universelle négative, c'est-à-dire dans le cas où aucune n'est blanche, on est dans la situation où les billes sont là et l'univers du blanc est à côté, d'accord ?

Le blanc est là, tout ce qui est blanc est là et puis là il y a des billes qui ne sont pas blanches. Et ça nous donne l'universelle négative.

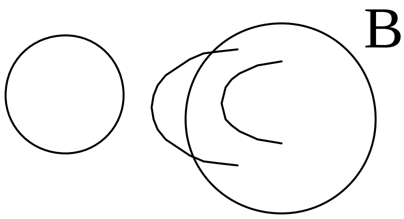


Le cas intéressant, c'est quand il y en a certaines qui sont blanches et certaines qui ne le sont pas. À ce moment-là, alors qu'on est dans une situation comme ça.



Celles qui sont blanches seront à droite de la ligne frontière du blanc et les autres seront à gauche de cette ligne, d'accord ?

On peut même se représenter ça de façon dynamique, il faudrait faire avec ça un dessin animé.



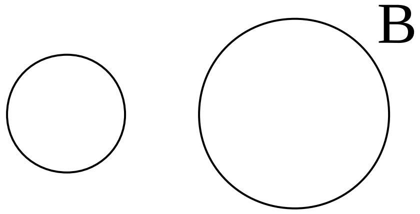
On peut supposer qu'elles sont toutes blanches - ça serait joli de faire ça - comme ça on en tire une, noire, alors déjà ça se déplace, voilà, vous avez une noire et puis après il y en a plus et plus et à la fin c'est dehors, vous savez. Il faut prendre la logique comme ça, ça serait très joli de représenter ça comme une bulle, qui se travaille, et puis elle passe progressivement à l'extérieur, n'est-ce pas.

Ce qu'il faut savoir, c'est si on n'est pas dans un cas universel, affirmatif ou négatif, si on est dans le cas particulier, comment ça fonctionne.

Dans le cas particulier, ayant tiré quelques billes, je peux dire quelques billes sont blanches, admettons. Comment est-ce que je formule la négation de quelques billes sont blanches. Je la formule en disant quelques billes ne sont pas blanches, c'est-à-dire je m'assure que nous sommes dans ce cas-ci : quelques billes ne sont pas blanches.

Mais disant ça, est-ce que j'admets qu'éventuellement toutes ne sont pas blanches c'est-à-dire qu'on est dans le

cas d'extériorité complète, où ça veut dire quelques billes au moins et au plus ne sont pas blanches ?



Ça, les Français ne vendent pas ça très bien.

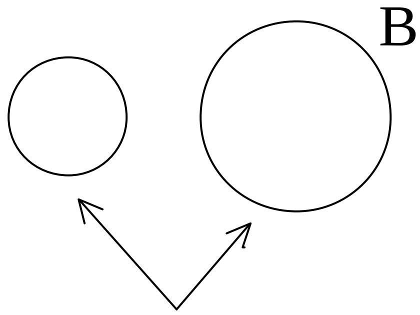
Mais est-ce que je me fais comprendre en disant ça ou faut-il que je le répète ?

C'est une question sur le film, je vois qu'on est dans ce cas-ci mais est-ce que, je comporte qu'on reste toujours dans ce cas ci, c'est-à-dire quelques-unes au moins et au plus ne sont pas blanches ou est-ce qu'éventuellement je vais être l'expérience se continuant dans la situation où les billes sont complètement à l'extérieur.

Ça n'a de sens que dans cette dynamique, c'est pour ça que j'introduis le dessin animé.

Alors ça, ça s'appelle la particulière négative, la proposition particulière négative qui peut, telle qu'on se pose la question, avoir deux sens. Ça peut avoir un sens qui exclut l'extériorité totale, les billes par rapport aux blanches, ou ça peut avoir un sens qui, au contraire, affirme le recoupement, ce type de recoupement c'est-à-dire quelques-unes au plus et au moins.

Donc, ce cas-ci évidemment, c'est un cas où on peut dire la proposition particulière peut verser dans l'universel, à la fin on trouvera l'universel, tandis que dans ce cas-ci on sait qu'on n'aura pas l'universel.



C'est-à-dire c'est quelques-unes au moins et au plus. Et donc on ne pourra jamais dire : toutes les billes sont blanches parce qu'il y en a quelques-unes qui ne le sont pas.

Est-ce clair, est-ce translucide ? Je ne sais pas ce que je peux faire de plus à moins d'apporter les billes.

Alors, en fait, bien sûr dans ce cas-là on peut dire, là cet universel, c'est le plus large, c'est le plus grand. Mais ça, finalement, dans le cas, en particulier, enfin il a appelé ça comme ça - je fais tout ça de mémoire alors j'espère ne pas me tromper - il se trouve que vers 1967, la tête tournée par la logique mathématique, nous avions mes amis et moi, à l'époque nous faisions une revue qui s'appelait *Les cahiers pour l'analyse*, nous avions inventé de faire un numéro sur la formalisation logique au moment où ça n'était vraiment pas la mode dans l'université française.

Vraiment c'est une date, et d'ailleurs, ne doutant de rien, j'ai écrit à Bertrand Russell qui m'a très gentiment répondu, une lettre signée, en lui demandant l'autorisation de reprendre un de ses textes auquel personne ne s'était intéressé en France depuis 40 ans, 50 ans. Il m'a répondu, charmant, en étant d'accord.

J'ai écrit à Kurt Gödel, qui m'a répondu, et à l'époque c'était pas les ministres, je n'ai vraiment rien contre les ministres, enfin il y en a certains que je trouve vraiment charmants, aussi charmants que Bertrand Russell et Kurt Gödel, Kurt Gödel m'a répondu en acceptant que je traduise un de ses textes en anglais dont j'ai achevé la traduction avec Jean-Claude Milner.

Et donc, ayant un certain nombre de

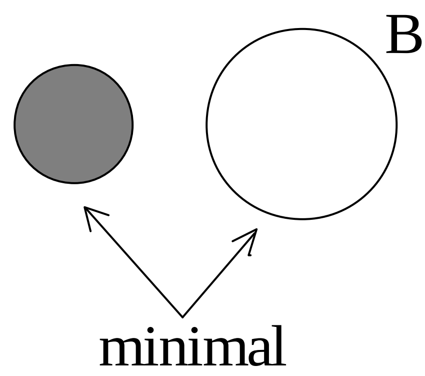
textes de logiciens, à l'époque qui étaient des contemporains, ils sont morts depuis, je voulais un texte sur la logique d'Aristote et je l'ai demandé à quelqu'un qui est devenu depuis vraiment un maître des études aristotéliciennes, Jacques Brunswick qui a des élèves beaucoup plus nombreux aux États-Unis qu'en France et qui nous a écrit pour *Les cahiers pour l'analyse* un article très savant sur la proposition particulière chez Aristote.

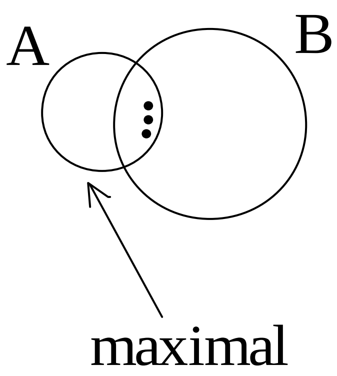
Là-dessus, au moment où tout ça se mettait en place, est arrivé mai 68, et donc là on a eu la tête tournée par autre chose, c'est vraiment là dans la jeunesse comme ça on a la tête tournée par une chose, par une autre, alors d'abord c'est la logique mathématique, après c'est l'agitation politique, c'est comme ça. Et donc ce numéro est paru sans préface, le premier, parce qu'on était occupé à autre chose, mais enfin il est sorti, et le premier article, le premier texte, dès qu'on tournait la page de titre, c'était l'article de Jacques Brunswick.

Et étudiant, c'est vraiment seulement le début de son article ça, il prend un passage vraiment trapu, enfin comme on disait, complexe, du début des *Premières Analytiques* qui est un ouvrage d'Aristote, enfin d'Aristote ! ça a été rédigé par un de ses élèves, c'est classique ça dans l'histoire, sauf que pour Aristote, à l'époque il n'y avait pas des choses comme le droit moral. Il y a d'ailleurs beaucoup de textes d'Aristote qui sont restés - oh je dis de mémoire là, je vais vérifier tout ça, mais enfin - il y a des textes d'Aristote qui sont restés dans des valises pendant quelques siècles, enfin pas des valises, oui il faudrait savoir dans quoi d'ailleurs, mais enfin et puis on a sorti ça et les gens de bonne volonté ont essayé de piger ce que ça pouvait vouloir dire, donc, c'est avec ça d'ailleurs que la philosophie s'est faite, avec une petite marche d'incertitude.

Je ne sais pas ce qu'il en est précisément des *Premières Analytiques*, si le texte est plus sûr que d'autres, je n'ai pas eu le temps de vérifier ça pour cet après-midi.

Alors, il a donc fait, il y a un texte de définition d'Aristote au départ des *Premières Analytiques*, Jacques Brunswick a présenté son interprétation, qui tente grosso modo à distinguer […] et à trouver quels sont les termes grecs correspondants, une partie des termes grecs et plutôt il a essayé de piger et – si mon souvenir est bon - curieusement il a choisi d'appeler ça la proposition minimale, le sens minimal de la proposition, bien que l'extension soit maximale puisqu'elle est universelle là, aucune n'est blanche, il appelle ça le sens minimal, et ça le sens maximal, c'est-à-dire quand quelques-unes ne sont pas B au plus et au moins.





Il l'appelle maximale parce qu'il y a une condition supplémentaire. Là, il suffit de dire : on sait qu'il y en a au moins quelques-unes qui ne sont pas blanches mais on n'exclut pas que toutes ne soient pas blanches, donc il pose une condition de moins, n'est-ce

pas, on dit quelques-unes au moins ne sont pas blanches.

Et ça vous pouvez le savoir dès la première noire que vous trouvez. Tandis que pour ça c'est plus complexe, vous devez lire : quelques-unes au moins et au plus ne sont pas blanches. C'est pour ça qu'il appelle ça maximale : parce qu'il y a une condition supplémentaire. Il dit : eh bien chez Aristote la particulière négative a toujours le sens minimal.

Ça, je ne peux pas jurer qu'il est le premier à l'avoir affirmé comme ça mais en tout cas là, c'était clair.

Et qu'en revanche Aristote n'utilise pas le sens maximal de la proposition particulière négative, qui s'exprime dans ce paragraphe du début des *Premières Analytiques* par l'expression, il y a deux expressions, alors je vous passe, on se demande pourquoi il a employé deux expressions, Aristote à cet endroit, *mè pantes*, qu'on peut traduire comme pas-tout, pas toutes, au pluriel, ou *mè tim* - c'est pas *mè* comme ça,

mais
mè tim
pantes

Alors c'est ça, il le dit en toutes lettres, que Lacan récupère. Lacan a bien lu l'article de Jacques Brunswick, il ne le dit pas, on ne peut pas tout dire, il y a certaines choses qu'on dit et d'autres qu'on ne dit pas, c'est comme ce schéma.

Quelques choses au moins sont dites mais aussi quelques choses au plus sont dites. Ce n'est pas qu'il ne dit rien, ce n'est pas qu'il dit tout ; la vérité, on ne peut pas toute la dire. L'exactitude, on peut, mais enfin, il avait certainement ses raisons étant donné qu'il trafique complètement Aristote, puisque ça c'est le début.

Aristote construit sa logique comme le petit mineur là sur les fiches de publicité avec sa petite..., bon, Aristote fait ça et il y a ce qu'il jette, ça, ce sens maximal avec ses deux conditions, ça ne lui paraît vraiment pas utile, donc il met au rebut, le Dr Lacan arrive, il demande à Aristote : Vous n'en voulez pas ? – Je le prends, j'en ai l'usage et il bricole le rebut d'Aristote.

Donc, déjà, vous avez la filiation aristotélicienne du pas-tout.

Je l'ai peut-être exposé jadis mais un peu vite parce que je me suis aperçu que d'abord on est arrivé là justement. Alors ça, ça vous donne simplement que le pas-tout c'est l'incomplet, c'est : il en manque un, il en manque deux, il en manque un morceaux, ah ça on peut l'utiliser en psychanalyse et comment, s'il manque un morceau, c'est d'ailleurs pour ça que notre ami Hans, le petit Hans, Lacan peut dire qu'il est aristotélicien, il le dit dans un *Séminaire*. Lui, ce qui l'occupe, c'est le morceau qu'il y a, le morceau qu'il n'a pas, il est pas aristotélicien comme Freud c'est pour ça qu'ils s'entendent très bien.

Je me suis aperçu que je n'avais pas été assez clair quand j'exposais ça puisque dans l'ensemble ça a l'air de satisfaire tout le monde d'utiliser ce pas-tout comme le simple rebut d'Aristote et que ça nous donnerait le freudisme en quelque sorte, c'est le niveau du petit qui s'effare devant la forme corporelle et qui constate qu'il y a une petite différence. Loin de moi de penser qu'il n'y a pas là un épisode tout à fait capital.

Déjà, avec mon petit-fils, qui a sept mois - il m'est arrivé de parler de mes petites-filles maintenant c'est une nouvelle expérience pour moi - déjà avec mon petit-fils qui a sept mois sa mère observe que, selon elle en tout cas mais le fait que ce soit son regard et son avis compte beaucoup, il porterait déjà un intérêt spécial au en-plus. Formidable ! Il n'a pas encore eu le temps de faire des constructions, il n'a pas eu le temps qu'est-ce que j'en sais ? Mais enfin déjà il y aurait quelque chose qui serait frayé dans cette direction là et en tout cas comme s'est frayé, on doit le supposer, pour la mère, elle ne manquera pas de le refiler

au rejeton.

En tout cas ça paraît en même temps, enfin peu après qu'il ait découvert le plaisir de l'image au miroir, on me signale en tout cas une activité suspecte, que c'est pas comme le reste, comme les doigts de pieds, les doigts, etc., qu'il y a là quelque chose qui se passerait, j'ai demandé des détails bien sûr, pas trop !

Donc évidemment on peut déjà faire beaucoup de choses, en effet, avec le morceau qui manque ou le morceau qu'il y en plus, le morceau de différence, etc.

Ça, je l'ai observé, comme vous d'ailleurs, dans la façon dont Lacan prend les choses, bien sûr qu'il a pris des choses partout comme tout le monde, qu'il réfléchit, qu'il bricole, mais il ne prend jamais la chose telle quelle.

Déjà il fait un choix différent de celui d'Aristote. Aristote fait ça, moi je fais ça, chacun est libre. Chacun n'est pas si libre que ça parce qu'Aristote a commencé quand même avant Lacan, Aristote a marqué tous les siècles de réflexion sur la logique, beaucoup de siècles où on s'en est foutu royalement, mais enfin on a quand même repris ça sérieusement au Moyen Âge. Aristote, ça a coûté beaucoup à Descartes d'envoyer bouler Aristote et la scolastique. Descartes a dû s'exiler pour ça parce que la Sorbonne de l'époque ne plaisantait pas avec ça alors que, constatant les progrès de l'esprit humain, le Dr Lacan n'a quand même pas été obligé de s'exiler, il a été excommunié mais enfin ça reste très métaphysique, si j'ose dire, excommunié moyennant quoi c'était un pouvoir qui heureusement n'avait pas le droit, ne pouvait pas saisir les gens et hop les foutre au trou, parce que sans ça, il n'en serait pas resté grand-chose.

C'est là qu'on voit quand même qu'on est content que tout le monde ne dispose pas de la force publique.

Donc c'était déjà quelque chose de la part du Dr Lacan que de faire le choix contraire à Aristote et ça le met du côté, d'un côté qui est très important dans le *Sinthome*, ça le met du côté de l'hérésie, l'hérésie ça vient de *heresis*, en grec, qui est le choix.

Les hérétiques, c'est ceux qui font un choix, parce que ceux qui font le choix de l'orthodoxie, ils n'ont pas besoin de se fatiguer à faire un choix, ils sont poussés par le sens commun donc ils s'imaginent qu'ils n'ont rien choisi, en effet on est monté là et on est arrivé à destination.

Ceux qui font un choix sont hérétiques mais le fait qu'ils fassent un choix permet de s'apercevoir que même ceux qui ne s'en aperçoivent pas ont en fait un aussi.

Ça, on croyait que c'est des petites plaisanteries un peu lourdes mais enfin appliquer ça à la clinique par exemple en passant comme ça pour voir, le normal et le pathologique, le droit et le déviant, on croit qu'il n'y a que ceux qui ne sont pas dans la ligne droite qui sont les déviants, d'accord, on peut voir ça comme ça, on voit ça comme ça quand on est dans la ligne droite, mais on a peut être un regard un peu plus intelligent simplement parce qu'un peu plus complet quand on est dans la déviance ; on s'aperçoit que les autres, eh bien ils ont fait un choix et que les autres si le déviant il a dévié de 15 degré, eh bien de ce fait même celui qui est dans le droit, il est à 15 degré de la ligne déviante. Je ne sais pas si je me fais comprendre.

Évidemment, du point de vue de l'orthodoxie, les autres sont des hérétiques parce qu'ils ont fait un choix, mais du point de vue de l'hérésie, il y en a deux, point capital pour comprendre le premier chapitre du *Sinthome*.

En continuant d'aller très lentement comme ça, je ne sais pas si vous apercevez ce qu'on peut saper dans la conception du monde, dans la conception du monde commune, enfin qui était commune jusqu'il y a peu parce que justement, comme les déviants se sont un peu multipliés, les orthodoxes sont un peu comprimés et ils essayent, évidemment ils protestent, conformément au schéma que je pourrais développer.

Non seulement Lacan a le toupet, comme personne ne comprend ce qu'il

fait, ça porte pas à conséquences et c'est d'ailleurs pour ça qu'il le voile tout de même, qu'il le dit juste assez pour que n'être compris, il faut bien dire, d'un certain nombre, alors non seulement il a ce toupet de faire un autre choix qu'Aristote, mais encore il trafique le rebut aristotélicien.

C'est son genre si vous voulez, il est allé pécher métaphore et métonymique, chez Jakobson, dans son article célèbre sur l'aphasie, les deux formes de l'aphasie, et d'ailleurs quand il a eu le tiré à part, il a été si transporté qu'il y a consacré deux leçons entières dans le *Séminaire des psychoses* et, il faut bien dire, avec un oubli fâcheux, c'est que il n'avait pas cité Jakobson.

Il n'a pas cité Jakobson parce qu'il était dans le sujet, il n'était pas en train de mettre les références pour que les petits malins aillent immédiatement farfouiller dans Jakobson parce que ça ne leur rapportait rien. Premièrement ils ne comprenaient pas, et deuxièmement ce que Lacan expliquait était justement un petit peu à côté, mais enfin il y avait un certain nombre de normaliens de l'époque formés pour être des universitaires de l'époque, pas moi, moi j'étais pas né là - je dis ça parce qu'on me fait tellement de reproches, qu'on pourrait me faire celui-là - non là, à l'époque, quand il fait ça, le *Séminaire des psychoses,* 52, 53, j'avais dix ans, onze ans. À cette époque, j'étais aristotélicien comme le petit Hans (*rires*), et donc le normalien de service, il y en a toujours un, le bien nécessaire de l'époque est venu dire d'ailleurs au Dr Lacan : mais ça vous n'avez pas - après avoir fait des petites recherches – vous n'avez pas cité Jakobson.

Je connais l'histoire parce que quand je préparais l'édition de ce *Séminaire* j'ai dit au Dr Lacan ça la fiche mal quand même que vous n'ayez pas cité Jakobson dans ces deux leçons alors que maintenant tout le monde sait d'où ça vient : alors est-ce que je laisse ça comme ça ou est-ce que je le rajoute ? – Rajoutez.

Il n'a jamais été question que si justement il fallait tout un travail pour passer de l'oral à l'écrit, c'est pas pour le laisser tel quel parce que sans ça, il n'y a qu'à prendre la bande de magnétophone et faire décrypter.

Si ça a été par Lacan bouclé pendant 22 ans, pas un *Séminaire* publié, c'est qu'évidemment il avait quelques idées, quelques exigences, sur la façon dont ça devait être fait, mais enfin à qui je dis ça d'ailleurs ? (*rires*). Je dis ça à vous pour vous expliquer qu'en ne citant pas Jakobson à ce moment-là, il a évité beaucoup de difficultés mentales, de tortures mentales à ses élèves parce qu'aussitôt qu'il sont allés voir, ils ont dit : mais Lacan ne se sert pas de métaphore et métonymique comme Jakobson ! Mais bien sûr, Lacan ne s'est jamais servi de façon normale des choses qu'il allait bricoler, qu'il allait prendre d'un côté ou de l'autre. Lacan, y incorporait une valeur ajoutée, c'est la valeur-ajoutée-Lacan, VAL, le Val de Grâce.

Il ajoutait toujours une valeur et donc parfois il vaut mieux éviter, alors ça n'a pas manqué après, et des esprits d'ailleurs forts compétents se sont penchés sur le traficotage invraisemblable que Lacan, invraisemblable !?, c'est quand même assez limité, mais enfin le traficotage que Lacan a fait subir à métaphore et à métonymie.

Il avait une expression pour dire ça Lacan, il disait je l'ai rhabillé. En effet, il prend le mannequin et puis il regarde et puis lui, c'est un tailleur qui a sa manière de disposer les volants, comme ça, et en effet on dit mais on ne la reconnaît plus, la métaphore est changée, je l'ai quittée hier soir, depuis qu'elle connaît Lacan, elle a perdu la tête.

Voyez, je n'ai vraiment que ce bout de papier mais je suis lancé là. Alors, je crois que je vais continuer et pour le début de – on va reprendre le 9 mars de toute façon – là, je me la coule douce et mon dialogue à ce propos.

Ce qui m'ennuie, c'est que vous vouliez parler un peu de ce qu'il y avait dans le *Le Figaro* d'aujourd'hui, Agnès ? Non ! Bon alors lisez, non seulement achetez *Le Figaro* de

demain mais lisez *Le Figaro* d'aujourd'hui, en sortant. Il y a deux articles merveilleux que j'ai lus, pensez bien que j'ai pas lu les journaux ce matin, mais j'ai ouvert mon mail et mon ami Jorge Forbes, qui va partir au Brésil après ce *Cours* et que je salue ici pour…, il est venu avec moi à la conférence de presse du ministre, on a réussi à le glisser parce qu'il est entre autre, il est plein de choses mais il est aussi correspondant du journal *O Estado do Sao Paulo*, il a une chronique là, alors ils m'ont dit mais il n'y a pas de place, etc., j'ai dis : comment vous pouvez dire ça c'est le *New York Times* brésilien (*rires*), ce qui est vrai ! Ce qui est vrai ! C'est le *New York Times* brésilien, ils ont réservé déjà l'espace pour le ministre et vous voulez que je lui dise, ce n'est pas possible.

Donc il était là, on était là pour écouter, on n'avait rien préparé, le ministre a parlé de façon charmante de la psychiatrie, comme jamais - d'après ce qu'on m'a dit - jamais un ministre n'avait parlé comme ça, une dame a posé une question et puis pendant que je regardais la scène, hop Jorge Forbes se lève et pose à son tour au ministre une question fort intéressante : vous venez de dire des choses sur la psychanalyse et la psychiatrie, pouvez-vous confirmer…, et le ministre enchaînant et lui faisant un sourire, ravi. Je dois dire, on a nagé là dans une atmosphère du meilleur ton, du meilleur monde. Et pourquoi je parle de tout ça ? Pour *Le Figaro*, pour *Le Figaro*.

Alors, oh *Le Figaro*, d'ailleurs oui on a manqué quelqu'un au *Forum* qui avait annoncé sa venue et puis qu'il l'a - quelqu'un qui avait commencé par refuser de venir – c'est un ami personnel de Jorge Forbes – il avait dit non, après il a rappelé pour dire oui, après il a eu un travail imprévu et il n'a pas pu venir au *Forum,* je dis son nom ou je laisse de côté ? Je peux dire son nom, qui était l'ancien directeur du *Figaro littéraire*, M. Jean-Marie Rouard de l'Académie française, j'espère que ça n'est que partie remise.

Alors ça, ça fait le lien avec *Le Figaro*, non seulement *Le Figaro* de demain va peut-être porter ma parole, je crois que ça ne m'est jamais arrivé de ma vie, c'est quand même, j'aurais publié le 4 mars douze Séminaires de Lacan, il y a eu les *Autres écrits*, les deux petits volumes, tout ça n'a pas retenu l'attention du *Figaro*, eh bien voilà je l'aurais demain.

J'espère, d'ailleurs dès aujourd'hui précipitez-vous pour acheter *Le Figaro* vous aurez deux articles passionnant d'un M. Cyrille Louis et de Mme Catherine Petitnicolas, c'est la page 12, vous ne pouvez pas les manquer parce que c'est en haut. Oh c'est beau le dessin là, je n'avais pas vu le dessin j'ai lu sur Internet, alors le titre, c'est quand même important là, ce n'est pas tout à fait français mais enfin bon, là c'est un autre académicien français qui pourtant dirige *Le Figaro littéraire*, parce qu'on ne remplace un académicien que par un autre, je ne sais pas si on peut dire tous les directeurs du *Figaro littéraire* sont des académiciens. « En déjugeant un rapport de l'Inserm - voyez c'est pas français en déjugeant - en déjugeant un rapport de l'Inserm, le ministre a pris fait et cause pour les psychanalystes » ça c'est le surtitre et le titre, sur 1, 2, 3, 4, 5, 6 colonnes, c'est «Douste-Blazy rallume la guerre intestine entre les psys » ; ça n'est pas cohérent. Et il y a un dessin où le ministre est représenté, la tête fendue avec craac !! Moi, ça me donne l'impression que *Le Figaro* mène campagne contre le ministre de la Santé, ça n'est pas l'habitude, et ensuite l'article suivant dit : Le document contesté était favorable aux thérapies comportementales, - gros titre : Casse-tête pour évaluer l'efficacité des traitements. Réaction des familles des malades ensuite, ça je n'avais pas vu, Jean Canneva : « Je m'étonne de la décision du ministre ».

Alors moi, j'ai lu les articles, eh bien on a l'impression, je crois que j'avais parié il y a deux jours que la contre-offensive de l'administration ne manquerait pas. Je l'ai dit. Eh bien j'ai l'impression que c'est de ça dont il s'agit ici, j'ai même impression que c'est

l'administration qui a fait passer au journal des informations défavorables au ministre. C'est grave ça. (*rires*).

Ça, ça ne fait que me confirmer dans ma position qu'on ne touche pas un cheveu de M. Douste-Blazy. Il a été triomphalement salué par une salle de plus de 1200 personnes, de gens qui ne sont pas dans leur majorité favorable à la majorité, il a donc réussi une chose inouïe, à mon avis ça n'est que des gens qui veulent saboter la présidence de la république qui peuvent ainsi organiser une contre-propagande de ce genre. Je ne sais pas quel est votre avis, vous me le direz quand nous reprendrons, mais je suis extrêmement choqué que cet organe donne l'impression de mener déjà une guérilla contre le ministre.

Est-ce que c'est votre impression Agnès ? Ça n'est pas ce qu'on attends du *Figaro* quand même, d'habitude contre les ministres c'est, je ne sais pas, *Libération*, ah *Libération* aussi était contre le ministre. Tiens, je crois qu'ils n'ont pas encore compris qu'il y a des petites choses qui bougent et j'espère qu'elles vont continuer à bouger avant de se remettre en ordre éventuellement.

Mais s'il y avait un petit peu d'hérésie qui arrivait pendant un moment à bousculer l'orthodoxie, il ne faudrait pas faire la fine bouche, il y a des gens qui pensaient : oh tout ça c'est des paroles en l'air ! Eh bien il y a des gens qui ont bien compris que ce n'étaient pas des paroles en l'air.

Alors lisez tous *Le Figaro*.

Vous êtes débarrassé d'un préjugé qui vous coûtait cher.

Donc Lacan - accélérons, assez de plaisanteries comme ça !

Lacan va salement trafiquer le *mès pantes* aristotélicien récupéré dans les poubelles. Il suffit d'ajouter un seul élément à cette affaire, un seul élément conceptuel, au lieu de réfléchir seulement avec les petites boîtes où on met la main. Ça peut être des très grandes boîtes. On peut commencer avec le petit […], mais vous savez, par exemple, même avec les grains de riz ou les grains de blé sur l'échiquier, dès que vous commencez à doubler de cases en cases, vous finissez avec des quantités énormes. Mais c'est fini, vous savez combien il y en a.

Quand vous mettez un petit grain sur une case, c'était quelqu'un qui était bien vu par un ministre, par un vizir ou un pacha, et l'autre lui a dit : bon eh bien je veux faire quelque chose pour toi, dis-moi ce que tu veux, il dit : oh je veux presque rien ; tu mets un grain sur la première case de l'échiquier, tu en mets deux sur la deuxième case, quatre sur la troisième et puis à la fin, ça ira. Il n'y avait pas assez de blé dans tout le royaume. Mais même s'il y en a beaucoup, beaucoup, beaucoup, beaucoup, ça reste fini, on sait combien.

Alors vous êtes au courant, là je suis obligé d'introduire un élément nouveau, évidemment que vous êtes au courant qu'on réfléchit aussi avec ce qu'on représente comme un 8 couché.

$$\infty$$

Pourquoi est-ce qu'on représente ça comme un 8 couché ? Évidemment on peut le savoir. Si j'avais eu le temps de fignoler cet exposé, je serais allé, j'ai un livre en deux tomes de Cajori que j'ai où il y a exactement quand sont nés les différents symboles mathématiques. Avec ça vous pouvez vous rappliquer quelque part, mais malheureusement je ne suis savant qu'après avoir consulté le livre, ça ne m'est pas resté en mémoire.

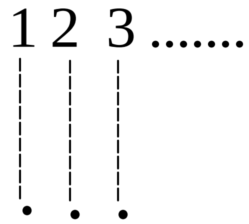
Donc, il y a quelque chose qu'on appelle l'infini et on raisonne avec cet infini, mais on n'a pas besoin là d'être très compliqué, il suffit de prendre, c'est bien connu, la suite, des nombres, il n'y en a pas de plus grand.

$$1\ 2\ 3\ ....$$

Donc on peut même rester, on n'a pas besoin d'être kantorien là, on n'a pas besoin de faire le saut de se servir de l'infini dénombrable, comme on appelle celui-là, comme d'un tout, restons avec la suite des nombres, il n'y

a pas de plus grand nombre.

Alors, simplement, supposons qu'on mette la suite des nombres dans une boîte. Supposons qu'on mette autant de billes qu'il y a de nombres, c'est-à-dire voilà, vous avez 1, 2, 3 et la suite, et vous avez une bille qui correspond à chaque nombre. Est-ce que c'est difficile à se représente ça ? Un robinet qui coulerait éternellement.



On sait représenter ça, la fontaine de jouvence par exemple. Il y a comme ça, dans les contes pour enfants, des tas de choses qui sont inépuisables. Parce que je veux rester au niveau du conte de fées, depuis samedi, je considère qu'on peut tout exposer comme un conte de fées.

Dans les contes de fées, il y a des choses, plus on en prend, plus il y en a, ça ne s'épuise jamais. Eh bien nous sommes dans un cas comme ça.

Alors là, la question c'est de savoir, là il y a quelque chose qui cloche, il y a quelque chose qui change par rapport à notre aristotélisme qui est notre façon de vivre, de voir, de respirer, d'entendre, depuis tout petit, notre aristotélisme qui inspire, par exemple, des travaux scientifiques aussi honteusement calomniés que le rapport, le magnifique rapport Inserm sur l'évaluation des psychothérapies.

Où sont les thérapies, où sont les thérapeutes, où sont les thérapiés ? Chacun à sa place, combien de temps, quel résultat ? etc. Ils sont aristotéliciens, ils me font beaucoup d'honneur mais enfin ils font l'expérience.

Qu'est-ce que voulez qu'ils fassent avec les patients de psychanalyses. On leur dit : vous allez mieux - bof ! (*rires*), vous êtes content ? - c'est beaucoup dire ! - et vous continuez ? - ah plus que jamais ! (*rires*). Ça ne rentre pas dans le…, c'est là qu'on voit qu'il y a quelque chose - je ne voudrais pas que ce soit retenu contre la psychanalyse – c'est là qu'on voit qu'il y a des fonctions inépuisables comme ça, on en redemande, on en redemande toujours.

Alors, il faut être sérieux là parce que, enfin il faut être sérieux non ! la seule chose sérieuse c'est la série, c'est là que ça s'applique.

Donc, là, la déviance de Lacan, c'est de quitter justement l'idée : on va vérifier, on va y aller voir, attendez on va compter, on va savoir de quel côté, là c'est plus, là c'est moins et quand on fait ça, c'est toujours maillot jaune les TCC, dernier de la classe avec bonnet d'âne la psychanalyse ! C'est : Pavlov est un dieu, et Freud a zéro de conduite.

Donc on comprend que Lacan se barre de l'aristotélisme, en quatrième vitesse. Et donc, il entre dans le conte de fées. Superbement. Et donc, il déplace le pas-tout, il le sort de l'univers du monde fini, de la boîte, des petites boîtes, des comptages, et il entre, il fait passer le pas-tout dans l'univers infini.

Eh bien ça touche une chose très précise ça : c'est que vous essayerez de démontrer que toutes sont blanches, et vous m'en direz des nouvelles.

------> toutes sont bl.

Vous pouvez tirer, vous en tirez une blanche qu'est-ce que vous pouvez dire ? il y en au moins une qui est blanche ; vous en tirez deux, la deuxième, il y en a deux qui sont blanches ; continuez comme ça jusqu'à l'extinction de vos jours, vous ne trouverez que des blanches mais vous ne pourrez jamais démontrer toutes sont blanches avec l'expérience.

C'est clair ça ? Bon.

Vous ne pourrez jamais mais vous pouvez, par testament, léguer votre

industrie de vérification des billes à votre famille, à votre gendre, etc., qui eux-mêmes continueront à tirer les billes et ne tirerons que des blanches, à travers les siècles et les siècles des siècles. Et au jugement dernier, dieu réunira la théorie c'est-à-dire la succession de tous ceux qui auront passé leur vie à vérifier les blanches, qui n'auront eu que des blanches, billes blanches et d'ailleurs pourquoi réserver ça à une famille, il n'y a pas de raison, d'ailleurs elles sont prolifiques donc à la fin, c'est : l'humanité entière rame, vérifie qu'il n'y a que des blanches et au jugement dernier - et c'est pour ça que tout le monde sera condamné (*rires*) - dieu dira : que celui qui a démontré que toutes sont blanches lève la main.

Il y en aura certainement un qui lèvera la main et qui dira : moi je n'ai jamais trouvé que des blanches et avant moi mon père, mon grand-père, mon aïeul, tout le monde a trouvé des blanches, donc ça serait vraiment la mort du petit cheval si elles n'étaient pas toutes blanches : zéro ! L'enfer ! Enfin, est-ce que c'est dieu qui fait ça directement, je ne crois pas, il doit avoir un certain nombre d'émissaires pour les basses besognes, il doit se réserver pour l'entrée au paradis. Oui, c'est pas lui qui fait ça du tout, qu'est-ce que je raconte ? Mais enfin c'est un conte de fées, ce n'est pas orthodoxe.

Autrement dit, mais s'il n'y a que des blanches, minute après minute, heure après heure, siècle après siècle, je ne sais pas pourquoi je me fatigue à énumérer ça parce qu'il suffirait de prendre un jour de Brahmâ - un jour de Brahmâ fait quatre milliard d'années humaines et des poussières - donc un jour de Brahmâ et toute la suite, bon.

Brahmâ, vous pouvez mettre Brahmâ dans le coup, ça ne change strictement rien à l'affaire, impossible de dire logiquement, d'affirmer que toutes les billes sont blanches.

Les billes c'est les âmes bien sûr, vous avez compris. Voilà.

Alors qu'est-ce qu'on peut en conclure ? On peut en conclure qu'en effet, c'est le sens maximal du pas-tout. On peut bien dire toutes celles qu'on a tirées sont blanches, ça n'est jamais que dire : il y en a quelques-unes qui sont blanches mais on ne pourra jamais dire toutes le sont. Donc c'est quelques au plus et au moins.

Mais au lieu d'être une histoire bête comme choux avec la boîte, c'est une impossibilité logique. Nous sommes dans le cas où on ne peut jamais dire toutes. Nous sommes devant, en effet de façon structurale, dans le système où nous nous déplaçons, nous sommes devant le pas-tout de Lacan. Là nous y sommes.

Il n'y aurait qu'une seule façon de s'en sortir. C'est laquelle ? Ce serait de poser au départ que toutes seront blanches, ce n'est pas difficile. Si on se met juste au moment où on va les mettre dans la boîte. Par exemple là, puisque nous sommes dans un système infini, chaque fois qu'on passera d'une bille, il y aura le pinceau qui va fonctionner, on la peint en blanc et on la met dedans. À ce moment-là c'est réglé, d'accord ?

Ou on peut dire, par exemple, pour la suite des nombres, vous savez comment on les forme, comment on peut les former, par induction : il y a un et puis on fait fonctionner par exemple la loi selon lequel le nombre suivant ça sera le précédent augmenté d'une unité. Donc 1, c'est vraiment comme dans *le Bourgeois gentilhomme* : ah bon ! Un et deux, et trois, ça marche ! C'est-à-dire on a la loi de formation de la série, on sait comment on va produire la suite des nombres, en ajoutant une unité aux précédents pour obtenir le nombre suivant.

Bon, on peut des choses plus compliquées. On peut décider par exemple d'additionner les deux nombres précédents, ça donne la série de Fibonachi, ça ne donne la série de Fibonachi qu'à partir du troisième terme, c'est pour ça que Lacan s'y est intéressé parce que c'est comme le nœud borroméen. Si vous dites, si vous posez un et un cela il faut faire une loi spéciale pour eux, pour ces deux-là, et après ça marche : 2, 3, 5, 8, 13, 21, et la suite.

1 1 2 3 5 8 13 21

Là, qu'est-ce que vous avez au départ pour faire ça, vous avez la loi de formation de la série. C'est pigé ? Non ?

Ce n'est pas unanime mais là je suis obligé d'aller vite, ce n'est vraiment pas compliqué, enfin il ne faut jamais dire ça.

Autrement dit, ce n'est pas du tout la même chose, une série où vous ne tirez que des blanches sans connaître la loi de formation parce que là vous ne pouvez jamais conclure toutes sont. En revanche la même série, mais où vous avez posé au départ que fonctionne comme dans les *Temps modernes*, le gars qui va peindre la bille avant et après ça sera son fils et la succession, là vous pouvez dire toutes sont blanches même si c'est infini, si vous avez la loi de formation.

De la même façon si, vous vous fixez comme loi de formation une séquence telle que ça commence par zéro, admettons, par deux, et vous dites le nombre suivant est le précédent augmenté de deux unités, vous n'aurez que des paires, 2, 4, 6, 8, 10, etc., ça vous le saurez d'abord parce que vous avez posé la loi de formation de la série. Autrement dit : elles ont beau être au niveau de la vérification, c'est pareil, vous ne voyez que des blanches ; voyez comme c'est drôle.

Mais elles sont, c'est deux mondes ces séquences-là. Eh bien, là, on y est arrivé à un petit palier, on n'a pas fait le tour de la question mais on a un petit palier.

Il suffit par exemple de dire : eh bien la loi de formation, une loi de formation qui marche, qui fait que…, si vous voulez quand il n'y a pas de loi de formation, c'est quand même pas ce qui va arriver au prochain coup. Chaque fois on se dit, enfin peut-être la noire va arriver et puis ça peut se faire puisqu'il n'y ait pas de loi de formation.

Donc on est dans le suspense. Tandis qu'une fois qu'on a posé et qu'on forme les nombres par 2, 4, 6, 8, 10, on peut laisser la machine fonctionner toute seule.

Quand il y a la loi de formation, il faut dire, ça n'est pas très amusant, ça va tout droit où ça arrive.

Alors imaginez-vous, dans la psychanalyse, on a déterminé une loi de formation de ce genre, qui s'appelle le Nom-du-Père.

Le Nom-du-Père, ça vraiment ça permet, c'est réglo, on sait que vraiment tout le monde, tout ce qui va s'inscrire là va être conforme, on peut le garantir et on adore former des ensembles, des compagnies, des bataillons sur ce modèle, des grenadiers, des agrégés, des infirmières aussi, c'est vraiment : ça fonctionne et chaque fois que vous avez ce genre d'ensemble, eh bien c'est clair et en plus c'est fini, il y a : la loi du père est là.

Lacan avait l'idée qu'il y en avait une autre, qu'il y en avait nécessairement une autre série, où c'est d'autres valeurs là qui, une série où on reste en suspens, une série où il peut y avoir de l'imprévu à tous les tournants, une série où ça n'est pas frayé d'emblée, une série où on ne peut jamais dire toutes ou tous, pas du tout, qu'on en ait trouvé un qui pas, on a trouvé des blanches, mais n'empêche qu'on n'a pas cette garantie là, c'est la série sans garantie.

Et il avait l'idée, eh bien que c'est ça qui, par exemple, permettait de s'y retrouver dans le côté femme de l'humanité, et que s'y on n'arrivait rien à y comprendre, c'est parce qu'on essayait de penser ça sur le modèle de l'autre type de série. Il avait l'idée qu'il fallait aller au-delà, là, spécialement, il fallait aller au-delà de la loi du père pour piger quelque chose. Ça ne fonctionnait pas de la même façon, ça ne fonctionne pas de la même façon et en particulier, comme on ne peut jamais dire toutes, eh bien il faut regarder une par une.

Alors, c'est pas une raison, pour les femmes, apparente parce que Lacan après, vous savez il ne fait monter personne sur le piédestal, sur le piédestal qu'il a appelé l'escabeau. On dit souvent mettre quelqu'un sur un

piédestal, au lieu de parler d'*Aufhebung* Lacan disait l'escabeau, il faut bouger son corps, ça compte beaucoup de bouger son corps, regardez avec Internet vous êtes en contact tout le temps mais et d'ailleurs vous pouvez rester chez vous et tous ces petits magnétophones vont se convertir en transcription qui vont courir le monde et je suis bien sûr que dans un de ces magnétophones, je suis sûr qu'il y en a au moins un qui n'a pas de bonnes intentions (*rires*). Je suis sûr qu'il y en a au moins un qu'on va écouter après pour savoir ce que ça me fait, qu'on me persécute. Eh bien ça me met de bonne humeur !

Il ne faut pas que je le dise trop fort parce qu'indiscutablement je vais souffrir. Je vais souffrir de ce qu'on me fait subir, mais même si on me fait souffrir, je serais content ; je serais content comme je l'ai expliqué parce que ça me protège, personne ne pourra, enfin, personne des puissances supérieures ne pourra me taxer d'outrecuidance avec ce que je traîne, avec toutes les petites fléchettes, là, je commence à être couturé comme ça, et j'en prends tous les jours, je ne vous raconte rien, mais tous les jours, paf, paf, paf, paf, et puis je suis toujours là, comme ça, de bonne humeur. (*rires*).

Bon, il ne faut pas que j'en fasse trop dans le genre.

Donc ça va courir…, oui alors j'en étais, alors c'est très important, il ne faut pas que les femmes s'imaginent que parce que Lacan leur fait des courbettes, etc., et puis la profession se féminise, évidemment. Lacan a dit aussi les analystes, c'est conforme à ça, il n'y a pas tous les analystes, il n'y a pas l'analyste, il n'y a pas une loi de formation universelle des analystes, on fait en général ça, on fait ça avec des rebuts de partout, ça marche mieux quand ils sont rebut par un bout ou un autre.

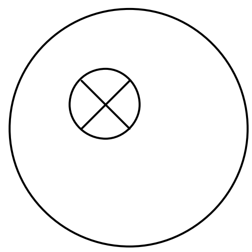
Moi par exemple je suis un rebut de ça, j'étais fait pour vivre ma vie entre Aristote, Aristote et qui ? Pas Aristote et Saint-Thomas quand même, enfin, c'est d'ailleurs, je respecte ça, je respecte les érudits, il faut constater que je ne suis qu'un érudit, dans quoi je suis érudit ? Je suis quand même érudit dans Lacan, même ça, ils veulent me l'enlever.

Alors, les femmes, il ne faut pas se pousser du col si je puis dire, les analystes, et depuis on peut appliquer ça à différente choses. Mais ça veut dire que la séquence qui se croit normale parce qu'elle a ce petit avantage qu'on connaît sa loi de formation et qu'elle est posée, elle ne doit pas la ramener, elle est ennuyeuse et plus que ça si vous m'avez suivi, c'est qu'elle est un cas particulier de l'autre.

Le normal c'est, on ne sait pas, puisqu'il faut une condition supplémentaire pour que ça, alors ça c'est très important…, de commencer à vous dire pas qu'il y a la normalité et puis la déviance marginale qui va cacher là sous la table, qu'on va à admettre à condition qu'elle se mette la robe de bure, ou la robe sac, enfin, pas du tout.

Le normal, passons à l'attaque, prenons le ministère, le normal, c'est au contraire le cas normal général, c'est la série sans loi de formation, c'est le désordre. Et la normalité, c'est une petite zone comprimée où on est comme ça, serré.

Et, voilà, il faut se représenter ça comme ça, voilà, c'est comme ça, et le normal c'est là, c'est une petite zone.



C'est une petite zone par exemple dans la perversion polymorphe, c'est quand même Freud qui l'a dit, prenons-le au sérieux. Et de la perversion polymorphe, on fait une perversion monomorphe, qui s'appelle la perversion, il l'a dit. Qu'est-ce que ça

veut dire ? Ça veut dire ça : la normalité est un cas particulier de la perversion. Et peut-être que vous comprenez pourquoi ce n'était pas pour se foutre de la gueule de l'auditoire, un petit peu aussi quand même, que quand Lacan faisait des présentations de malades et qu'il y avait un gars qui avait le sinthome bien ras, comme ça, à la coupe, Lacan disait : il est normal.

Ça voulait dire ça, ça voulait dire c'est plus normal, c'est le cas normal, et le comprimé de névrose, etc., c'est évidemment une déchéance des capacités multiformes et multivoques que même l'espèce humaine peut présenter. C'est une restriction des choix, et d'ailleurs les meilleurs l'éprouvent comme ça, ils sont comprimés et quand ça se desserre, alors, il ne faut pas trop le faire voir, peut-être pendant longtemps, mais maintenant voyez, vous avez des phénomènes bizarres qui se produisent, *craac !!* Au ministère, ça va avec ça.

Ça m'amuse parce que si je vous dis à quoi ça me fait penser, c'est ce qu'on appelait au temps du maoïsme la lutte entre les deux voies. Voyez bien, et là c'est ce qu'expose *Le Figaro* ce qui se passe au ministère de la Santé, il y a la juste voie du président Douste, pardon, il y a la voie de Douste-Blazy et il y a la voie de William Dab, des administratifs, et le combat fait rage.

On ne peut pas dire : le ministre tient haut levé le drapeau de Freud et de Lacan, ça ne nous rendrait pas service qu'on dise ça comme ça, mais enfin, utiliser la belle énergie que nous avons mise l'année dernière et cette année à défendre notre hérésie, eh bien il faut la conserver, et il ne faut pas se surprendre que là ça passe par appuyer un ministre, il ne faut pas faire la fine bouche, il y a plus de choses sur la terre que tu ne crois dans ta philosophie. Et il y a ça en particulier, c'est pas donné du tout bien entendu, mais pour avoir une chance de gagner, il faut comprendre ce qui se passe, il ne faut pas prendre des précautions quand il ne faut pas et il faut en mettre un coup dans l'hérésie avec une confiance, c'est la voie de l'avenir. Ils ont réussi à faire croire à eux-mêmes que la psychanalyse était à ranger dans le placard des vieilleries comme l'a bien dit *Le Monde*, dans un article de Mme Cécile Prieur, à qui j'ai serré la main une fois au *Forum des psys*, ça n'est pas moi qui lui ai raconté ça, elle a compris ça, elle, que la psychanalyse était au rang des vieilleries et, malheureusement, il y a un certain nombre de psychanalystes qui l'ont cru aussi, qu'ils pouvaient la sauver qu'en passant sous la table et en passant des accords, des compromis.

Non, quand les gens veulent votre extermination, on ne passe pas de compromis, c'est eux ou c'est nous.

Et logiquement, tôt ou tard ça sera nous, parce que la psychanalyse c'est l'hérésie de demain.

J'arrête là et on se voit la prochaine fois.

Fin du *Cours X* de Jacques-Alain Miller
du mercredi 9 février 2005

Orientation lacanienne III, 7.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Onzième séance du *Cours*

(mercredi 9 mars 2005)

XI

Agnès Aflalo : Jacques-Alain Miller nous a demandé de vous faire l'annonce suivante. Il est un tout petit peu retardé parce que on doit terminer le bouclage de *l'Âne*, donc il arrive en principe à 2h et demi, et donc Éric Laurent va commencer un exposé et ensuite je ferais le mien.

Éric Laurent : Alors, donc, Jacques-Alain Miller avait annoncé lors de son dernier *Cours* que nous commencerions la fois d'après et donc c'est pourquoi pendant que lui-même est à l'œuvre, il est donc présent parmi nous *in absentia* et in efigie.

Donc je vous parlerais, ce titre :

Manipulations et aboiements

Comment douter que le signifiant « évaluation » soit le mot de code, le mot de reconnaissance, le *schiboleth*, de la modernité idéologique, comme l'a identifié l'an dernier le « voulez vous être évalués ». Aujourd'hui même Paris est évalué, par la Commission d'évaluation du comité international olympique ». Le groupe de ce qui est appelé « examinateurs », comme les participants d'un grand jeu évaluatif type ANAES sont accueillis en grande pompe. L'on discute gravement des « bonnes procédures » qui seront suivies ; On note aussi que l'essentiel est que Paris soit aimée, elle qui n'est plus arrogante comme lors de sa dernière candidature. Tout est là : est-on choisi, reconnu, parce que l'on suit un code de bonne procédure ou parce qu'on est adopté dans un transfert.

Drames symboliques et bonnes conduites

C'est la même question à Boeing où un patron à poigne, sorti de sa retraite il y a un an et trois mois, en décembre 2003, pour succéder en catastrophe au patron précédent et sauver un Boeing empêtré dans des scandales divers. D'une part l'entreprise avait fait de l'espionnage industriel au dépens de son rival Lockheed. D'autre part, elle avait recruté une directrice d'achats de l'*US Air Force* pour connaître les conditions d'offre de son rival Airbus ; Tout cela est mal. Le nouveau patron, pour lutter contre ces dérives, fait passer en force un *Code of conduct certification* que chaque employé devait signer. Le seul problème est que le maître du code de bonne procédures a eu une liaison avec un cadre supérieur de Boeing. Il est admis que cet amour ne relève en aucun cas du harcèlement moral. Cependant, ce trébuchement sur l'amour, sur le transfert est fatal à l'administrateur du code de bonne morale, et nous ramène là aussi au dilemme éthique du sujet contemporain. L'actualité nous montre, des deux côtés de l'Atlantique comment les meilleurs esprits, les donneurs de leçons les plus distingués, finissent par trouver leur *némésis* dans une *hubris*, une forme de jouissance particulière, sur laquelle ils ne cèdent pas. Sans doute ne voit-on pas que c'est ce qui fonde justement leur énergie, si appréciée quand elle se cache derrière la mise en ordre des désordres du monde par les codes de bonnes procédures. C'est un versant par où le remède ramène au mal.

Il est un autre versant de la quête de la conduite itémisable par comparaison d'une conduite à d'autres par abstraction des contextes qui leur donnent sens. C'est ainsi qu'on fonde

les unités de conduite dans une raison évaluative et une politique dont le secret est un sentiment d'impuissance généralisé. Dans le bulletin de l'ALP n° 5, J-A Miller notait que « l'évaluation à tout va est le dernier effort de l'administration pour enrayer les progrès du marché, enchaîner toute vie sociale, domestiquer toute activité, faire s'agenouiller toute puissance. C'est le signe du Roi-néant… ».Ce sentiment est partagé par Jean-Paul Fitoussi dans son dernier ouvrage d'entretiens avec Jean-Claude Guillebaud. Il décrit le paradoxe européen de la façon suivante «on se trouve ainsi dans la situation paradoxale où des agences indépendantes font de la politique, alors que les gouvernements, eux, font de la gestion. Il est évident que ni les uns, ni les autres ne sont compétents pour ces taches, ».

Au lieu d'évaluer la politique économique par des critères qui tiennent compte de la cohésion sociale comme telle, on cherche à réduire la politique économique à des bigarrures de solutions extraites de l'histoire et de la cohésion sociale de pays divers , pour en faire un catalogue de recettes applicables par tous au nom d'une comparaison dite de « benchmarking ». : On fait ainsi le catalogue de ce qui a marché dans de petits pays comme la Hollande, où la Finlande, pour transposer ces méthodes dans des pays comme l'Allemagne et la France avec une toute autre histoire et où les problèmes de cohésion sociale ont une toute autre ampleur. Ou encore, on vante les méthodes utilisées en Angleterre, en méconnaissant le fait qu'elle n'a pas adhéré à la monnaie unique, et donc a conservé une souveraineté sur des instruments auxquels ont renoncé l'Allemagne et la France etc…

« La convention sociale qui semble s'être établie en Europe, c'est que les critères de la réputation sont évalués sur la base d'objectifs intermédiaires – naguère la parité de la monnaie, aujourd'hui la stabilité des prix, l'importance des réformes structurelles et l'équilibre budgétaire – plutôt que sur celle d'objectifs finals tels que le plein-emploi ou l'augmentation des niveaux de vie »[1].

La recette infaillible des modes de transition entre les économies européennes dans leur complexité avec l'économie américaine serait établie par le « benchmarking » des pratiques réduites à des modules simples. C'est exactement ce que refuse Fitoussi qui appelle à considérer la politique économique à partir de la prise en compte globale de la particularité. C'est exactement ce que nous réclamons pour l'établissement des bonnes politiques en ce qui concerne le champ de la psychiatrie. Il faut tenir compte de l'histoire et de la particularité des psychiatres français.

L'universel bureaucratique obtenu par le benchmarking s'opposera toujours à la singularité de la relation thérapeutique soutenue par un savoir psychiatrique, psychanalytique, ou psychothérapique, fondé par sa pragmatique propre. Plus on traitera la souffrance psychique par les protocoles généralisés, plus l'unicité irruptive du passage à l'acte se manifestera. Nous sommes actuellement sous le choc du procès qui s'ouvre et va durer quatre mois du réseau dit « pédophile » d'Angers. Nous y apprendrons beaucoup sans doute sur la formation du jugement moral, car , comme le note Ian Hacking, la maltraitance envers les enfants est devenue un lieu de formation du jugement moral de nos sociétés. Nous y apprendrons aussi , sans doute, comment chaque institution a respecté son code de bonnes procédures. Néanmoins, personne n'a rien vu avant que la justice ne construise une scène terrible où tout sera montré.

Un nouveau chapitre de l'affrontement entre le benchmarking et l'impuissance s'est écrit dans les colonnes du Monde en date d'aujourd'hui, qui nous donnait hier un article sous la plume de Catherine Vincent ayant pour titre :

[1] J-P Fitoussi, *La politique de l'impuissance : Entretien avec J-C Guillebaud*, Arléa, p. 149.

« Psychothérapies, le défi de l'évaluation ».

Après la déclaration historique du Ministre Douste-Blazy, sur la très controversée expertise de l'Inserm à propos des psychothérapies, les pour et les contre ont rouvert publiquement leur querelle. La journaliste prend le parti de n'interroger, à une exception près, que des partisans de cette expertise et par l'armature des titres et sous titres, confirme ce point de vue entièrement pro-Inserm.

L'article ne mentionne ni le dernier numéro de la revue « Clinique Méditerranéenne », animé par Roland Gori, où de nombreux professeurs de psychologie critiquent les fondements même de cette entreprise, ni les raisons de l'opposition que Jacques-Alain Miller ou Elisabeth Roudinesco entre autres, ont déjà fait connaître.

L'article part de l'hypothèse qu'il n'y aurait qu'une voie, celle de l'évaluation des psychothérapies par mesure de l'efficacité du symptôme selon des protocoles analogues aux Thérapies Cognitivo Comportementales. Ces protocoles veulent accréditer une clinique partiale faite de mini-symptômes regroupés dans une nébuleuse de troubles. Cette clinique ne fait certainement pas l'unanimité parmi les 12.000 psychiatres et 15.000 psychanalystes et psychothérapeutes français. Réduire la mesure de l'efficacité à être « efficaces sur le traitement des symptômes associés à des troubles psychiatriques divers » est un pur a priori qui mérite au moins discussion.

Cette méthode consiste à isoler tout « naturellement » des petits symptômes qui sont déclarés équivalents au trouble global par une métonymie abusive. D'un côté le symptôme est réduit à l'énumération de conduites segmentées jusqu'à l'inepte. De l'autre, l'acte thérapeutique se dégrade par réduction à un protocole d'items de soi-disant « bonnes pratiques » appliquées par des professionnels les plus faciles à former possibles. Ce double mouvement réduit la réponse clinique à une liste uniforme de conduites simples et univoques. L'« expertise collective» de l'Inserm sur les psychothérapies a poussé l'exercice jusqu'à l'absurde, elle se lance dans la comparaison du chiffrage de bouts de conduites, grâce à un dispositif mis au point pour les études clinique comparées de médicaments. Des spécialistes de ce dispositif, comme Philippe Pignarre, ont montré que, pour les médicaments eux-mêmes, le système avait des effets iatrogènes importants. Il contribue à la production des molécules « me-too » et à la rareté de la mise au point de molécules vraiment originales. Appliqué comme modèle de mesure aux psychothérapies, on peut parler de machinerie devenue folle.

Le refus de la méthode, position tenue par de nombreuses voix, n'est même pas envisagé dans l'article. Il n'admet de dialectique qu'entre des mesureurs sans état d'âme et ceux qui déclarent que leurs instruments de mesure ne sont pas au point, mais qu'il faut poursuivre. Résumons : savoir ce que l'on mesure n'est pas nécessaire, mesurer est nécessaire. L'article juxtapose sur le même plan les critiques, fondées et radicales, d'un seul expert hors expertise, et les critiques formulées par deux des huit experts qui ont participé à l'expertise collective. Nous connaissions les réserves complexes de JM Thurin, exprimées dès le premier jour de présentation du travail Inserm. Il nous faut connaître maintenant celles de Bruno Falissard, qui est « convaincu que la psychanalyse est d'une valeur inestimable pour une pléiade de situations de souffrance psychique »[2]. Tout est dans l'adjectif inestimable, collé à valeur, et appliqué à la notion de souffrance psychique. Mais M. Falissard s'il reprend de façon détournée la phrase du ministre disant que la souffrance psychique est inévaluable, ne cède en rien sur sa volonté de mesurer. Il faut encore évaluer, affiner les instruments de

[2] B. Fallisard., cité in C. Vincent, Psychothérapies, le défi de l'évaluation, *Le Monde*, 9 mars 2005, p. 24.

mesure et continuer à mesurer, foi d'arpenteur. Il faut même en convaincre les « associations de psychanalyse…sans elles rien de sérieux ne se fera dans ce domaine ». Une seule voix peut envisager qu'il y ait de l'inévaluable dans tout processus psychique. Et cette voix, il a fallu aller la chercher en Suisse, pays de la tolérance.

Le comble de l'article est atteint lorsque la journaliste, à propos d'une expertise intitulée, *Psychothérapie, trois approches évaluées* affirme que «En tout état de cause, cette évaluation n'a donc d'aucune manière permis de comparer les différents types de psychothérapie. Le plus gros du travail reste à faire »[3]. La chose est tout de même incroyable. Comment, alors que cette expertise n'a pas atteint le but qu'elle se donnait explicitement, continuer dans la même voie.

Le problème n'est pas de contraindre toujours plus de gens, dans toujours plus de domaines, à poursuivre ces pratiques de « benchmarking » devenues folles. Il s'agit de nous apercevoir que ces méthodes sont nocives. Elles nous éloignent et des véritables problèmes et des véritables solutions. Ce sont celles-là qui font que 90% des psychiatres libéraux pratiquent une forme de psychothérapie et que 70 % d'entre eux se réfèrent à la psychanalyse. Cet article, par ses a-prioris et ses préjugés, ne permet absolument pas de comprendre pourquoi. Il ne témoigne que de l'impuissance des « experts » Inserm-proclamés à « changer le peuple » des praticiens.

Manipulations de l'imaginaire

Un des experts ne cesse de nous étonner dans la poursuite d'exercices de comparaison étranges. Dans le dernier numéro de « la recherche », Jean Cottraux annonce une bonne nouvelle. Il est coutumier du fait, mais celle ci est meilleure que d'habitude. Il annonce la fin programmée des TCC supplantée une nouvelle thérapie des phobies. Celles-ci sont définies comme un trouble complexe «associées à un dérèglement de l'alarme anxieuse, qui est modulée au niveau de l'amygdale. Les TCC essaient de réguler cette alarme en plaçant progressivement le patient face à la situation qui provoque son trouble. Elles sont assez efficaces, mais il existe aujourd'hui un espoir de les améliorer avec la réalité virtuelle. Affronter le virtuel pourrait *in fine* suffire à dédramatiser le réel »[4]. Dans cette envolée finale est tout le tour de passe des TCC. On part de la régulation de l'amygdale pour en arriver au drame humain. La catharsis aristotélicienne devient celle de la glande et du sujet réunis. On trouve là encore un bel exemple de « la notion de conduite, appliquée de façon unitaire pour décomposer jusqu'à la niaiserie tout dramatisme de la vie humaine »[5]. Ces nouvelles thérapies sont nouvelles par leur appareillage technique mais sur le fond, les sexologues ont déjà essayé de traiter les trouble sexuels par projection de films pornographiques les plus adaptés que possible à leurs clients, du soft au hard ou très hard porn. C'est déjà ainsi que se traitent, dans notre monde le stress post-traumatique devant le sexe. Il ne semble pas, sur longue durée, que cela ait amélioré les relations de notre civilisation avec le sexe.

Venons en aux exemples de ces nouvelles thérapies par réalité virtuelle appliquées aux phobies. Et d'abord, de quelles phobies parle t-on ? Cottraux vise toujours de vastes marchés à partir de ses laboratoires et « unités de traitement de l'anxiété ». Il parle aux masses. Le domaine visé est la phobie de prendre l'avion, trouble répandu puisqu'il « toucherait au moins 10% de la population générale. Les compagnies aériennes estiment par ailleurs que près de 20% des passagers aériens ont recours à un traitement anxiolytique

[3] C. Vincent, Psychothérapies, le défi de l'évaluation, *Le Monde*, 9 mars 2005, p. 24.

[4] J. Cottraux. «*Le virtuel contre les phobies* » in *La Recherche*, mars 2005, n° 384, p. 40.

[5] J. Lacan, *Le triomphe de la religion précédé de Discours aux catholiques*, Seuil, p. 19.

avant le décollage »[6]. Aucune réflexion sur le fait que le transport aérien est bien un symptôme de la relation du sujet contemporain au désir de l'Autre. Comme le disait JAM dans un de ses blogs, le risque auquel est soumis le sujet moderne s'incarne parfaitement dans la différence entre le transport à cheval ou le transport par avion. Dans le cas de l'avion, il n'y a pas le choix, il faut faire confiance ; Les phobies de l'avion montrent justement que le sujet ne fait pas maintenant si facilement confiance à la science ; Surtout qu'il s'en passe de belles dans les avions. Quand on apprend que la FAA américaine veut poursuivre British Airways pour avoir fait voler un 747 entre les États-Unis et l'Angleterre sur trois réacteurs au lieu de 4. Pour une fois, d'ailleurs ils ne s'appuient pas sur un code de bonne procédure, puisque l'avion est certifié pour trois réacteurs mais ils considèrent que malgré cette bonne procédure, la compagnie a globalement mis en péril les passagers car l'avion allait consommer beaucoup plus d'essence en ne montant pas aussi haut qu'il aurait pu. Le vol s'est terminé un peu juste. On voit pourquoi 20% d'entre nous n'ont pas tort d'essayer de se séparer d'un peu d'angoisse constituée avant de se mettre en rapport avec l'avion.

Loin de ces questions réelles venons en au virtuel de la thérapie. « Le patient est immergé, (grâce à un visio-casque, sorte d'écran+casque posé sur les yeux et les oreilles), dans une scène virtuelle dont on peut moduler le scénario…Toutes les études comparatives montrent que cette nouvelle technique se révèle au moins aussi performante que les TCC. Ainsi pour les deux jeunes femmes traumatisées par le vol Swissair (elles devaient prendre le vol fatal et depuis avaient peur de reprendre l'avion) l'anxiété avait diminué de 50% après quatre immersions de dix minutes en une seule séance. Une TCC n'aurait pas fonctionné dans les mêmes délais»[7]

Évidement la méthode des scénarios et des environnements peut se généraliser. Tous ceux qui ont vu leurs enfants jouer avec les SIM's en ont cette idée. Et d'ailleurs, les phobies sociales se prêtent à cette prise du sujet dans un jeu-vidéo personnalisable type SIM's. La technologie française est très en pointe sur les jeux-vidéo, elle devrait faire merveille dans le cadre du projet Vepsy, projet européen qui a pour objectif de prouver la viabilité technique et clinique de l'utilisation de systèmes de réalité virtuelle portables en psychologie clinique. Dans ce cadre 4 scénarios correspondant à 4 phobies sociales ont été créés. Soyons attentifs : « Résister à un vendeur insistant (affirmation de soi), être confronté à une conversation amicale dans un appartement (intimité), se déplacer et parler sous le regard des autres (observation), parler en public (performance) »[8]. Bien entendu « les premiers résultats obtenus furent positifs et équivalents pour chaque groupe ». L'identification conformiste au moi idéal ainsi proposée marche.

Cottraux s'est réservé un trouble difficile : l'agoraphobie. Il l'aborde par des moyens multiples par douze scénarios « déterminés à partir des situations qui sont les plus fréquemment génératrices d'anxiété par les agoraphobes comme entrer dans un cinéma ou conduire dans une campagne isolée »[9]. Nous aurons les résultats bien tôt, au printemps. Espérons qu'ils vont contribuer à augmenter la fréquentation des vraies salles de théâtre et de cinéma ce qui permettra de voir l'Illusion comique, Roi et Reines ou d'écouter la Chanson de Roland dans la nouvelle traduction de François Regnault.

L'enthousiasme de Cottraux, toujours marqué, est couplé à une grande volonté de ne pas trop savoir ce qui se passe avec un sujet au-delà des

[6] J. Cottraux. «*Le virtuel contre les phobies* » in La Recherche, mars 2005, n° 384, p. 43.

[7] Opus Cite p. 43.
[8] Opus Cite p. 43.
[9] Opus Cite p. 44.

12 séances prescrites. La réalité virtuelle permet de se débarrasser des sujets et des thérapeutes encore plus vite que les TCC «Aussi efficace que les TCC, la réalité virtuelle présente d'autres avantages. Le patient évite plus difficilement un stimulus virtuel qu'imaginé. (Il faudra revenir là dessus. Il est ravi de cette conformisation de l'imaginaire par le virtuel pré-formaté). Il n'est pas utile de l'accompagner sur le terrain. L'exposition est modulable à souhait, ce qui permet une maîtrise progressive de la situation redoutée…Pour les cas peu complexes, la thérapie virtuelle pourrait être mise en place par des thérapeutes faciles à former. On pourrait même envisager que le patient, après quelques séances, puisse s'administrer le traitement lui même, autant de fois qu'il le souhaite avec la supervision d'un thérapeute ».[10] On imagine donc très bien tout un peuple muni de son appareil de Sim'spsy. Cela ajoute un dispositif nouveau de traitement de l'angoisse commune. Nous possédions déjà, grâce à la télévision et ses séries télévisées d'un instrument de constitution d'une réalité virtuelle grâce à laquelle on habitue le sujet contemporain à se représenter toutes les situations qui lui sont difficiles à penser ; C'est le fondement du progressisme Hollywoodien . Il s'agit de se porter sans cesse sur le front des questions difficiles à penser. Dans les années soixante : le divorce, les familles recomposées, le fils ou la fille hippie et militant anti guerre du Vietnam. De nos jours, il faut raconter sous divers scénarios la traversée des âges de la vie et spécialement de la longue adolescence (Friends),la coexistence des communautés, le mélange des amis gays et lesbiens et hétéros, le débat sur les valeurs familiales dans suburbia et les célibataires des grandes villes de Sex and the City.Et aussi transformer la vie en un scénario de film d'action-hero, avec la dose de comique nécessaire pour faire fonction de réel. Déjà les genres se confondent, dans l'état de Californie, lieu élu par Hollywood, les difficultés de la crise de l'énergie et l'impossibilité de la bureaucratie de l'état à approvisionner en électricité cette grande économie, ont amené à la tête de l'état un Action-hero.

La télévision n'est plus seule maintenant dans le domaine du virtuel. Les séries télévisées ont trouvé leurs concurrents dans leur quête de l'attention-span dans les jeux vidéos dont les scénarios sont encore plus personnalisables. Nous ajoutons maintenant une sous-division psy. La journée complète permettra à chaque anxieux de passer de l'un à l'autre avec assiduité. L'essentiel est de « rester en dehors du jeu », de continuer à donner une version de l'identification à un regard mort, à continuer de voir sa vie du point de vue du fauteuil du balcon, La prolifération virtuelle qui nous attendait était très bien vue par Lacan dans le monde qui est le nôtre. Dans on entretien avec Panorama de 1973, il notait : « la sexomanie envahissante n'est qu'un phénomène publicitaire…Que le sexe soit mis à l'ordre du jour et exposé au coin des rues, traité comme un quelconque détergent dans les carrousels télévisés, ne comporte aucune promesse de quelque bénéfice. Je ne dis pas que ce soit mal. Il ne suffit certainement pas à traiter les angoisses et les problèmes particuliers. Il fait partie de la mode, de cette feinte libéralisation qui nous est fournie, comme un bien accordé d'en haut, par la soi-disant société permissive

Cottraux ne s'émerveille pas seulement des résultats de ses traitements, il considère «qu'il reste à préciser, grâce aux études en cours, aussi bien les résultats que les processus sous-jacents à cette nouvelle forme de psychothérapie ». Il en a une trace dans une remarque qu'il note en passant : « les personnes anxieuses ressentent une plus forte illusion de présence dans le monde virtuel que les personnes ne souffrant pas de phobie ». Autrement dit, les sujets phobiques croient à leur

[10] Opus cite p. 44.

symptômes ce qui est parfaitement compatible avec un scepticisme à l'égard du virtuel proposé : « les anxieux, revers de la médaille…risquent aussi de ressentir plus fortement des conflits sensoriels, un décalage entre le son et l'image, par exemple ». En somme, les conflits de la division subjective entre croyance et incroyance se transforment en conflit des sensorialités sur lesquels on pourra sans doute faire de beaux exercices d'évaluation.

Rêve de l'accès au réel

Dans un article récemment paru dans la revue *Neuro-image* sous le titre « Les corrélations neuronales de l'amour maternel et de l'amour passionnel», Andréas Bartels et Semir Zeki, Il s'agit de neurologues travaillant à l'*University College* de Londres, ont utilisé la résonance magnétique pour « mesurer l'activité cérébrale de mères alors qu'elles regardaient des photos de leurs enfants…ainsi que des photos de leur amoureux. L'activité neuronale spécifique de l'attachement maternel a été comparée avec celle propre à l'amour passionnel… ». « Le premier objet de l'étude est donc de fonder neurologiquement la différence entre l'amour « passionnel » c'est à dire à caractère sexuel et l'amour maternel. On pourrait dire dans un premier temps que c'est une façon de traduire en termes neuronaux la différence entre la mère et la femme. Mais la suite de l'étude est plus ambitieuse et prend en compte les neurotransmetteurs propres à chaque mécanisme d'attachement .Les deux types d'attachement activent des régions spécifiques à chaque attachement ainsi que des zones de recouvrement dans la région du système de récompense du cerveau qui coïncide avec des zones riches en récepteurs d'oxytocyne et de vasopressine ».

Les auteurs en arrivent à proposer une théorie de l'amour qui comme le disait Solms, consonne avec les théories de Freud. Ils arrivent à traduire en termes neuronaux la transgression des interdits sociaux que permet l'énamoration et l'amour maternel. Les deux attachements désactivent un ensemble commun de régions associées à des émotions négatives, le « jugement social » et la « mentalisation », c'est-à-dire la prise en compte des intentions et émotions des autres. Nous en concluons que l'attachement humain utilise un mécanisme *push-pull* qui surmonte la distance sociale en désactivant les réseaux utilisés pour l'évaluation sociale critique et les émotions négatives, et qu'il relie des individus à travers la mise en forme du circuit de la récompense, rendant compte du pouvoir de l'amour de motiver et d'exalter »[11] . Ces travaux de A.Bartels et S Zeki, de l'University College à Londres, s'inscrivent dans un courant plus ample qu'un dossier récent du CNRS appelle « la biologie à la conquête de l'amour ».

Olivier Postel-Vinay, journaliste scientifique à « La Recherche » nous présente l'enjeu de ces études dans le numéro de Novembre 2004. Il part d'autres études sur le rôle des neurotransmetteurs dans les modes d'attachement des rats campagnols. « On retrouve chez l'homme, bien que de manière plus diffuse, le lien organique observé chez les campagnols entre l'attachement maternel et l'attachement pour le partenaire. Le même couple de neurotransmetteurs est impliqué à des degrés divers dans les deux types d'attachement. Il l'est spécialement dans une aire fortement activée dans l'amour maternel, mais pas dans l'amour passion : la substance grise périaqueducale. »[12]

Dans son souci de tirer les leçons les plus amples de cette nouvelle « biologie de l'amour », va plus loin que les scientifiques de l'*University College* « le concept d'attachement…rend

---

[11] A. Bartels, S. Zeki, the neural correlates of maternal and romantic love, Wellcome Department of Imaging Neuroscience, University College London, in NeuroImage, n° 21 (2004) 1155-1166. Je dois cette référence au Pr. Jim Hopkins de l'University College. Qu'il en soit ici remercié.

[12] O. Postel-Vinay, *Le cerveau et l'amour*, in La Recherche, n° 380, novembre 2004.

compte de la formation du lien social… de l'attachement amical, de ce que les chrétiens appellent l'amour du prochain…ces divers travaux permettent de dissocier attachement et relation sexuelle…[13]

On en arrive donc à fonder scientifiquement une théorie du lien social comme « l'agape » séparé du sexuel. L'essentiel est dans cette perspective, de remplacer la jouissance par la « récompense ». La formation du lien social, peut être alors comprise comme un processus de renforcement du système de récompense. « Selon L.Young, « l'ocytocine et le vasopressine peuvent accroître la valeur hédonique des interactions sociales en activant le circuit neuronal impliqué dans la récompense et le renforcement » voit en même temps l'analogie avec la drogue, ce qui conduit de nombreux scientifiques à explorer le lien entre les drogues et l'attachement, amour compris. Entre le syndrome de manque et le « tu me manques », le pas est vite franchi. »[14]

L'opération de remplacement de la jouissance sexuelle par la récompense permet de mettre l'attachement maternel en série et le fondement de « l'agape » chrétien en le fondant sur un système de « récompense » et non une sublimation. Cela aboutit non seulement à donner un fondement au le commandement chrétien du « aimera ton prochain comme toi même » mais à retrouver la vérité chrétienne selon laquelle le fondement du lien social est l'amour de la Vierge, mère de l'enfant divin.

Freud voyait dans l'exigence chrétienne de l'amour du prochain une exigence criminelle car chacun trouve plutôt en lui, au plus profond, la haine de soi. La méconnaissance de cette réaction primordiale « dépressive » par l'accent mis sur la récompense des mécanismes de renforcement du lien social ne produit qu'une exigence supplémentaire impossible à satisfaire.

[13] *Ibid* p. 35.
[14] *Ibid* p. 37.

Pourtant les régions corticales régions corticales mises en jeu ne sont pas étrangères aux zones intéressés par la dépression. « Les images cérébrales obtenues par A.Bartels et S.Zeki sont à cet égard saisissantes. Elles montrent que dans l'amour passion comme dans l'amour maternel les aires partiellement désactivée sont non seulement des aires du cerveau impliquées dans les émotions négatives ou la dépression, comme le cortex préfrontal latéral, mais des aires impliquées dans le jugement critique, comme le cortex préfrontal médian. Autrement dit, du moins selon A.Bartels et S.Zeki, les jugements portés par la mère sur son enfant, par l'amoureux sur son amoureuse, jugements qui étonnent parfois leur entourage, seraient influencés par ces désactivations cérébrales. ».[15]

Nous avons donc un conflit d'interprétation ou bien on met l'accent sur les déconnexions entre amour et jugement, ou bien sur amour et dépression. Il est plus « moraliste » de mettre en avant que l'amour n'est pas moral puisque fondé sur une satisfaction propre plutôt que de souligner que l'amour éloigne de la dépression. Ce qui est sans doute encore plus inquiétant est que l'on nous proposera sans doute bientôt un médicament pour porter remède aux troubles de l'attachement et du lien social fondé sur les effets de l'ocytocyne. Des phobies sociales aux comportement anti-sociaux, un vaste domaine de prescription est sans doute visé. Cela permettrait sans doute de prendre le relais des anti-dépresseurs mis en mauvaise posture récemment par l'interdiction de prescription aux mineurs.

Le réel en direction duquel on aboie

Lacan, le 11 janvier 77, donne une nouvelle version de l'inconscient, en tant que séparé de l'Autre. « L'inconscient, c'est qu'on parle tout seul…parce qu'on ne dit jamais qu'une

[15] *Ibid.*

seule et même chose - sauf si on s'ouvre à dialoguer avec un psychanalyste ». Ce dire qui est « le même », on peut le situer comme fantasme, à condition de considérer l'appareil du fantasme comme ce qui nous met en rapport « avec quelque chose avec quoi nous n'avons pas de relation. Avec le langage, nous aboyons après cette chose ».

Avec l'analyse, on ne cesse pas d'aboyer, mais on le fait en meilleure connaissance de cause. On ne cesse pas de s'y retrouver, dans le détail, même si l'on s'y perd. Le registre de l'identification standard fait entrer un sujet dans le rang. Elle peut être idéale ou se faire sur un trait de jouissance. Dans ce régime, le sujet croit savoir ce dans quoi il se reconnaît. À la fin de l'analyse, le sujet sait qu'il ne se reconnaît pas dans cette chose après laquelle il aboie. Par contre, il sait qu'il ne croit qu'à une chose : son sinthôme. Les AE représentent donc la communauté de ceux qui « croient à la passe parce qu'ils croient à leur sinthôme ». C'est ce qui reste une fois traversée la croyance à une garantie de la réponse de l'Autre. Croire au sinthôme et savoir que l'on parle seul sont deux versants du même phénomène.

Philippe Sollers, parlant dans le Monde des livres, de la correspondance de Freud récemment éditée par Élisabeth Roudinesco, termine sur une très belle et paradoxale phrase. Accompagné ou pas dans ses voyages, Freud confie dans une lettre qu'il jouit seul des beautés et des mystères de l'Italie. C'est cette déclaration que cueille Sollers. « Résumons : Freud, en effet, à travers une vie extraordinairement travailleuse, a joui seul de tout ». À notre tour de résumer : Sollers a une idée de ce qui *se passe* dans une psychanalyse.

En attendant Jacques-Alain, Agnès Aflalo va développer son travail.

Agnès Aflalo : Pour poursuivre avec l'actualité, Éric Laurent parlait tout à l'heure des articles qui étaient parus dans *Le Monde*, avec ce problème de l'expertise Inserm, il se trouve que parmi les experts qui ont donné un avis il y a Daniel Widlöcher qui est l'actuel président de l'IPA et au fond ce dont je veux vous parler maintenant c'est comment en l'espace de deux décennies Daniel Widlöcher a réussi à rendre compatible la psychanalyse avec les TCC c'est-à-dire à cognitiviser la psychanalyse.

Alors, pour faire ce petit travail j'ai lu ce qu'il y avait de disponible de ses ouvrages sur les vingt dernières années.

Alors, c'est vrai que Daniel Widlöcher est très soucieux de l'avenir scientifique de la psychanalyse et plus précisément de l'avenir scientifique de la psychanalyse. Et depuis environ dix ans, il a enfin identifié les menaces qui pèsent sur la psychanalyse et il propose les remèdes pour la sauver[16]. Les dangers extérieurs sont ceux du désenchantement croissant du public à l'égard de la psychanalyse et de sa dilution dans les psychothérapies. Et, le danger intérieur d'implosion vient des changements de la pratique, imposés par « des personnalités charismatiques comme Lacan ». Pour sauver la psychanalyse, il faudrait plus de science et de lois et moins de pratique lacanienne. La psychanalyse scientifique, articulée aux sciences cognitives et neurosciences[17] servirait de caution auprès du public. Elle justifierait les bonnes pratiques évaluées et l'exigence de formation des praticiens à l'Université. Le législateur évitera l'implosion en décrétant hors la loi les pratiques lacaniennes, allégées, où l'écoute suffit au détriment des seules activités mentales avec moins de séances, de temps et d'interprétation… [18]

Obtenir, pour la psychanalyse, plus de science et de législation et moins de pratique lacanienne est une des lectures des évènements de l'année 2003-2004 en France. J.-A. Miller les a

[16] NC
[17] NC, p67
[18] MS, chap I et NC, avant propos et chap III

qualifiés à son Cours de « tentative d'assassinat manqué de la psychanalyse»[19]. Au-delà de la particularité française, le malaise induit par la science marque notre civilisation. Le maître moderne veut que ça tourne rond sans que le symptôme vienne se mettre en travers. Face à son exigence d'efficacité scientifique, le réel de la psychanalyse pourra-t-il continuer d'insister et de faire symptôme ou sera t-il résorbé par le réel de la science ? La responsabilité des psychanalystes est engagée. L'orientation lacanienne n'est pas allégée. L'enseignement de Lacan est marqué par plus d'orientation vers le réel. À l'opposé, un des courants principaux de l'IPA, entend cognitiviser la psychanalyse pour résorber le réel de la jouissance dans le réel de la science. On peut dire la science futile de ne pas pouvoir produire un discours pour traiter le réel de la jouissance. Mais, aujourd'hui, le danger d'une psychanalyse scientifique n'est pas sa seule futilité, c'est aussi la disparition programmée de la psychanalyse. Une lecture des publications de Widlöcher permet de saisir ce programme et sa logique. Pour le montrer, je ferai six remarques.

Comment naturaliser l'inconscient et le désir ?

D'abord avec le cognitivisme et l'herméneutique puis, avec les neurosciences. Cette question de Widlöcher est reprise aux cognitivistes[20] dont Brentano[21] est une référence essentielle. « Au commencement est l'action, pas le verbe ». Cette assertion vise d'emblée le rejet de l'enseignement de Lacan et l'axiome de l'inconscient structuré comme un langage. Pour soutenir cette assertion, il faut affirmer la pensée comme antérieure au langage et comme action.

Fondée sur les sciences empiriques, la cure doit objectiver les faits, c'est-à-dire les processus psychiques ou pensées. La pratique de la cure montrerait que la pensée est antérieure au langage. Dans cette perspective, parler est secondaire et les faits de la communication ne sont pas pertinents. De cette pratique émergerait le postulat d'un inconscient fait de pensées antérieures au langage. Pour le cognitivisme, la pensée est action car elle commande des comportements. Les pensées sont donc des actions intentionnelles. Pour Brentano, ce qui définit les processus psychiques c'est leur intentionnalité. Cognitiviser l'inconscient, c'est dire qu'il est fait de pensées ou phénomènes psychiques intentionnels et c'est préciser que les pensées sont des actions. Le sens ne serait pas autre chose que l'intentionnalité de l'action de pensée. Ici, la psychanalyse concerne l'être concret de l'expérience empirique, et c'est une herméneutique car rendre conscient l'inconscient, c'est donner sens à l'acte de pensée. C'est pourquoi, Widlöcher peut affirmer que ce n'est pas parce que le rêve a un sens qu'il est un langage. Il est un acte de pensée comme toutes les formations de l'inconscient. Le recours à Brentano permet de résoudre le problème délicat du désir. Il n'est plus une négativité de la libido. Il est une représentation ou pensée car, désirer c'est désirer quelque chose à titre d'objet[22]. Le problème n'est donc pas du côté d'un sujet désirant ou manque-à-être, mais du côté des pensées. Elles sont des programmes innés et en partie acquis par l'apprentissage.

Dès *La Métapsychologie du sens,* la psychanalyse est définie comme une pratique du sens et comme une science des représentations inconscientes de l'action. Mais, l'herméneutique et le cognitivisme ne suffisent pas pour naturaliser l'inconscient et le désir. Il faut aussi les faire entrer dans les sciences de la nature avec les neurosciences. Un autre postulat est donc nécessaire, celui de l'équivalence entre l'état du cerveau et l'activité mentale. Ce retour à un inconscient

---

[19] Le « Cours 2003 2004 », inédit et *Le nouvel Âne*, N° 1,2,3, 4.. Accoyer, le rapport Inserm
[20] NC, chap VIII
[21] NC, p 69 à 95

[22] Brentano F. *Psychologie du point de vue empirique*, (1944), Paris, Aubier p102

préfreudien entend faire de Freud un précurseur du cognitivisme.

La structure de langage de l'inconscient est l'essence de la découverte freudienne. Et c'est en quoi l'inconscient est éthique et non pas ontique. Le rejet de la parole et du langage est une forclusion du symbolique. Elle appelle trois remarques. Pour Freud et Lacan, le concept précède le précepte. Il permet d'ordonner la pratique, il n'en émerge pas. La psychanalyse d'orientation lacanienne est un traitement du sens par le non-sens du signifiant, c'est-à-dire une extraction des signifiants maîtres. L'herméneutique est un mode de joui-sens du signifiant maître, pas de son extraction. Définir le désir par l'objet désiré, c'est tourner le dos à l'objet cause du désir conceptualisé par Lacan dès le *Séminaire X*. Jacques-Alain Miller l'a établi et publié cette année. Le commentaire qu'il en a donné à son cours, montre en quoi l'intentionnalité est incompatible avec la condition du désir. La conception téléologique de l'acte de pensée rejette l'objet cause du désir[23]. Et, l'inconscient freudien ou lacanien maintient un lien à la libido, désir et jouissance et fait sa place au sujet. La psychanalyse dite scientifique, résorbée dans la psychologie, les rejette. Elle n'est qu'un scientisme.

Ça c'était le premier point, je vais avancer sur le second point, qui est la forclusion de la pulsion ?

Éric Laurent : On parle un peu ?

Avant que vous passiez au second point.

Au fond, vous soulever là un point qui est vraiment, absolument crucial, décisif, dans ce qui fait actuellement notre débat avec tout un secteur du cognitivisme, avec un certain nombre de philosophes de l'esprit.

C'est au fond, un livre qui est paru récemment de Pierre Jacob, le fils de François Jacob, le frère d'Odile, etc., enfin bon, la grande tradition, la grande tradition si je puis dire anti-psychanalytique, dans lequel il incarne lui, il reprend en effet les fondements de l'intentionnalité et au fond Widlöcher là s'est servi des travaux, vraiment, de ce groupe de philosophes là, pour essayer de faire obstacle.

Et alors Jacob dit très bien ; ça a commencé, au fond l'intentionnalité, le « toute conscience est conscience de quelque chose », la version de Husserl, etc., pour Freud, au fond, que la vie psychique soit représentée, soit faite de représentations.

Et il notait que l'obstacle à ça, à cette conception, ça a été y compris l'obstacle que Freud a fait à ça, c'est que face à la représentation il n'y a ni dans l'expérience du plaisir, ni dans l'expérience de souffrance de représentation.

On ne sait pas, lorsqu'on souffre, il n'y a pas de représentation de ce dont on souffre, quand justement il y a des choses qui viennent à la place et quand on jouit on ne sait pas de œ dont on jouit, ça n'a pas de représentation précisément, quand tout ce qui est sous la forme d'image.

Et c'est l'obstacle que Freud faisait, au deux … les deux expériences dite de jouissance et de plaisir, enfin de douleur, qui faisaient obstacle à cette idée d'une représentation, de la vie psychique représentative.

Et alors en effet, si l'on dit la vie psychique est en effet tendu vers un objectif, le désir, ça vise quelque chose, l'intentionnalité, là ça s'oppose parfaitement à la doctrine de la causalité comme tu viens de le dire, c'est que le petit *a* fait obstacle à toute cette machinerie et cette conception, puisque justement nous avons le résultat de nulle intentionnalité.

Et en effet, là je crois que nous avons une doctrine toute à fait décisive de séparation avec toutes les perspectives Widlöcher et compagnie…

---

23 La publication du *Séminaire X, l'Angoisse* de Lacan et le commentaire de J.-A. Miller à son Cours

Jacques-Alain Miller : Je sais pas où vous en étiez. Merci. Ça n'est que partie remise.

Bon. Vous me direz quand même, que je sois au courant de la poursuite du *Cours*.

Je ne vais pas tourner autour du pot, j'ai quelque chose à dire sur la situation actuelle, en particulier après l'article paru dans le journal *Le Monde* hier, qui marque un point de non-retour.

Deuxièmement j'ai quelque chose à vous montrer, qui m'est arrivé exactement il y a une demi-heure, et je peux vous lire quelque chose, j'ai que l'embarras du choix étant donné ma production constante ces derniers temps, je peux vous lire pour ceux qui pourront rester peut-être au-delà de 15 heures 30, je peux vous lire pour la distraction ma post-face que j'ai écrite pour le livre de Philippe Sollers qui va sortir en même temps que le Séminaire du *Sinthome* sous le titre *Lacan même*.

Alors, je vais commencer par le plus agréable, par vous montrer le bébé qui m'a l'air parfaitement constitué, j'ai à peine pu le feuilleter, mais il est là, le Séminaire du *Sinthome* (applaudissements), il devait être en librairie le 4 mars, j'ai fait attendre un jour, deux jours, trois jours, quatre jours, les corrections, il y avait un jour de trop et c'est passé aux offices, comme on dit, du 18 mars, et le 18 mars il est en librairie.

Il comporte donc les trois parties du *Séminaire*. Il est multicolore à l'intérieur, pour les nœuds, il comporte les trois parties que j'ai distinguées : « L'esprit des nœuds », « La piste Joyce », « L'invention du réel », et le dernier chapitre, pour conclure, «L'écriture de l'ego », et il y a 1, 2, 3, 4, 5 annexes. Il y a ma petite notice habituelle et puis il y a cinq annexes.

Oh je peux vous lire ma petite notice, tiens !

Ça ne déflorera pas trop le volume. Elle est en deux parties.

« On trouvera d'abord en annexe la conférence à laquelle Lacan se réfère au tout début du *Séminaire*. Il s'agit de celle qu'il donna en juin 1975 à la demande de Jacques Aubert, en ouverte du Symposium Joyce, à la Sorbonne.

Lacan a ultérieurement composé sous le même titre « Joyce le Symptôme » un écrit destiné aux Actes du symposium que j'ai inclus dans le recueil des *Autres écrits* de Lacan (Seuil, 2001, pages 565-570).

Une première version du texte de la conférence que j'avais établie à partir des notes prises par Éric Laurent - ici présent - était paru dans le magazine freudien *L'Âne*, dirigé par Judith Miller.

Second annexe : l'exposé de Jacques Aubert au Séminaire dont le texte a été revu par son auteur pour la présente édition.

Enfin Jacques Aubert, qui fut à l'origine du *Sinthome*, et à qui la mémoire de Lacan est restée chère, a bien voulu relire l'ensemble du manuscrit et il a rédigé sur ma demande des notes de lecture qui constituent un admirable *traitisisum*, qu'en sa double qualité de joycien et de lacanien il était seul à pouvoir donner.

Je signale les livres publiés sous sa direction : *Joyce avec Lacan* (paru chez Navarin en 1967), l'édition des Œuvres de Joyce chez Gallimard dans la Bibliothèque de la Pléiade (dont l'apparat critique mentionne le *Sinthome*) et l'année derrière chez Gallimard la traduction nouvelle d'*Ulysse*.

Ma gratitude lui est acquise – JAM - 7 janvier 2005 ».

Alors c'est suivi d'une note après-coup, qui, elle, est du 17 janvier.

Note après-coup : « Relisant sur épreuve les notes de lecture dont j'avais demandé à Jacques Aubert de secourir ma science joycienne, je me suis aperçu qu'elle faisait ressortir l'absence de semblables indications portant sur d'autres champs du savoir, parcouru ou évoqués dans le *Sinthome*.

Étant donné le caractère parfois critique de ce *Séminaire*, il m'est apparu qu'il n'était pas exclu que le lecteur de 2005 puisse désirer, de bonne foi, avoir sous la main une « aide » - entre guillemets, étant donné ce que je dis de l'aide par ailleurs -

puisse désirer de bonne foi avoir sous la main une « aide » pour le lire, et que ce pourrait ne pas être dans ce cas-ci un mauvais service à lui rendre.

Cependant ma répugnance à fournir au lecteur un apparat critique qui, le gratifiant instantanément, le priverait par là-même de ce plus précieux savoir qui ne s'acquiert qu'à travers la perplexité, m'a conduit à m'essayer au style … qui fait l'art de Jacques Aubert (voir ce qu'en dit Lacan, page 75, et le commentaire de Jacques Aubert, page 195).

Pour ne pas retarder la parution je me suis contenté de puiser dans mes souvenirs, dans les recherches que j'avais menées au cours des années pour faire passer à l'écrit ce *Séminaire* et plus généralement dans la pratique de l'enseignement de Lacan que je travaille à élucider en vue de cette édition notamment dans mon *Cours* du Département de psychanalyse de l'université de Paris-VIII.

L'auditoire qu'il me vaut – c'est vous messieurs, dames - l'auditoire qu'il me vaut témoigne par sa croissance encore plus marquée cette année, de l'intérêt renouvelé pour les études lacaniennes, qu'a réussi à susciter l'actuelle promotion de diverses méthodes aussi expéditives que niaises et nocives d'auto coercition mentale induite (les TCC).

Les efforts de cette « orthodoxie » - entre guillemets, je mets entre guillemets parce que j'en parle par ailleurs - les efforts de cette « orthodoxie » pour s'imposer, conformément à sa nature profonde, sur le mode autoritaire et au culot, rendent d'autant plus opportun pour les cliniciens de s'introduire à la discipline hérétique et tordue du *Sinthome*. D'où les cours que je consacre cette année - quand je suis là - d'où les cours que je consacre cette année au présent Séminaire et qui sont destinés à paraître dans la *Cause freudienne*, revue de l'École de la Cause freudienne.

Dans le même esprit j'ai fais confectionner un index des noms propres pour la première fois dans cette édition. »

Donc ça, c'est du 17 janvier, les annexes comportent donc : la conférence de Lacan « Joyce le Symptôme », l'exposé de Jacques Aubert au Séminaire de Jacques Lacan, les Notes de lecture par Jacques Aubert, et une seconde notice de ma part que j'ai rédigé entre le 7 janvier et la date que je donne comme finale, 27 janvier.

C'est une petite notice qui fait 50 pages.

Voilà.

Et donc, voilà le *Séminaire*. C'est curieux, d'habitude ce qui arrive en avance de l'imprimerie, ça s'appelle les baïonnettes et en général il y en a deux, et cette fois-ci il n'y en a qu'un.

Voilà donc l'unique baïonnette qu'on m'ait fait parvenir du Seuil, rue d'Assas où je suis donc passé avant de venir ici pour vous le montrer.

Deuxièmement la situation actuelle.

Après la parution dans *Le Monde* d'une page entière qui est univoque, qui ne reflète pas la complexité de la situation.

Donc nous allons nous aussi la simplifier cette situation.

Vous vous souvenez dans quel contexte a été présenté l'année dernière le Rapport de l'Inserm sur l'évaluation des psychothérapies, précédé et accompagné d'un battage médiatique orienté dans le même sens.

Hein, qu'en dites-vous, la psychanalyse est moins efficace que tout ça !? Comment expliquez-vous qu'elle soit en France si puissante, si étendue, alors que nos calculs scientifiques montrent qu'il n'en est rien.

Nous avons, il y a eu une réplique immédiate, d'ailleurs moi j'en ai apporté une, sept jours avant la parution puisque j'étais questionné par le magazine *L'Express*, il fallait se faire une idée avant même de connaître la synthèse du Rapport, j'ai dis : moi ça me paraît une opération de marketing.

Le professeur Gori a été beaucoup plus précis et violent que moi dans *Le*

Monde, il a donné un entretien, il a dit ça me dégoûte.

Et dans le mois qui a suivi, on a vu en effet les arguments présentés à l'appui de ce Rapport se défaire, on a appris la défection d'un certain nombre d'experts qui avaient été choisis pour ce Rapport et puis nous avons eu les discours d'un certain M. Thurin, expliquant que les résultats était faux mais que c'était donc une excellente raison pour faire de meilleures études et poursuivre puisque c'est une exigence de la raison moderne que l'évaluation.

Nous avons ici pendant cinq séances, plus d'une dizaine de collègues se sont succédés pour dire ce qu'ils pensaient de la lecture qu'ils avaient fait, de l'étude qu'ils avaient de ce Rapport, et j'ai pensé que c'en était terminé, que ce Rapport, en effet il serait, comme beaucoup de rapports mis dans un tiroir, et donc bien que disposant d'une quinzaine de textes rédigés, je n'ai pas pensé opportun de les publier, je m'en suis expliqué avec les auteurs, je ne voyais pas pourquoi s'acharner sur ce texte et obliger, inciter, induire les personnes à se pencher sur le contenu, les méthodes, qui paraissaient profondément invalides de ce Rapport et donc j'ai gardé ça sous le coude.

Lorsque le ministre de la Santé m'a téléphoné, m'a proposé de passer chez moi, que je lui ai dit que j'allais le voir chez lui, qu'on s'est mis d'accord sur un lundi à 17 heures, j'ai réuni la veille au soir un certain nombre d'amis qui travaillent avec moi au *Nouvel Âne*, pour faire le point sur ce que je pouvais dire à ce ministre, sur quoi je pouvais attirer son attention, et c'est alors que Pierre Sidon - ici présent d'ailleurs – Pierre Sidon a soulevé ce point, pendant une réunion qui a duré deux heures le dimanche soir, je ne pouvais pas y consacrer plus de temps parce que j'étais en train d'écrire la notice tout le samedi et tout le dimanche, j'écrivais la notice du *Sinthome*, donc il y avait deux heures et pendant, Pierre Sidon a dit à un moment vous savez le rapport de l'INSERM depuis une semaine quand on tape psychothérapie sur le site du ministère on tombe sur le Rapport de l'INSERM.

J'ai dit c'est vraiment pas croyable je croyais que c'était disparu, j'avais l'effet, un effet *Terminator* ; vous savez on croit qu'on en a fini avec la machine à tuer et puis non, hop elle remonte.

D'ailleurs j'en suis plus là, maintenant, l'idée qu'il m'est venu ce matin, c'est que c'est vraiment seulement les plus âgés d'entre vous qui doivent connaître ça, vous connaissez l'histoire du canard sauvage de Robert Lamoureux et le lendemain matin le canard était toujours vivant, c'est exactement ça ce Rapport.

Donc, apprenant ça, je parle de choses et d'autres avec le ministre, à un moment je lui dis, c'est pas du tout ce que je lui ai dit en premier, je lui dis vous savez il y a vraiment des gens qui sont très obstinés contre nous dans votre administration puisqu'on m'a dit hier soir qu'il y a ça, et ça, pour nous, c'est un casus belli et vraiment moi je ne suis plus du tout indigné par ça, je considère que l'affaire est réglée du point de vue intellectuel ; le professeur Gori a été une personne beaucoup plus posée que moi a dit ça me dégoûte, ce que je n'aurais pas osé dire, et pour moi c'est tout à fait réglé du point de vue intellectuel mais je suis obligé de constater qu'il y a vraiment des gens qui veulent, et c'est à ce moment-là, je n'ai rien dis de plus, rien, sur ce point précis et le ministre a regardé son conseiller, il s'est tourné vers moi et m'a dit : considérez c'est retiré. Bon.

Et c'est là que je lui ai dis : eh bien écoutez si je vous invite au *Forum des psys* et que vous venez dire ça vous cassez la baraque. Il s'est déplacé vers le fond de son grand bureau pour aller voir sa secrétaire, il a dit : eh bien je suis libre là, c'est quand ? Si c'est le matin je peux venir tout le temps, si c'est l'après-midi, alors c'est en fin d'après-midi, je lui dis c'est l'après-midi donc il a dit je serais là à six heures.

Voilà les manœuvres.

Et donc, pour une deuxième fois je me suis dit : maintenant c'est le

ministre lui-même qui tire dessus, qui le retire, au moins, c'est terminé. Pas du tout. Pas du tout le canard était encore vivant.

Ensuite Pierre Sidon et d'autres commencent à m'apporter les lettres qui circulent sur Internet où on voit une mobilisation des associations de TCC, écrivant au ministre, que c'est inadmissible qu'un ministre se conduise comme ça, voulez-vous bien immédiatement annuler ce que vous venez de dire ; sur un ton ! qui sont ces gens-là ?! Nous, nous avons parfois un ton qui paraît insolent, mais remarquez bien que même pendant l'affaire Accoyer nous l'avons jamais eu à l'égard de ministre Mattéi, jamais, parce qu'il représente l'État et que nous n'attaquons pas l'État. On peut le faire, mais à ce moment-là, on prend un certain type de position dans la société et ça n'est pas notre cas.

Et donc voilà des administrations, voilà des associations subventionnées - ce qui n'est pas notre cas - voilà des fonctionnaires directement sous l'autorité du ministre qui mènent une nouba absolument invraisemblable. Et puis sort un numéro de revue auquel moi je n'ai pas participé, qui fait 350 pages, qui a été mis en œuvre par Roland Gori et ses amis, qui est préfacé par Alain Abelhauser qui est professeur et qui a été chargé de cours longtemps dans ce Département, un numéro de 350 pages avec des noms notoires, dans la psychologie clinique, dans la psychanalyse, moi je ne suis pas, je pas été sollicité mais mon ami Jean-Claude Milner l'a été, il a évoqué notre travail, notre conversation ici même sur l'évaluation qui est parue en volume, Alain Abelhauser d'ailleurs s'y réfère dans son introduction, je me suis dit en voyant ce volume : voilà qui va faire poids. Je n'y suis pas, j'ai appris l'existence de ce volume quand Alain Abelhauser me l'a fait connaître et que je l'ai fait connaître aussitôt par le bulletin de l'ALP.

Donc je me suis dis, quand j'ai vu sortir ce volume, le canard cette fois-ci a du plomb dans l'aile. Et hier le canard était toujours vivant.

Vous savez ce qu'on appelle canard dans la presse n'est-ce pas des bobards si je ne me trompe.

Et hier, donc, je ne lisais pas *Le Monde*, je recevais du monde, je ne lisais pas *Le Monde* ; à 19 heures mon ami psychothérapeute Philippe Grauer, du SNPPsy me téléphone en disant : alors tu mobilises tout le monde pour la page du *Monde* ! Je lui dis : mais quoi, de quoi s'agit-il ? Il me dit tu n'as pas lu la page du *Monde*, je lui dis non, je vais la regarder - j'abrège puisque c'était en séance - et je suis abonné au *Monde*, je suis encore abonné au *Monde* et je vois cette page - restons posé - je vois cette page, je vois le grand journal de référence de la presse française, je vois une page où seuls sont mentionnés, à la seule exception de François Sauvagnat, où seuls sont mentionnés – j'ai lu en diagonale, je dois dire – mais seuls sont mentionnés les partisans de ce Rapport, même si bien sûr tous mettent de l'eau dans leur vin, ils sont pour, où les experts eux-mêmes, il y a un encadré pour parler des experts de l'Inserm et ensuite ces personnes sont citées dans l'article et on ne précise pas qu'ils font partis des huit experts, il y a huit experts.

Il y a 5000 psychanalystes, il y a 30.000 psychiatres – enfin je ne connais pas les chiffres - il y a une masse et sur cette masse ils ont élu huit personnes, et c'est ces huit personnes qui depuis un an et demi sont après nous, ils mobilisent la presse entière. Ils ont été déconsidérés une première fois et ils sont repartis, une deuxième fois ils sont repartis, une troisième fois ils sont repartis, c'est la quatrième fois.

Alors c'est la dernière.

C'est la dernière pour la raison suivante c'est que jusqu'à présent, parce que j'avais mieux à faire, pensais-je, parce que nous avions mieux à faire, nous étions dans le *stop and go*, on fait savoir que ça ne va pas et puis on les laisse tranquille. Là c'est le ministre qui vient nous chercher, on lui dit, il prend une position et puis on pense que c'est réglé, au moins qu'ils vont continuer leurs petites affaires

dans leur coin et qu'ils nous foutrons la paix, puisqu'on les a jamais dérangé jusqu'à présent.

Mais non ! ils mènent campagne contre le ministre. Ils ont sur le dos 350 pages de Roland Gori et Alain Abelhauser, mais si on n'en parle pas dans le journal, si c'est comme si ça n'existait pas, ils peuvent continuer. Bon.

Donc maintenant le *stop and go* c'est fini, maintenant ça sera go, go, go, jusqu'à ce que les TCC foutent le camp de France. Dans les années 60, Skinner, Pavlov, n'avaient pas droit de cité. Quand c'était le structuralisme, le grand structuralisme de jadis, parfaitement, quand c'était Foucault et c'était Derrida et c'était Lacan et c'était Lévi-Strauss, personne n'était partisan, personne ne se disait partisan de Pavlov et de Skinner. Tout le monde savait que c'était des penseurs totalitaires.

Les TCC sont une atteinte aux Droits de l'Homme, voilà la vérité. Ils ne sont pas indiqués, ils ne sont indiqués dans aucun cas (applaudissements). Il y a 10 ans, l'armée française a examiné si elle devait entraîner ses hommes avec les TCC. Il y a eu des débats, elle a décidé après ces longs débats, de ne donner aux TCC qu'une toute petite place en considérant que c'était des pratiques dangereuses pour les parachutistes ! eh bien si c'est dangereux pour les parachutistes c'est dangereux pour tout le monde ! (applaudissements).

Et donc maintenant, nous allons être très calme.

Élisabeth Roudinesco m'a appelé ce matin pour me dire il faut mobiliser, il faut faire écrire, ce qui compte c'est les lettres au Courrier du *Monde*. Les lettres de lecteurs au Courrier du *Monde*, ils ont réussi les TCC à faire écrire 100 personnes contre l'article qu'elle avait écrit, elle, et ça a beaucoup compté me dit-elle.

Je lui dis il y aura 1000, 2000 lettres, quand on saura simplement qu'il faut prendre un bout de papier, mettre : Courrier des lecteurs - *Le Monde*, avec l'adresse où ils sont maintenant, achetez un numéro, et de leur dire ce que vous pensez, vous, pas moi, vous, ce que vous pensez de la page.

Elle m'a rappelé un peu plus tard encore, pendant que j'étais à la maquette de *L'Âne*, pour me dire : j'avais cet après-midi une réunion à l'Inserm, où un certain nombre se disaient qu'ils prenaient beaucoup de risques quand même à relancer l'affaire. J'ai dis vous pouvez dire à vos amis qu'en effet j'ai décidé de précipiter maintenant la publication de nos travaux, de l'année dernière, qui ont été poursuivis, qui ont été complétés, et que je ferais tout ce que je peux, avec la commission des publications de l'Institut du Champ freudien pour sortir un livre, notre livre blanc sur le Rapport de l'Inserm, pour le sortir pour dans un mois, pas plus. Si on n'arrive pas à le faire sous forme imprimée, ça sera sous forme semi-imprimée. Dans un mois, nous sommes le 9 mars, marquez vos agendas, le 9 avril, vous savez qu'il y a un Forum le 19 mars sur L'acte politique, eh bien il y en aura un second le 9 avril, un Forum le 9 avril, samedi 9 avril de 14 heures à 19 heures non stop, au Méridien Montparnasse, sous le titre « L'EXPERTISE-INSERM EN QUESTION ». Les sous-titres : *Les TCC ; une atteinte aux Droits de l'Homme – Une Critique épistémologique du Rapport de l'Inserm - De Pavlov à Skinner, l'utopie totalitaire*.

Il faut savoir que nos amis des TCC avaient annoncé pour le 12 mars un colloque pour fêter la traduction du livre qui s'appelle *Walden Two* de Skinner, en s'indignant qu'il n'ai pas été traduit depuis 1948, et donc il sera dans les librairies par les soins des éditions *In press*, et ils s'apprêtaient, la date était donnée du 12 mars, la date et un dépliant de quatre pages où figurent les sommités des TCC, à l'espace Cardin, toute la journée du 12 mars. Déjà Agnès Aflalo a essayé de s'y inscrire et curieusement on lui a dit c'est annulé faute de participants. Ils ne doivent pas penser qu'ils ont pris une initiative

tellement maligne en nous rappelant *Walden Two*.

J'ai qu'un mot à dire, bien sûr lisez le Rapport de l'Inserm, allez acheter les 590 pages du Rapport de l'Inserm, ou prenez la synthèse qu'eux-mêmes ont faite et qui est sur Internet, et achetez *Walden Two* en français ; c'est l'utopie d'un monde où tous seraient gouvernés par le comportementalisme.

Et c'est la pensée profonde et explicite de l'inventeur du comportementalisme, c'est pour ça qu'ils sont allé après se réfugier dans le cognitivisme.

Eh bien je suis pour la liberté de penser, je ne suis pas pour brûler *Walden Two*, je suis pour que pour tout le monde le lise, et je suis que pour partout où il y aura ces propagandistes maintenant ils nous aient sur le dos. Maintenant ça ne sera pas un petit peu et puis on attend, maintenant ça sera jusqu'au bout et sans négociation.

À la table du ministère, j'étais en face du Directeur de cabinet, Éric Laurent n'était pas loin, le Directeur de cabinet du ministre de la Santé m'a dit mais enfin est-ce qu'il y a des arrangements possibles entre vous et les TCC, c'était avant le Forum, j'ai dit je n'ai jamais réfléchi, je n'ai jamais réfléchi, il faudrait commencer par poser qu'il n'y a pas de dimension commune entre nous, que la psychanalyse a irrigué la psychiatrie française et la pratique en France depuis près d'un siècle, l'immense majorité des praticiens a ça pour référence, les autres sont un tout petit noyau, très actifs en effet, très implantés dans les ministères, mais moi, qui ne suis pas évidemment un spécialiste, j'ignorais le sigle TCC il y a encore un an et demi.

Et donc, avant de parler d'arrangements, voyons de quoi il s'agit. Eh bien maintenant ma réponse serait très différente. Aucun arrangement, ces gens sont une infection, pendant que nous n'y pensions pas, et qu'ils étaient absents des universités et de partout, qu'ils ne pouvaient pas s'exprimer pendant les années 60 et au début des années 70, ils ont agit fort intelligemment, ils ont pris leurs positions dans les administrations et c'est de là, brusquement, au moment de Accoyer, ils ont retiré le masque et que nous nous sommes vus environnés de personnes qui nous disaient : qui sont les charlatans parmi vous, mettez-vous à gauche, mettez-vous à droite, ne restez pas ensemble parce que sinon…

Ce sont des méthodes qui introduisent une certaine confusion. Et donc ces méthodes, justement pour favoriser la liberté de pensée, ces méthodes ne doivent pas avoir cours, on ne doit pas pouvoir abuser de l'adjectif scientifique comme l'écrit François Leguil dans le prochain *L'Âne*, on ne doit pas pouvoir abuser de l'adjectif scientifique comme ça a été le cas.

Là, la communauté scientifique, en effet, est comptable de l'usage qui est fait par ces gens du mot de science. On se sert du mot de science comme d'un grigri, comme d'une schlague pour nous faire marcher droit.

Bon, après tout, parmi les choses que j'ai pu faire, j'ai crée le Cercle épistémologique de l'École Normale supérieure, en 1966, et puis j'ai usé mes fonds de culotte à l'Institut de l'Histoire des sciences de Canguilhem. Je peux, après tout, m'en recommander pour dire, puisqu'on a parlé d'imposture intellectuelle à propos de Lacan et que je me sens bien coupable de n'avoir rien dit, les TCC, leur construction théorique, leur évaluation, est une imposture intellectuelle et médiatique totale. Totale. Il ne faut pas le dire comme ça à la télévision bien sûr, mais ici on peut.

Donc, ça sera eux ou nous, et ça ne sera pas eux. Ils ne vont pas gagner ça. Évidemment ils vont faire donner, ils vont expliquer à tout le monde qu'aux États-Unis et patati patata, nous serons aux États-Unis aussi et nous l'expliqueront aux Américains aussi, ils ne sont pas plus cons que les autres. Il y a déjà un fort mouvement qui est opposé à ça, qui a simplement besoin qu'on lui donne un tout petit peu de

panache à la française. (Applaudissements).

Alors comme je vois que vous restez, et que je ne veux pas que vous restiez seulement sur l'impression que je gueule, il faut parfois vous savez, il faut donner de la voix, d'abord on se sent mieux, et puis Luis Solano, là, puisqu'il m'a conduit ici, m'a dit que hier soir, il m'a dit que ça avait été utile dans une réunion que je vienne et que je parle parce que même si j'avais écrit ça, quand je le dis, voilà ça y met de l'affect, ça y met de l'objet petit *a*.

Alors je ne veux quand même pas que vous pensiez que je n'ai que ce ton là, qui se révèle à moi-même, je suis en train d'essayer n'est-ce pas, c'est une longue marche quand même pour les bouter hors de France.

Bouter ces idées, n'est-ce pas, dans un combat d'idées, nous n'aurons pas de méthode administrative, hein, ça n'est pas notre genre, on ne va pas dire la chasse aux charlatans parmi vous, les uns ou les autres, non.

Mais enfin pour que vous voyez que je n'ai pas que ce ton là, moi ça me ferait plaisir, même si vous devez partir pendant que je lis, ça n'a pas d'importance, vaquez à vos occupations.

Ça me fait bien plaisir de vous lire la postface que j'ai écrite pour le livre de Philippe Sollers. Ça s'appelle « Sollers la pointe au corps ». Et ça, une exergue, .. chercherez, et se plaire à soi-même. Avec comme indication : retour à Pavlov.

Arrêtez alors là les magnétophones parce que ça n'est pas pour l'enregistrer ça, vous pouvez enlever les appareils là ?

Vous le lirez.

Fin du *Cours XI* de Jacques-Alain Miller
du mercredi 9 mars 2005

Orientation lacanienne III, 7.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Douzième séance du *Cours*

(mercredi 16 mars 2005)

XII

Agnès Aflalo : Jacques-Alain Miller m'a demandé de vous faire une communication. Jacques-Alain Miller m'a demandé de vous dire ceci donc : avant d'arriver au cours Jacques-Alain Miller voulait corriger et envoyer le dernier bulletin de l'ALP. Il me dit qu'il sera là d'ici une petite demi-heure et il m'a demandé en attendant de continuer ce que j'avais commencé la dernière fois. Donc c'est ce que je fais faire si vous voulez bien.

Donc je vous avais dit la dernière fois que je voulais essayer de vous montrer comment Widlöcher essaye depuis plus de 20 ans maintenant de cognitiviser la psychanalyse et comment son effort, au fond, a été couronné de succès notamment avec le Rapport, le fameux rapport Inserm.

Et la fois j'avais développé le premier point qui était, la première question, le premier problème à quoi il a été confronté et qu'il a souhaité résoudre, qui était de comment naturaliser l'inconscient et le désir.

Donc si vous voulez ce point là je ne vais pas le reprendre, en revanche je vais prendre le deuxième point, sachant qu'au fond sa visée est assez simple : pour transformer la psychanalyse en science son but c'est d'essayer d'éjecter tout ce qui peut y avoir de réel de la jouissance en donnant, en reformulant une série de concepts et une fois qu'il les a reformulé, il vous dit eh bien vous voyez il n'y a rien d'autre comme réel que le réel de l'organisme, et tout cas il n'y a pas de corps chez lui. Si on veut bien considérer comme pertinent l'opposition de l'organisme et du corps.

Alors c'est en tout cas l'opération qu'il faisait dans son entreprise de naturaliser l'inconscient et le désir. Donc le désir n'était plus une négativité, grâce à l'appui qu'il prenait sur Brentano, comme ça il pouvait faire un retour à l'inconscient d'avant Freud et il fait à peu près le même genre d'opération avec la pulsion. Et c'est pourquoi au fond ce chapitre je l'ai appelé « Forclusion de la pulsion ».

Alors c'est vrai que le concept de pulsion pose beaucoup de problèmes, bien des problèmes. Et c'est une des raisons pour laquelle Lacan a reformulé ce concept tout au long de son enseignement. Il a formulé de différentes façons l'articulation du signifiant et de la jouissance. Et si vous souvenez Jacques-Alain Miller à son Cours a repris ces différents moments de l'enseignement de Lacan et il les a conceptualisés en particulier en 99 et cette série de Cours de 99 je crois que c'est de janvier à mars a été publié dans la revue de l'École de la Cause freudienne numéro 43 sous le titre *Les paradigmes de la jouissance*. Je vous y renvoie vous verrez comment Lacan a formalisé ça et comment au fond Jacques-Alain Miller a essayé de le reprendre pour en montrer la perspective.

C'est dire effectivement sûrement il y a à reprendre et à formaliser et à interroger le concept de pulsion. Mais enfin c'est une chose de l'interroger pour en conserver le réel, le réel de la jouissance pulsionnelle, c'est autre chose de dire il n'y a pas de jouissance dans la pulsion.

Donc il faut bien dire que la pulsion et l'économie de jouissance qu'elle comporte sont un obstacle dans l'entreprise de Widlöcher. C'est-à-dire

dans l'entreprise de cognitiviser la psychanalyse.

Et on peut dire même ceci que pour Widlöcher l'obstacle majeur, c'est vraiment c'est comme ça qu'il le dit, l'obstacle majeur pour cognitiviser la psychanalyse concerne le concept de pulsion.

Donc il décide Widlöcher de s'en défaire définitivement. Il a donc entrepris de réécrire une autre métapsychologie, la sienne s'appelle *Métapsychologie du sens*. Vous retrouvez l'obsession si je puis dire de l'herméneutique.

Eh bien, une fois qu'il a écrit cet ouvrage qui date de 86, et il faut bien dire qu'il y revient sans cesse dans tous ses ouvrages y compris les plus récents, eh bien dans cet ouvrage, la *Métapsychologie du sens* il faut bien dire qu'il réussit à se défaire complètement des concepts que Freud apporte dans sa *Métapsychologie*.

Alors comment est-ce qu'il procède ? eh bien il considère que évidemment la psychanalyse doit être dite scientifique, et bien pour que la psychanalyse soit scientifique il considère que les pulsions ne sont ni une biologie ni une énergétique.

Vous savez que Freud considérait ce concept de pulsion quand il l'apporte pour la première fois dans les années 15, il considérait que c'était un concept limite entre le psychique et le somatique. Eh bien Widlöcher entreprend d'abord de dire en effet ça n'a rien de biologique et en effet c'est pas faux les neurosciences le démontrent aisément mais là n'est pas le fond du problème, ce qu'il veut lui c'est essentiellement se défaire de l'énergétique c'est-à-dire de la jouissance et précisément du réel de la jouissance pulsionnelle.

Et donc en effet pour lui les pulsions ne sont qu'un mythe mais le mythe chez Widlöcher ne comporte aucun réel à extraire c'est-à-dire que c'est une opération exactement inverse de celle de Lacan, quand Lacan a affaire à un mythe eh bien il en extrait le réel et il arrive à en articuler les éléments de la structure. Lui pas du tout, il s'en défait, il n'y en a pas, circulez il n'y a rien à voir.

Donc, il dit ceci Widlöcher de la pulsion du point de vue énergétique, il dit « la pulsion est le verrou épistémologique à faire sauter pour que la psychanalyse soit une science cognitive ». C'est vraiment ça sa difficulté majeure.

Alors, donc le concept de pulsion va être banni et va être remplacer, notez bien, par le concept qu'il appelle pulsionnel. Alors tout l'art de Widlöcher réside dans le choix du signifiant pulsionnel. Il semble le même que celui de Freud et le lecteur un peu pressé ne verrait pas forcément la différence entre le concept de pulsion de Freud et le « concept » entre guillemets de pulsionnel de Widlöcher.

Comment est-ce qu'il définit ce concept de pulsionnel ? eh bien pour lui le pulsionnel qualifie l'acte de penser et un acte de penser pour lui ne nécessite aucune énergétique car je cite « tout acte y compris de pensée a comme propriété la tendance à sa propre réalisation ».

Il faut dire que Widlöcher n'hésite pas à reprendre les éléments qui définissent le concept de pulsion, c'est-à-dire la source, la poussée, le but et l'objet. Eh bien poussée, source, but et objet doivent être des propriétés de l'acte de pensée.

Alors la poussée qu'est-ce que ça devient dans la perspective de Widlöcher ? La poussée est l'intentionnalité de l'acte de penser.

Qu'est-ce que c'est que la source maintenant ? eh bien la source est dans l'acte lui-même, dans l'acte de penser. Le but, n'allez surtout pas croire que ce serait la satisfaction de la libido, le but de l'acte de penser pulsionnel définit par Widlöcher c'est dans la réalisation même de l'acte. Et puis dernière redéfinition : l'objet, il n'est plus indifférent comme il l'est chez Freud, l'objet maintenant est lié au but de la pulsion.

Voilà comment en quatre temps trois moments ou quatre temps cinq mouvements, le concept de pulsionnel a remplacé celui de pulsion.

Dans le texte que je vous ai cité qui est publié dans la Revue de l'École de la Cause freudienne sur *Les paradigmes de la jouissance* Jacques-Alain Miller formulait la position de Freud et de Lacan, à propos de la pulsion, en disant que la pulsion doit être reconnue, je cite, « comme une forme d'activité qui s'impose aux représentations et les asservies ». Eh bien considérez ça que la pulsion est une forme d'activité qui s'impose aux représentations et qui les asservit à sa finalité c'est ça que Widlöcher refuse. Il le refuse car pour lui il est inconcevable, je cite Widlöcher « qu'une exigence du corps impose à l'esprit l'initiative et le sens de l'acte ». Voilà pourquoi il refuse ça.

Autrement dit la jouissance de la pulsion et son lien à la vérité sont rejetés, et je cite encore Widlöcher « la pulsion n'a pas pour but d'établir ou de reconnaître une vérité ». Vérité c'est pas dans le champ de la psychanalyse ça n'intéresse pas la psychanalyse.

Et le but de la psychanalyse c'est, je cite toujours Widlöcher, « élargir l'univers mental de l'analysant ». Voilà la définition de la psychanalyse selon Widlöcher. C'est ça sa définition. Vous trouvez ça dans *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*, page 194.

Alors en quoi consiste cette opération conceptuelle de remplacer la pulsion par le pulsionnel ? Il s'agit de se défaire des pulsions et ça, ça implique de ramener les pulsions à des instincts, et plus précisément des instincts qui ont un sens.

Alors, Widlöcher considère que cette opération non seulement nécessaire mais elle est possible avec une série de thérapies que sont les thérapies cognitivo-comportementales, TCC, et l'éthologie.

Et ça, ça lui permet d'aller un peu plus loin à propos des pulsions. Premièrement la pulsion de mort n'a aucun intérêt, donc elle doit être récusée puisqu'elle n'a pas de sens. Deuxième point. La fin et la sexualité ne sont que des besoins physiologiques, rien d'autre. Dans ces conditions le réflexe conditionné, le réflexe conditionné opérant montrerait que pour le vivant il existe un programme d'activités spontanées en interaction avec le milieu.

Eh bien ces programmes d'activités spontanées en interaction avec le milieu on voit bien comment il les conçoit, il les conçoit comme une vie liée au seul savoir, rien d'autre, je vous ai dit qu'il avait éjecté, forclos la vérité.

Et donc, au fond, c'est comme chez l'animal, pas beaucoup de différence. En conséquence l'adaptation est tout à fait possible.

Et donc il n'y a plus d'opposition, c'est ça qu'il visait, plus d'opposition entre la force et le sens, il n'y a plus maintenant pour lui que la force du sens.

Alors quelques remarques sur ce point précis qui est donc celui de la forclusion de la pulsion.

D'abord on peut remarquer que cette thèse que je qualifierais de pensée pulsionnelle de l'auteur, on peut considérer qu'elle exprime un refus du corps et ce refus du corps identifie être et corps.

Et au fond je me limiterais à trois remarques. Premièrement elle démontre en actes, cette thèse, une jouissance de la pensée qui échappe au commandement du corps. Deuxième remarque. Rejeter la dualité de la force et du sens c'est rejeter la dualité pulsionnelle chez Freud ou bien l'opposition de l'organisme et du corps de langage, libidinal, chez Lacan. Se défaire du réel de la jouissance c'est refusé que le corps soit décerné - j'emprunte ce terme à Lacan je crois dans *Radiophonie* si je ne me trompe pas – et c'est récuser pour l'être parlant la particularité du signifiant qui mortifie le vivant et qui est cause de jouissance.

Enfin, une dernière remarque pour ce chapitre. Le concepteur de pulsionnel accomplit une forclusion de la vérité. La vie liée au seul savoir exclut les embrouilles de l'être parlant avec la vérité, petite sœur de jouissance du corps érotisé.

La forclusion de la vérité exclut le réel de la jouissance et elle conduit à chercher la certitude du côté du réel de

l'organisme. Dans cette psychanalyse large, je ne sais pas si ça mérite encore ce nom là, dans cette psychanalyse là, il n'y a aucune place pour que la vérité variable puisse atteindre une certitude ayant valeur de réel.

Maintenant je vais développer le troisième point qui est la forclusion de l'angoisse. Pour Widlöcher il faut bien dire ça, obtenir cette forclusion de l'angoisse c'est vraiment la dernière étape à franchir pour résorber définitivement le réel de la jouissance du corps dans celui de l'organisme.

Eh bien cette visée nécessite d'en passer par Darwin et par Jung. Avec Darwin, Widlöcher considère que tous les affects doivent être définis comme des résidus de comportement utile. Quant à Jung il a poussé si loin les conséquences de l'empirisme qu'il a dissous le réel de la cause. Pour lui, la seule relation de causalité, que l'effet permette d'affirmer, se trouve dans l'association de pensée. Et en particulier vous vous souvenez peut-être d'un des exemples qu'il donne quand il considère qu'il n'y a pas de lien de cause à effet entre la brûlure et la bougie. Le seul lien qu'il y a entre la brûlure et la bougie c'est une association de pensée. C'est Jung, j'emprunte ça à Jung.

Alors en prenant appui sur Jung et Darwin, Widlöcher peut dire, je cite « On n'éprouve pas du bonheur de revoir un ami mais on pense avec bonheur à cette idée ». Voilà. Donc vous n'éprouvez pas du bonheur c'est simplement que vous le pensez, c'est pas pareil.

Donc il en tire comme conclusion que les affects sont des pensées. Voilà où il fallait en arriver. Les affects sont des pensées, il n'y a pas de différence c'est exactement la même chose.

Alors quels types de pensées ? Ce sont des programmes de pensées et même se sont des programmes de pensées innés, voilà. Enfin, ils sont innés, quelques-uns sont acquis mais ça c'est à cause de mauvais conditionnements sociaux.

Alors, cette thèse repose sur une hypothèse qui en fait n'est qu'une spéculation et qui la suivante : « Une modification des centres nerveux cérébraux altèrerait le mécanisme de régulation du comportement ». C'est comme ça qu'il va expliquer son affaire.

Il peut donc en conclure que la métapsychologie, enfin la sienne, et la biologie moléculaire, sont en stricte continuité. Pas de solution de continuité, vous trouvez ça donc dans *Les nouvelles cartes*, entre autres j'ai retenu la page 241, enfin, il faut le trouver dans pas mal de ses ouvrages.

Et il considère que à tout événement mental correspond un événement physiologique. Et c'est d'ailleurs pourquoi en effet la résonance magnétique nucléaire va permettre de visualiser tout ça.

Donc pour Widlöcher l'angoisse est définie à la fois comme un programme de pensée, un langage programmé génétiquement et comme un phénomène physiologique.

Autrement dit l'angoisse n'est rien d'aucun qu'un phénomène d'hyper ventilation à réguler. L'angoisse n'a pas de statut particulier parmi les affects et éventuellement ce qui pourrait la différencier des autres c'est une certaine quantité mais sûrement pas une qualité.

Alors les affects ne sont pas trompeurs, ce sont simplement des adverbes, des adverbes qui qualifient des pensées. Cette théorie de comportement héréditaire permet de résorber la cause libidinale réelle de l'angoisse dans le réel de l'organisme.

Et une fois que cette cause est dissoute l'empirisme jungien de Widlöcher le conduit à ne retenir que des associations de pensée. Donc il peut rejeter la castration comme jugement du sujet et l'angoisse castration comme cause du refoulement.

Ensuite, l'appui qu'il prend sur l'éthologie. C'est celle de … car elle montrerait que ce sont les événements dangereux qui sont les déclencheurs des comportements et le stimulus d'un événement dangereux va déclencher comme réponse la mise en action d'un programme de pensée et c'est le

fameux programme de pensée qui produit l'affect.

Aucun jugement n'est là nécessaire. L'angoisse de castration n'est donc pas la cause du refoulement et d'ailleurs castration et angoisse tout ça se sont des pensées et des pensées programmées.

Alors dans cette perspective évidemment il n'y a plus de contradiction entre les deux formalisations de théorie de l'angoisse chez Freud. Tout ça est strictement compatible, c'est simplement deux moments d'un programme génétique inné.

Alors un pas de plus encore. La peur, l'anxiété, l'angoisse, la dépression, tout ça c'est exactement la même chose mais il y a une différence de quantité et ça va de la plus petite quantité à la plus grande. Donc la plus petite quantité avec la peur et si vous augmentez vous avez l'anxiété, l'angoisse et vraiment la quantité la plus importante c'est la dépression.

Chacune appartient à un programme inné de comportement qui est tout à fait adapté. Mais si ce programme ne se met pas en marche alors dit-il et par rétroaction, la quantité d'affect augmente et elle implique automatiquement la mise en marche du programme suivant.

Comment résoudre le problème de la séparation de l'affect et de la représentation signifiante puisque vous savez que c'est comme ça que Freud définissait le symptôme. Au moment du refoulement il y a une séparation du signifiant de la représentation et de l'affect. En particulier donc c'est différent dans la névrose obsessionnelle, l'hystérie et les psychoses. Pour Widlöcher la séparation de l'affect et de la pensée veut juste dire que le programme est exécuté sans aucune conscience puisque c'est inné on y pense pas, c'est comme de respirer par exemple vous n'y penser pas et ça se fait tout seul.

Alors, la psychanalyse définit ainsi comme une herméneutique devient le traitement de l'angoisse qui va lui donner du sens à tout ça. Car le but de cette psychanalyse là c'est de persuader le sujet qu'il a tort d'être angoissé et il faut faire en sorte qu'il pense autrement. Et c'est en le faisant penser autrement alors que pourront s'établir des nouvelles connexions dans le cerveau entre les systèmes neuronaux et les informations, enfin les systèmes qui traitent de l'information et les systèmes de comportement adaptés, innés, etc.

Donc il considère que cette psychanalyse, en tout cas la sienne, est en continuité avec les autres traitements que sont les TCC - ça on ne peut pas lui donner de tort - et avec les autres traitement que sont la psychothérapie de soutien et la relaxation. Eh bien tous ces traitements-là sont parfaitement utiles – pourquoi ? - parce qu'ils favorisent le développement d'actions spécifiques du programme inné. Donc c'est bien il faut faire tout ça.

Et Widlöcher considère dans la même veine que classe ces médicaments, comme les anxiolytiques et les antidépresseurs sont utiles bien sûrs parce qu'ils agissent des moments différents du programme. Des programmes de pensées qui affectent les conduites.

Autrement dit l'efficacité des traitements doit tenir lieu de preuve toujours à venir évidemment, de ces théories. Alors j'aurai pu faire beaucoup de remarques, je ne vais en faire qu'une seule et je trouve qu'elle a une certaine valeur car je la prends à Widlöcher lui-même – une fois qu'il a expliqué tout ça voilà ce qu'il note : Nous connaissons très mal l'ontogenèse des programmes séquentiels. Dans quelle mesure peut-on parler de programmes innés et du rôle de l'expérience du milieu ? Nous connaissons également très mal les mécanismes régulateurs, comment se met en place l'exécution du programme ?

Donc c'est une rhétorique absolument au point, il explique toute une série de thèses qu'il donne pour être la vérité scientifique et ensuite quelques lignes pour expliquer que lui-

même ne s'appuie sur rien. C'est la même rhétorique qu'on retrouve dans le volume Inserm, il faut bien dire.

Alors quatrième point : sauver l'orthopraxis, c'est-à-dire la bonne pratique, c'est-à-dire la co-pensée. Pour Widlöcher l'identité du psychanalyste existe et elle doit être affirmée et elle doit être définie avec deux critères, la bonne pratique c'est-à-dire l'orthodoxie et l'orthopraxis. La métapsychologie du sens remplace celle de Freud, c'est ça la nouvelle orthodoxie. Donc la métapsychologie du sens.

Sa fonction c'est de sauver la bonne pratique, l'orthopraxis. Et de la sauver parce qu'elle va permettre maintenant de théoriser la cure. Et pour cela je cite Widlöcher dans son livre *Métapsychologie du sens*, à la page 55 : « Pour cela il faut exorciser ce modèle fantomatique [il parle de la théorie de Freud] qui a vicié nos intuitions psychologiques ».

Alors la co-pensée vous savez c'est une variante du contre-transfert. Eh bien avec la co-pensée Widlöcher entend redéfinir les règles qui justifient la bonne pratique évaluable qu'est l'orthopraxis.

Alors la règle fondamentale doit être reformulée et il n'est plus question qu'elle concerne seulement le patient. La règle fondamentale maintenant doit concerner aussi le psychanalyste. La règle fondamentale ne concerne évidemment pas les mots, pas ce que le patient pourrait dire, ça concerne les pensées parce que les pensées pour Widlöcher sont avant les mots. Donc il faut comprendre dans une bonne pratique de la bonne psychanalyse, scientifique, que la règle fondamentale n'est plus une invitation à dire, à parler, c'est une invitation à observer les faits de pensées.

Ça c'est le point de vue de l'investigation empirique et celui de Widlöcher. Avec ce point de vue là l'acte de parole, quand vous parlez, pour lui ça n'est pas observable. Je ne sais pas quelle surdité le frappe mais voilà ce n'est pas observable.

Donc en quoi consiste la communication psychanalytique. Eh bien concerne l'au-delà de la parole, c'est-à-dire la pensée que vont observer le patient et le psychanalyste. Dans cette théorie du fonctionnement mental penser suppose un énorme travail d'associativité induite et réciproque et demande beaucoup de temps. Un temps même que Widlöcher qualifie d'infini, on le croit volontiers.

Il n'y a donc pas de dissymétrie entre le sujet supposé savoir en tiers et la relation duelle, mais un savoir mutuel, ce qu'il appelle d'ailleurs un environnement cognitif commun. J'ai trouvé ça dans *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*, page 104. Dans cette perspective, Widlöcher dit ceci [ça c'est la psychanalyse en dialogue, page 146] : La seule règle fondamentale pour le patient ne produirait rien d'intéressant. Donc chacun, psychanalyste et analysant, doivent être soumis à la règle fondamentale qui est multipliée par deux, j'ai laissé la variante à quatre mais enfin on pourrait la prendre et la développer.

Donc le patient observe ses pensées et il les communique. Et l'analyste doit écouter mais pas nécessairement répondre. Et d'ailleurs Widlöcher dit ceci : « La science idéale c'est le double silence, chacun se tait ». C'est vrai qu'à force de penser autant ça doit le reposer un peu.

Alors, le patient observe ses pensées et puis il les communique. Alors le contre-transfert doit compléter l'association libre et l'attention flottante. Donc transfert et interprétation vont être définit en conséquence. La thèse de Widlöcher est que Freud a reculé à formuler le transfert de la bonne façon car le transfert ça n'est rien d'autre que la télépathie et il faut le dire clairement.

Alors comment est-ce qu'il arrive à ça ? Eh bien le transfert est un transfert de pensées c'est-à-dire de communication de pensées. Et donc la co-pensée permet de remédier à cet oubli ou à ce recul de Freud, parce que la co-pensée est une véritable compréhension de la vie mentale de

l'inconscient. Donc il faut aussi redéfinir ce concept du transfert de la bonne manière, est dire bien haut et clair que c'est de la télépathie. Et en conséquence l'interprétation aussi est redéfinie. Comme l'interprétation est une pensée partagée l'interprétation doit être défini comme un écho de la pensée [c'est comme ça qu'il le défini] écho de la pensée du patient. Il n'y a pas encore l'écho des actes et les commentaires des actes mais peut-être que ça pourrait venir.

L'interprétation est donc une fusion partielle de deux cours de la pensée et l'interprétation demande elle aussi un long long temps de séance car il faut penser, imaginer, éprouver. Vous voyez où il veut en venir quand il faut un long temps pour associer, un long temps pour interpréter, un long temps pour la télépathie et c'est vrai que tout ça qui demande beaucoup de temps … s'interroger sur des pratiques qui en demandent un tout petit peu moins de temps.

Alors maintenant cette redéfinition, cette série de concepts permet d'arriver à définir pour cette psychanalyse-là ce que doit être l'éthique et la science. Alors l'éthique, quel est l'éthique de cette psychanalyse-là. Eh bien l'éthique de cette psychanalyse-là c'est une liberté de pensée car la parole n'est pas un moyen c'est une fin. La liberté de parole n'est que la condition de la liberté de pensée et la pensée intentionnelle inconscience fait de la psychanalyse selon Widlöcher une éthique de l'intention.

C'est pourquoi Widlöcher considère que s'en tenir à la parole de l'analysant est une déviation éthique dangereuse, car elle entraîne une déviation de la pratique. Selon lui la durée de la séance objecte à la pratique lacanienne. [Nous y voilà. C'est ça qui était visé depuis le début].

L'horloge de la science doit définir la séance la même pour tous, pourquoi. Eh bien parce que le standard régulier est la condition expérimentale pour mesurer les connaissances scientifiques, les évaluer, les comparer, et en faire des volumes comme le volume Inserm.

Alors, sur ce point, de ce qu'était sauver la bonne pratique et la bonne théorie je ferais quatre remarques.

Première remarque. Dans l'orientation lacanienne le standard n'est pas pertinent car le psychanalyste n'existe pas, seulement son acte, et il ne dépend pas de règles mais de la mise au point du désir dans sa propre cure.

Deuxièmement remarque. À la règle fondamentale pour le patient répond l'acte analytique, il est désubjectivé. Il n'est pas du côté des pensées mais de leur rejet, et il engendre sa propre certitude. L'expérience mentale du psychanalyste est exclue de la séance. La pratique lacanienne ne manie pas le contre-transfert et cela est cohérent en effet avec la pratique de la séance brève et la doctrine de l'inconscient comme un vouloir dire et vouloir jouir pas comme un vouloir faire.

Troisième remarque. L'éthique de la psychanalyse est une éthique des conséquences, pas une éthique des intentions. Car ce que le sujet veut, il ne le sait qu'après-coup, par les conséquences de ses actes.

Quatrième remarque. Le temps érotisé de l'inconscient ne connaît pas l'horloge de … On peut donc dire que la psychanalyse dite scientifique, celle que met au point Widlöcher, opère aussi une forclusion du temps.

Cinquième point. Le symptôme. Le symptôme bio psychosocial ou de langage. Eh bien la standardisation du traitement accompagne bien évidemment la standardisation du symptôme et le symptôme devient bio psychosocial. Ça, ça nous vient du Canada aussi, le symptôme bio psychosocial et la psychiatrie bio psychosociale.

Le symptôme bio psychosocial est me semble-t-il un modèle scientiste tout à tout à fait conforme au DSM, et il fait de la clinique une tératologie.

Alors quelques brèves remarques sur le symptôme dans cette perspective-là, bio psychosociale. Il n'est plus un fait de langage qui recèle

une vérité, il est une erreur de jugement dont la cause est d'abord génétique et ensuite la cause se trouve dans les apprentissages éducatif défaillants comme les cognitivistes l’ont montré.

Deuxième point, pour définir le symptôme. Il est observable, objectivable, classable et il devient probabiliste, c'est pourquoi d'ailleurs il impose l’existence d’une normalité psychique. Autre élément qui définit le symptôme dans cette perspective, le symptôme n'a aucune qualité, il est une quantité en excès et à normaliser. Et bien sûr autre point, il a une signification constante et sa référence réelle se trouve dans l'organisme, pas question d'avoir un corps.

Et c'est pourquoi il y a des échelles et des questionnaires qui peuvent le mesurer, le comparer, l’évaluer, grâce aux calculs statistiques et ainsi défini le symptôme ne relève plus du singulier mais de l'universel, le même pour tous.

En conséquence, la psychanalyse n'est plus qu'une technique de soins, et si ça est vrai comme le souhaite Widlöcher eh bien ça justifie que les praticiens psychanalystes soient formés à l'université, de médecine de préférence évidemment.

Les études épidémiologiques deviennent nécessaires pour étudier les facteurs de risque et assurer la prévention. Autrement dit, voilà le programme que construit Widlöcher. Dans cette perspective il a un symptôme qui l’intéresse particulièrement, vous savez c’est la dépression. Et il se trouve que là aussi pour lui il s’agit de faire tomber un des bastions de la métapsychologie freudienne et en particulier le *Deuil et mélancolie* de Freud.

Et donc Widlöcher va faire exister la dépression comme une maladie universelle et va aussi avec le même type d'opération démonter un à un toute la construction et la conceptualisation de Freud dans *Deuil et mélancolie*. C'était vraiment le dernier bastion à obtenir pour que cette métapsychologie soit absolument par terre.

Alors le problème du deuil et de la mélancolie ça n'est plus dans la perspective de Widlöcher le problème de la vérité, la vérité sujet qui serait liée, qui est liée, à l'économie libidinale de l'humeur, le problème c'est celui de l'erreur de jugement du patient, il faut le corriger, le penser autrement. Non, non, vous n’avez pas raison d'être triste, pas du tout.

Alors, Widlöcher pour ça établit des questionnaires, il en fabrique, il les établit, et ces questionnaires deviennent des échelles qui vont faire exister la dépression dans un même continuum, cette fois à chaque extrémité donc on va avoir l’anxiété légère, qualifiée à tort de névrotique, ça c’est au plus bas de l'échelle et de l’autre côté de l'échelle on trouve les thèmes religieux mélancoliques. N'allez pas croire que c'est du ressort de la psychose, d'abord la psychose n’existe plus.

Si vous trouvez des thèmes religieux mélancoliques c’est simplement, dit Widlöcher, le signe de la spiritualité de la dépression, c'est-à-dire de la vie de l'esprit. Quelle en est la cause, c’est très simple : c’est l’anomalie héréditaire des neurotransmetteurs et d'ailleurs elle est bien prouvée par l’efficacité des antidépresseurs d'une part, et elle est prouvée aussi par la cause sociale des apprentissages défaillants.

Et tout ça sera attesté par l’efficacité des psychothérapies dont la psychanalyse n’est jamais qu'une des formes. Les autres symptômes sont construits sur ce modèle de la dépression. Alors l'obsession, c’est réduit aux toc, bien nommés ici, qu’est-ce que c’est que l’obsession eh bien c'est une tendance compulsive du - je cite - un déficit génétique en sérotonine. Dans le même esprit les phobies résultent de mauvais conditionnements. Alors les psychoses n’ont évidemment plus de pertinence, les névroses sont obsolètes et remplacées par les troubles de la personnalité avec évidemment prédisposition héréditaire.

Remarques. Cinq remarques ici.

Premièrement. Pour Freud et Lacan la cause du symptôme n'est pas génétique mais choix du sujet,

insondable décision de l'être. Le retour à une théorie de la dégénérescence héréditaire des maladies mentales invalide la découverte de Freud qui montrait que le symptôme signifiant ignore l'anatomie et qu'il satisfait la jouissance de la pulsion c'est-à-dire la libido.

Cette nouvelle théorie de l'hérédité satisfait l'exigence empirique de l'épidémiologie et elle suppose une bio religion inscrite dans une philosophie des sciences de l'esprit, selon le vœu de Widlöcher. Elle comporte un moralisme hygiéniste qui entend, comme j'avais l'occasion de la montrer l'année dernière, surveiller et punir les classes dangereuses.

Deuxième point. Le symptôme n'est pas comparable, il est le signe de la singularité du sujet, son mode de faire avec le réel inéliminable de la jouissance. Son savoir n'est donc pas référentiel mais textuel, fait de lettres qui condensent la jouissance.

Troisième remarque. Le symptôme n'est pas objectivable. L'analyste n'est pas extérieur au symptôme, il doit le compléter pour le rendre analysable et faire exister l'inconscient.

Quatrième remarque. La clinique n'est pas naturelle et intemporelle, elle est culturelle, elle dépend donc toujours du discours du maître et qui doit être interprété.

Cinquième remarque. Évalué, le sujet perd sa singularité, il devient un homme moyen. Hors Lacan disait dans un article qui était paru dans *Le magazine littéraire*, l'année dernière « que l'homme moyen n'existait pas ».

Les statistiques sont donc une fiction qu'il fait exister pour que la psychanalyse soit dite scientifique, en vérité un scientisme, et qu'elle soit conforme à l'idéologie du contrat thérapeutique et qu'elle puisse entrer dans le marché commun du cognitivisme.

Alors ça ces deux points : l'idéologie du contrat thérapeutique et le marché commun du cognitivisme, vous trouvez ça dans *Les nouvelles cartes de la psychanalyse* de Widlöcher à la page 95.

Alors le dernier point, qui est plutôt une conclusion de ces différents points où je vous ai montré cette série de forclusions successives, c'est au fond le pari éthique dans cette perspective de l'orientation lacanienne.

Eh bien la psychanalytique dite scientifique, on peut dire, il me semble qu'elle n'est qu'un scientisme qui fait disparaître et le sujet et la cause. La faille dans le savoir produit par le réel, cette faille-là n'est pas résorbable.

Vouloir la résorber par un plus de science est la solution en impasse du discours universitaire qui entend maîtriser la jouissance du sujet. La solution pour cerner le réel passe par la mise en fonction de la parole dans le discours analytique dont le sujet et la cause sont articulés.

Cognitiviser la psychanalyse pour la sauver est la même erreur de stratégie qui avait produit la disparition de la psychanalyse du DSM, entre le volume II et le volume III. Ce scientisme accomplit une forclusion des noms de Freud et de Lacan et de leur enseignements et de la psychanalyse il ne reste plus que signifiant, très menacé comme le montre le récent rapport Inserm qu'il remplaçait d'ailleurs par celui de psycho dynamique conformément au vœu de Widlöcher.

Eh bien ce courant universitaire de l'IPA doit être prit au sérieux parce qu'il accompagne un phénomène de civilisation scientifique et utilitariste. À l'heure où la santé psychique et mentale sont des enjeux de l'économie de marché et de sa logique de rentabilité il est prévisible que l'offensive du législateur ne s'arrêtera pas, enfin ne va pas se limiter à quelques pays d'Europe.

Il faut donc pouvoir résister à cette œuvre utilitariste et dénoncer cette machine d'imposture qu'est l'évaluation.

La psychanalyse n'est ni soluble dans l'herméneutique, plus ou moins cognitivisé ni dans les sciences de la nature et de l'esprit. Elle s'oriente à partir de la jouissance du symptôme qui échappe au règne de l'utile.

Prendre la mesure de ce malaise contemporain c'est saisir que nous

sommes dans une conjoncture de choix forcé qui engage notre responsabilité épistémique, éthique et politique.

Je vais peut-être m'arrêter là.

Voilà.

Applaudissements.

Jacques-Alain Miller : Bon, je vais faire ma première dédicace sur un livre marqué Jacques Lacan mais l'auteur, dans les contrats du Seuil c'est Jacques Lacan et Jacques-Alain Miller, alors je mets : « Pour Agnès, le fléau de M. Widlöcher et de quelques autres ». Mais j'ai dis Monsieur, c'est respectueux pour Widlöcher. « Bravo », puisque vous étiez en train d'applaudir, « JA ce 16 mars 2005 au CNAM ».

Applaudissements.

J'en ai un autre pour Éric Laurent, je trouverais la dédicace tout à l'heure.

Eh bien écoutez, la semaine dernière, en effet, je n'étais pas content. Vous vous en êtes aperçu. Ça introduit diverses inquiétudes : surtout ne mourez pas tout de suite, il ne faut pas se mettre dans des états pareils, prendre la vie du bon côté, etc., là, vraiment j'aurais pu parfaitement être là à 14 heures simplement j'ai voulu que ce numéro 40 du bulletin que je fais, qu'un certain nombre d'entre vous doivent recevoir ou lire, je l'espère. Pour ceux qui ne le recevraient pas, je donne l'adresse Internet, où on peut lire les anciens numéros et les nouveaux et s'abonner.

Forumpsy.org

C'est un site et une liste de distribution qui sont gérées par ce qu'on appelle un Webmaster, qui est notre collègue Dominique Holvoet, qui fait ça de Bruxelles mais personne ne le sait, il fait ça sur Internet, il fait ça dans le pays d'Internet et à partir de là vous avez les communications qui sont dans les jours de semaine, pour l'instant c'est quotidien et parfois c'est tri-quotidien.

Alors c'est fois-ci je voulais que celui-là arrive le plus tôt possible dans la journée, je m'y suis mis d'ailleurs assez tôt au travail, je m'y suis mis à quatre heures et demi du matin, j'aurais eu tout à fait le temps de préparer un Cours, j'y comptais d'ailleurs et puis j'ai été un peu entraîné et puis la préparation du Forum de samedi a amené l'assistant de M. François Bayrou, l'assistant de M. Jacques Lang de m'appeler, je leur ai expliqué le concept, que leurs poulains n'allaient pas venir, nous n'allons pas les accueillir en tant qu'hommes de pouvoir, qu'ils sont aussi bien sûr, mais que nous allons les accueillir en tant qu'homme d'idées, c'est-à-dire comme des intellectuels.

M. Lang qui est professeur de droit public, M. Bayrou qui est agrégé, je ne sais plus si c'est d'histoire ou de lettres classiques - je vais vérifier - et M. Dutreil qui est ancien élève de l'École normale supérieure et qui a écrit un texte d'ailleurs excellemment rédigé pour le numéro spécial de *l'Âne*, peuvent vraiment prétendre à la qualité d'intellectuels.

D'ailleurs j'ai eu à discuter, oui avec un homme politique de droite, qu'on ne pouvait inviter puisque lui-même ne voulait pas venir, on a évoqué tel ou tel nom, il m'a dit non ils ne sont pas au niveau et Dutreil il considérait que Dutreil était au niveau et je le considérait aussi, donc c'est en tant que homme d'idées, qu'intellectuel qu'ils vont venir. Bien sûr chacun a des choses à leur reprocher en tant qu'ils sont des hommes de pouvoir ou qu'ils l'ont été mais enfin là, on les prend plutôt pour une longue conversation de cinq heures, j'ai expliqué ça. M. Dutreil a dit qu'il restait cinq heures, donc cinq heures on ne peut pas pendant cinq heures faire de la langue de bois, d'ailleurs c'est pas du tout son style à lui, ni d'aucun de ceux qui sont là.

Donc c'est pour une conversation.

J'ai demandé parce que j'avais feuilleté, à ma courte honte je ne les avais pas achetés, et pas lu les livres, il y a un livre de François Bayrou sur Henri IV, j'ai demandé qu'on me l'envoie, je l'ai reçu avant d'arriver ici - ils ont des coursiers rapides, là - et

M. Jack Lang a écrit un livre sur François Ier et sur Laurent le Magnifique, qui n'est pas Laurent Fabius mais (*rires*) - il vaut mieux que je la fasse ici que là-bas - qui est comme vous savez un grand homme de la Renaissance, j'ai reçu les livres aussi avant de venir ici, donc je vais les lire et j'ai dis aux assistants : vous savez il sera autant question d'Henri IV et de François Ier que de M. Chirac, etc..

Ça a eu l'air de leur plaire, cet esprit ; j'ai dis : donc tout le monde va être très fatigué à 19 heures et je compte là-dessus, je compte sur la fatigue pour que, et alors je leur ai indiqué le programme que, je dirais quelques mots au début de ce qui m'a inspiré ce titre de l'Acte politique.

C'est l'acte de M. Douste-Blazy, je m'en suis excusé auprès de l'assistant de François Bayrou en lui disant je sais que les rapports ne sont pas excellents entre ces deux hommes mais la vérité veut que je dise qu'en effet c'est l'acte de M. Douste-Blazy, à s'opposer à son administration, qui m'a inspiré cet « Acte politique dans la France d'aujourd'hui ».

J'expliquerais aussi qu'à la conjoncture où en effet le pouvoir administratif, son refus de lâcher le Rapport de l'Inserm est vraiment, enfin ça devient une leçon d'éducation civique pour tout le monde, on voit de façon nue la différence du pouvoir administratif et du pouvoir politique et je souhaite qu'il tienne bon le plus longtemps possible, pour que ça rentre bien dans les têtes que l'administration et le pouvoir politique ça fait deux, qu'il y a un espace politique propre.

Et donc j'ai dis à chacun et là j'ai vraiment découvert que pour la psychanalyse, j'avais envie de faire de la politique et que nous étions installés là puisqu'il y a une logique qui fait en effet que le psy est une question politique dans toutes les démocraties développées, donc ils ne peuvent pas nous oublier, donc nous ne pouvons pas les oublier non plus.

Alors, l'église évidemment, si une partie de ce que nous sommes est transféré dans le champ politique, c'est assez étonnant. Nous sommes une grande puissance parce que nous avons des informations et des collègues, des informations à travers les collègues qui nous viennent du monde entier et des collègues très proches, ça n'est pas une alliance de circonstance, ce sont des gens qui lisent les mêmes choses que nous, avec qui nous avons des rencontres périodiques depuis vingt ans, donc de comparable, il n'y a que des ordres religieux, les Jésuites par exemple. Seulement ils sont embarrassés, eux, parce qu'il y a une séparation de l'église et de l'État. Ils sont embarrassés par la loi de 1905, ils ne peuvent pas intervenir directement dans le champ politique - à visage découvert au moins - tandis qu'il n'y a pas de loi de séparation de l'État et de la psychanalyse. C'est un inconvénient d'un côté puisque ça leur permet de vouloir nous réglementer, mais d'un autre côté, ça a des avantages, c'est exactement la même chose.

D'ailleurs c'est ça qu'il faudrait discuter : est-ce que nous voulons une loi de séparation de l'État et de la psychanalyse pour bénéficier de la même autonomie que les églises ou est-ce que ça nous arrange finalement qu'il n'y ai pas de loi de séparation de l'État et de la psychanalyse parce que ça nous permet de nous défendre ? Comme disait l'autre : la meilleure défense, c'est l'attaque.

Alors, autant j'ai pu donner l'impression la semaine dernière d'être en colère, autant là je me dis il va falloir que je fasse - puisqu'on s'est inquiété de mon état d'esprit, écoutez je suis sur un petit nuage, vraiment tout est en ordre, un boulevard s'ouvre, devant nous, et non seulement il s'ouvre mais il n'y a plus qu'un pas à faire, il suffit d'ouvrir la porte et je vais l'ouvrir demain matin. Je me suis demandé est-ce que je fais ça cet après-midi, je me suis dit vous allez comprendre pourquoi non, demain matin.

Alors je vais vous lire des extraits de ce qui m'a retardé parce que je voulais que ça parte, et j'aurais besoin quand

même un peu de ne pas trop traîner pour avoir un peu, du feed-back de votre part, de l'aide pour ce que je vais faire demain matin.

Donc c'est un communiqué - maintenant j'en fais tous les jours, je ne m'exprime que par communiqués, après m'être exprimé avant par dialogues rigolos, là ce sont des communiqués qui scandent une guerre, une guerre en dentelles maintenant.

16 mars 2005.

J'ai reçu un appel téléphonique de Nicolas Demorand, m'invitant à participer demain matin à l'émission qu'il anime sur France Culture. J'ai accepté, en le remerciant de cette invitation, et en le prévenant que je comptais [c'était hier ça] entre guillemets *« souffler du feu ». Il a ri.*

Alors cette émission sur France Culture, on m'a donné les détails, l'émission commence demain matin *à 7h du matin, mais je serais à l'antenne à partir de 7h40, et jusqu'à 9h (nous vous attendons donc vers 7h20 dans le studio)*.

Bon ça va assez vite mais il faut encore trouver ça dans leurs locaux donc peut-être 6h moins le quart serait mieux que 6h moins dix pour partir, parce qu'Agnès a la gentillesse de me conduire.

En plus de l'entretien que vous aurez avec Nicolas Demorand, la tranche comprend cinq chroniques (Olivier Pastré, Alain-Gérard Slama, Alexandre Adler, Olivier Duhamel et Marc Kravetz) ainsi qu'un journal d'information de vingt minutes (8h-8h20). [J'espère qu'il va me rester du temps quand même].

Et de 7h40 à 8h30, vous aurez pour seul interlocuteur Nicolas Demorand ; puis, de 8h30 à 9h, les chroniqueurs se joindront à vous pour que la discussion laisse place au débat.

Une discussion qui laisse place au débat. Bon. C'est très précis dans l'emploi des termes.

Alors mon communiqué. Donc si vous n'en n'avez pas assez de m'entendre déjà le mercredi, mais enfin vous m'entendez moins ces temps-ci, vous pouvez être à l'écoute à partir de 7h40 où alors j'ai promis de « souffler du feu », mais ça va m'être difficile parce que je suis sur un petit nuage maintenant.

Je suis sur un petit nuage parce que j'ai vu le boulevard, j'ai vu qu'on m'avait frayé un boulevard. J'ai vu le boulevard en fait quand j'ai eu fini de…, j'avais quelques petites idées mais quand j'ai eu fini de faire là ce numéro de l'ALP, je me suis dit mais oui bien sûr, j'ai vu le boulevard.

Alors, on va voir si vous le voyez aussi, tiens !

D'autre part, un coursier a apporté hier après-midi au Directeur de la rédaction du Monde*,* [vous savez c'est un journal un peu triste comme ça qui paraît dans l'après-midi (*rires*)] *M. Gérard Courtois, une lettre manuscrite de ma part, lui demandant une entrevue. Elle était accompagnée de la copie des bulletins de l'ALP depuis le 8 mars, date de la parution de l'article de Mme Vincent, et des épreuves du prochain numéro du* Nouvel âne *(24 pages grand format), qui paraît pour le Forum du 19 mars*

Je n'ai pas gardé copie de cette lettre manuscrite. [Pour les pages grand format il y avait une grande page rose pour séparer des exemplaires, et donc j'ai commencé à rédiger sur cette grande page rose et puis j'ai écris comme ça les deux côtés et puis c'est parti, mais je me souviens un peu de ce qu'il y avait dedans]. *Cette lettre rappelait à M. Courtois nos agréables échanges ayant précédé et suivi la parution dans* Le Monde*, en première page, de mon opinion intitulée « De l'utilité sociale de l'écoute »,* [c'était M. Courtois qui avait suivi ça, qui m'avait trouvé le petit « De », j'avais beaucoup apprécié son attention et qui avait discuté mon emploi du terme « la chambre » qui désigner l'Assemblée nationale et donc on avait eu une discussion sur le français au moment du bouclage ; je trouvais ça très bien], *échanges que j'ai d'ailleurs mentionnés*

dans un petit texte paru l'an dernier dans la revue de BHL, La Règle du jeu*.*

Dans ma lettre à G. Courtois, je faisais état du courrier reçu depuis le 8 mars — dont l'abondance et la qualité m'ont conduit à l'insérer dans le livre à paraître le 9 avril chez Navarin éditeur, et qui s'intitule Affront à l'INSERM *— et du fait nouveau constitué par la diffusion, le 12 mars, toujours sous l'égide du* Monde*, de l'émission « Peut-on évaluer la psychanalyse ? ».*

Je vous conseille de lire le compte-rendu d'écoute de cette émission qu'a fait Éric Laurent et que j'ai diffusé dans l'ALP numéro 36 du lundi 14 mars. C'était le premier bulletin du jour, il y en a eu trois ce jour-là, et c'est appelé à devenir un classique, ce texte. C'est appelé à devenir un classique, enfin, là j'ai collaboré au titre « Comment on informe le peuple », c'est une allusion d'ailleurs, il y a un pamphlet, il y a un thème de *l'Aufklerung*, qui est « Comment on trompe le peuple » mais enfin c'est un peu fort, nous sommes en discussion donc c'est « Comment on informe le peuple ».

C'est appelé à être un classique, d'ailleurs beaucoup des textes qui sont publiés ces jours-ci seront des classiques, vous verrez.

Dans ma lettre à G. Courtois (…) et du fait nouveau constitué par cette émission. (…) J'ai expliqué que l'entrevue demandée avait pour but d'étudier ensemble [M. Courtois et moi] *les moyens de rétablir un équilibre menacé.*

[Avouez que je m'exprime avec une pondération qui fait ma propre admiration].

J'attends maintenant la réponse de M. Courtois.

Ça va bientôt faire 24h, j'attends la réponse de M. Courtois et puisque je l'ai dit publiquement, tout le monde l'attend avec moi. 24h c'est raisonnable, à l'époque du téléphone, du téléphone portable – enfin j'en n'ai pas, je ne m'en sers pas – du mail, des coursiers, 24h c'est bien, après, c'est qu'il y a une difficulté.

Il ne faut pas hésiter à me parler des difficultés qu'il y a, d'autant que les difficultés, surtout au *Monde* ces temps-ci, ne restent pas longtemps confidentielles.

L'émission de « Science-frictions » [j'aime beaucoup *Le Monde* et nous devons beaucoup au *Monde* qui nous a beaucoup soutenu. Mais *Le Monde* n'attend certainement pas que nous ayons à nous coucher devant des opinions de certains de ses journalistes]. *L'émission de «Science-frictions »* [voilà comment ils s'amusent là hein, c'est Lacan qui leur a appris ça, de faire joujou comme ça, « Science-frictions », qui va être frictionné ?]. *L'émission de «Science-frictions » avec le dialogue de MM. Cottraux et Widlöcher, peut être écoutée sur le site de France Culture* [voyez, je crois que c'est que sous copyright, sans ça je leur ferais volontiers un disque MP3. C'est facile à faire puisque il va y avoir un disque Lacan avec toutes les interventions de Lacan à la radio. Le Seuil essaye de se presser et s'est même déjà un peu trop pressé puisqu'ils ne m'ont pas tout à fait demandé mon avis, et que je compte faire des introductions actualisantes pour toutes les interventions de Lacan.

J'ai découvert ça samedi où je suis allé enregistrer, réenregistrer des textes de moi qui scandaient « la Troisième » et qui avaient été lus par un comédien à l'époque mais là je me sentais dispos pour moi-même les lire, donc je suis allé réenregistrer moi-même ces passages. J'étais dans l'immeuble de la radio juste quand il y avait l'émission de Widlöcher et Cottraux, mais enfin la leur était enregistrée avant aussi, et alors simplement j'ai demandé est-ce que je peux ajouter des choses, on m'a dit oui et alors j'ai ajouté quelques petites tirades de ce qui m'est venu sur les sujets d'actualité, comme les TCC.

Voilà, ça sera dans le disque, ça participera des scansions de « la Troisième », n'est-ce pas, nous ne

sommes pas au musée avec Lacan, il ne nous a jamais demandé qu'on fasse un musée, il nous a demandé de nous amuser au contraire.

Eh bien maintenant il faut actualiser tout ça, ça s'actualise très vite Lacan parce que c'est plutôt anticipateur alors on s'aperçoit en relisant qu'il y a beaucoup de choses qui sont déjà dites, n'est-ce pas. C'est par exemple – là je coupe mais ils pleurent au Seuil pour que je leur remette préface et postface pour le troisième petit volume de la série. Le troisième, il est au point sauf qu'il va être relu après par des spécialistes qui vont se moquer des accents, des virgules et de quelques oublis que je peux faire. Moi j'aurais été ravi de leur montrer avant qu'ils le disent mais ils préfèrent rester sur leur quant à soi pour après me chercher des poux dans la tête, dans le texte, c'est pas important, ça c'est fait et on me tanne depuis trois jours pour que je fasse cette préface et là ce matin je voyais très bien comment j'aurais pu la faire, parce que j'avais commencé à écrire comme ça, déjà :

Nous sommes en 67 [c'est un volume qui doit s'appeler *Mon enseignement*, Lacan a fait plusieurs conférences où il a cette expression, donc ça va s'appeler *Jacques Lacan, mon enseignement*].

Nous sommes en 1967, en 68 [parce qu'il y en a deux en 67 et une en 68] nous sommes en 1967, en 1968, avant le mois de mai. Les *Écrits* ont été publiés fin 66, Lacan est appelé de partout pour parler, se présenter, il accepte, il voyage en France, il est mis devant des auditoires qui ne connaissent pas ce qu'il appelle sa ritournelle. Il raconte ses déboires avec ses collègues, il expose dans le style le plus familier les concepts de la psychanalyse. Il est rigolo, par exemple : « l'inconscient, on connaît ça depuis toujours mais dans la psychanalyse, c'est un inconscient qui pense ferme, alors là attention minute ! »

Cela va parfois jusqu'au sketch, à la Pierre Dac, à la Devos, à la Bedos : « Les psychanalystes ne disent pas absolument qu'ils savent mais ils le laissent entendre. On en sait un bout mais là-dessus, motus, ça se règle entre nous. On entre dans ce champ de savoir par une expérience unique qui consiste tout simplement à se faire psychanalyser. Après quoi on peut parler. On peut parler, ça ne veut pas dire qu'on parle. On pourrait. On pourrait si on voulait et on voudrait bien si on parlait à des gens comme nous qui savent. Mais alors à quoi bon ? Donc on se tait aussi bien avec ceux qui savent qu'avec ceux qui ne savent pas car ceux qui ne savent pas ne peuvent pas savoir ».

De là Lacan introduit des choses plus difficiles mais présentées avec simplicité. Et alors je me disais : rien n'est plus simple que de dire aujourd'hui aussi il voyagerait en France et il parlerait de quoi ? Il parlerait de M. Widlöcher, il parlerait des débats où les deux adversaires sont les mêmes, vous savez … contre la terreur du Bronx, etc., vous découvrez que c'est le même, il se bat contre son reflet, par exemple !

Dans le fil, si vous voulez, il n'est pas question que je fasse des préfaces-muséiforme pour Lacan. Je mettrais les lieux où ses conférences se sont produites, je vais regarder s'il y a des noms trop difficiles à chercher dans les dictionnaires puisque, quand même, ça existe des dictionnaires de noms propres, il y a des tomes tellement lourds que les gens ne veulent pas aller regarder eux-mêmes dans le dictionnaire et qu'il faut leur servir…, d'ailleurs il n'y a même pas besoin du dictionnaire, vous prenez Yahoo et vous avez tout.

Alors des notes en bas de page, il n'en n'est pas question, moi je veux bien s'il y a des choses vraiment complexes les ajouter mais si vous écoutez des sketches de Fernand Raynaud et Raymond Devos avec des notes en bas de page (*rires*), ça alourdit ! Il vaut mieux le jouer, d'ailleurs je pense qu'il faudra rejouer ça, il faut le dire.

Alors, voilà, et d'ailleurs ce matin je m'étais dis je fais mon bulletin de l'ALP et je fais la préface dans la foulée, simplement il y a eu d'abord les deux assistants d'hommes politiques que je ne pouvais pas rembarrer, donc je n'ai pas eu le temps de faire cette préface, je vais la faire ce soir et dans l'esprit que je vous dis.

Alors là où je voudrais une aide mais je vais d'abord vous lire un petit peu ce bulletin, je voudrais une aide c'est que je n'oublie pas les choses importantes avec Nicolas Demorand parce que c'est lui qui va poser les questions, il va s'intéresser à certaines choses, pas à d'autres, je vais résister à la suggestion mais ce n'est pas facile, c'est un professionnel, donc c'est lui qui décide de quoi on parle.

Donc, je voudrais qu'on me donne quelques accents, quelques choses importantes, là il y a déjà quand même un auditoire, donc ça serait l'occasion.

Alors, il y a donc dans cette lettre ce communiqué. Il y a le sommaire du *Nouvel Âne,* dont je suis assez fier, nous avons passé beaucoup de temps avec Agnès Aflalo à la maquette pour mettre ça au point. Il y a des choses inattendues, vous verrez, il y a : *Sollers' jam-session* - ça veut dire c'est l'improvisation au jazz, c'est la jam-session ; ça sera peut-être une série d'ailleurs je me suis dit, ça serait amusant ; Edwy Plenel, *Les confessions d'un chasseur de secrets* – ceux qui ont été au Forum l'ont entendu *;* face à face BHL, le philosophe ; PDB, le ministre ; *L'effet Douste* : en Italie, en Grèce, en Espagne, en Belgique, au Brésil, un article sur la durée moyenne de séjour par J. D. Matet ; L'appel de Catherine Clément à *Libérez les ministres !* Le mouvement de libération des ministres (*rires*) ; un article un peu chaud mais qui a les honneurs de la page centrale d'une jeune femme, Nina Vézer des Silves, qui porte un titre anglais mais qui est traduit : *…and the whole megilla,* qui veut dire et tout le tremblement et tout ce qui s'ensuit. Ensuite il y a la *Page des Causes* – c'est un article sur Dieudonné, qui est déjà passé sur ALP, et c'est le texte sur la Tchétchénie et d'ailleurs au Forum du 19 mars, j'ai demandé à André Glucksmann de ne pas oublier la présence – c'est ce qu'il souhaitait - la présence de tchétchènes qui viendront à un moment quand même se présenter, depuis le temps qu'on en entend parler, il faut quand même que ça change, cette histoire, parce qu'après tout, j'ai écrit à André Glucksmann, je lui ai écrit «l'URSS a bien disparu, maintenant c'est le tour de la Fédération de Russie ». Mais enfin je lui ai dit qu'est-ce que tu penses de ce slogan parce que je ne voudrais pas faire un impair ? J'adore réclamer la disparition d'instances, donc j'ai demandé la disparition de l'ANAES mais ça a été remplacé par pire, l'URSS a disparu, maintenant il y a la fédération de Russie qui est la nouvelle prison des peuples, pourquoi ne pas demander la disparition de la Fédération de Russie. Il y a visiblement des gens qui sont dedans qui n'ont pas envie d'y rester. J'attendrais de voir s'il me dit : ça n'est pas conseillé de dire ça, je ne le dirais pas.

Ensuite vous trouvez un échange avec Alexandre Matet. On commence à voir arriver là la jeune génération mais la jeune génération ne vient pas de très loin, c'est souvent les enfants d'analystes, c'est le cas, il faut bien le dire d'Alexandre Matet, qui fait partie, s'est formé un petit groupe de dix personnes, ils sont douze maintenant, à partir d'enfants de psychanalyste et d'autres aussi quand même heureusement, qui sont étudiants et qui ont déjà écrit un premier texte, et qui continuent avec grande vélocité et donc Alexandre Matet m'écrivait pour me remercier au nom de tous les rédacteurs du texte pour la tribune que vous avez offerte à notre article «Un silence impossible à supporter ».

Et alors il m'a envoyé ça d'ailleurs, je me suis aperçu que c'est assez brillant comme correspondance, c'est-à-dire mardi 15 mars à 1h51 il m'a envoyé ça, et je lui ai répondu à 4h22, et le second mail, il me l'a envoyé ce matin à 1h53

et j'y ai répondu à 5h18, c'est pas mal. On comprend pourquoi un certain nombre ont du mal à suivre. Donc j'ai trouvé que l'échange était vraiment sympathique, donc il me remercie et me dit :

Au détour de ce mail, je vous exprime tout mon soutien dans le combat contre l'évaluation, les évaluateurs-inquisiteurs, et les évalués-vaccinés. [il est élève actuellement de l'École Normale supérieure et il est, si je ne me trompe étudiant en médecine en même temps, les parents doivent être là, c'est ça ?]. *La dimension la plus immédiatement inadmissible de ce processus, est à mes yeux la violence de l'expropriation épistémologique qu'il sous-tend. En substance : « Vous ne déciderez plus de la conviction à laquelle il convient d'adhérer, nous nous en chargeons pour vous (démonstration* more geometrico *de l'Inserm en main) ; puis vous appliquerez. »*

Avez-vous reçu, me dit-il, *cet écho de l'Empire du Milieu où Jintao, Président de la République Populaire de Chine,* [Il faut faire attention avant de s'attaquer à la Chine], *était interrogé ce matin sur le désir de centaines de millions de paysans chinois* [de quel côté est le nombre c'est plutôt de leur côté*] d'accéder à la propriété de la terre qu'ils cultivent. Écartant cette hypothèse sacrilège, il a répliqué :* « They would always be allowed autonomy in "managing the land*" »,* [On peut toujours leur permettre d'avoir l'autonomie pour gérer la terre]. *Comme le rapporte le* New York Times *(14 mars 2005). Or, le management désigne précisément, à l'heure du consensus bureaucratique, cet effacement du sujet* [on voit que c'est quand même des enfants de lacaniens ça] *dans une activité pour laquelle il n'est qu'un pion interchangeable. Quelle est cette autonomie hypocrite que lui accorde alors cette absurde formule ?* [ce n'est pas bien dit ça ?]

La situation des psys en France me paraît assez similaire à celle des anciens ouvriers-paysans du Grand Bond En Avant. [donc il m'explique, au fond, pourquoi je m'intéresse aux psys, quoi]. *Ils se verront confiés toute l'autonomie qu'ils désirent une fois qu'aura été évaluée la meilleure ligne à suivre pour « manager » la souffrance mentale.*

Bien à vous, Alexandre.

Réponse, mardi 15 mars 2005, à 4h22.

Merci, cher Alexandre, votre mot me fait très plaisir.

Le texte sur Dieudonné passe également dans LNA 6, qui sort pour le Forum du 19 mars, où le groupe D sera représenté (par qui ? on ne me l'a pas encore dit). Puis-je publier votre lettre (ou une nouvelle version de celle-ci) sur ALP ? Avez-vous lu le texte de mon fils Luc hier sur ALP ? Qu'en pensez-vous ?

Bien amicalement, JA

Alors la réponse est arrivée ce matin à 1h53.

Cher Jacques-Alain,

Merci de votre réponse. Je vous permets bien sûr de publier mon précédent e-mail, j'en serais très honoré, et vous laisse le soin de le remanier à cette fin. Je n'ai rien remanié du tout. *Anaëlle représentera vraisemblablement le groupe Dix-it au prochain Forum, -* Anaëlle, c'est la fille d'Agnès vous voyez, il est temps que les autres viennent - *auquel ma participation sera réduite à cause d'un proche examen de... neurologie (ironie du calendrier !)*

J'ai pris connaissance hier du texte de Luc, édifiant et exemplaire dans sa démonstration implacable de ce que les universités anglo-saxonnes (et françaises, sur leur exemple) savent produire comme machine de guerre théorique. Cette foisonnante littérature de l'« evaluation culture » - culture de l'évaluation ; non non je ne rigole pas ! parce que je ne voulais plus voyager du tout, je voulais me tenir à ça mais je vais faire une exception pour les Etats Unis, maintenant *- est dans le fond et la*

forme le résultat de l'évaluation elle-même. Le mode de fonctionnement de ces universités et de leurs départements est en effet tel que chaque chercheur travaille avec obligation de résultats s'il tient à son poste et pour ne pas mettre toute son équipe au chômage. Ceux-ci sont évalués par le nombre de publications annuelles, indice quantitatif commode et universel. J'ai expérimenté ce discours l'an dernier à New York. Je travaillais d'ailleurs précisément à Cornell ! [d'ailleurs l'université où trône le pape de l'*evaluation culture,* le professeur Trokin, dont en effet m'avait parlé mon fils il y a quelque temps mais j'avais pas eu le temps d'aller voir, mais enfin Alexandre Matet précise qu'il ne travaillait pas en *evaluation studies* - *comme dans une entreprise, il s'agit donc d'exploiter et faire valoir au mieux le produit de ses recherches, démarche valorisante dans la plupart des domaines. Ainsi, en sciences sociales, en épistémologie, il est d'un grand intérêt de concevoir des modèles applicables ensuite hors du cercle de sa discipline. On voit que le modèle de l'« evaluation » et de ses « feedback » (les indispensables piqûres de rappel des évalués-vaccinés), s'avère extrêmement prolifique, et donc rentable.*

Il faut donc étudier, en effet, le marché de l'évaluation qui est en pleine croissance en France. Il y a des gars qui apprennent ça, qui ouvrent des cabinets et qui enseignent l'évaluation et donc, en effet, il faut arrêter ça avant qu'ils ne soient trop nombreux. Il faut qu'on chasse l'évaluation, évaluer vous avez dans votre tête, et dans le dictionnaire et dans votre tête un petit nuage qui est lié au signifiant « évaluation ». C'est avec ça que vous comprenez le signifiant « évaluation » mais grâce à Luc Miller et à Alexandre Matet on comprend qu'il y a une énorme culture de l'évaluation aux États-Unis, c'est ça qu'ils veulent faire venir ici, c'est ça le vrai sens de ce mot.

Donc maintenant nous allons étudier cette culture de l'évaluation et nous saurons, quand on nous dit ce mot d'évaluation, nous saurons ce qu'il veut vraiment dire, nous allons coder leurs figures de style, la figure de style qui dit : bien sûr le résultat n'est pas satisfaisant ça veut dire une seule chose qu'il faut évaluer mieux. Ils sont prêts à renoncer à chaque résultat un par un tant que ce qui est accepté, c'est la notion de l'évaluation qui, elle, bien sûr, est inévitable.

Eh bien elle n'est pas inévitable, elle va foutre son camp rapidement de France, et je ne vais pas me remettre en colère. (*rires*)

Et d'ailleurs pourquoi s'arrêter à la France.

La phrase : « *Our evaluation culture will be... anticipating where evaluation feedback will be needed rather than just reacting to situations as they arise* » est une fois de plus la preuve de l'inadmissible totalitarisme de l'« *evaluator* ». Elle affirme en toute sérénité la complémentarité des doctrines de l'« *evaluation culture* » et de la « *preemptive action* » [de l'action préventive ; ça c'est formidable] anticipée par Philip K. Dick dans sa nouvelle *Minority Report* dès 1956 [et qui a inspiré le film de Spielberg. Donc il y a une culture très profonde aux États-Unis contre ces gens-là, et notre erreur est d'avoir cru, dans les années 60 et avec 68, nous avons cru nous en débarrasser. Donc on lisait ça même dans les textes de Lacan comme des vieilles histoires qui avaient cours après la Deuxième guerre mondiale et on a cru s'en être débarrassé. Et pendant qu'on a cru s'en être débarrassé, ils ont prit le pouvoir, ils ont prit les administrations.

Donc les morts-vivants sont parmi nous (*rires*), les morts-vivants de l'évaluation et maintenant il faut les repérer et leur passer le pieu (*rires*) – théorique ! théorique ! - le pieu, théorique à travers le cœur, théorique toujours, et à ce moment-là ils redeviennent des gens comme tout le monde (*rires*).

Les évaluateurs sont des vampires, est-ce que ça n'est pas un joli thème

pour faire une affiche ? D'ailleurs Skinner, je cherchais à quoi il ressemblait un peu, c'est trop méchant de dire ça mais il y a quelque chose. Si on croisait un peu Skinner et un avocat qu'on a vu récemment, on obtiendrait tout à fait ce qu'il nous faut.

(…) Notez que ce sont les deux piliers de la politique des néo-conservateurs depuis 2001. [Ça, il faut y regarder de près].

Se poser comme évaluateur, c'est, sous le masque de la triade « distance-extériorité-objectivité », instaurer de force un rapport avec l'évalué tel qu'il est en puissance déjà anéanti. L'évaluateur est le prototype des dictateurs polis dont le XXI° siècle nous promet l'avènement [c'est pas formidable ça : le prototype des dictateurs polis] : *séduisant (il sait communiquer), organisé (solide expérience de management dans une bureaucratie réputée), et respectable, car diplômé de Cornell, Montréal, et maintenant Polytechnique.*

Amicalement, Alexandre

Alors, je lui ai répondu à 5h18.

Cher Alexandre,

J'adapterai aussi cette seconde lettre, sauf avis contraire de ta part.

Vous n'imaginez pas comme ce rapport facile, informé, critique, que vous (Luc ou toi) avez avec la culture anglo-US, est rare dans le public, chez les gens des médias et de la politique.

Nous pouvons dessiller leurs yeux sur des pratiques d'imposture et de ruine, et il faut le faire - pour la France, mais oui, et aussi pour les US, et pour l'humanité. Ces gens auxquels nous avons affaire sont « ultimi barbarorum », *selon le mot de Spinoza.*

Je reçois les membres du groupe dimanche à 18h, mais si tu dois te consacrer à ton examen, on se verra à un autre moment, sans problème.

À toi, avec confiance et amitié, JA

Alors je ne vais pas vous lire le texte suivant, je vais vous laisser le lire vous-même. C'est un texte formidable que j'ai reçu dans la nuit aussi, d'une collègue de Bordeaux, Catherine Lacaze-Paule, dont je connais un certain nombre de textes, dont je suis le travail. Je n'ai jamais, ce texte est un bijou, c'est vraiment formidablement fait et donc il a fallu que je mette un certain nombre de paragraphes parce que les paragraphes n'étaient pas bien mis, les virgules n'étaient pas à leur place, donc ça m'a retardé, j'ai pensé que ça valait la peine. Je vous le conseille vraiment, c'est plein d'humour, en même temps elle arrive à parler d'un cas clinique, tout ça à propos des TCC, enfin et à propos des échelles de classement, elle en propose une à la fin. Je vous lis ça quand même, elle propose une échelle évaluative à elle.

Pour conclure, je vais vous proposer un procédé avec son échelle évaluative à usage unique. Toutefois, cette échelle a la particularité d'être mono-référencée au critère de la psychanalyse, et non aux critères médicaux. Sa caractéristique est d'être à usage unique selon la méthode solipsiste. Cette échelle d'évaluation à usage unique peut être ou hétéro évaluative ou auto évaluative, car le patient peut la produire lui-même. Elle n'est pas statistique, mais raisonne à partir du cas par cas ou de la série. Elle ne peut se structurer dans le temps chronologique, fixe et prédéterminé ce qui peut paraître comme un désavantage. Cependant, elle répond au temps logique tel que l'a dégagé J. Lacan.

À partir d'une trace indélébile, l'inconscient ne connaissant pas le temps, laissée par le trauma, qui est une marque du langage, cette échelle évalue l'efficacité à durée indéterminée de la parole [c'est pas joliment dit ?]. *Cette efficience de la parole se réalise uniquement par la clinique sous transfert.* [Donc elle présente la psychanalyse comme si c'était une échelle évaluative]. *De plus, cette échelle présente un autre avantage non*

négligeable : elle peut être recyclée par le refoulement. Elle est donc compatible avec une certaine décence, elle est mesurée et modeste. Elle n'a pas d'effet secondaire connu à ce jour, seulement une réaction négative à l'offre de traitement parfois. [C'est la réaction thérapeutique négative]. *Ceci est conforme à l'éthique qui n'oblige personne. «Cette échelle d'évaluation à usage unique » se propose de fonder en logique et en rigueur le trajet subjectif qu'un sujet peut accomplir dans son traitement par la parole. Elle peut être mise en place à partir du premier entretien, ou de quelques-uns uns, même si le patient ne s'engage pas dans une cure. Ces « échelles » vérifient là que seul ce que des mots font, d'autres le défont, mais pas dans n'importes quelles conditions.*

Car l'évidence de la psychanalyse est que si les faits sont têtus les mots le sont plus encore.

C'est la conclusion de son texte, mais je vous conseille de le lire et de l'apprécier dans son ensemble.

Il y a ensuite un texte de Jean-Louis Gault, qui s'intitule « Le degré zéro de la parole », et il précise que ce texte a été adressé à M. Gérard Courtois, Directeur de la rédaction du journal *Le Monde*, précédé d'une lettre, la suivante :

Monsieur,

Voici le courrier dont je souhaiterais que vous preniez connaissance.

Je vous remercie de votre attention, et vous prie d'agréer, Monsieur, mes sincères salutations. [Je dois dire que je connais là aussi beaucoup de travaux depuis longtemps de Jean-Louis Gault, que j'apprécie, que j'ai publié, c'est un texte foudroyant et je vais vous le lire. Il est plus court que l'autre et il s'y prête.]

Je lis chaque jour Le Monde *depuis mon adolescence, je suis né en 1944* [comme moi]. *Mon père le lisait, et continue à le faire, il est né en 1919. Cette lecture quotidienne m'a rendu sensible au rôle éminent de votre journal, au cours du demi-siècle écoulé, dans la transformation de la France en une grande démocratie moderne. Elle a contribué à ma formation de citoyen de ce pays. J'y ai découvert l'actualité de la politique et de l'économie, les grands soubresauts qui secouaient notre société et le monde, au travers d'une information honnête et critique, toujours soucieuse de s'adresser à l'intelligence de ses lecteurs, dans un combat pour la liberté et la dignité des personnes*. *C'est dans* Le Monde *que j'ai pour la première rencontré les noms de Lévi-Strauss, Foucault, Barthes et Lacan.* [voyez, voilà quelqu'un qui sait s'y prendre, ça s'appelle, dans la rhétorique kantienne, la *captatio benevolentiae*. C'est commencer à s'assurer la bienveillance de celui qui vous écoute]. *J'ai tout appris, je suis un enfant du Monde* [peut-être un homme du *Monde* même].

2

La page « psychologie » de votre quotidien du 9 mars 05, réalisée par C. Vincent, n'appartient pas à ce Monde-*là*. *Le lecteur n'y est pas honnêtement informé. Abordant le thème des psychothérapies et de leur évaluation, Catherine Vincent prend pour référence le rapport de l'INSERM rendu public il y a un an, mais ne dit rien sur l'origine de ce rapport. Ce rapport n'est pas né spontanément dans l'esprit de quelques savants qui souhaiterait faire avancer la science, il est le produit d'une commande de l'administration de la santé, réalisée dans un souci de contrôle des pratiques, et de gestion comptable. Rien n'est dit non plus de l'instance en charge de ce rapport, est-ce véritablement l'INSERM, comme on le répète, ou bien le rapport a-t-il été sous-traité ? On ne sait pas non plus qui sont ces huit personnes qui ont réalisé l'étude. Il aurait été intéressant pour l'information du lecteur d'apprendre qu'elles sont au départ six sur huit à être acquises aux pratiques qui vont se trouver promues dans les conclusions. Ce rapport a été très sérieusement critiqué dès sa parution, la notion d'évaluation a fait l'objet d'un*

examen épistémique et historique, dans un ouvrage publié il y a quelques mois sous le titre Voulez-vous être évalué ? *sous la signature de Jacques-Alain Miller et Jean-Claude Milner. Au moment où une fureur évaluatrice se répand partout, il eut été important de porter à la connaissance de vos lecteurs cet instrument de réflexion essentiel. Enfin la revue* Cliniques Méditerranéennes *consacre un numéro de plusieurs centaines de pages à l'étude approfondie de ce Rapport, auquel ont collaboré d'éminents universitaires de psychologie et de psychanalyse, et là non plus, le lecteur n'en saura rien. Décidément plus on se montre farouche partisan du cognitivisme, plus on cherche à maintenir l'autre dans l'ignorance.* [Ça, c'est une formule vraiment formidable : plus on se montre farouche partisan du cognitivisme, plus on cherche à maintenir l'autre dans l'ignorance].

3

Dans son article, C. Vincent n'est pas d'une parfaite honnêteté intellectuelle, elle manie le double langage. N'osant pas dissimuler la vacuité du rapport, elle décrit : « En tout état de cause, cette évaluation n'a donc d'aucune manière permis de comparer les différents types de psychothérapies », mais elle titre son article en mettant en valeur ce qu'elle appelle le défi de l'évaluation, et elle indique par ailleurs : « ce rapport d'expertise ne doit pas cacher l'essentiel », en l'occurrence le retard français en matière d'évaluation des psychothérapies, et elle appelle à un développement de l'évaluation.

Si ce rapport est vide, et n'évalue rien du tout, dans ce cas il faut le dire, et ne pas continuer à écrire qu'il est une évaluation. Il convient alors de saluer le geste du ministre qui honore la République, tandis que C. Vincent tente de le discréditer. Comment ce rapport qui apparaît comme un texte partisan réalisé par des tenants des TCC pour promouvoir leurs pratiques auprès de l'administration, et qui n'est ni une évaluation, ni une étude comparative de la thérapeutique psychanalytique, pourrait-il être dans le même temps un encouragement à poursuivre avec les mêmes méthodes selon le vœu de C. Vincent ? [voyez, c'est tout ce que nous ressentons, tout ce que nous étouffons d'indignation, eh bien Jean-Louis Gault arrive à le dire posément et d'une façon que je considère comme décisive. D'ailleurs il est ici même Jean-Louis Gault, mais oui il est là. Écoutez, il faut l'envoyer au *Monde* comme opinion, c'est leur rendre service que leur demander de publier ça comme une opinion. Et donc vous allez venir avec moi et en sortant d'ici on va l'envoyez de chez moi et je vais proposer à M. Courtois de renoncer à cette entrevue dont il n'a pas l'air d'avoir envie, de renoncer s'il publie votre opinion. Je continue.]

Le professeur Roland Gori a dit son dégoût à la lecture du rapport de l'INSERM. [Oh, je ne sais pas s'il faut renoncer à la demande d'entrevue (*rires*), ça fait brouillon, je lui envoie ça en plus, et je l'envoie aussi à Josiane Savigneau, qui m'a envoyé un mail et qui est très intéressée par cette affaire].

4

Un point de vue critique sur l'évaluation aurait été utile à l'information du lecteur. Il n'y a pas d'évaluation absolue, les méthodes pour lesquelles on fait actuellement de la propagande sont celles promues par des agences administratives. Ce sont des techniques de gestion mises au point au départ dans l'industrie automobile japonaise. Il n'y a pas là une once de science. Voilà : Il n'y a pas là une once de science. Le rapport de l'INSERM se base sur l'examen d'un millier d'articles de la plus grande hétérogénéité, s'étendant sur plusieurs dizaines d'années. Comment alors extraire quelque chose de ce tas de documents, c'est là qu'intervient l'innovation méthodologique. Comme dans la présentation des bilans comptables, un adroit montage peut faire apparaître ce que l'on cherche à prouver. Cette étroite dépendance du rapport à l'endroit de l'administration s'est vue confirmée au moment de sa publication en février dernier. Devant la

presse convoquée pour l'occasion, William Dab est venu, de toute son autorité d'alors Directeur Général de la Santé, il a aujourd'hui démissionné de ce poste, affirmer que la vérité était dans ce rapport, et d'un ton menaçant il a mis en garde les psychiatres français, considérés comme retardataires, en leur tenant ces propos : « Être contre l'évaluation, ce n'est pas scientifique, ni éthique ». Cette phrase n'est pas une déclaration épistémique, elle relève de l'injonction autoritaire chère aux promoteurs des TCC.

5

Un mot sur lesdites thérapies cognitivo-comportementales ou TCC. Il ne s'agit pas à proprement parler de thérapies, ce sont plus exactement des techniques de conditionnement, qui s'apparentent au dressage. Elles relèvent d'une pensée totalitaire, dont les théoriciens sont Pavlov et Skinner. Le modèle est à l'origine celui du malheureux chien russe que l'on fait saliver à coup de sonnette, puis il a été généralement remplacé par le rat affolé que l'on précipite dans un labyrinthe à la recherche de nourriture. Quand le petit animal modifie son comportement après quelques coups sur le bec, distribué selon une sophistication où s'exprime l'ingéniosité de l'expérimentateur, on conclut qu'il a fait un progrès cognitif. [C'est ce que Lacan explique dans le dernier chapitre de *Encore*]. *C'est suivant ces forts principes que l'on prétend éradiquer les symptômes chez les êtres humains, en les traitant comme des rats de laboratoire.* [Enfin c'est tout ce qu'on disait dans les années 60, on a cru que c'était fini, et on a été tellement étouffé de surprise et d'indignation qu'on n'a pas réussi à le dire comme ça, Jean-Louis Gault y a réussi]. *Ces méthodes de conditionnement, ou de déconditionnement, ont eu une vogue dans les années cinquante. Elles ont beaucoup été utilisées pour corriger la sexualité, et Stanley Kubrick dans son* Orange Mécanique *a magnifiquement rendu le sadisme de telles méthodes. Elles ont fini par être condamnées, parce qu'attentatoires à la dignité humaine et contraires aux droits de l'homme, et elles avaient disparu. Aujourd'hui elles repointent le bout de leur nez, et l'on s'insurge parce qu'un ministre assume sa responsabilité politique, et dit non à ces procédés abjects. C. Vincent nous dit qu'elles représentent l'avenir, ce serait un avenir funeste et bien sombre. Non, ce n'est pas l'avenir, c'est le retour du passé totalitaire du siècle d'avant, et plus encore celui du règne de la trique, de la* schlague *et du knout. Quelque que soit l'habillage technique que l'on donne à ces pratiques déshonorantes, il s'agit toujours d'un asservissement de l'individu obtenu par un sévice corporel, jusqu'à la modification de son comportement. Et contrôlerait-on par l'imagerie cérébrale que la bête a fait des progrès cognitifs, on ne ferait que confirmer ce que les tortionnaires de toujours savent, soit, qu'après un certain nombre de coups sur la tête, ça finit par vous rentrer dans le crâne.*

Applaudissements.

Bon, alors, il y a encore – je ne pas vous la lire - une lettre à C. Vincent de Catherine Lacaze-Paule, qui est un petit chef-d'œuvre d'ironie. Elle lui dit, elle l'invite à venir l'accompagner dans son travail de psychologue à Talence pour se renseigner un peu.

J'ai également mis ici un mail de – alors Catherine Lacaze-Paule est de Talence, près de Bordeaux, Jean-Louis Gault de Nantes, il y a un mail de Strasbourg de Philippe Cullard, j'ai fais un choix dans un nombre énorme de mails que je reçois et que j'espère continuer de recevoir, de Philippe Cullard de Strasbourg, qui signale ceci.

Voyez quand on s'y met tous ce qu'on obtient.

Dans le rapport du Sénat n°339, accessible sur le site Internet du Sénat, de « la commission d'enquête sur la maltraitance envers les personnes handicapées accueillies en établissements et services sociaux et médico-sociaux » du 5 juin 2003, présidé par M. Paul Blanc, le rapporteur

M. Jean-Marc Juilhard évoque, pages 18 et 19, la classification des maltraitances proposé par le Professeur Hilary Brown dans un rapport datée du 30 janvier 2002 d'un groupe de travail du Conseil de l'Europe intitulé : « La protection des adultes et enfants handicapées contre les abus ».

Deux « types d'exercice de la maltraitance » sur les six isolés concernent le comportementalisme :

1. Les interventions portant atteintes à l'intégrité de la personne, y compris certains programmes à caractères éducatif, thérapeutique ou comportemental.

2. Les négligences, les abandons et les privations, d'ordre matériel ou affectif, et notamment le manque répété de soins de santé, les prises de risques inconsidérées, la privation de nourriture, de boissons ou d'autres produits d'usage journalier, y compris dans le cadre de certains programmes ou de thérapie comportementale.

Donc nous avons une base légale pour agir maintenant.

Et je termine par le dernier mail et je vous laisserai partira après, vous pouvez partir à n'importe quel moment d'ailleurs, je ne me livre à aucune contrainte sinon la suggestion de la voix, évidemment.

Un mail de Suzanne Hommel. Réponse adressée à Le Monde après la page *« Psychothérapies, le défi de l'évaluation ».*

Elle est ici Suzanne Hommel ? Vous être là ? J'en suis ravi. Suzanne Hommel que nous connaissons depuis l'ECF.

Réponse adressée à Le Monde, *après la page sur « Psychothérapies, le défi de l'évaluation ».*

Comment se fait-il que vous, Le Monde, *soyez revenu à cette bête grotesque de l'évaluation, du mesurage, de la mise au pas ? Vous n'avez donc pas compris qu'il s'agit là d'un retour au langage totalitaire si bien analysé, décrit, décortiqué par Victor Klemperer dans son livre* LTI, Langue du Troisième Reich ? *Goutte à goutte, subrepticement, pernicieusement le langage s'épaissit, s'agglutine, le sujet n'a plus de place.*

[Moi je prends ça très au sérieux, c'est ça le boulevard.]

Je suis venue d'Allemagne, je suis élève de Jacques Lacan, psychanalyste depuis trente ans, je sais ce que je dois à la psychanalyse de Freud et de Lacan. Les thérapies analytiques ne sont pas seulement plus longues et plus complexes que les thérapies comportementales. Elles se passent ailleurs, sur une autre planète, un autre discours, elles instaurent un autre, un nouveau lien social. Elles changent le monde et le rapport des êtres humains entre eux.

Quelques lignes de Lacan dans Le triomphe de la religion *me semblent fondamentales dans ce contexte. « La religion est faite pour ça, pour guérir les hommes, c'est-à-dire pour qu'ils ne s'aperçoivent pas de ce qui ne va pas. Il y a un petit éclair entre deux mondes. La psychanalyse aura été un moment privilégié pendant lequel on aura eu une assez juste mesure de ce que j'appelle le "parlêtre" ».*

Eh bien, les évaluations enterrent ce petit moment privilégié. Et nous ne pouvons pas ne pas nous hérisser, pour choisir un terme freudien, contre cet assassinat du désir, car l'accès au désir nous est donné par le discours psychanalytique.

Applaudissements.

Alors, je vais vous laisser partir. Il y a un boulevard ici, il y a boulevard parce qu'il y a un devoir et tout ce qui est ici publié maintenant depuis que j'ai repris la chose en janvier, et ça va se resserrant et les textes sont de mieux en mieux et convergent de plus en plus sur un point. C'est que nous allons dire halte, que nous allons arrêter ça en France et plus vite qu'on ne le croit et que nous allons aussi combattre ça en Europe, en Amérique Latine, aux États-Unis et dans le monde entier.

Et je commence demain matin.

Applaudissements.

Fin du *Cours XII* de Jacques-Alain Miller du mercredi 16 mars 2005

Orientation lacanienne III, 7.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Treizième séance du *Cours*

(mercredi 23 mars 2005)

XIII

J'ai eu ce matin une heure trente de tranquillité pour préparer ce *Cours*.

À vrai dire, ça m'a décontenancé puisque je n'avais pas eu ça depuis je ne sais combien de jours et de semaines. Mais ça m'a permis de m'apercevoir que je vis sous le signe de l'urgence. Pendant que vous êtes ici, tout de même vous recevez, pour un certain nombre d'entre vous, un bulletin de l'Agence Lacanienne de Presse que j'ai pu préparer avant de venir, ceux qui ne le reçoivent pas peuvent aller s'inscrire sur la liste de distribution à :

forumpsy.org

Org, organisation, organe, orgasme. C'est formidable Internet, ça nous permet de rester ensemble presque toute la semaine.

J'en suis maintenant à trois bulletins par jour, je suis à ramasser à la cuillère le soir, mais enfin, bon.

Je me suis dit que j'allais commencer ce *Cours* par une maxime de Léonard de Vinci puis, dans la voiture qui m'a conduit ici, j'en ai encore trouvé d'autres. Celle à laquelle je pensais est celle-ci, que je mettrai à sa place exacte dans la suite de ce *Cours* : « La nature n'enfreint jamais ses propres lois ».

Voyez mais déjà retrouvant cette maxime j'avais envie déjà de vous dire la seconde, celle qui la suit exactement : « La nature est soumise à la raison de sa loi [il faut le regarder en italien bien sûr, là il n'y a que le français], la nature est soumise à la raison de sa loi, qui vit, infuse en elle. »

Mais il y en a une autre qui, enfin les trois autres sont un peu crispantes, hein, ces deux-là sont euphoriques, les trois autres sont un peu crispantes. Il y en a une qui dit tout simplement, cette circonstance pour nous : « Nombreux sont ceux qui nous bernent ». (*rires*). Il y en a encore une autre, qui à vrai dire, c'est celle-là qui m'a fait penser à Léonard de Vinci et c'est une maxime qui m'a été donnée en italien par quelqu'un qui l'avait vu au Clos-Lucé qui était la demeure de Léonard de Vinci - que j'ai visitée - que lui avait alloué le roi François Ier.

Cette personne, que je peux nommer, collègue d'un certain nombre d'entre nous, Viviane Marini-Gaumont, cette maxime qu'elle m'a donné en italien il y a quelques jours, est ici en français. Le conseil est tout à fait de circonstance : « Le conseil le plus loyal est celui que l'on donne depuis un navire menacé de faire naufrage ».

C'est le navire de la psychanalyse.

Troisième citation de Léonard, toujours crispante. C'est dans les devinettes de Léonard, il faut trouver de qui il s'agit, c'est la dernière du recueil : « Oh négligente nature ! Pourquoi traites-tu tes enfants de manière tellement injuste, te comportant envers les uns en mère bienveillante et pleine de compassion, envers les autres en marâtre cruelle et sans pitié. Je vois certains de tes enfants soumis à la servitude d'autrui sans aucun profit pour eux-mêmes, se voir pour tout paiement de leurs bienfaits, infliger de très grands martyres et donner leur vie entière au profit de leurs bourreaux.

De qui s'agit-il ? Des ânes frappés à coups de bâtons. »

Seulement, il y a le *Nouvel Âne*. Le *Nouvel Âne,* c'est l'âne qui ne se laisse pas frapper à coups de bâtons, ou au moins quand on le frappe à coups de

bâtons il répond à coups de barres de fer.

Alors là, je termine ces citations de Léonard de Vinci par une petite fable roborative et puis une dernière devinette.

La petite fable roborative est celle de la pierre à feu et du dit briquet : « La pierre à feu vivement frappée par le briquet s'en étonna grandement et lui dit d'une voix dure : quelle présomption te donne le toupet de m'infliger cette souffrance. Arrêtes de me faire du mal. Tu m'as prise pour quelqu'un d'autre, quant à moi je n'ai jamais fait de tort à personne. Et le briquet répondit : si tu as la patience d'endurer le choc tu verras quel fruit merveilleux va sortir de toi. Apaisée par ces mots, la pierre supporta bravement le martyr et se vit enfanter le feu merveilleux dont le pouvoir s'exerçait dans d'innombrables domaines. Heureux, histoire pour ceux qui s'effraient au début de leurs études mais qui ensuite s'imposent à eux-mêmes un effort prolongé d'où résultent ensuite des choses d'un intérêt extraordinaire ».

Et la dernière devinette : « D'un tout petit début naîtra celui qui très vite deviendra grand. Il n'aura de respect pour aucune créature et il sera en son pouvoir de transformer entièrement l'être même de chaque chose. Qui est-ce ? Le feu. C'est le feu, qui naît d'un tout petit début. »

Alors, je me suis donc aperçu que je vivais sous le signe de l'urgence et que je m'y étais habitué au point d'être décontenancé d'avoir une heure de rab, ce qui m'a permis de retrouver un certain nombre de citations et de mettre en ordre mes idées.

Le bienfait de l'urgence est avant tout de n'avoir pas à penser, d'être dans l'agir et c'est évidemment un soulagement puisque ou la pensée nous fait souffrir ou la pensée nous égare, nous trouble, nous rend débiles, explique Lacan.

Quelqu'un en analyse l'a très bien dit, qu'on s'aperçoit - c'est quelqu'un qui s'en apercevait justement dans son analyse – qu'on s'aperçoit par la psychanalyse que être c'est faire. Ça me paraît très juste, confère ce que Lacan dit des œuvres à la fin du Séminaire de *l'Angoisse*, dans une certaine critique qu'il fait alors dans cette perspective du personnalisme qui négligerait cette place.

Là je n'ai pas cherché la citation, mon souvenir est que c'est sur une page de droite, dans le dernier ou l'avant-dernier chapitre, je n'ai pas regardé.

Alors, agir et penser.

D'abord, considérons qu'il y a agir et agir. Nous savons que l'ordre de l'agir est différencié. Le sens commun, pour ce qui est des rapports de la pensée et de l'action conseille mais ça ne doit pas être depuis le même navire, le sens commun conseille de penser avant d'agir.

Au fond je n'y crois pas du tout. Ceux qui pensent avant d'agir n'agissent pas. Il y a toujours d'excellentes raisons de ne rien faire et le temps d'y faire objection, l'occasion, le *kairos* est passé. Evidemment, il y a tout de même des actions qu'on peut faire en y pensant avant. Mais est-ce que ce sont des actions qui valent réellement la peine d'être faites ? Ce n'est pas sûr du tout.

Évidemment, quand les gens vont en vacances, ils préparent leurs vacances, ils lisent des guides, ils s'interrogent sur leurs envies, ils achètent leurs billets, ils réservent leurs places, enfin bon. Je suppose qu'ils passent de bonnes vacances, comme ça. Mais moi, par exemple, je n'arrive jamais, quand je pars en vacances, ce qui m'arrive quand même, je n'arrive jamais à les préparer à l'avance, je trouve que les seules bonnes vacances c'est celles, d'une façon générale, qu'on improvise.

Donc je ne crois pas à ce penser avant d'agir. Et en tout cas quand l'action dont il s'agit est de l'ordre de l'acte, on ne pense pas du tout avant de passer à l'acte, on pense après ; il faut y penser après mais pas avant. Peut-être la pensée et l'action sont deux ordres distincts comme la parole et l'écriture. On s'imagine que c'est en continuité alors qu'en fait ce sont deux

dimensions qui ont une structure distincte. C'est la même chose entre la pensée et l'action.

Pourquoi est-ce qu'on s'imagine que c'est en continuité parce qu'on veut savoir ce qu'on fait. Mais enfin c'est aussi vain que de savoir ce qu'on dit. Ce qu'enseigne la psychanalyse c'est qu'on ne sait pas ce qu'on dit.

Maintenant, une fois qu'on sait ça, on peut s'en faire une conduite, c'est-à-dire on apprend à négocier le non savoir qu'il y a dans ce qu'on dit. De la même façon, quand on sait que, par structure, on ne sait pas ce qu'on fait, là, on est avisé. C'est un facteur dont on tient compte, et ça donne une chance de s'en tirer peut-être un peu mieux. Savoir qu'on ne sait pas ce qu'on fait, c'est une règle pour l'action, c'est un guide pour l'action.

Comme on disait jadis, c'était une phrase dogmatique : la théorie de Marx est un guide pour l'action.

Ensuite, évidemment il faut penser aux effets que l'on constate, aux conséquences. Ça n'est pas du tout déraisonnable, penser que, enfin il y a une grande création de la pensée, de la réflexion, qui a eu court, , qui a eu toute sa place dans la philosophie du XVIIe siècle, la philosophie cartésienne, qui s'appelait dans la suite du thomisme, qui s'appelait la preuve de Dieu par les effets. De la même façon il y a la preuve de l'acte par les effets et c'est la seule. Pas de preuve de l'acte par la cause. Il n'y a pas de preuve de l'acte avant, vous les chercherez en vain.

Alors la preuve de Dieu par les effets, ça consiste à considérer l'évidence, ça ne crève pas les yeux ici, excusez-moi, l'évidence de la beauté du monde, quand on est confiné dans cet amphithéâtre souterrain, ça n'éclate pas absolument aux yeux. L'évidence de la beauté du monde, l'adéquation de toute chose, l'adjointement merveilleux des créatures, eh bien avec de la bonne volonté, vous en concluez que ça ne peut pas être par hasard que nous parlions si bien ou, comme dans Paul et Virginie, ça ne peut pas être par hasard que nous ayons un nez qui nous permette de poser nos lunettes. Ça ne peut pas être par hasard que d'un côté il y ait une pointe et de l'autre côté un orifice.

Et donc cette harmonie merveilleuse oblige à conclure qu'une intelligence supérieure a ordonné tout ça minutieusement mais que si, de temps en temps, on observe dans l'histoire humaine quelques petits désastres, quelques petits massacres, quelques petits tsunamis comme celui de Lisbonne, en 1739 - je ne sais plus là, je n'ai pas vérifié, j'ai déjà été en retard si je m'étais mis à vérifier ça, j'aurais fini ce soir.

Lisbonne. Ah Lisbonne d'où nous vient ce Monsieur Barrozo ! C'est Monsieur Barrozo dont nous allons lire les discours pendant deux mois, ça va être quelque chose, vous allez voir. Il s'y prend comme un manche, il y a un nombre de gens, là, que je trouve, enfin c'est une expérience merveilleuse là. Dans tous les pays d'Europe, les puissants ont un problème. Ils pensaient que leur peuple n'avait pas le choix, spécialement le peuple français n'avait pas le choix.

Il y a un hic, c'est qu'ils s'aperçoivent que ça n'est pas impossible qu'ils fassent le mauvais choix. Alors ils essayent de rattraper le coup à partir de maintenant. Vous allez voir la débauche d'esprit qu'ils vont y mettre. Vous allez voir comme ils vont s'enferrer. Je serai le premier à saluer les réussites dans cet ordre-là, mais ce que je prévois, étant donné qu'on ne sait pas ce qu'on dit (*rires*), ce que je prévois c'est qu'ils vont s'y prendre très très mal, mais je ne me suis pas d'ailleurs confié à moi-même la tache de juger de ça, j'ai confié ça à une jeune personne très astucieuse qui va le faire justement tous les jours, ou tous les deux jours et on pourra apprécier ; vraiment, je crois qu'ils vont finir en loques, spécialement ce M. Barrozo.

La mauvaise pensée qui m'était venue, d'ailleurs, c'est que le raz-de-marée de Lisbonne au XVIIIe siècle s'était trompé de deux ou trois siècles et que s'il avait entraîné ce M. Barrozo peut-être tout irait mieux. Est-ce que j'ai

une dent contre José Manuel Durrao Barrozo ?

Simplement ça, je l'avais à l'œil depuis quelque temps, ce Monsieur, parce que c'est un ancien maoïste et puis c'est un coquin d'ailleurs, enfin il n'est pas antipathique du tout. Il y a une histoire d'ailleurs formidable – j'ai vu sur Internet il y a quelque temps que lui et un premier ministre aimaient la même femme, ils se la sont chipé l'un l'autre, je crois que c'est Barrozo qui a gagné, finalement. C'est certainement un personnage, mais là, il n'est pas à son avantage n'est-ce pas ? Expliquer que les hommes politiques français vraiment devraient mieux faire la pédagogie du peuple français, à voir ce que ces malappris sont tentés de faire, ce n'est pas comme ça qu'il faut parler aux français. Je sais bien qu'il y a aujourd'hui un homme européen et un homme universel mais il reste quand même un petit quelque chose chez le peuple qui a fait la Révolution française et il faut peut-être pas le prendre trop à rebrousse-poil.

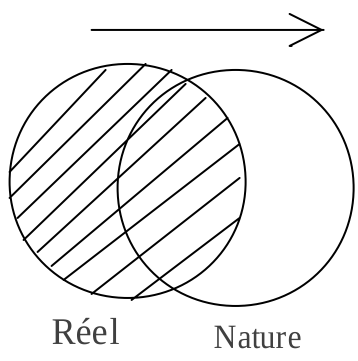
D'ailleurs on commence à s'en apercevoir. Même Monsieur le directeur de *l'Express*, M. Jeambar, a eu l'inspiration de dire - mais ça n'est certainement pas ce qu'il souhaite – qu'il y a peut-être dans les tuyaux un certain mai 2005 et lui le déplore, moi, je ne suis pas sûr.

Je reviens à la preuve de Dieu par les effets et à cette idée d'une harmonie qui, évidemment, est très loin de nous, le sentiment de l'harmonie universelle. Mais qui, visiblement, même à partir des textes, il est sensible qu'encore au XVII° siècle, au moment de la révolution scientifique, ils avaient une relation avec ça ; si ça figure dans leurs arguments, c'est qu'ils avaient une relation sincère, authentique, à l'harmonie, même si, évidemment, ça commençait justement à se défaire. Pour eux, la nature était évidemment plus présente que pour nous. Évidemment, il y a encore des gens qui s'achètent des forêts, qui s'achètent des hectares, même des acres, mais soyons honnêtes avec nous-mêmes, nous sommes beaucoup plus occupés de l'achat du dernier logiciel, de la dernière voiture, de lait pasteurisé, de fromage 0 %, de soupe Maggi (*the minute soup*), qu'on fait à la minute, enfin moi j'en suis préoccupé parce que c'est à peu près la seule chose que je sais faire dans ce domaine (*rires*) et si vous voulez la nature, alors bien sûr on s'est occupé de la nature, on est bien content d'avoir des légumes frais, des mandarines qu'on a fait pousser sans produits chimiques mais justement, c'est une nature en quelque sorte comme on dit aujourd'hui préservée, c'est une nature qui nous est d'autant plus chère qu'elle est évidemment – et plus chère c'est le cas de le dire – enserrée justement par autre chose qui n'est plus la nature.

Ça, ça vous rend présent ce que Lacan a appelé, ce qu'il a noté, comme le réel se fait plus insistant, pour nous.

Si j'avais voulu donner un titre à ce *Cours* j'aurais dit, j'aurais pu dire *L'insistance du réel*. Un réel qui a mangé la nature.

J'avais déjà fait un schéma comme ça au moment où - ça devait être en 2003 - et j'ai mis ce *Cours* dans mon *Neveu de Lacan*, je sais plus si j'ai reproduit ce schéma, n'est-ce pas, mais qui était celui de deux zones circulaires, mais l'une avançant sur l'autre, l'une commençant à écranter l'autre.



Resservons-nous de ce schéma élémentaire et disons c'est ce qui est en train de se passer, l'effacement progressif de la nature par le réel. De même l'écrire, pourquoi pas, comme une métaphore.

$$\frac{\text{Réel}}{\text{Nature}}$$

Le réel, le réel de Lacan, le beau rêve de Lacan qui est, si on saisit ce qu'il désignait par-là, le sens commun de l'époque. C'est peut-être nous, parce que nous essayons de le saisir conceptuellement, qui ne savons pas ce que c'est que ce réel mais tout le monde le sait, ça se traduit dans une multitude de phénomènes de société, de civilisation. Le réel, la métaphore du réel qui, se substituant à la nature et précisément à cette nature qui, pour Léonard de Vinci, avait ses propres lois et de les enfreignait pas.

J'ai dit métaphore du réel ; évidemment c'est en référence à cette invention si limpide, si opératoire de Lacan, de la métaphore du nom du père supplantant le désir de la mère, c'est-à-dire imposant, implantant, ce que nous appelons l'ordre symbolique sur le chaos, ou le désordre du monde imaginaire.

$$\frac{NP}{DM}$$

J'ai hésité sur le mot chaos parce que le monde imaginaire, après tout, répond à certaines formules. La réversion, par exemple, ça n'est pas toi c'est moi, ça n'est pas moi c'est toi, toi c'est moi, lui c'est lui, enfin, ça tourne autour, ça n'est pas complètement désordonné, ça n'est pas complètement chaotique, simplement c'est quand même glissant, le monde imaginaire tel que Lacan le décrit, à la fois à partir de l'expérience et à partir de la littérature pour l'essentiel psychanalytique et puis l'observation de l'enfant.

Dans ce cas-là, la métaphore c'est celle qui nous délivre un monde mis en ordre, mis en ordre selon la loi du père.

Ce qui traduit, chez Lacan, pas tellement sa théorie à lui, il ne faut pas s'y tromper - tout le début de l'enseignement de Lacan, c'est essayer de piger Freud, de débarrasser cette jungle freudienne de ses broussailles, et comme il l'a dit lui-même en faire des jardins à la française.

Lacan avait une certaine idée de ce qui était à la française et ce qui ne l'était pas. Ça n'est pas par chauvinisme, ni gloriole qui serait très déplacée, c'est qu'il y a un apport spécifique, un apport particulier que les Français font à la pensée des autres. Il y a beaucoup de choses que les Français ont fait, qui ont consisté à clarifier ce qui avait bien besoin de l'être souvent, clarifier la pensée allemande. Les Français dans leur philosophie, à partir d'une certaine date ont été les élèves des Allemands ; pour une part, ils ont en effet essayé de faire des jardins à la française avec, enfin, certaines broussailles, et de le projeter, de le communiquer au monde. On peut dire qu'il y a de la perte, bon.

Heidegger ne considérait pas le français comme une langue philosophique. Gilles Deleuze lui a répondu en comparant, si je me souviens bien, le vocabulaire de Heidegger à celui du collège de pataphysique ! Il y a matière à un débat, là, évidemment.

Mais en tout cas pour revenir à Freud et Lacan, il n'y a toute une part de l'enseignement de Lacan qui consiste à faire des jardins à la française avec Freud, pour commencer à s'y retrouver. La métaphore paternelle appartient à ce registre, c'est simplifier et rendre éventuellement, autoriser des variations sur ce qu'il dégage comme étant un mécanisme.

Donc ça, c'est la métaphore de la mise en ordre.

$$\frac{NP}{DM}\uparrow$$

Le monde du désir de la mère, c'est celui que Lacan décrit par exemple dans le *Séminaire IV*, celui du petit Hans, et un élément supplémentaire, le Nom-du-père - auquel l'accès de Hans d'ailleurs est discutable, fragile - vient mettre en ordre le monde des girafes,

grandes et petites ; lorsque la girafe est chiffonnée alors, dit Lacan, il accède à quelque chose du signifiant, etc.

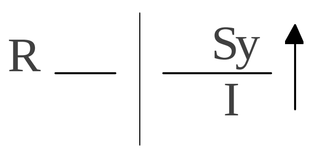
La métaphore du réel, telle que je la présente ici, c'est le contraire. La nature, au moins telle que j'en ai pris la référence chez Léonard de Vinci, une nature évidemment très élaborée, une nature de la Renaissance, et sur les bords de la révolution scientifique, puisque, tout en recommandant de commencer par l'expérience, Léonard de Vinci dit bien qu'il faut toujours passer par les mathématiques à partir de l'expérience et rien ne vaut qu'il ne soit passé par les démonstrations mathématiques, la nature dont il s'agit c'est une nature qui a des lois.

Oh la la, je fais sonner ! (*effet de larsen dû au micro*). Je veux parler tout à l'heure, il faut que je me dépêche, je suis lent, je veux parler tout à l'heure de la sonnerie, vous savez celle qui fait saliver le chien.

La nature a des lois, le réel de Lacan est sans loi. C'est là ce que j'avançais, met à sa place la citation léonardienne. C'est très fort, n'est-ce pas ; d'ailleurs c'est seulement maintenant que j'ai l'impression d'approcher du niveau de cette définition de Lacan - de cette définition !? – de ce dit de Lacan *le réel est sans loi*.

C'est très fort, ça va loin, parce que rien qu'en comparant ces deux métaphores, en faisant le benchmarking de ces deux métaphores, si le réel est sans loi, ça comporte que le Nom du père n'est pas dans le réel. Et d'ailleurs nous le savons, le Nom du père est dans le symbolique, il n'est pas dans le réel.

Évidemment, au départ de son enseignement, Lacan, le réel, il disait on ne s'en occupe pas, c'est dehors, parce qu'il entendait par le réel précisément ce dont on ne s'occupe pas pour rester à célébrer l'élévation de l'imaginaire au symbolique.



La question essentielle du début de son enseignement, c'est de montrer que chez Freud, en effet, des éléments imaginaires doivent être repris, repensés en tant que symboliques pour trouver leur juste fonction ; le transfert n'est pas imaginaire il est symbolique ; que la castration, ça n'est pas imaginaire, c'est symbolique ; la démonstration est même refaite plusieurs fois, sur plusieurs termes. Et on peut dire : sous condition, la question du réel ne sera pas posée.

Mais, un beau jour, le réel revient. Il revient, il est appelé précisément dans le Séminaire de *l'Éthique de la psychanalyse*.

Lacan signale ce retour sensationnel dans le premier chapitre de ce *Séminaire* et quand le réel se présente – je ne devrais pas le jouer comme ça, je le joue mal, mais je ne peux pas le jouer bien, je ne peux pas le jouer bien parce qu'il faudrait commencer par le jouer comme ça, le rendre comme ça (*rires*), je veux dire il est sans loi, on ne sait pas où il va être le moment suivant, ça non plus ; le réel est sans loi, il arrive dans l'univers où l'imaginaire est en dessous et le symbolique, dressé sur son escabeau, considère la population. Heureusement, vous voyez par exemple un *Cours* comme ça, c'est encore organisé sur tout le monde est à sa place, le plus-un, les autres qui sont donc tous des moins-un et sans ça, ce serait difficile de faire *Cours*, mais c'est déjà une pratique qui a un peu de plomb dans l'aile.

Donc le réel revient et à ce moment-là, ça se met à se déglinguer, le symbolique se casse la figure sur l'imaginaire qui lui-même s'aplatit, se gonfle, plus de loi, c'est sans dessus dessous, c'est [*upside down*] comme on dit en anglais. C'est comme ça qu'on prononce ? Il y a un accent anglais, américain, australien, alors moi j'ai l'accent français. De toute façon à New York, on entend l'anglais prononcé dans toutes les langues.

Et donc, c'est aussi l'effet que Lacan décrit, c'est l'effet Ponce Pilate, qu'il décrit dans le petit passage à valoir sur le troisième petit volume qui est encore

à paraître, là j'ai pas encore remis, j'ai remis tout sauf préface et, parce que je veux qu'elle soit actuelle la préface – l'effet Ponce Pilate, quand Ponce Pilate – le Ponce Pilate de Claudel se promenant devant les idoles et à ce moment-là elles révèlent qu'elles sont des tirelires, n'est-ce pas, et Lacan se compare à ça, dans la psychanalyse.

C'est d'ailleurs l'effet que nous faisons aux TCC, on révèle le genre de tirelires que c'est. Eh bien l'effet du réel quand il fait retour, c'est le symbolique, qui est comme ça, sur son piédestal, on enlève le voile, on voit qu'il y a un escabeau dessous, un peu branlant, que ça ne vaut pas tripette n'est-ce, nos sublimations, et que la grande différence du symbolique et de l'imaginaire est tout à fait secondaire, comme Lacan le dit dans *l'Éthique*, au regard du réel. Et la traduction que la différence de l'imaginaire et du symbolique, qui est pourtant essentielle, qu'on apprend dans les classes, comme étant l'essentiel ce que Lacan a enseigné, évidemment cette différence, elle se dissipe quand on amène la catégorie du semblant.

Il m'est arrivé de faire *Cours* sous le titre *De la nature des semblants,* précisément pour arriver à m'y retrouver moi-même et à piger que, en effet, il y a un point de vue sur le signifiant qui est que le signifiant, ça n'est pas si différent que ça de l'imaginaire au regard du réel.

Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il faut vraiment se casser la tête pour piger ça, je parle de moi parce que l'insistance du réel aujourd'hui est telle que tout le monde a ce sentiment-là. Et c'est pour ça que les librairies sont pleines de thèses sur la construction du temps, la construction de l'espace, la construction du concept de l'âme, tout le monde, c'est très profondément maintenant dans le sens commun de l'époque que tout ça, ce sont des artifices de discours.

D'où, en effet, la popularité de ce qu'a amené mon défunt maître Derrida, la déconstruction. Ça consiste à dire : tout ça, ce sont des semblants, mes enfants ! Ce sont des semblants et donc si on trouve, si on arrive avec le bon - c'est quoi ? - pas le tournevis, la bonne clé anglaise – les Anglais appellent ça clé anglaise ?

Comment on appelle ça ?

En français c'est la clé anglaise.

wrench

C'est vrai que je connais plus le vocabulaire philosophique que celui des instruments de bricolage. Mais chez nous c'est clé anglaise, vous connaissez clé anglaise ? C'est bien nommé, je ne sais pas pourquoi, c'est sans doute les Anglais qui ont un esprit pratique beaucoup plus développé que le nôtre et donc Derrida, la déconstruction, c'est de trouver la bonne clé anglaise et puis on fait tourner le boulon, et après on peut tout enlever et on trouve, on trouve rien, à la fin. Tout le charme et l'intérêt de l'opération est dans le fait d'enlever les morceaux. Et à la fin, on trouve rien mais ce rien est ce qu'il y a de plus précieux, bien entendu.

Cette notion était déjà d'ailleurs présente chez Nietzsche bien sûr, dans tout le courant que je dirais néocynique moderne. Diogène, qui a commencé par considérer, en effet, il refusait l'escabeau pour le tonneau, c'est la grande lutte dans la pensée entre les gens de l'escabeau et les gens du tonneau.

De son tonneau, Diogène considérait Alexandre sur son escabeau et ça lui faisait – oui, Alexandre, des gens donnent le prénom d'Alexandre à leurs enfants parfois, leur promettant un avenir glorieux, ou Alexandra, il y a aussi une Alexandra que j'ai vu venir, ce qui est amusant, on voit venir beaucoup de gens jeunes, là, actuellement, c'est un réconfort, pour les vieux, bon – Alexandre, Alexandra, mais Diogène, personne n'appelle son fils Diogène (*rires*). Alors que Diogène, je l'ai toujours trouvé, enfin il avait quelque chose...

Ah, ce qui est frappant c'est qu'en même temps qu'il se méfiait des

sublimations, visiblement il se méfiait des femmes. Et il avait trouvé une façon expéditive de s'en passer. Ce qui fait qu'à cause de ce mauvais exemple, vous pensez bien qu'on ne va pas appeler un enfant Diogène, un garçon Diogène.

Mais, et en effet il y a quelque chose, une sympathie entre la sublimation et les femmes ; on verra ça une autre fois.

Donc, il y a une histoire de la vogue de la construction, de l'abord du monde la pensée par la construction et corrélativement, en effet, cette perspective, qui restera dans l'histoire, la perspective derridienne de la déconstruction. Et qui met en valeur quoi ? À partir du moment où, à la fin, on trouve rien, le rien, qu'il y avait rien dans les choses qui obligeait à ce qu'on prenne les choses comme ça.

C'est une démonstration digne des Lumières n'est-ce pas, qu'en effet chez nous ça se structure comme ça, l'intérieur et l'extérieur, la pensée et l'action, mais que chez les Hindous c'est autrement, au Japon, on prend ça tout à fait autrement, c'est un moment passionnant dans l'histoire. Nous revivons quelque chose de ce qui a préparé - comment s'est terminé le XVIII° siècle, ah oui, par la Révolution française, pardon - nous vivons quelque chose, un moment d'effervescence tout à fait remarquable et j'ajouterai – ça, c'est une petite note en bas de page, c'est que oh j'en ai entendu pendant des années des gens déplorer : les grands moments sont passés, quelle chance vous avez eu, vous, quand vous aviez 20 ans, enfin de connaître Lacan, Foucault, Derrida, Barthes et compagnie, tout était… eh bien, peut-être qu'on commence à s'apercevoir que ce que nous sommes en train de vivre et ce que nous allons vivre dans les mois qui viennent, c'est un très grand moment.

Il s'agit de se hausser à son niveau, que maintenant, pas jadis, où tout ça se passait entre nous ; ce qui s'est forgé à l'époque, les armes qui se sont forgées à l'époque - je dis les armes puisque Lacan prévoyait et craignait que la psychanalyse ne rende les armes, c'est donc qu'il y a des armes quelque part - eh bien les armes qui se sont forgées à cette époque, c'est maintenant qu'elles vont servir et ils vont sentir le poids de ces armes. Il faut les sortir maintenant parce qu'on est le village d'Astérix. On nous explique, dans le *Quotidien du médecin*, qu'il y a l'exception française, c'est le lacanisme et qu'il enfreint les lois d'un monde qui est dominé par la pensée anglo-saxonne, soi-disant, ils appellent ça comme ça, que nous sommes une exception. Eh bien oui, nous sommes une exception. Le lacanisme contre le reste du monde.

Vous croyez là, je vous connais, vous croyez là que c'est une pointe de mégalomanie chez moi, eh bien je vais vous dire - il faut que je retrouve la… - je vais vous dire pourquoi j'aime bien Skinner, contrairement à ce que vous pensez, pourquoi j'ai lu Skinner, en 1972. Je ne l'ai pas lu pendant mes études de philosophie parce qu'à l'époque, on considérait tout ça comme de la gnognote complète. Donc j'ai étudié la psychologie, j'ai dû passer un certificat de psychologie, tout ça, pas lu Skinner. J'ai lu Skinner quand *Time magazine* a sorti en septembre 1971 une *Cover story*, avec *B.F. Skinner said : We can't afford freedom*. (On ne peut pas se payer le luxe de la liberté). C'était tellement passionnant ce numéro, je dois toujours l'avoir quelque part, dans des caisses à Guytrancourt, mais j'en ai assez gardé le souvenir pour le signaler à l'excellent Thomas Svolos d'Omaha dans le Nebraska, dont m'avait parlé très élogieusement Jean-Pierre Klotz, qui est entré en contact avec moi, qui était disposé à… Je lui ai dit : pouvez-vous faire quelques recherches qui serviront à notre combat contre les TCC ? Il m'a dit oui dans six mois, etc. Je lui ai dit : j'en ai besoin la semaine prochaine et il a commencé à m'envoyer à flots continus des choses qui m'auraient été sans doute beaucoup plus longues à obtenir, dont cette couverture et j'essaye d'obtenir, donc elle existe aussi encadrée … et j'essaye d'en faire venir une centaine, pour le prochain Forum

anti-TCC du 9 avril, afin que vous puissiez avoir, moi je veux avoir chez moi, dans mon bureau, le *We can't afford freedom* de Skinner. À la suite de ça, j'ai acheté *Walden Two*. Il y a des gens qui ont écrit dans ALP, des partisans des TCC doutant de ma connaissance de *Walden TWO*, voilà mon exemplaire, et qui date de 1972, je l'ai achetée après la *Cover Story*, et donc je voudrais vous en parler aujourd'hui, de Skinner, entre autres choses. Évidemment, en commençant à la Renaissance, ça nous met un peu loin (*rires*), mais pas tellement.

Eh bien Skinner, justement, d'abord je crois vraiment, je trouve qu'il était très fort, Skinner, qu'on dise que c'était un grand homme du XX° siècle, je ne m'oppose pas du tout et même, si on devait me demander les 100 livres les plus importants du XX° siècle, je mettrais *Walden Two*.

Si j'en recommande la lecture – j'espère que la traduction française qu'on aura demain, s'il n'y a pas un embargo mis là-dessus, on ne sait jamais, rendra un certain éclat du style, dans sa simplicité. Ça n'est pas du tout univoque. Il y a aussi bien, disons des esprits néofascistes que des progressistes qui se sont référés à *Walden Two*, il a un programme d'éducation, mais vraiment digne d'une communauté post-huitarde. Une idée de l'éducation : il ne faut pas surcharger avec des bêtises, il faut apprendre par l'expérience, le diplôme n'a aucune importance, c'est du temps perdu, nous sommes beaucoup plus efficaces en créant un environnement agréable pour les enfants où il n'y a pas de punition à proprement parler, et où les enfants sont élevés par tout le monde. Ça, c'est dans la meilleure veine de l'utopie communautaire, et d'ailleurs les références de Skinner sont à Platon, à Thomas More, à Bacon, à la *New Atlantis* de Bacon, c'est aussi à cet ouvrage. Là vous allez me dire, parce qu'ils ne mettent pas le nom de l'auteur mais je crois que je le connais, *Looking Backward* d'Edward Bellamy, vous connaissez *Looking Backward* ? Vous ne connaissez pas *Looking Backward*, alors ça c'est fort, en 48 il écrit *Looking Backward*, il ne met pas le nom de l'auteur parce que tout le monde… selon moi, il faut que je le retrouve dans ma bibliothèque, c'est de Bellamy.

Bellamy

Shangrila, ça vous connaissez *Shangrila ?* Vous ne connaissez pas *Shangrila* ?

Je fais le prof !

Eh bien, Skinner, ça peut tout à fait inspirer des progressistes, et une petite communauté, il est d'ailleurs pour en finir avec les grandes agglomérations urbaines qui nourrissent tous les délits, etc., et pour recomposer tout ça sous forme de petites communautés, c'est très rousseauiste, d'ailleurs *Walden Two*, c'est un *Émile* moderne.

Et dans *Walden Two,* il y a justement les béotiens de l'extérieur qui viennent et à qui il fait visiter le petit paradis qu'il a construit dans une vallée de la Cornbelt, du grenier à blé des États-Unis, donc dans le Middle Ouest etc., ça n'est pas situé exactement.

C'est très amusant parce que, là je l'ai relu un peu ce matin, dans l'heure que j'avais, pour retrouver des citations, par exemple l'idée qu'il se fait des Français. Ça n'est pas du tout l'idée actuelle, en 48 les Français sont populaires, donc vous avez des expressions, par exemple il emploie l'expression « chercher la femme », en français ; ou il parle de *the nouveaux californiens* et même l'exemple de comment on peut apprendre des langues sans y être obligé, eh bien il dit il y a un de chez nous qui a vécu en France donc il a appris le français, eh bien il parle français avec certains enfants et ceux à qui ça plait se mettent à apprendre le français etc. Le français est devenu la, c'est pas du tout la langue des, comment on s'appelle là-bas, ils appellent les *monkeys,* maintenant, on est les singes qui se rendent là, qui rendent les armes et qui mangent du fromage : *cheese-eating surrender monkeys*, ou quelque chose comme ça, il y a une expression pour

les Français qui a court aux États-Unis, chez les Anglais c'est pas comme ça, c'est aux États-Unis.

Maintenant le Français est définit comme ça ; c'est plus la grenouille c'est le singe. Donc c'est une toute autre atmosphère dans *Walden Two*, le Français est populaire.

Et alors les gens qui visitent disent tout de même à Skinner : mais enfin vous n'allez quand même pas rêver avec votre petit truc, votre vallée, vous n'allez pas changer le monde et Skinner, lui, si, enfin celui qui représente Skinner dans *Walden Two*, qui s'appelle Frazier, le professeur Frazier, dit : – j'ai noté la phrase, page 104 de mon édition – *Each others* [chacun d'entre nous] *is engaged in the pitch battle* [est engagé dans une bataille] - alors *pitch :* intense, ou *pitch* je connais l'usage pour le ton, comment on traduirait *pitch ?* rangée, une bataille rangée – Ah Jacques Aubert, écoutez, vous savez, c'est aujourd'hui seulement entre sept heures du matin et dix heures que j'ai pu cocher les noms pour les envois du *Sinthome*. Alors je vous donnerai l'exemplaire que j'ai apporté ici puisque Jacques Aubert, qui a une partie importante de ce Séminaire, n'a pas encore reçu ça et bien d'autre chose, comptez que je suis dans une *pitch battlee* avec le Seuil pour que vous ayez tout ça. – *Each other is engaged in a pitch battle with the rest of the world* [chacun d'entre nous est engagé dans un bataille rangée avec le reste du monde]. Donc vous voyez, il n'y a pas que nous.

Skinner, les skinneriens, ça n'est pas rien. Nous découvrons des skinneriens partout, nous découvrons que l'administration française est peuplée de skinneriens, *ce qui n'est pas rien !!!!* (*rires*).

Nous découvrons que ceux qui écrivent actuellement le programme du Parti Socialiste sont des skinneriens, ce sont des skinneriens entre autres. Mais on comprend très bien comment une équipe de sociologues, fascinés par la construction d'opinions comme nous l'a confessé M. Rosenvallon, il a beaucoup écrit M. Rosenvallon, beaucoup écrit, beaucoup trop écrit, pour rester dans l'ombre.

Ah M. Rosenvallon, c'est très difficile d'avoir une photo de lui, je ne sais pas si même par Google, tout ça, il y a une petite photo mais je ne pourrais pas le reconnaître s'il était dans cette salle.

M. Rosenvallon n'aime pas la lumière. Comme j'ai écris sur lui dans le *Neveu de Lacan*, je lui ai envoyé un exemplaire en lui disant : ça pourrait être le début d'une conversation entre nous. Pas de réponse.

Alors c'est vrai, il y a des réceptions annuelles aux éditions du Seuil, qu'il évite, comme Jacques Lacan. Et c'est vrai que jusqu'à présent, je n'allais jamais aux réceptions annuelles du Seuil, c'est pas les frottis frotta qui me passionnent. Cette année j'irais à la réception annuelle du Seuil. Je serais très déçu qu'il n'y soit pas.

Alors ce qui est encore plus drôle c'est que l'attachée de presse du *Sinthome,* c'est aussi celle de Rosenvallon. Donc je lui ai demandé ce matin où je devais arranger la mise sous pli du service de presse – le service de presse a été fait aux journalistes, mais aux autres - et je lui ai dis alors comment est-il, il n'est pas très extraverti, n'est-ce pas, M. Rosenvallon ? Elle m'a dit oh non ! (*rires*)

Donc je ne crois pas qu'elle pourra être un intermédiaire, je l'inviterais ici volontiers, qu'il nous explique sa conception mais on comprend très bien comment des sociologues constructeurs d'opinions ont pu être tenté par le *social engineering* de Skinner et pourquoi nous nous retrouvons avec cette incroyable bande de sociologues, de skinneriens et, il faut le dire, de jésuites, comme ça, qu'on découvre brusquement partout dans l'administration et qui nous parlent depuis *L'Express*, *Le Point*, *Le Monde*, *Le Figaro*, tout ça dit la même chose : l'Inserm est impeccable, les huit de l'Inserm sont des géants de la pensée, bien sûr leurs calculs sont faux (*rires*), aucune importance, ce qui compte, c'est d'évaluer, évaluez toujours davantage, croissez, multipliez, dans

l'évaluation, ça n'est qu'un conseil dans la France entière, la France médiatique entière nous crie dessus : évaluons, évaluez, un petit peu, au moins ça, reconnaissez qu'on ne peut pas vivre sans évaluer !

Et je vois même la chère Élisabeth, qui est pourtant une dure à cuire, Élisabeth Roudinesco, qui dit : nous ne sommes pas contre toute évaluation, bien sûr. Si ! Nous sommes contre toute évaluation, parce que ce mot est désormais un mot maudit dans la langue française.

Évaluer vous croyez que ce mot, ce petit nuage dont je parlais, ce petit nuage signifié qui veut dire : oui, bon, essayons de savoir le pour et le contre, et puis combien ça rapporte quand on met tant d'argent dans la machine, etc., ça n'est pas ça ce que ça veut dire l'évaluation, ce qu'évaluation veut dire, comme nous l'avons appris c'est toute une culture de l'évaluation, l'évaluation c'est *Walden Two* partout, et ne vous y trompez pas *Walden Two,* c'est le paradis, c'est le paradis sur terre, c'est démontré. Simplement ce paradis, entrez un petit peu pour poser la question si vous avez envie de vivre comme ça, vous vivez déjà en partie dans ce paradis là.

C'est le paradis qui est organisé pour vous par des gens qui veulent votre bien. Il y a ceux que vous connaissez, les managers, ça on n'a plus besoin de traduire, ça a été injecté dans la langue française, comme Lacan dit, il parle du grec injecté en français ; on nous a fait une grosse piqûre d'anglais à un moment et pas du meilleur. Donc on nous a injecté le manager.

Ça, les managers vous les connaissez, dans *Walden Two* on sait qui sont les managers ; mais il y en a d'autres, on ne sait pas qui c'est, et même les managers le soupçonnent, mais ne le savent pas.

Ce sont des gens qui n'aiment pas la lumière, un peu chauve-souris, vous voyez j'emploie des termes pour parler d'eux qui ne sont pas sympathiques, alors qu'ils travaillent beaucoup.

Derrière les managers il y a *six planers*, six planificateurs. Les planificateurs, eux, ne sont pas connus de la communauté pour qu'ils puissent travailler tranquille, eux dressent le plan de comment il faut que les choses soient disposées pour que de leur plein gré, tout le monde fasse ce qu'il a à faire.

Dans sa diversité, Frazier/Skinner le dit bien : rien de plus ennuyeux qu'un monde où tout le monde ferait la même chose, rien de plus libre que *Walden Two*. Les repas ? On peut prendre son breakfast à cinq heures de l'après-midi, c'est permis, chacun fait, chacun se trouve faire et vivre dans une atmosphère de liberté merveilleuse. Elle est simplement planifiée, et comme par merveille, tout va dans le bon sens ! Qu'est-ce que ça vous apporterait de plus, de connaître les planificateurs ? Laissez-les travailler pour vous.

Par exemple pour le programme du Parti Socialiste, on nous met en avant M. Éric Maurin, auteur du *Ghetto français*, c'est lui qu'on interviewe, c'est lui qu'on verra peut-être à la télévision, qu'on a déjà vu je ne sais pas, celui qu'on ne verra pas, jusqu'à ce qu'on arrive à le tirer par la barbichette, celui qu'on ne verra pas, c'est M. Pierre Rosenvallon. Ça, c'est un problème que j'ai. Sur quel ton dois-je appeler M. Pierre Rosenvallon à venir sur la place publique ? Dois-je le faire en souriant, dois-je le faire en grinçant des dents, vous savez que je sais le faire.

En tout cas, sur l'air des lampions, nous le réclamons ! Qu'il vienne nous expliquer comment il a conseillé Alain Juppé en 1995, et il a réussi à mettre la France entière dans la rue, même moi qui pensait à autre chose, même Philippe Sollers que j'ai croisé ce jour-là sur la place Denfert-Rochereau, et à ce moment-là la revue *Esprit*, M. Rosenvallon, ils ont signé pour expliquer à la France qu'Alain Juppé avait raison. Ils ont signé juste avant que tout le monde descende dans la rue et M. Pierre Bourdieu à l'époque a considéré que, pour des gens qui se présentaient comme de gauche, c'était peut-être pas une très fine équipe.

À ce moment-là, ils faisaient partie, ces gens-là, de la fondation Saint-Simon. C'est une boutique qui a fait faillite, en tout cas que M. Rosenvallon a fermé. Et quelques années plus tard nous le retrouvons penseur officiel du principal parti de la gauche. Quel *Fregoli !* J'admire. J'apprécie comment on se réinvente.

Évidemment c'est peut-être plus commode de faire ça dans l'ombre mais enfin on laisse quand même des traces.

C'est vrai que dans *Walden Two,* on enseigne un certain nombre de choses, on n'enseigne pas l'histoire, Frazier est très clair là-dessus : l'histoire c'est inutile, ce qui compte - c'est très beau d'ailleurs ce passage - ce qui compte c'est *the now* - le maintenant – *the now*, parce que c'est - alors je dis c'est très beau pourquoi ? Parce que c'est la forme moderne bien sûr, c'est la forme moderne de cette idée si belle qui a captivé ma jeunesse intellectuelle, de la *tabula rasa,* la table rase de John Locke, au début de son essai sur L'*Understanding*. L'esprit humain est une table rase.

Ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'alors on peut prendre sa plume, sa plus belle plume et se mettre à écrire, *now*.

J'avais déjà trouvé à l'époque que ça, la *tabula rasa,* c'était le principe de tous les totalitarismes, parce que ça suppose, en effet, si l'esprit humain est une *tabula rasa,* alors il faut contrôler l'environnement, contrôler toutes les expériences du sujet, du sujet barré, c'est une forme de sujet barré la *tabula rasa.* Y a rien, c'est vide. Il s'agit de mettre les *Schriften*, de mettre les lettres, de mettre les *Zeichen*, de mettre les signes, qui conviendront.

Et donc, là, voilà, c'est ce point là qu'essayait aussi d'atteindre le cher Mao quand il disait : *Changer l'homme dans ce qu'il a de plus profond.*

La *tabula rasa,* c'est ce que visent tous les…, cet état-là du sujet sur lequel on peut écrire, c'est ce que visent tous les plus grands humanistes. C'est par humanisme qu'ils virent à un certain terroriste, c'est parce qu'ils aiment l'humanité. Ingrats que vous êtes !

Voyez pourquoi le dégoût, un léger dégoût pour l'humain dont faisait preuve le Docteur Lacan. C'est une protection pour chacun de vous, mais ces gens-là aiment l'humanité. C'est l'amour vache ! Mais ils aiment l'humanité.

Et donc le premier chapitre de l'essai *Understanding* de Locke, c'est une critique des idées innées de Descartes. Descartes, lui, avait l'idée qu'il y avait des semences de vérité dans l'esprit humain et ça, ça limite. Le docteur Lacan, lui, il avait l'idée qu'il y avait une structure dans le langage et qui fait que justement, on ne sait pas ce qu'on dit et on ne sait pas ce qu'on fait.

Skinner, bien sûr qu'il voulait faire un paradis, il est mort sans s'apercevoir qu'il avait fait un enfer. Il l'avait fait, il ne l'avait pas fait, c'est ce que veulent nous faire vivre non pas des êtres mythiques, non pas des personnages qui n'existent pas. Ça, c'est ce que nous avons cru. Nous avons cru que c'était dans *Orwell,* qui est un roman, nous avons cru que c'étaient des histoires pour avant on ne sait quoi, mais que tout ça n'allait pas se passer, si ! Nous avons affaire à ces gens-là, vous pouvez les lire maintenant, la seule chose qu'il faut, c'est les prendre au sérieux, ils ne racontent pas d'histoire.

Vous allez lire, quand vous allez rentrer chez vous, le bulletin d'aujourd'hui de l'ALP, vous allez lire le premier texte de cet ALP, que j'ai tenu à faire avant de venir ici, avant de préparer certaines choses dont évidemment je suis à peine au début.

Vous aller lire ça tranquillement, c'est un texte de Pierre Sidon ici présent, qui dit lui-même d'ailleurs qu'il avait lu un livre vers 2003 et que ça lui paraissait d'une excellente personne qui est directrice d'hôpital. Il avait lu ça et pensait que c'était dépassé et que c'était une utopie. Il vient de comprendre et il nous fait partager sa

découverte, qu'ils sont en train de faire ça. [1]

J'ai donné comme titre à votre texte cher Sidon, vous aviez mis quelque chose qui paraissait un peu fade, par rapport à ce que vous apportez, là, je n'ai pas touché au texte, j'ai mis comme titre *Victimo.fr passe à l'attaque* (*rires*).

Vous rigolez parce que *Victimo.fr,* vous pensez qu'on a inventé ça, eh bien on l'a inventé, c'est pas nous, ils ont créé *Victimo.fr*, ils ont créé *Victimo.fr* parce que nous sommes actuellement l'objet, c'est pas qu'on veut faire de nous des rats de laboratoires, nous sommes actuellement des rats de laboratoire qui subissons une expérience sur une échelle gigantesque.

Vous saviez ce que c'était les TCC il y a un an, il y a deux ans ? Non ! Et maintenant ce sigle, tout le monde le connaît. Ils ont réussi ça, et si on les laissait faire, tout le monde saurait demain à quel point la psychanalyse n'arrive à guérir rien du tout et que ça a été démontré scientifiquement, par l'organisme le plus respecté de France. Ce n'est pas une expérience qui vaut de l'or ça, d'arriver à ça en un an, avec huit pieds nickelés ?

Ils en ont mis huit, les autres déjà faisaient pas mal à trois et puis eux, ils étaient sympathiques : Ribouldingue, Croquignol et Filochard. Tandis que Widlöcher et Cottraux, etc., ne le sont pas. Ils ne sont pas aussi sympathiques que Croquignol, Filochard et Ribouldingue.

Ils ont réussi ça, cette bande de huit connards, ils ont réussi à bouleverser la France, ils m'ont obligé à quitter mes chères études mais ils vont le sentir passer maintenant, parce que je n'aime pas qu'on me prenne pour un rat de laboratoire.

Et à mon avis, il est encore temps, mais il est moins une, pour qu'on refoule tout ce monde là.

L'Inserm, ils ont réussi donc à faire agir l'Inserm qui était un signifiant extrêmement respecté en France, ils ont réussi à mobiliser l'Inserm derrière cette imposture de bas étage. Nous entendrons le directeur de l'Inserm, s'il ne change pas d'avis.

Ils ont réussi ça. Mais ils ont réussi aussi quelque chose d'imprévu, parce qu'il y a un point qu'ils ont mal calculé : il fallait nous laisser dormir. Il fallait nous laisser scruter les phrases de Lacan à la loupe pour les rendre au public de la façon la meilleure, la plus digne possible. Il ne fallait pas nous réveiller.

Maintenant c'est fait, maintenant a commencé une bataille idéologique comme on n'en a jamais vu, *a pitch battle* comme dit Skinner, une bataille rangée.

Ça sera l'allure de ce Forum, ce Forum ça ne va pas être, samedi dernier c'était la conversation, c'était la cour de Neyrac avec les petites dames en jupes légères, passant de l'un à l'autre, Laurent le magnifique commanditant Véroquio, l'âme sensible de Renaud Dutreil, ministre des fonctionnaires ; formidable ! Enfin, j'ai apprécié, je remercie les ministres d'avoir été là si gentils, là il n'y aura pas de ministre, là il y aura même, j'y compte, l'École de la Cause freudienne et, je l'espère, l'École italienne, l'École espagnole, la *New lacanian School* et puis - c'est-à-dire le corps de bataille dur, celui sur qui tout va reposer, en effet.

Quand Catherine Clément, qui est aux États-Unis actuellement m'a dit : alors je serai là pour le 9 etc., - je lui ai dit : sache que ça va cogner dur là, saches si tu veux faire ça – parce qu'elle a des obligations, elle, elle est en mission, chargée de mission par Chirac pour le Musée des Arts Primitifs et des choses comme ça, donc elle a toutes les excuses du monde pour ne pas être là, elle m'a répondu – prête à la castagne, camarade (*rires*). Donc elle sera là. Il ne faut pas se mettre à parler si on n'est pas prêt à la castagne, là.

Nous avons affaire à des gens qui occupent des positions en effet de pouvoir dans l'administration et dans

[1] Le texte de Pierre Sidon figure en annexe à la fin de ce *Cours*.

les médias. Simplement ils l'occupent cachés, voilés. Ça, ça n'est pas rien de s'être caché comme ça.

Et donc, voilà ! La reconquête de l'opinion est commencée. Nous nous appuyons sur les plus vieilles traditions de la France, ce sont eux qui sont, c'est une idéologie importée qui répugne profondément, je ne dirais pas simplement au génie français, qui répugne au genre humain et c'est pourquoi ils doivent se cacher et c'est pourquoi nous les mettrons sous la lumière et que je vous invite, tous autant que vous êtes, qui avez acheté le *Sinthome*, après le *Sinthome* lisez la suite, *Walden Two*, chez In press dès demain matin.

Je vais vous présenter *Walden Two* plus en détail la semaine prochaine.

Applaudissements.

Alors il paraît qu'il n'y a pas de *Cours* prévu la semaine prochaine, c'est très mauvais ça. Dans 15 jours seulement ? Si ça n'était pas dans le programme il n'y a pas la salle, il y a des examens ou quelque chose comme ça.

Bon, écoutez, lisez ALP, je vais voir si je peux trouver une salle pour continuer parce que…

Fin du *Cours XII* de Jacques-Alain Miller du mercredi 23 mars 2005

Texte de Pierre Sidon :

Promus depuis quelques années par des expériences pilotes, puis entrés dans le Code de santé publique, les réseaux de soins n'ont suscité notre inquiétude que depuis le plan Cléry-Melin. Celui-ci leur conférait réglementairement un caractère exclusif et contraignant. Un livre, Jusqu'où la psychiatrie peut-elle soigner ? (1), de Marie-Christine Hardy-Baylé et Christine Bronnec, si nous l'avions lu, nous aurait alerté. Mais rien ne laissait présager le verrouillage des réseaux tel que rendu possible par le produit des Amendement Accoyer, Rapport Pichot-Allilaire de l'Académie de médecine, et Expertise collective de l'Inserm. L'ouvrage en question est paru en novembre 2003, peu après l'intermède opportun des États généraux de la psychiatrie. Il en révèle la signification véritable par le détournement habile de ses constats — paupérisation et impasses de la psychiatrie contemporaine — au profit de visées que nous redécouvrons à cette occasion. Après le récent discours d'orientation de M. Douste-Blazy, on aurait pu penser que ce livre ne présentait plus qu'un intérêt historique. La découverte d'un réseau expérimental ces jours-ci, victimo.fr, nous alerte à nouveau. Il n'est donc pas trop tard pour lire ce livre et pour empêcher la mise en œuvre proprement révolutionnaire de ce type de dispositif.

Le style général de l'ouvrage surprend d'abord : un luxe jamais vu de circonlocutions est mis au service d'une rhétorique infiniment précautionneuse ; un labeur inégalé, à notre connaissance, dans l'ensemble de la littérature TCC. La psychanalyse y est ici bien sûr disqualifiée à l'aide de l'arsenal habituel. Mais, plus et mieux qu'ailleurs, elle reçoit après chaque volée de bois vert, l'application du baume apaisant qui la prépare à la prochaine séance. Un peu plus expropriée, à chaque round, de ses applications thérapeutiques, elle trouve finalement sa place au musée. Cet artifice dans les moyens n'altère cependant pas la lisibilité immédiate des buts, et ce dès l'envoi : « La prévalence des troubles mentaux concerne une personne sur trois au cours de la vie » (psychiatrisation de la vie quotidienne)… « Le manque de lisibilité du système de soins est criant » (disqualification des pratiques existantes)… « Pourtant, les moyens attribués à la psychiatrie sont importants » (dénigrement des revendications des professionnels).

Trois postulats suivent :

- l'uniformité est un gage de qualité : la trop « grande diversité » dans les réponses proposées est responsable d'une « perte d'identité de la psychiatrie »,
- la médicalisation est la seule garantie du sérieux : la seule légitimité et mission de la psychiatrie est sa « dimension médicale »,
- il existe « le besoin » en psychiatrie ; celui-ci n'est pas « la demande » : « l'organisation des soins (…) devrait être le fruit d'objectifs définis sur la base d'une connaissance des besoins de la population ».

Dans ces conditions, la « nécessité de réformes importantes », sujet du livre, s'avère, de même, un postulat.

Les auteurs, « psychiatre (…) professeur de médecine [sic] », et « directrice d'hôpital chargée de mission pour l'évaluation », s'exceptent de la communauté des praticiens : pour elles, l'organisation actuelle des soins est un « parcours semé d'embûches sur lequel un jugement extérieur [nous soulignons] peut être sévère. » Elles militent donc pour l'abandon des prétentions philosophiques et politiques des psychiatres : on peut les leur laisser. D'ailleurs, « alors qu'une formation

minimale permet au gestionnaire d'être plus pertinent, il n'est pas évident qu'une formation de gestionnaire permette au médecin d'être meilleur acteur de soins »… Elles écartent d'un mot la validité des « grandes structures » et « concepts psychopathologiques », « souvent très abstraits », pour promouvoir ici un « quatrième paradigme ». D. Widlöcher sert alors de référence omniprésente pour « éclairer » le cognitivisme au principe de la machine à soigner promue ici, au prétexte d'une « ouverture considérable de l'arsenal thérapeutique ». Il s'agit en fait que « les techniques s'appuyant sur les lois de l'apprentissage peuvent espérer éteindre les comportements anormaux dans des temps courts ! » Tout cela est appliqué depuis quatre ans sous la forme d'un mécano fait de techniciens interchangeables et auto-évalués, où l'on voit bien se dessiner la figure anonyme du pouvoir médico-administratif aux commandes.

On pouvait espérer que ce type de réseau soit resté unique. Il n'en n'est rien. La bête a pondu des œufs sous la ville. L'un d'entre eux vient d'éclore : victimo.fr. C'est d'abord un site web et sa page d'accueil est on ne peut plus explicite : « Le médecin a rarement tous les moyens nécessaires pour identifier et orienter une personne “ victime ” vers les services compétents. C'est pourquoi, un site web www.victimo.fr est tout d'abord consacré à l'information du médecin et à l'orientation du grand public vers le réseau de compétence en victimologie… Une formation au dépistage et à la prise en charge en victimologie et psychotraumatologie est proposée aux médecins qui le souhaitent… » La sémantique familière de la suite indique sans ambiguïté les orientations dudit réseau : « Ces trois piliers (site web, formations et système d'assistance) s'appuient sur un réseau d'experts ayant validé un référentiel médical de prise en charge victimologique et un protocole organisationnel… Il s'agit d'une action expérimentale, soutenue par l'URML [IdF] et financée par le Fond d'Action Qualité des Soins de Ville, sur l'Île-de-France dans un premier temps. Une fois démontrée la pertinence et la validité médicale et économique du réseau, une généralisation nationale de celui-ci sera envisagée… Ainsi ce projet permet une meilleure coordination entre victimes et médecins, médecins généralistes et spécialistes, libéraux et hospitaliers, l'amélioration des pratiques professionnelles et leur évaluation dans un but de qualité et de continuité des soins face à l'augmentation des violences aux personnes et de l'insécurité… »

Après cette première page, on est surpris d'apprendre que l'état de stress post-traumatique (ESPT) représente « un poids économique très important pour la société puisqu'en termes financiers c'est la pathologie psychiatrique la plus coûteuse. » Une savante démonstration d'épidémiologie suit : « Par définition les ESPT diffèrent des autres troubles anxieux car ils démarrent par une exposition à une situation traumatisante “extérieure ” au sujet (incidence vie entière supérieure à 50 % !) », et quelques additions plus loin, le résultat tombe : « La prévalence est [donc] supérieure à 7 % dans la population générale, constituant un problème majeur de santé publique devenu prioritaire pour les autorités de tutelles. » Un sérieux challenger donc pour la dépression — éventée il est vrai —, et là aussi une propension bien légitime à l'hégémonie : car pourquoi seulement 50 % d'exposition à une situation traumatisante ? Sans compter qu'une échelle d'évaluation mise à disposition des professionnels (rubrique : « Échelles, l'objectivité au service des médecins ») permet d'inclure dans le champ de « l'épidémie cachée » (sic), de véritables tableaux de psychoses

déclenchées (Somatoform Dissociation Questionnaire).

Mais nous croyons que la promotion de cette néo-pathologie ne se résume pas au dégagement d'un créneau commercial ni au forage de débouchés universitaires. Ce n'est même là que l'arbre qui cache la forêt. Car si l'on sursaute d'emblée devant l'un des buts annoncés en page d'accueil : « éviter l'excès de psychothérapie », on sursaute une deuxième fois à la lecture des quelques cas cliniques exposés sur le site, qui débouchent avec constance sur l'indication : « psychothérapie. » Le réseau promeut donc une psychothérapie pour éviter l'excès de psychothérapie. Entendre : TCC contre psychothérapies relationnelles. Le réseau n'est donc pas un but mais un moyen. Les néo-pathologies sont leur alibi, qui permet le transfert de compétences au réseau, seul compétent par définition. La page d'accueil ne mentionne d'ailleurs pas le terme de psychiatre mais dispense celui d'expert avec générosité, tandis que la consultation de la partie du site réservée aux professionnels confirme la mise au premier plan d'une première ligne non spécialisée comme point d'entrée dans le réseau. Un questionnaire d'autodiagnostic débouche ainsi par exemple sur le conseil : « consulter son généraliste ». D'ailleurs, si le réseau se fonde sur la nécessaire ignorance des psychiatres, extérieurs au réseau, dans La pathologie, a contrario, « les médecins participants [aux formations du réseau] seront aussi accrédités pour le réseau s'ils le souhaitent ».

La lecture du Code de déontologie médicale est pourtant sans ambiguïté : « La médecine ne doit pas être pratiquée comme un commerce. Sont interdits tous procédés directs ou indirects de publicité (2). » Et : « Les médecins doivent entretenir entre eux des rapports de bonne confraternité (3). » Comment éviter ces écueils et aussi celui du « détournement de clientèle (4) » ? La néopathologie fournit ici la solution rêvée. Elle débouche sur la néospécialité qui justifie la distinction épinglée par Sophie Bialek entre dispositif et système spécialisé (Rapport Cléry-Melin) (5), et s'appuie sur la législation qui a inscrit les réseaux de soins dans le Code de Santé Publique (6). Le soutien des Unions Régionales de Médecins Libéraux fournit enfin le levier d'action : « Un réseau de santé, écrit le Dr Marc Sylvestre (élu URML-IDF et promoteur de victimo.fr), a pour objectif de favoriser l'accès aux soins, la coordination, la continuité, l'interdisciplinarité. Il assure une prise en charge adaptée aux besoins des personnes (7)… » Tous les obstacles étant ainsi levés, plus rien ne s'oppose à ce que la Charte d'adhésion du réseau victimo.fr fasse figurer dans son Point n° 5, « l'application des règles de déontologie propres aux différentes professions représentées. »

La neutralisation de l'amendement Accoyer et la mise au rencart de l'expertise collective de l'Inserm suffiront-ils à déminer le pays de la psychanalyse ? C'est une question qui reste ouverte du fait du pouvoir marketing considérable mis en jeu : victimo.fr annonce ainsi le prochain soutien de l'UNESCO.

La contre-offensive anti-TCC commence. Elle devra être à la mesure de l'enjeu.

Orientation lacanienne III, 7.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Quatorzième séance du *Cours*

(mercredi 6 avril 2005)

XIV

Il y a un professeur de psychologie à l'Université de Louvain et aux Facultés universitaires St Louis à Bruxelles qui avait en son temps invité Lacan pour les deux conférences que j'ai récemment éditées sous le nom de *Discours aux catholiques*.

Aujourd'hui, les Facultés universitaires St-Louis, sans doute n'inviteraient plus Lacan, en tout cas pas ce professeur qui est un, qui me cite à plusieurs reprises et qui est un - comment le dire d'un mot gentil - ce que l'on peut appeler en bon français un renégat.

Il a été membre de l'École belge de psychanalyse, qui n'était pas lacanienne mais où voisinaient des psychanalystes qui se distinguaient de l'Association internationale et où on lisait Lacan, donc visiblement il a lu Lacan, il connaît des passages qui sont inconnus à ceux qui n'ont pas fréquenté ces bancs.

Et puis visiblement, il me connaît aussi.

Alors il a écrit un article que j'ai pu consulter grâce à une adresse qui m'a été donnée - que j'ai communiquée d'ailleurs sur Internet - il a écrit un article qu'il a donné le 15 mai 2004 à Paris, sous le titre « Le dressage pavlovien des freudiens », sous-titre « Comprendre le conflit psychanalyse-psychologie scientifique. »

Ça commence en disant : « Jusqu'en février 2004, les psychanalystes français étaient des hommes et des femmes heureux. C'étaient même les psychanalystes les plus heureux de la Terre. » Il ne manque pas d'humour. Et alors il y a ce passage - beaucoup seraient à citer, trop - mais il y a ce passage qui m'est revenu en voiture parce que justement je me sentais très paisible, je n'ai même pas envie de forcer ma voix.

Il explique que, eh bien il explique que les hommes, c'est comme les chiens, ça n'est pas une interprétation hein. « A l'intention de ceux qui sont mal informés sur le conditionnement " pavlovien ", je rappelle qu'il s'agit d'un type d'apprentissage au cours duquel un élément de l'environnement acquiert une nouvelle signification, suite à son association avec un autre élément. C'est parfaitement définit. Lorsqu'un chien entend régulièrement le pas de celui qui lui apporte de la nourriture, l'audition de ce bruit finit par provoquer à peu près les mêmes réactions physiologiques que la vue de la nourriture. Si vous êtes victime d'une agression dans un parking, le parking prendra pour vous la signification d'un endroit dangereux. Le fait d'y retourner provoquera, au moins pendant un certain temps, une réaction d'anxiété. Chez Jacques-Alain Miller, le mot " Inserm " provoque, depuis février, une poussée d'adrénaline. *rires*. Chez lui, certaines " conditions " ou " contingences " ont modifié, sans doute pour longtemps, la signification de cet acronyme. C'est cela le conditionnement " pavlovien. " »

Il y a peut-être quand même une différence, c'est que le chien ne rigole pas, tandis que moi, oui. Mais non, le mot Inserm ne provoque pas chez moi une poussée d'adrénaline.

J'ai des poussées d'adrénaline, c'est indiscutable, mais à ce moment-là il y a beaucoup de mots, quand j'en ai il y a beaucoup de mots qui provoquent des poussées d'adrénaline.

Le mot « Inserm », qu'est-ce qu'il provoque chez moi ? Non, il provoque actuellement une profonde satisfaction, un bien-être de la personne.

L'image qui me vient, j'associe librement, parce que je ne pensais pas commencer par-là, l'image qui me vient est celle du vautour qui tourne au-dessus de sa proie, n'est-ce pas. De l'épervier, je sens que ça va être à point, que déjà le taux – parlons comme eux - de mensonges, la quantité de mensonges accumulée qui est en train d'atteindre le seuil où ça va devenir perceptible et compréhensible pour la masse du public, c'est de ça qu'il s'agit.

Nous étions heureux jusqu'en février 2004, nous dit M. Van Rillaer, il choisit comme point de repère la parution du rapport de l'Inserm sur l'évaluation des psychothérapies. Sa présentation aux médias qui a eu lieu le 26 février 2004 dans les locaux de l'Inserm où s'étaient déplacés en personne le Directeur à l'époque de la Direction générale de la Santé et le Directeur de l'Inserm était présent pour communiquer aux médias le résultat de leurs travaux.

Il se trouve que, encore ce matin, je correspondais avec M. Cottraux. Je n'aurais pas cru avoir cette occasion mais on s'est croisés sur un forum d'échanges et nous en sommes à « Cher Monsieur Miller », « Cher Jean Cottraux », enfin, faisant assaut de courtoisie et M. Cottraux m'assurait dans son dernier message que la psychanalyse n'était pas concernée par le rapport de l'Inserm, que c'était une lecture, enfin une mauvaise lecture du rapport mais M. Van Rillaer le 15 mai 2004, lui, ça n'est pas ce qu'il dit, il faudrait qu'ils accordent leur violon. Lui il disait tout de go : « L'étude de l'Inserm a conclu à une efficacité nettement supérieure des TCC par rapport à la psychanalyse et aux thérapies familiales, pour presque tous les troubles envisagés. Des trois approches la moins efficace est la psychanalyse ».

Dans mon prochain message à M. Cottraux je lui citerai M. Van Rillaer pour qu'il puisse le réfuter, etc.

Alors, je vous ai dit mon sentiment la dernière fois sur les rapports de la pensée et de l'action - j'ai commencé par-là - et qu'il s'agit de deux ordres distincts qui ont chacun une logique qui leur est propre et que ces deux logiques sont antinomiques.

Derrière la pensée et l'action qui sont des termes de cours de philosophie, je disais bien entendu la relation, le rapport ou peut-être le non-rapport qu'il y a entre le savoir et l'acte.

De ce fait j'ai été sensible mercredi dernier - je me suis trouvé ne pas faire Cours - j'ai été sensible aux propos d'un homme politique publiés dans le journal *Le Monde* et j'ai écrit le lendemain, le jeudi, un petit texte que j'ai envoyé dans l'après-midi à la rubrique *Opinion*s de ce grand journal du soir.

Alors comme je n'avais pas de réponse j'ai téléphoné ce lundi, j'ai trouvé au bout du fil le responsable actuel de cette rubrique, qui m'a dit, ravi, que la règle voulait que l'on ne publie pas la même personne à intervalles rapprochés. Or *Le Monde* avait publié voici trois semaines, je crois, une opinion de ma part sur un sujet. Donc il m'a dit : « essayez dans deux mois » (*rires*), avril, mai, en effet ça laisse passer certaines échéances.

Alors j'ai fait parvenir ce texte à *Libération* où il a été gentiment accueilli par un journaliste que j'y connais, M. Favereau, mais je suis sans nouvelles depuis.

Alors je vais vous le lire, c'est assez court, je vais vous le lire puisqu'il s'inscrit tout à fait dans la suite des réflexions que je vous ai exposées au début du *Cours* de la dernière fois.

Ça s'appelle *Blink, vous avez tout compris*.

Le PS - c'est l'acronyme d'une grande formation politique française, le Parti socialiste - le PS pense que - alors je cite en fait l'interview qu'a donné au *Monde*, de mercredi dernier, le directeur de la campagne du Parti socialiste pour l'élection européenne.

Un homme politique dijonnais, maire de Dijon, député de Dijon, qui s'appelle François Rebsamen, à l'endroit de qui

je n'ai aucune animosité personnelle, d'ailleurs je lui ai fais parvenir ce texte avec le petit livre de Philippe Sollers *Lacan même*, et en l'assurant de mon intérêt pour ses propos.

Le PS pense que ses militants mieux informés ont sur l'électorat citation « une longueur d'avance ». Celle-ci aurait en définitive desservit le Parti en l'endormant. C'est ce qu'explique le directeur de la campagne. Maintenant réveillé, ce parti aurait deux mois pour citation « ré expliquer ses arguments ».

Voilà ce qui a déclenché mon intérêt dans la foulée de ce que je vous exposais ici la dernière fois. Et donc le lendemain matin j'ai rédigé.

À mon sens M. Rebsamen a tout faux. Si elle devait être suivie cette stratégie serait fatale au « oui ».

Première erreur philosophique et psychologique : croire que l'information détermine la décision. Il n'en est rien. Le savoir et l'acte sont deux dimensions distinctes. Dans l'ordre du savoir, la certitude est rare, elle ne s'obtient que localement dans des constructions logiciennes toujours artificieuses. Savoir c'est essentiellement douter.

Je pense bien entendu à la névrose obsessionnelle. Le signifiant est une réalité éminemment trompeuse, une réalité d'apparence, c'est ce qu'explique d'ailleurs Lacan dans *l'Angoisse*, c'est toujours ce qui peut tromper et c'est d'ailleurs ce qui fait la valeur de l'angoisse comme ce qui ne trompe pas, par rapport à ce qui est de l'ordre du signifiant. Ça, je n'ai pas la place, et c'est pas le lieu de le dire, mais enfin c'est derrière.

Le fameux « gouverner c'est prévoir » de Pierre Mendès France. Ça c'est des souvenirs de jeunesse, bien que ce slogan, un homme politique admiré, m'a toujours laissé perplexe parce que la suite de la carrière politique de Pierre Mendès France, la façon dont il a gouverné cette carrière ne laisse pas penser qu'il a tellement bien prévu les choses.

Mais enfin déjà le moment où il l'a formulé, c'est le titre d'un de ses ouvrages d'ailleurs - que je n'ai pas lu - mais la formule m'était restée. Le fameux «gouverner c'est prévoir » de Pierre Mendès France qui est au principe du gouvernement des experts, c'est au nom de ce que les experts sont en mesure de prévoir et d'ailleurs il y a une définition de la science qui est celle-là : est scientifique ce qui permet de prévoir. Le prévisible est donné comme - dans certaines définitions de la science - comme le propre du savoir scientifique, qui permet de savoir à coup sûr ce qui arrivera.

Donc. Le fameux « gouverner c'est prévoir » de Pierre Mendès France, qui est au principe du gouvernement des experts est malheureusement une recette pour être démenti par la déesse fortune. Je pense à celle de Machiavel. J'avais d'abord mis une recette pour être démenti par les faits mais comme les faits sont eux-mêmes une réalité douteuse puisqu'ils sont structurés par le dit, j'ai préféré cette référence.

Dans l'ordre de l'action - vous allez voir à quoi je pense - l'acte est condamné à devoir anticiper sur la certitude. En fait, j'aurais pu dire à devoir anticiper la certitude puisque ma référence est le temps logique de Lacan ou l'assertion de certitude anticipée.

J'essaye d'éduquer, je l'avais dit, le peuple français dans la façon d'aborder les choses que nous avons, enfin, il faut franchir une première barrière c'est le gars qui vous dit : vous avez déjà causé dans le poste il y a trois semaines, revenez nous voir, essayez de nouveau dans deux mois.

C'est difficile de faire l'éducation du peuple français dans ces conditions.

C'est pourquoi j'y ai accordé une importance particulière, je l'espère avec votre aide, pour arriver à disposer d'un organe plus fréquent, ou du moins, au fait que notre petit *Nouvel Âne* arrive à braire régulièrement.

Oui, au fond j'aimerai bien parler dans le poste tous les jours.

Dans l'ordre de l'action, l'acte est condamné à devoir anticiper sur la certitude qui ne s'obtient qu'après coup. Impossible de jouer à coup sûr sinon un ordinateur y suffirait, il y a toujours pari.

Dans son récent best-seller *Blink*, l'éditeur est Little Brown and Company, 25,95 $. Ce n'est pas encore traduit en français mais ça a déjà été recensé, on me l'a montré dans un numéro de *Elle*. Une dame a saisi que ça pouvait m'intéresser, en effet.

Malcom Gladwell - comme ça se prononce, Glad-well, bien content - sur Internet vous pouvez aller sur Gladwell.com dont je donne la référence et vous trouvez sa photo, c'est un jeune gars, … biographie, il a l'air bien content en fait et j'avais cité son précédent best-seller en introduction de mes *Lettres à l'opinion éclairée*, il avait fait un petit livre sur *The Tipping point* – le point de bascule - j'avais lu, j'avais trouvé ça bien, très lacanien, expliqué comme il faut et là *Blink*, eh bien c'est pareil.

Malcom Gladwell met en évidence les processus de pensée qui se déroulent quand on rencontre quelqu'un pour la première fois ou qu'on lit les premières lignes d'un livre. En deux secondes, dit-il, - c'est le clin d'œil, *Blink* c'est le clin d'œil - en deux secondes on arrive à une conclusion.

C'est là un mode de pensée très différent du *Decision making*, délibéré et conscient - quand vous supputez le pour, le contre, la conséquence, etc., vous pensez selon une autre modalité que feuilleter un livre et vous dire je l'achète, je ne l'achète pas.

L'auteur – M. Gladwell - soutient que cette cognition ultra rapide, faite d'impressions premières et de *snap jugement* – jugement de prime saut, jugement à la va-vite, jugement en éclair – que cette cognition ultra rapide est un moyen bien plus efficace de donner du sens à la vie que l'accumulation d'informations dont aujourd'hui il y a pléthore avec la délibération indéfinie qui s'ensuit.

La seconde erreur porte sur la conjoncture. Là, on quitte la philosophie et la psychologie pour une rapide analyse de la conjoncture politique mais sur fond de malaise dans la civilisation.

Jusqu'au dernier élargissement de l'Europe, les Français continuaient de se sentir grosso modo dans le *mail stream*, le courant principal du projet européen, à la différence des Britanniques. Mme Thatcher, qui est une de mes vieilles admirations, Mme Thatcher avait su pratiquer en virtuose, dans le cadre communautaire, la dissuasion du faible au fort.

To play hard to get - jouer les difficiles, faire la mauvaise tête – mécontentement, bouderie, intransigeance, menacer à tout propos de bloquer les processus en cours, toujours négocier son oui, ne céder à la majorité que du bout des lèvres, là j'ai songé à rappeler que François Mitterrand disait qu'elle avait la bouche de Marylin Monroe et les yeux de Staline, mais je me suis dit pour *Le Monde* - ne céder à la majorité que du bout des lèvres et contre espèces sonnantes et trébuchantes, *I want my money back*.

Ça, les Anglais savent dire ça, les Français enrobent toujours ça dans des idées générales, la générosité tout azimut, ça, c'est la fille d'un épicier, *I want my money back* et la grandeur de l'Angleterre est là.

Depuis le 1er mai 2004, c'est l'entrée de dix pays dans l'Europe, n'est-ce pas le rapport de forces s'est inversé.

Majoritairement attachés à l'idée d'une Europe sociale et intégrée ne craignez pas, je ne fais pas de la propagande, je ne vous dirais pas ça si je recommandais de voter ceci ou cela, ça n'est pas le cas. J'analyse la situation et j'essaye de faire comprendre les temps logiques de ce qui se passe.

Depuis le 1er mai 2004 le rapport de forces s'est inversé. Majoritairement attachée à l'idée d'une Europe sociale et intégré, la France est désormais dans la position du faible, tandis que le poids du nombre est du côté Europe zone de libre-échange.

Les Français ont aussitôt enregistré cette permutation, c'est exactement dans la combinatoire d'une permutation de places. Ils étaient avant, ils se sentaient du côté grosso modo des plus forts, de l'idéologie majoritaire en Europe, et il y a eu une inversion de

places, comme le roc de la tour et du roi aux échecs.

Les Français ont aussitôt enregistré cette permutation mais non pas les professionnels. La classe politico-médiatique, les professionnels ont continué sur leur erre. Ils croient avoir une longueur d'avance, ils ont un temps de retard. Tous disent la même chose qu'auparavant. Divine surprise, la montée du non, croient les souverainistes, leur donnent raison.

Il n'en est rien, même une montre arrêtée donne l'heure juste deux fois par jour. De même les fédéralistes s'époumonent contre la Turquie sans s'être aperçu, sauf Michel Rocard, que le projet d'une Europe puissante sous direction franco-allemande était obsolète. Alors que l'inertie subjective des acteurs politiques français est patente, en revanche, *Blink*, l'intelligence collective des français, c'est une concession au langage moyen l'intelligence collective. Je ne sais pas ce que j'aurais mis sinon, ç'aurait été trop compliqué, l'intelligence collective des Français a saisit en un éclair que leur pays devrait désormais naviguer en Europe à la thatchérienne.

La flexibilité de Jacques Chirac l'a bien servi, sitôt parus les sondages, il les a monnayés à Bruxelles, il a bloqué la directive Bolkenstein, obtenu quelques bruits de bouche favorables à l'Europe sociale, barré Barroso.

Mais ce n'est pas assez. Ça c'est le côté conseiller du prince, mais enfin public, c'est pas à l'oreille. Mais ce n'est pas assez. Pour convaincre il lui faudra jouer les empêcheurs de tourner en rond pour de vrai. Pourquoi ne pas s'inspirer de la politique de la chaise vide, cette merveilleuse commedia dell'arte des années 60, si bien interprétée par Couve de Murville sur un canevas du Général. Là, un certain nombre d'entre vous ne connaissent pas ça, cependant je n'ai pas vérifié, pendant un an ou deux, le Général de Gaulle voulant des choses que les cinq autres ne voulaient pas lui donner, eh bien le représentant de la France ne siégeait plus avec les autres et restait bouder à Paris en envoyant un certain nombre de piques sur un ton très dédaigneux à l'ensemble du reste de l'Europe pendant que les autres étaient coincés par cette absence et finalement, si mon souvenir est bon, il a obtenu, je l'ai dit, à la Thatcher parce que c'est plus récent mais l'initiateur de cette manière de faire, c'était le Général de Gaulle.

Donc, quand aujourd'hui on nous dit mais attention la France s'isole, on spécule en effet sur l'oubli de l'histoire récente et ça, quand on lit Skinner, on comprend très bien que c'est une politique, n'est-ce pas, de faire oublier l'histoire, d'ailleurs d'avoir cessé de l'enseigner.

Enfin j'y viens plus tard.

Je commence par une doctrine des élections dans les pays démocratiques.

Dans une élection démocratique - je joue l'expert, n'est-ce pas - dans une élection démocratique, on s'adresse à une puissance virtuelle donc cachée, c'est l'électorat, qui va seulement, à la fin, se rassembler et délivrer son message. Dans une élection démocratique, on s'adresse à une puissance virtuelle donc cachée, on l'informe, on la supplie, on s'évertue à la séduire. La belle est capricieuse, à la fin elle se donne ou elle se refuse. Ce moment de conclure, Lacan l'a montré, est toujours précédé de deux scansions temporelles remarquables. C'est vraiment Lacan expliquer, enfin une tentative, Lacan expliquer, appuyer oui une explication populaire, une explication pour tout le monde.

Ce moment de conclure, Lacan l'a montré, est toujours précédé de deux scansions temporaires remarquables. L'instant de voir, ce fut la victoire inattendue du non dans les sondages. Tout le monde est maintenant réveillé, le désir est de retour, le temps pour comprendre commence. Donc chaque jour qui passe on sent, se vérifie ça depuis la semaine dernière. Réexpliquer, comme dit M. Rebsamen, réexpliquer c'est dire qu'on prend les Français pour des demeurés, quand ils viennent de démontrer le contraire.

Les menacer du ciel qui leur tomberait sur la tête, c'est les inviter à

dire chiche, je ne m'y risquerais pas. L'argument le plus contre-productif, c'est le rappel à l'ordre, l'appel au conformisme qu'a récemment lancé M. Giscard d'Estaing : la France détonne en Europe. Certes, les Français font tâche derrière le mot « tâche » n'est-ce pas, pour nous au moins il y a quelques petites choses que Lacan a raconté dans le *Séminaire XI*, mais enfin.

Même si on a cessé de lui enseigner son histoire, sous Giscard précisément, le peuple français est encore celui qui vers 1789 étonna l'Europe et le monde.

Prions, prions pour que ce soit bien ça, prions et faisons ce que nous pouvons.

La Révolution française, ce n'était vraiment pas très raisonnable, pensent nos libéraux, toujours à déplorer que les Français n'aient pas été dans le cours de leur histoire aussi sage et bien avisés que les Anglais.

Eh bien justement, il se pourrait que dans la période qui s'ouvre, l'intérêt de la France fut de se régler sur la stratégie d'Albion, qui lui a permis dans l'Union européenne, de reprendre la main de façon sensationnelle.

Après, une déclaration qui rassure, pour montrer que je ne suis pas un xénophobe.

Je suis, depuis ma jeunesse studieuse un européen passionné. J'ai fondé voici 15 ans l'École Européenne de psychanalyse, que serait Ronsard et Du Belley sans Pétrarque, Corneille sans l'Espagne, Voltaire sans l'Angleterre, notre Révolution sans le citoyen de Genève, notre philosophie sans l'Allemagne - à vrai dire notre philosophie sans l'Allemagne pourrait aussi se porter très bien. Descartes c'est un... Bergson ne doit pas grand-chose à l'Allemagne, enfin c'est une autre voie. De fait notre philosophie à partir du XIX° siècle, on ne peut pas dire que Victor Cousin soit exactement ma tasse de thé mais enfin notre philosophie porte cette marque, pour le meilleur et pour le pire.

Et donc que serait, etc., notre philosophie sans l'Allemagne, Stendhal sans Milan, Sollers sans Venise Alors Sollers était très content (*rires*). Je lui ai envoyé, et je lui dis - oh j'ai mis ça pour la cadence, mais non, moi j'ai été très sensible à cette relation charnelle qu'il a démontrée, une cité que j'ai découverte tard dans ma vie, avec un goût spécial, en effet. Je souffre ! Je souffre ! C'est l'état sans poussée d'adrénaline, vous voyez. Je souffre du retard à l'allumage de nos hommes politiques, pourtant si cultivés, si bien informés, souvent si élégants et sortis des meilleures écoles.

Dans l'admirable concert européen voyez j'arrive à dire ça, on ne peut quand même pas me dire que c'est des injures, mais évidemment il y a un petit bougé comme ça, dans l'admirable concert européen, si nécessaire au monde globalisé, la France doit apporter non son conformisme mais sa différence.

Mais il faudrait commencer par l'aimer.

Voilà.

Je dois dire que dans cet ordre de chose je ne peux pas faire mieux. Et donc si je dois constater que ça ne peut pas être publié et diffusé dans l'état présent de notre système médiatique il n'y a vraiment pas d'autre solution que celle que je préconisais déjà en 1980 qui est de créer notre propre mini mass media.

Alors évidemment, est-ce que je suis pour le oui, est-ce que je suis pour le non ? Tant est fait pour que ce texte ne se situe pas à ce niveau-là. Il s'impose bien sûr, qu'il s'imposera. Je suis certes pour une attitude de non, une attitude de refus à l'endroit de ce qu'on nous propose comme le modèle de la bonne gouvernance, comme on dit - déjà le mot gouvernance veut dire ça, n'est-ce pas - la gouvernance, c'est le gouvernement sans la politique, c'est ça que veut dire ce néologisme ; à l'endroit de la bonne gouvernance par expertise collective.

Et parce que je considère que la bonne gouvernance par expertise collective est lourde de menaces, que c'est une machine infernale qui est montée par des charlots et qui nourrira - qui nourrit déjà - qui nourrira infailliblement en Europe ce qu'on

appelle, sans réfléchir à ce qu'on dit, le populisme.

On s'interroge de savoir comment il peut se faire que les Français le 21 avril aient mis en seconde place M. Le Pen, on se demande comment les Hollandais, si tolérants, font périodiquement des poussées d'adrénaline qui les conduisent à installer des politiciens tout récents aux premières places des sondages. On a vu des Autrichiens, enfin ça se déplace, il y a quelque chose qui hante l'Europe là, et que les élites ou les experts appellent le populisme.

Eh bien je crois que c'est le retour du refoulé, c'est le retour de ce que refoule la bonne gouvernance par expertise collective et que cette bonne gouvernance anonyme - collective veut dire anonyme - c'est ce qu'on a traqué à un moment sous le nom de la « pensée unique », ça prépare selon ma perception, mais je crois la partager avec un certain nombre d'entre vous, ça prépare un retour de l'autorité sous ses dehors les plus repoussants, et pour des fins qui seront horribles.

Il existe un appel au père, on le constate ces jours-ci quand on déplore, on célèbre, on se félicite, enfin peu importe, quand on constate la présence médiatique de la figure du défunt Pape. Je ne le compare pas du tout à l'autorité sous ses dehors les plus repoussants, au contraire, c'est l'autorité sous, je dois dire, une forme qui a manifestement frappé les peuples.

Mais ça témoigne de la force de l'appel au père et c'est à peine si, en face de l'expertise collective société anonyme, ça peut donner n'importe quoi. Il vaudrait mieux que des hommes politiques démocratiques, au lieu de s'abriter toujours derrière leurs experts et de prendre seulement des attitudes pédagogiques : nous allons expliquer, nous allons vous réexpliquer, vous allez comprendre, nous vous écoutons et nous vous expliquons, nous écoutons ce que vous sentez, nous vous expliquons ce que nous pensons, c'est-à-dire ce qu'ont conclut les experts les plus sérieux.

Alors, le Pape c'est un sinthome, euh un saint homme (*rires*), et s'il a eu cette popularité, qu'il va conserver, il faut dire il est apparu, y compris à contre-courant de l'opinion, comme un qui en a. C'est vraiment la figure, il a donné dans la société du spectacle mondialisée. Si on cherchait quelqu'un qui a donné d'une autre façon que M. Bush la représentation d'un qui en a, vraiment je dirais le Pape.

Incomparablement plus long que M. Bush, il a tenu le coup comme ça pendant un quart de siècle, il faut le faire.

Il peut paraître paradoxal qu'un Pape voué à la chasteté soit un exemple du … Il faut pas oublier que c'est un réquisit pour être Pape. Vous savez que par une infraction scandaleuse était arrivée au gouvernement de l'église une femme, la papesse Jeanne, est que depuis lors, en tout cas à l'époque, mais comme ils sont très conservateurs dans les traditions ça doit continuer, la tradition voulait et veut toujours sans doute, mais on ne nous le précise pas, la tradition voulait que à l'élection d'un cardinal comme Pape, avant de le proclamer un cardinal désigné pour ça lui tâte les testicules et proclame en latin *il en a deux*. C'est un fait historique n'est-ce pas.

Alors, là, ça me permet d'apporter une précision à ce que j'ai dit, je m'aperçois à quel point on est écouté quand on parle dans le poste de télévision. J'ai été interrogé par la télévision, ça fait vraiment syndicat, ça fait copinage il faut dire, interrogé par M. Pleynel à côté de M. Sollers, en effet j'ai mentionné cette question d'en avoir deux, n'en avoir qu'une, etc., alors ça a été interprété, ça a raisonné dans certaines oreilles comme vraiment machiste. Mais pas du tout, enfin, il faudra sans doute que je corrige mon expression.

Je désignais plutôt des sujets qui n'ont pas peur de la castration et il faut bien dire que dans ce registre, les femmes sont beaucoup mieux placées que les hommes.

D'ailleurs il n'y a qu'à voir l'exemple que je prenais en commençant de Mme

Thatcher dont on disait : c'est le seul homme de son gouvernement. Donc, bien sûr il s'agit d'une référence aux formules de la sexuation de Lacan.

Je ne suis pas encore tout à fait au point de pouvoir l'expliquer au public de la télévision mais si le désastre actuel continue, peut-être que ça me donnera une ouverture.

Je dois dire qu'après-coup je comprends mieux le fameux 21 avril. J'ai comme tout le monde - je l'ai senti venir mais j'ai quand même été étonné par le fait, après-coup on comprend mieux pourquoi il a pu y avoir un choix préférentiel pour un être, un homme politique, comme dire, monstrueux serait peut-être excessif quand même, mais enfin qui a des virtualités de monstruosité, comme M. Le Pen - voyez ça ne me fait monter aucune adrénaline - et de l'autre côté quelqu'un qui quand même s'est présenté comme l'émanation - dans cette élection - comme l'émanation d'une expertise collective. C'était vraiment le fondé de pouvoir de l'expertise.

Alors là, j'avais préparé quelque chose pour le mot d'expert lui-même, n'est-ce pas, celui qui s'y connaît, celui qui a acquis par la pratique, par l'expérience une grande habilité. Comme substantif, le dictionnaire donne expert comme de 1580 avec le nom de Montaigne, mais sans dire où Montaigne parle de l'expert. En revanche Molière, ce qui est amusant, c'est que les citations qu'on trouve sont plutôt sceptiques dans la littérature française sur l'expert. Molière c'est dans la critique de *l'École des femmes* : « Nous n'oserons plus trouver rien de bon sans le congé de Messieurs les experts. »

Vous pourrez mettre ça, enfin, en exergue…, j'ai là, tout est drôle, je vous conseille la lecture du Robert là-dessus, du Grand Robert de la langue française. Oui c'est formidable, par exemple il y a le paragraphe sur « sens rapporté aux dires des experts ».

On signale une locution de 1775 de Beaumarchais qui vient du *Barbier de Séville*, pour l'allocution à dire d'experts, selon les dires d'experts Beaumarchais dit à dire d'experts et ça vient dans la phrase : « Calomnié à dire d'experts ». Ça a l'air d'être fait déjà pour le rapport de l'Inserm. (*rires*)

D'autre part il y a des choses tout à fait intéressantes sur le système expert qui est attesté pour eux depuis 1970 et qui est un anglicisme qui vaut dans l'informatique. Il y aurait de quoi commenter, y compris le mot heuristique qui est là employé d'une façon bien intéressante mais si je veux avoir une chance de poursuivre il faut que je vous renvoie à ces textes.

Alors, Lacan, évidemment, a manifesté la plus grande méfiance dans la psychanalyse à l'endroit de l'expérience acquise. On peut dire que l'expérience acquise du praticien lui-même fait chez Lacan l'objet d'une dévalorisation constante. À vrai dire, il n'imagine pas de psychanalyste expert.

Il n'y a pas d'expert de l'inconscient et c'est pourquoi on comprend que Lacan donne de la valeur toujours à la fraîcheur de l'expérience. Évidemment, il faut faire la part des choses puisque l'expérience acquise, on se remet tout de même à elle parfois.

Au début de l'École de la Cause freudienne il y avait tout un mouvement qui a été bien vite oublié pour supprimer le contrôle, avec l'idée qu'en effet, assis sur l'expérience acquise, le contrôle produisait une classe de contrôleurs, enfin, une classe parasitaire qui n'avait pas lieu d'être, en tout cas ça a été défendu, ça a été argumenté par nombre de ceux qui sont devenus des contrôleurs par la suite.

Ils le sont devenus sous la pression de la demande mais…, bon, comment structurer ça, même à la va-vite, je crois à que ça tient à ce qu'il y a quand même deux aspects, il y a deux facettes de l'inconscient. Il y a, quant à l'inconscient, ce qui se répète et qui se répète sans surprise, qui est même ce qui structure et définit le symptôme, que Lacan appelle un etcetera. etcetera on n'a pas besoin d'y revenir c'est comme ça.

Donc il y a cet aspect, c'est celui-là qui est mis en évidence par la demande

d'analyse elle-même et puis il y a ce qui a chance d'advenir. L'inconscient, c'est aussi l'imprévisible, c'est aussi la rencontre. Et donc il y a en effet dans la pratique elle-même, une tension entre répétition et rencontre, entre nécessité, ce qui ne cesse pas de s'écrire ou de ne pas s'écrire et puis ce qui, sur ce fondement, peut cesser, entre automaton et tuché, disait Lacan dans le *Séminaire XI*.

Il y a une tension et, en effet, dans la pratique même, dans la conduite de l'opération, si le mot est adéquat pour l'opération de l'analyste, Lacan évidemment quand il parle d'acte c'est un autre point de vue que celui de la « Direction de la cure » mais on peut mettre l'accent, être plus sensible à l'aspect de répétition ou plutôt aux chances de la rencontre.

Alors évidemment, quand on se croit expert, quand on fonde sa position dans l'expérience, sur l'expertise qu'on a acquis par l'expérience, quand on fonde sa position dans la cure sur l'expertise qu'on a acquis par l'expérience, ce qu'on produit ou ce qu'on reçoit ou ce qu'on arrive à percevoir est conforme à ça, c'est plus du même. C'est pourquoi il y a des analystes, j'ai connu des analystes qui s'ennuyaient.

L'expert est toujours porté à installer des automates et à lui-même tenter de devenir un automate alors que l'inexpert, pour qui tout est nouveau, eh bien est plus sensible au singulier, quitte à faire sourire de façon condescendante l'expert qui a déjà vu ça, et qui sait que, comme le dit Lacan : ça lui passera.

Par exemple, quelqu'un me rapportait une conférence qui a été donné par M. Falissart. M. Falissart, polytechnicien, bio-statisticien, qui est en même temps clinicien, enfin, qui est en même temps responsable d'un service dans la Maison des adolescents qu'a fait construire Mme Chirac et il est en même temps un des huit experts, de l'Inserm, enfin de l'Inserm ! Il ne faut pas justement mettre tout sur le dos de l'Inserm.

Quand vous regardez la liste que m'a envoyée le Directeur de l'Inserm, vous voyez qu'il n'y a que deux personnes sur les huit qui font partie de l'équipe de recherche de l'Inserm, les autres sont vraisemblablement sous contrat à durée déterminée avec l'Inserm. Quand on parcourt le site de l'Inserm on s'aperçoit qu'il est explicitement prévu - d'ailleurs il y a un endroit dans le site de l'Inserm où il y a les questions qu'on posent souvent. Il n'y en a que trois et la seconde, si mon souvenir est bon c'est : peut-on faire recruter par l'Inserm des experts (ou des chercheurs) ?

Alors c'est dit : si le partenaire de l'Inserm fournit une contribution financière suffisante, en effet il peut faire engager des experts par l'Inserm sous réserve d'un certain nombre de contrôles internes de l'Inserm, c'est intéressant ça.

Alors c'est d'autant plus intéressant qu'il m'a semblé que dans la procédure qui s'appelle « Expertise collective », justement il n'y a pas ces contrôles.

Vous savez l'expertise collective, disons-le entre nous, n'est-ce pas, ça concerne avant tout la recherche bibliographique, comme ceux de l'Inserm, c'est une recherche biographique, ça consiste à faire la liste d'un certain nombre d'articles, à en avoir la photocopie, donc coût des photocopies, et après à causer là-dessus à partir du questionnaire que le partenaire a fournit. Le partenaire en la matière, c'était la Direction générale de la santé n'est-ce pas.

Et donc qu'est-ce qu'a fait l'Inserm là, peut-être l'Inserm a photocopié et l'Inserm a utilisé l'argent de la Direction générale de la santé pour embaucher des chercheurs, des experts vraisemblablement recommandés par la Direction générale de la santé. Et c'est ce qui a permis de dire à la France que ça n'était pas des agents de la Direction générale de la santé mais que c'était des experts de l'Inserm. Vous voyez donc en quelque sorte l'Inserm a vendu son label, l'Inserm a commercialisé son label. À mon avis, si vraiment c'est comme ça, ça ne devrait

pas plaire aux vrais chercheurs de l'Inserm, dont la réputation se trouve ainsi ternie. C'est ce que nous allons voir. C'est une hypothèse de ma part, c'est pour ne pas calomnier l'Inserm que j'ai demandé au Directeur général de l'Inserm de rendre publique la convention qu'il y avait entre la DGS et l'Inserm.

Ah s'il ne veut pas la rendre publique, je le demanderai au nouveau Directeur de l'Inserm et si aucun des deux ne veut rendre cette convention publique alors on se demandera ce qu'il y a dedans. Voilà. Alors évidemment il faudra que je puisse m'exprimer pour le dire mais je pense que, bon dans deux mois peut-être, je pourrais le dire dans *Le Monde*.

Alors, M. Falissart, M. Falissart polytechnicien – oui, je ne vais pas arriver au bout - M. Falissart polytechnicien et psychiatre à la fois, a fait une conférence la semaine dernière qui tournait - m'a-t-on rapporté - autour du point suivant : comment savoir dans tous les cas s'il faut donner ou non un antidépresseur à un adolescent ? Et donc sa question, c'était de définir un protocole permettant à un psychiatre de savoir, à partir d'un questionnaire, des réponses à un questionnaire type, de savoir si on devait ou non donner un antidépresseur à un adolescent. Et donc là le - un adolescent c'est un adolescent quelconque - l'objet qui est là mis en fonction c'est le tout un chacun. Il travaille sur le tout un chacun M. Falissart.

Alors, évidemment, il est aussi l'auteur d'un ouvrage sur *Mesurer la subjectivité*, je crois que c'est le titre, mais quelqu'un est en train de le lire et de l'étudier pour nous. Voilà, quelqu'un de la même école que M. Falissart mais pas de la même orientation.

Voilà.

Alors, j'ai la dernière fois dit que ce *Cours* et celui-ci aussi pourrait s'appeler « L'insistance du réel ».

L'insistance du réel dont je disais : il a mangé la nature. Et j'essayais de l'illustrer du statut de la loi, enfin tel qu'il se dégage des quelques citations que je donnais de Léonard de Vinci et du sans loi que, de façon à première vue surprenante, Lacan attribue au réel qu'il invente dans son Séminaire du *Sinthome*.

Et on est, en effet, si vous faites attention, on vit sous le régime du sans loi. C'est pour ça, d'ailleurs, qu'on multiplie autant les textes législatifs, c'est pour essayer de maîtriser le phénomène. Le parlement est une machine à passer des lois dont tout le monde constate qu'elles ne sont pas respectées, il y en a trop, elles sont mal rédigées, etc., mais cette inflation législative, c'est en raison du fait que le réel est sans loi, alors on essaye de lui en donner, on essayer de lui en donner par le Parlement.

On est au contraire, on vit au contraire dans le régime du coup d'après, on ne sait pas quel va être le coup d'après.

Et c'est pourquoi nous sommes peu ou prou suspendus à l'actualité. Notre attraction par l'actualité vient précisément du fait que le réel est sans loi donc il faut en permanence, enfin il faut laisser CNN en permanence ou il faut laisser les bulletins d'informations tomber tout le temps pour savoir où on en est.

C'est là que on s'aperçoit, en effet, qu'on a changé de régime d'existence et que justement ce qui n'est plus valable, ce dont on sent que la valeur a changé, ce sont les idées générales, pourquoi il faut repenser, il faut reconfigurer, c'est que précisément les idées générales reposent sur le «pour tout X», sur la sécurité du «pour tout X». Donc les détails, l'intendance suivra, l'intendance des détails suivra.

On énonce la vision, avec l'idée générale. On énonce les grandes lignes et puis après ça suit, et puis on a vu, c'était très sensible à l'époque que j'évoquais tout à l'heure du Général de Gaulle, l'homme qui voit loin, et donc qui dessine un panorama et puis là nous sommes à l'époque encore où les idées générales ont une validité.

Mais disons que l'époque présente, celui qui en ouvre les portes, c'est le père de l'actuel président des États-Unis, M. Bush père, qui s'était rendu

célèbre en disant : ça, ça ne me dit rien, *The vision think*, ce truc de vision je ne sais pas ce que c'est, *The vision think*, la chose, ce truc de vision, du genre très peu pour moi, c'est pas mon affaire et c'est resté comme une expression.

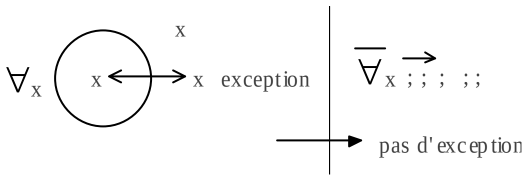
Eh bien voilà, là on a changé d'époque et c'est l'époque du pas-tout où justement à défaut d'idées générales, il faut regarder un par un. On est à l'époque du détail, l'époque l'idée générale fait invinciblement ringard et en tout cas on sent qu'elle manque de validité.

Et il faut bien dire, l'expert à l'ancienne, c'était précisément celui qui sait en général et ça marche. Alors que le rapport au cas, singulier, eh bien ça demande qu'on soit disposé à être surpris, être disposé à être surpris comme on le recommande à l'analyste ; ça suppose en effet que le réel est sans loi, qu'on est en rapport avec un réel sans loi.

Alors on peut dire, bien sûr on conquiert, même dans l'analyse on conquiert petit à petit des formules, on conquiert des lois mais il faut rester en contact avec le sans loi. Si on perd le contact avec ce qui, du réel, est sans loi on est cuit. Je veux dire on est un expert et il en faut mais dans le couple du contrôleur et du contrôlé ou du contrôlant, celui qui est cuit, c'est le contrôleur, c'est-à-dire celui qui est menacé, qui est structurellement menacé d'être cuit puisqu'il est d'emblée mis dans la position de celui qui sait déjà et donc on veut qu'il ait affaire, lui, à ce qu'il y a des lois ou à ce qu'il y a des régularités. Et la position, il faut bien dire dans ce couple là, la position qui devrait être la position créatrice, c'est celle du contrôlant, qui, lui, reste en contact avec le réel qui joue des tours.

Et donc que le réel lui joue des tours, il ne faut pas forcément l'en prémunir et c'est pourquoi Lacan pouvait dire ceux qui commencent dans la pratique, ils se lancent là-dedans comme des éléphants dans un magasin de porcelaine et je les laisse toujours faire. À mon sens, c'est une boutade mais enfin qui a un support, comme toujours chez Lacan, qui a un support très solide théorique : je les laisse en rapport avec le réel sans loi parce que c'est ce qu'il y a de plus précieux et je leur donne pas, je ne leur inculque pas un idéal d'un réel qui se tiendrait bien à sa place parce que ça, en effet, il y a un réel qui se tient bien à sa place mais c'est pas celui qui est intéressant en l'analyse.

Alors, maintenant, il y a quand même un petit tour qu'il faut…, c'est là qu'il faut simplement faire attention à un petit renversement.



Le régime ancien, pas comme nous parlons d'un nouveau régime, le régime ancien, celui qui pour tout X donne naissance au paradoxe de l'exception qu'on inscrit pas seulement là, elle est insituable en quelque sorte où elle est à la fois à l'extérieur et à l'intérieur, elle est insituable, l'exception fomentée par le « pour tout X » mais c'est un régime où l'exception a une place et est même un effet de ce système.

Ça prend en effet l'aspect, aujourd'hui largement repoussant, de l'autorité unique, du supérieur ou de l'exclu à l'envers. Le régime du pas-tout, au contraire, c'est la série, ce n'est pas l'ensemble, ne répond pas à la figure de l'ensemble mais à la figure de la série qui se poursuit, *lawless*, sans loi, et qui demande en effet qu'on s'intéresse à chacun.

Donc ça, c'est la première version de cette opposition. C'est la version où, en effet, on progresse quand on passe du régime du « pour tout X » au régime du pas-tout. Le « pour tout X » ce n'est pas bien, le pas-tout c'est la joie. Comme nous le constatons tous les jours, n'est-ce pas, ça va de mieux en mieux, bon.

Alors, je voudrais simplement faire, cette petite logique que je rappelle brièvement, qui est celle des formules de la sexuation de Lacan.

Il y a une autre façon de lire ces formules.

Il suffit de remarquer que la loi, la loi qui demeure dans le pas-tout, c'est une loi qui dit, à la différence du système antérieur, qui dit : pas d'exception. Quand on l'écrit comme ça, zéro, ça vous dit peut-être autre chose, n'est-ce pas, pas d'exception, tous le long du mur, montrez vos papiers.

Dans ce système, en effet, quand on voit l'exception souveraine, on se dit c'est pas bien, c'est antique, mais c'est aussi une autre lecture de ce système, c'est que là, l'exception est permise, là dans ce système, on admet qu'il puisse y en avoir un, mais au fond qui est cet un ? Ça peut être chacun, on admet qu'il puisse y en avoir un qui ne soit pas comme les autres.

Dans quel système on dit : la France détonne en Europe ? C'est dans le système où il est bien entendu qu'il n'y aura pas d'exception et où le fait d'être pas comme les autres est stigmatisé au nom de cette lecture là du pas-tout. Ça, c'est un pas-tout beaucoup plus totalitaire que celui-là, simplement c'est un totalitarisme qui ne totalise pas mais c'est un totalitarisme sériel, si je puis dire, mais même comme totalitarisme sériel, c'est un totalitarisme.

Alors que la seconde lecture de ce que j'appelais le premier régime admet, fait sa place au moins à ce que comporte la psychanalyse, à savoir chacun sera une exception. Chacun sera une exception, c'est possible dans ce système là et nous l'avons éprouvé nous, parce qu'on nous foutait la paix pendant un siècle, on nous a foutu la paix pendant un siècle. Ah c'est la poussée d'adrénaline prévue par le professeur Van Rillaer et qu'est-ce qui a provoqué ça, quel conditionnement pavlovien ? Voyez c'est difficile à déterminer. Il y a quelque chose qui agit là, évidemment.

En effet, on a laissé les psychanalystes en paix, dans ce régime on les a laissé pousser, au fond, la logique de ce régime jusqu'à l'exception pour tous, spécialité française. Les Français ont été capables d'inonder la planète de produits manufacturés qui sont censés être de luxe, c'est du luxe pour tous, et même pour toutes les bourses. Il y a le même label, le label Cartier vous le trouvez, vous pouvez obtenir le label Cartier pour des cacahouètes, comme le label Inserm (*rires*).

D'ailleurs est-ce qu'on suit la bonne voie, on devrait nous aussi commanditer une enquête à l'Inserm, en disant vous allez prendre la littérature des autres et vous allez démontrer ceci et cela et vous embaucherez comme experts Agnès Aflalo, de toute confiance, et puis voilà, Éric Laurent, Jean-Daniel Matet, etc., et nous allons bien voir ce qu'ils vont trouver, qui peut savoir, bon.

On devrait être... Donc dans ce régime là, on a laissé l'exception être le privilège de chacun. Il y a d'autres lectures mais c'est celle-là que je mets en exergue. Alors que de l'autre côté, c'est : *pas d'exception*. Alors bien sûr, on n'a pas la sécurité de l'ensemble, donc chacun qui se présente, dans cette lecture, chacun qui se présente est suspect puisqu'on ne sait pas d'avance, le pas-tout, voilà la lecture qui se découvre, le pas-tout, c'est aussi la suspicion généralisée. Qui sont-ils ? Est-ce qu'il n'y aurait pas parmi eux ? Voilà je monologue de Harpagon dans *l'Avare* (*rires*), qui est un moment merveilleux. Tous, est-ce que c'est mon voleur ? Est-il là ? Où sont les charlatans ? C'était le spectacle Accoyer, c'était formidable (*rires*).

Et, donc, vos papiers et vous ne voulez pas montrer vos papiers ? Alors vous êtes un charlatan, vous êtes l'ami du charlatan !

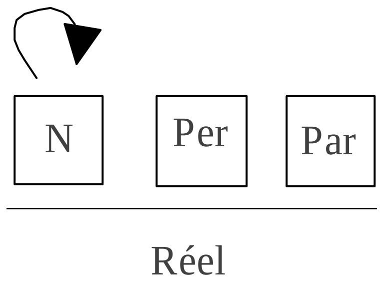
Autrement dit le pas-tout, c'est ce qui ouvre la porte à l'évaluation partout. L'évaluation c'est justement, c'est le désarroi, c'est aussi le produit du désarroi quand s'effondrent ces ensembles, qu'on les fait fonctionner tranquillement en pensant qu'on savait ce qu'il y avait dedans, parce qu'ils tenaient à partir de leur définition, on

leur faisait passer des examens, mais une fois qu'ils avaient passé leurs examens, on leur foutait la paix.

Ah non ! Donc c'est aussi bien pour passer le permis de conduire tous les ans jusqu'à plus soif, faut vérifier, essayez de lire maintenant les phénomènes épars qui nous affolent et en effet ce sont les phénomènes qui se disent très bien à partir de cette lecture là du pas-tout et l'évaluation, si on réfléchi sur l'évaluation elle n'a pas de place dans le système antérieur, elle n'a pas de place dans le système immunitaire, et au contraire elle est en quelque sorte une conséquence de la logique du pas-tout, il faut aller y regarder, c'est le régime de la suspicion généralisée et c'est ce qui explique la conviction de ces personnes que c'est la logique des temps modernes, que tout le monde y passera, que M. Cottraux dit que on n'a pas évalué la psychanalyse, encore, et qu'il faudra y venir, M. Van Rillaer dit elle a été évalué et trouvé déficiente mais ce sont des querelles subalternes, de toute façon il faut évaluer. C'est une évidence qui s'impose, vous ne voulez pas évaluer, mais comment…, sincèrement, on n'a pas affaire à des grands conspirateurs, n'est-ce pas, vous ne vouez pas évaluez ? Mais comment allez-vous évoluer dans le monde si vous n'évaluez pas ? Quelle va être votre boussole dans l'existence ? Il faut quand même savoir ce qui rentre, ce qui sort, dont la semelle des métaphores du rendement, du calcul prix profit, etc. C'est en effet, c'est une vision du monde, c'est une *Weltanschaung*, l'évaluation. Ça n'est pas une conspiration, si on le prend comme une conspiration, on se trompe.

Il y a ceux qui sont immédiatement syntones avec ça, qui jubilent : pas d'exception ! On va tous les faire passer, on va tous les palper, pas un seul n'y coupera ; et moi-même j'y passerai aussi. On sent ceux qui jubilent de ça et ceux qui trouvent que ce n'est pas comme ça tout de même qu'ils veulent passer leur vie. On sent bien ces deux sensibilités mais on a affaire, en quelque sorte, à deux modes de jouissance ; on n'a pas affaire à des victimes d'une conspiration.

Alors, cette logique, je l'ai dit, de l'insistance du réel, elle a une traduction, elle comporte quelque chose dans la clinique. L'insistance du réel comporte - je l'ai évoqué d'ailleurs la dernière fois - que le Nom du Père est un artifice, si le réel est sans loi le Nom du Père est un artifice, ça veut dire le Nom du Père n'est pas dans le réel, c'est ça que formule Lacan dans le *Sinthome*, enfin, ce que je lui fais dire, au moins, à partir d'énoncés qui, pour moi, convergent sur ce point, le Nom du Père n'est pas dans le réel et c'est pourquoi Lacan peut dire tout le monde est fou, c'est-à-dire prendre le point de vue dans la clinique qui n'est pas : les uns ont la névrose, les autres ont la psychose, et ces tourments qui donnent naissance à d'infinies consultations de contrôleurs, ce cas est-il de névrose ou ce cas est-il de psychose, sinon tout le monde est fou, la psychose est généralisée, ce qui veut dire en quelque sorte que ce qu'on appelle psychose, c'est le réel de l'affaire et qu'il y a des formations qui s'appellent la névrose, la perversion.



On peut dire qu'il y a aussi, si on veut entrer, qu'il y a la paranoïa ; c'est-à-dire il y a des formes systématiques où on a localement des régularités, des certitudes, mais qui sont des constructions qui s'élèvent sur un réel qu'on peut obtenir par déconstruction. Si on déconstruit ces formes, finalement, on trouve ce qu'on approche par la schizophrénie, si on veut, ou qu'on trouve dans l'état que Lacan construit, fait voir à partir du cas

Joyce. On trouve le murmure de la langue.

Dans le cas de Joyce, à travers *Finnigans Wake*, Lacan essaye de faire sentir, voilà comment petit à petit se dégage, c'est pas l'état entièrement brut mais enfin laissons ce … résonne et encore un effort on aura de la littérature, on aura des histoires, on aura des phrases d'une seule langue, petit à petit se formera et puis on aura, ce qu'on aura si ça se forme, si ça … on aura des romans de Jane Austin, *Sense of Sensibility*, on aura *Les petites miniatures*, on aura *Le temple de …*. Mais que dessous, voilà, il y a le murmure de la langue dont on arrive à approcher sur ce mode.

Alors, il faut dire que ce réel, il va valoir que je tranche, c'est ce qui donne sa grandeur même à un effort comme celui de Skinner dans *Walden Two*.

Walden Two, ça traduit et si c'est une forme qui est rappelée par les comportementalistes eux-mêmes, qui reste une forme exemplaire, même pour les neurosciences, etc., c'est une façon d'essayer de recomposer un réel qui a une loi. C'est partant de ce qui est obtenu à partir de la révolution industrielle, à savoir les pièces détachées, eh bien le comportementalisme, c'est une conception du psychisme comme étant en pièces détachées, ce qu'on peut parfaitement montrer avec Pavlov et ça implique une certaine pédagogie, une pédagogie dont le principe est donné par Skinner dans *Walden Two*, d'une façon lumineuse, parce qu'elle est exactement inverse de la petite phrase de Lacan, écrite de sa main qui figure sur l'édition du petit volume que j'édite sous le nom de *Paradoxes de Lacan*. Vous avez remarqué cette phrase : « Comment enseigner ce qui ne s'enseigne pas ? »

Eh bien Skinner dit, pour expliquer comment on enseigne les enfants à *Walden Two* : *We don't waste time in teatching the unteatchable*. Nous ne perdons pas notre temps à enseigner ce qui ne s'enseigne pas. On ne peut pas trouver mieux.

Et on a donc ici, *Walden Two* résume ce qui a été l'idéal, il faut dire, l'idéal des ingénieurs des âmes. C'était déjà, quelqu'un comme Guizot, au moment où vraiment s'est installée en France la démocratie parlementaire, pour durer, même si elle a été trafiquée sous le Second empire, c'était encore le régime du bulletin de vote. Donc Guizot représente le moment où, en effet, les élites ont dû se dire on va devoir vivre, à partir de la Monarchie de juillet, on va devoir vivre avec ça que les gens vont mettre leur bulletin dans l'urne. Comment vivre avec ça ?

Et la solution de Guizot, c'est une solution méthodique, comment apprendre, acquérir le contrôle de l'opinion démocratique. Ça passe d'abord par certaines règles dans les journaux qui empêchent les trublions d'être trop fréquemment présents.

Mais, donc Guizot a été celui qui, en France, a pensé d'une façon tout à fait méditée et les libéraux de l'époque ont réfléchi d'une façon tout à fait méditée comment faire tout de même d'une démocratie un petit *Walden Two* par la pédagogie. Et ces réflexions méritent d'être reprises, elles ont été étudiées d'ailleurs soigneusement par un de nos meilleurs sociologues, qui a consacré un ouvrage, ce sociologue s'appelle M. Rosenvallon, il a spécialement étudié le moment Guizot, d'une façon très aiguisée. Et j'y reviendrai.

Ce que je regrette, mon grand regret, c'est de ne pas avoir pu vous jouer la sucette de Skinner. Il y a un passage formidable dans *Walden Two* – ceux qui doivent partir partent, je vais essayer de le résumer, il faut quand même que je vous laisse la sucette de Skinner -. Comment on apprend le self control, parce qu'il ne s'agit pas d'être contrôlé de l'extérieur dans une société démocratique, il faut que les citoyens acquièrent, on va le dire ça à notre façon, introjectent le contrôle. Tout est là pour l'introjection.

Alors il faut prendre les gens tout-petits, ça, mais pas méchamment. Vous prenez des enfants de trois ans, trois ans et demi, quatre ans – je cite de mémoire – vous leur montrez une

sucette, les enfants à cet âge là aiment beaucoup les sucettes, a remarqué Skinner. *Lollipop*. Vous leur montrez *Lollipop*. Et vous leur dites : il ne faut la sucer avant que je te dises quand.

Et puis pour quand même repérer ce qu'il va faire, le petit coquin - je ne me souviens plus du détail, je l'ai relu il y a quinze jours - il situe, il ne la suce pas avant que je te le dises eh bien tu auras telle et telle récompense.

Alors, on ne va pas le surveiller tout le temps, il y a tant à faire et puis ça ne favoriserait pas le self control. Alors on saupoudre la sucette de sucre blanc, de telle façon que si le petit coquin se met à sucer on verra la trace de sa langue et on pourra lui dire : Ah, ah, tu ne me trompes pas ! Tu l'as sucé ta sucette.

Et donc : Ah, t'as pas la récompense ! Ce n'est pas une punition, tu n'as pas la récompense. Eh bien c'est merveilleux, c'est que petit à petit le petit apprend à ne pas sucer sa sucette. Il apprend même à constater que si, pendant ce temps-là, on lui montre un petit spectacle, du théâtre, des marionnettes, eh bien ça le distrait, il ne pense plus à sa sucette et donc il apprend le self control et à la fin, dit Skinner, qui est quand même un grand humoriste, à la fin le dernier pas c'est qu'on lui suspend la sucette autour du cou, comme un crucifix. (*Rires*). Et le moment, dans la règle, le petit enfant éduqué à *Walden Two* ne suce pas sa sucette avant le moment optimal.

Et on répète ça, on leur fait faire des marches, ça les muscle. On ne leur donne pas à manger, ils sont allégés, ils reviennent à la maison et sur la table des bols de soupe chaude qui donnent envie, et on leur dit : pas tout de suite ! Et on constate avec quelle satisfaction qu'il n'y a pas de Boucle d'or pour toucher à la soupe.

Et ainsi on forme les citoyens de demain qui seront content de ne pas sucer leur sucette, qui seront content de ne pas boire leur soupe, qui sauront que fumer tue, qui sauront qu'il ne faut pas traverser hors des clous et que c'est pour leur meilleur intérêt.

Et donc on éduque toute une population à quoi ? À ne jamais agir sans prévoir les conséquences et que la vision des conséquences par rétroaction leur enseigne à chaque moment ce qu'ils doivent faire. Et c'est ainsi que chacun devient le sujet supposé savoir ce qui va lui arriver s'il fait quelque chose.

C'est une éducation de masse et mes amis, *Walden Two,* ce n'est pas une histoire à dormir debout. C'est ce que vous êtes en train de vivre tous les jours. On vous enseigne ça. Sans arrêt. On vous enseigne à vivre sous le régime de : penses aux conséquences, on connaît les conséquences de tout ce que tu fais, toi-même tu peux les connaître pour te contrôler toi-même.

Et donc on persuadera les gens qu'ils vivront éternellement s'ils ne fument pas (*rires*) et s'ils ont une bonne hygiène de vie, il ne leur arrivera rien. Et aujourd'hui, tous les jours davantage - comme disait le docteur Coué - tous les jours davantage la France ressemble à *Walden Two*.

Bon.

Applaudissements.

Alors j'espère qu'un certain nombre d'entre vous se retrouveront avec nous au Forum Anti-TCC qui se tient ce samedi de 14 heures précises à 19 heures au Méridien Montparnasse.

Je dois dire que venez un petit peu avant parce qu'à 14 heures, étant donné l'énorme programme que j'ai prévu, à 14 heures précises, on commence.

Fin du *Cours XIV* de Jacques-Alain Miller du mercredi 7 avril 2005

Orientation lacanienne III, 7.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Quinzième séance du *Cours*

(mercredi 13 avril 2005)

XV

Je repartirais aujourd'hui de cet emblème du lacanisme qu'est le grand S de A barré qui, pas par hasard, revient et dans les commentaires de Lacan et dans ceux de ses élèves qui ont isolé dans cette écriture un point clé.

$$S(\not{A})$$

Sans reprendre la déduction qu'en propose Lacan dans les *Écrits* que j'ai maintes fois interrogés, je me contenterai de dire que cette déduction repose sur la définition du signifiant que Lacan a construite comme ceci : *un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant*, qui ordonne ces éléments suivant une structure de renvoi. Un signifiant est pour un autre avec un etcetera qui introduit une suite indéfinie, une série métonymique.

$$S_1 \longrightarrow S_2 \longrightarrow S_3 \ldots$$

Alors, interrompre… c'est là que je veux faire voir deux façons de faire avec cette structure de base, on ne peut pas faire plus basique.

On trouvera peut-être d'ailleurs un jour à devoir faire, par exemple dans l'*International lacanian review* que j'ai baptisée ainsi, mais qui vient d'apparaître sur Internet, j'ai dû la bricoler puisque pour l'instant nos forces sur le territoire des États-Unis sont réduites à leur plus simple expression, j'ai dû bricoler cette revue à partir du Brésil, à partir de Rio de Janeiro où il y a une personne dont le prénom est Eloïsa et qui parle très bien l'anglais et qui désirait se rendre utile au Champ freudien et je lui ai proposé voici moins d'un an, il me semble, de s'attacher à publier sur Internet *International Lacanian Review* à laquelle vous pouvez maintenant vous référez.

Vous n'y trouverez pas encore les matériaux faits sur mesure pour les pays anglo-saxons mais enfin ça ne saurait tarder et on pourrait très bien là-dessus avoir dans le style maison, enfin maison américaine, on pourrait très bien avoir *Lacan maison : the basic*.

J'ai trouvé un excellent modèle il y a quelques jours, sur Internet précisément, simplement en tapant sur Yahoo « CBT » - *cognitive behavior therapy* – le CBT, trois lettres.

C B T

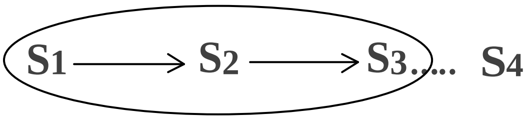
CBT, en français, …, ça n'est pas une critique. Vous tapez ça et vous tombez dans les tous premiers items sur l'explication de quoi il s'agit par un monsieur qui s'appelle Bush - ce n'est pas de ma faute non plus - John Winston Bush, qui pratique les CBT à New York et qui a fait, ma foi, un excellent compundium de la littérature fondamentale sur la question dont nous gagnerions à nous inspirer pour offrir nos produits sur le marché américain.

Donc ça commence par *the basic*, c'est vraiment très basique et nous aussi, on est capable de faire ça.

Alors parmi nos … il y a les deux façons de prendre ce schématisme élémentaire.

Si vous interrompez la série pour rassembler et totaliser les signifiants qui précèdent ce moment, là, eh bien vous en laissez nécessairement, vous en laissez un dehors. Et même si, en effet, vous avez votre tout, vous ne

formez le tout qu'au prix d'interrompre la série.



Alors celui-là il est, si l'on veut, en plus, mais il est, si l'on veut, en moins. Et vous avez là une façon élémentaire de saisir, vous avez affaire à un élément insituable et qui peut apparaître selon ces deux valeurs.

Maintenant, vous pouvez aussi renoncer au tout pour conserver la série. Et le sigle, l'écriture, le mathème, l'emblème *grand S de A barré* peut être lu d'une façon ou d'une autre, sous un angle ce mathème exprime, traduit, la position manquante ou supplémentaire du S, sous un autre angle il peut fort bien traduire la série comme intotalisable.

Dans un cas comme dans l'autre – donc je l'utilise ici un peu au-delà de ce qu'on peut déchiffrer de l'intention première de Lacan - je l'utilise pour traduire aussi bien le sacrifice de la série au tout que celui du tout à la série.

Eh bien dans les deux cas, on peut dire que ça manque de fondement ici - ici c'est-à-dire dans le langage, c'est ce que Lacan exprimait à l'occasion en disant qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, pas de vrai sur le vrai et il en résulte, dans cette optique qui est déjà postmoderne, qu'il n'y a que des semblants à ceci près que ce sigle se prête aussi bien à ce qu'on le considère, qu'on le crée comme le nom, l'écriture du réel et tel que Lacan nous l'amène d'une façon qui n'est pas immédiatement intelligible pour les meilleures raisons du monde, dans le Séminaire du *Sinthome*.

Le réel, quand on le nomme, c'est un signifiant et si c'est un signifiant, c'est le signifiant de l'Autre barré, c'est le signifiant, précisément, de ce qui n'est pas intégrable dans la supposée totalité du savoir.

Et c'est ainsi qu'on peut lire le grand A barré.

L'avantage de le prendre comme ça, dans une perspective qui n'est pas explicitement indiquée par Lacan dans le Séminaire du *Sinthome*, mais enfin, qu'on peut coudre, c'est qu'on voit tout de suite que l'expression, la formule *le réel est sans loi* est très bien traduite par *grand S de A barré*. Le sans loi, c'est le A barré.

En tout cas le A barré est susceptible d'exprimer qu'il n'y a pas de loi ordonnée, il n'y a pas de loi signifiante pour ce dont il s'agit concernant le réel. Et, j'ai déjà expliqué précédemment quen dès lors qu'on ne pose pas au départ la loi de formation de la série elle est en effet *lawless*, c'est-à-dire demande qu'à chaque coup, qu'à chaque étape on ait à vérifier ce qu'il en est de l'élément qui s'est ajouté.

Le réel apparaît aussi bien à l'occasion dans le discours de Lacan comme un mystérieux en plus en moins, puisqu'il est même à s'interroger sur l'abus qu'il y a à lui épingler un signifiant. Il rôde autour quelque chose de l'indicible ou de l'imprononçable qui est précisément le biais que développe Lacan quand il introduit ce S de grand A barré dans ses écrits.

Dans une version ou une autre, ce dont prend acte S de grand A barré, c'est ce paradoxe des idées cosmologiques que soulignait Kant dans sa *Critique de la raison pure* que celui d'une régression infinie ou indéfinie, ici c'est sous l'aspect de la progression mais quand il soulignait à propos du principe de raison, tout a une cause, que c'est une règle qui commande une régression à laquelle il n'est jamais permis de s'arrêter dans l'absolument inconditionné.

Eh bien ce qui peut retenir aussi, c'est ce verbe *commander* parce qu'en effet, c'est sur le fond de l'inaccessible inconditionné que s'érige la fonction de l'impératif.

S'il n'y a que des semblants, alors pourquoi ceux-ci plutôt que ceux-la, c'est une affaire de construction et la construction dépend d'une décision

dont l'arbitraire saille conféré à l'absence de fondements absolus.

C'est ce qui hante la linguistique, celle à laquelle Lacan se référait sous les espèces de l'arbitraire du signe. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de rapport et c'est par quoi on veut traduire qu'il n'y a pas de rapport nécessaire entre le signifiant et le signifié.

Alors on a corrigé ça. D'abord on l'a corrigé en disant non, c'est un rapport immotivé, l'arbitraire n'aurait pas de place là, personne n'a pris la décision, donc c'est plutôt immotivé ; à ce moment-là on cherche à démontrer que c'est motivé, qu'il y a des affinités entre la pensée qu'on pourrait avoir et par exemple la nature phonique du signifiant mobilisé, enfin que ça n'est que trop naturel de dire maman parce que *manmanmanman,* quand on suce le bout de sein et que d'ailleurs à travers les langues on retrouve le *manmanman* qui serait comme la langue naturelle. On peut s'amuser à ça, d'ailleurs c'est passionnant, c'est passionnant dans le détail empirique.

Mais enfin il n'empêche que sous un certain angle, il n'y a pas de raison. Et que ce que traduit le mot arbitraire, c'est qu'il y a là une rupture de causalité et c'est cette rupture de causalité qui renvoie - je ne m'occupe pas de savoir si c'est légitime ou pas - qui renvoie à la notion d'un impératif. Disons d'un *c'est comme ça* et, en définitive, c'est comme ça parce que je le dit, ce qui est quand même la meilleure raison, puisque c'est la raison du plus fort, à l'occasion celui qui parle le plus fort...

C'est un fait, mais enfin quand les gens ne sont pas d'accord, le ton monte, en général.

Moi je rêverais au contraire, justement dans les controverses, de parler très très doucement, mais enfin quand c'est enregistré on ne se fait pas entendre, donc on est pris dans cette concurrence-là.

Alors, là, isolé, à la fois l'absence de fondement et le recours, l'implication d'une décision. Ça c'est vraiment, pour moi c'est l'essence c'est l'essence de l'esprit des Lumières et c'est ce qui, dans le cours de ce que nous vivons, devient de plus en plus patent, avec éventuellement l'angoisse qui en résulte, et de gommer la décision.

Aujourd'hui, ce qu'on appelle le décisionisme est devenu comme l'apanage exclusif d'un penseur en effet nazi, nazi et pas repenti du tout, Carl Schmitt, et sur lequel il y a des controverses titanesques, dans laquelle est pris notre ami le professeur Zarka, notre vieux camarade Balibar et à laquelle nous essayons de ne pas nous mêler puisque nous avons de l'affection des deux côtés.

Mais, enfin, évidemment l'instance de la décision est là quelque chose, l'instance de la décision est l'abîme sur lequel elle s'élève, on peut dire qu'elle essaye de le recouvrir d'un voile. L'appel au collectif par exemple est là omniprésent.

Il ne faut pas s'en tenir à la polémique ; évidemment nous organisons d'une main des Forums anti-TCC, c'est vrai, mais de l'autre, évidemment, nous sommes capables de considérer le phénomène de civilisation que ça représente.

D'un côté nous combattons, mais de l'autre nous comprenons, ou enfin nous essayons, nous essayons de nous guider sur la notion que, sur la fiction que le réel est rationnel. Pourquoi les TCC, pourquoi l'expertise collective, c'est le nom glorieux dont l'Inserm a baptisé, on a finit par s'en apercevoir, des recherches bibliographiques. Vous faites des recherches bibliographiques avec votre copain, et puis vous appelez ça expertise collective, c'est plus glorieux.

Mais l'appel au collectif traduit - ce que nous appelions avec Éric Laurent les Comités d'éthique - traduit cette angoisse de l'arbitraire de la décision.

L'appel au collectif est partout. Par exemple c'est passionnant à suivre dans le détail - vous avez assisté à la célébration quand même d'un individu, certainement qui n'est pas sans rapport avec la notion d'un être transcendant, enfin en attendant, c'est pas l'être transcendant qu'on photographie, c'est une dépouille, là c'est bien un, un

cadavre, un, un cadavre pour l'humanité.

Au fond ça pourrait être l'occasion de célébrer une singularité. On trouve ça par exemple dans un magazine que vous ne lisez pas mais que je reçois maintenant toutes les semaines, qui s'appelle *La Vie*, qu'on ne trouve pas en kiosque, très peu, je n'arrivais pas à mettre la main dessus donc maintenant je le reçois toutes les semaines. Ça s'appelait avant *La vie catholique*, mais, dans un souci dont on ne sait quel maquillage, la direction, pourtant catholique, a laissé tomber l'adjectif. D'ailleurs ça n'est pas cohérent avec ce qu'elle aperçoit maintenant donc s'il y a un Courrier des lecteurs je proposerais que ça s'appelle de nouveau *La vie catholique*.

Eh bien le dernier numéro vaut la peine d'être regardé de près parce qu'au fond, les premières pages, en effet, célèbrent l'homme, célèbrent le père, célèbrent vraiment un plus-un qui se pose là, qui s'est posé à l'occasion à contre-courant et même ceux qui pouvaient renâcler à son enseignement témoignent d'un certain respect, je me compterais même volontiers parmi eux.

Et puis après vous avez, parce que la page se tourne, on s'en met plein les yeux, et à l'occasion plein de larmes etc., mais parce qu'on sait que déjà dans les tuyaux se prépare le nouveau. Donc il y a, c'est la beauté de ces institutions, n'est-ce pas, on sait déjà que la douleur n'aura qu'un temps et que la réjouissance viendra, un temps pour pleurer, un temps pour se réjouir.

Ça, enfin, c'est impeccable. Et donc, une fois qu'on a la première moitié du numéro ou le premier tiers et pour célébrer le Un et puis après on a les propositions pour le suivant, les demandes au suivant. Ça mobilise des esprits distingués qui définissent déjà le profil, ça nous l'avons eu dans *Le Monde*. Les 150 qui vont choisir parmi eux le nouveau plus-Un parlent entre eux en termes : définissons le profil type du nouveau pape.

Je trouve ça, enfin, c'est cité, c'est mis entre guillemets, donc ça suppose qu'ils parlent comme ça, n'est-ce pas. Et alors c'est tout à fait autre chose, ce qu'on demande justement, c'est du collectif, on demande de la collégialité et on définit déjà, on ne veut qu'au fond le monarque… alors que tout montre l'affection, l'intérêt, le respect qu'a pu s'attirer Un qui sortait du lot.

Il faut encore voir comment ça va se passer, moment passionnant. En France, on ne fait pas de pari, handicapé sur qui, mais si ça se faisait vraiment, moi qui ne parie jamais je serais tenter de le faire, oui.

Alors, c'est un appel, un appel au collectif. Et j'y vois une certaine forme de recul, là aussi, c'est pour ça, devant ce cas, ce cas d'inintégrable, le fait que ce soit Un et alors que tout indique à quel point la masse humaine répond à l'appel de l'Un.

Mais enfin je dois dire, je leur fais confiance pour trouver la bonne mesure. Quand on a une expérience de gestion de plus de 2000 ans dans des conditions quand même qui ont parfois été extrêmement difficiles, quand on est un mecton comme moi, on ne donne pas de conseil au Sacré Collège. Au Président de la République française, on peut lui dire ce qu'il devrait faire.

Je dois dire là, je ne trouve pas que les médias en ont trop fait pour la mort du pape. Alors ça m'est facile à dire parce que je n'ai pas la télévision, et qu'en tout et pour tout, de tous les magazines dont les kiosques étaient couverts, je me suis contenté de faire l'emplette de *Témoignage chrétien* dont je ne vous parlerai pas là parce qu'il y avait un entretien de Régis Debré avec qui ? avec M. Paul Valadier, auquel je m'étais trouvé m'intéresser à cause des propos un peu désagréables qu'il avait eus à l'endroit de mon épouse et à travers elle de notre mouvement des Forums.

Mais je ne trouve pas du tout que les médias en aient trop fait parce que, qu'est-ce que vous voulez il y a une demande, alors on y répond. La seule question est de savoir si la demande du public a été surestimée. Et qui le dira ? Ce sont les chiffres, ce sont les chiffres de vente.

Aujourd'hui, il faut se faire à ça, le savoir ce qui est bien et ce qui est mal, le savoir est là, il est dans les chiffres. Parce qu'au moins dans nos sociétés, on lit et on regarde si on veut bien.

Alors, bien entendu, je fais là appel à la liberté du consommateur. Et je suis d'accord que ce n'est qu'une fiction régulatrice, la liberté du consommateur. Mais et oh combien, à l'époque des TCC, c'est-à-dire à l'époque où des techniques ont été développées à partir de la psychanalyse, pour manipuler cette liberté, parce que les TCC c'est ça, c'est un surgeon de la psychanalyse.

J'espère avoir le temps de vous décrire le Dr Aron Beck, le génial créateur de la thérapie cognitivo-comportementale ; 83 ans à l'heure qu'il est, des yeux bleus pâles, et très simple, et qui a été analysé, et analyste, avant de commencer à s'ennuyer à cette place là.

Et de constater que plus il invitait ses patients à se livrer à l'association libre, plus ils allaient mal et qu'au contraire s'il s'attachait avec eux à résoudre des problèmes pratiques quotidiens, ils allaient mieux. Et ayant une grande foi dans la raison et étant avant tout, comme il le dit lui-même, un pragmatiste il a adjuré la psychanalyse et il a continué à la pratiquer je crois une vingtaine d'années à sa façon, un grand scepticisme souvent une grande méfiance de la part de ses collègues jusqu'à ce qu'il prenne son envol et qu'il ait surtout son élève majeur et qui l'a aidé à développer ses idées, sa propre fille, Judith, Judith Beck.

Voyez, il y a ça de commun avec la psychanalyse ces histoires de famille, n'est-ce pas.

Alors la liberté du consommateur, je ne dis pas qu'elle soit fondée dans les faits, je dis c'est une fiction régulatrice dans l'ordre social actuel et nul n'y échappe. Alors bien entendu, pour nous, ça se traduit par le mathème que Lacan a proposé une fois : S barré semble le maître, le sujet semble le maître mais évidemment dessous c'est organisé, c'est commandé.

$$\frac{\not{S}}{S_1}$$

Et c'est là que Skinner – d'ailleurs ce grand S pourrait être celui de Skinner - c'est là que Skinner opère.

Donc, de quoi est-ce qu'on se plaint ? C'est vrai qu'il y a certains produits avariés qu'on retire de la vente, mais à vrai dire, dans l'ordre du signifiant, ils sont peu nombreux. Par exemple la littérature négationniste, on ne peut pas la trouver, sauf sous le manteau, et bien ça c'est impensable aux États-Unis, aux États-Unis le premier amendement de la Constitution qui reconnaît aux Américains la liberté d'expression empêcherait une telle loi liberticide.

C'est ainsi qu'on peut défiler dans les rues des villes américaines en costume nazi.

Alors ça traduit quoi ? Ça traduit que sur le marché, la compétition des idées est libre, le premier amendement, c'est la dérégulation idéologique et ça prévaut sur tout, au moins jusqu'à présent parce que la tentation théocratique est là qui gagne aux États-Unis.

Mais on n'a pas besoin de regarder ça si loin, on n'a qu'à regarder qu'en France, *Mutatis mutandis*, la même fièvre travaille l'Église de France, on ne la reconnaît plus.

On est allé interdire une affiche, on l'a interdit au point que j'ai mis du temps à la retrouver, interdire une affiche qui représentait la disposition de la *Cène* de Léonard de Vinci, simplement c'était pour vendre je ne sais plus quel produit et c'étaient des jeunes gens – mais enfin j'ai regardé ça très vite - à peine dévêtus, je ne crois pas qu'on y voyait aucune des parties sur laquelle se porte… il y avait un dos mais enfin pour le reste je crois que c'était assez pudique, dans l'ensemble.

Qu'est-ce qui a pris à la Conférence des évêques de demander au tribunal qu'on interdise cette affiche et au tribunal d'y consentir. Ça n'a pas fait trop de vagues et même pas de vagues

du tout parce que c'était en première instance, si ça devait être confirmé en deuxième instance, vous verriez le tollé.

D'ailleurs si j'ai pu la lire, c'est parce que dans plusieurs magazines on commence à la reproduire et surtout à montrer qu'il y a déjà eu pas mal d'affiches du même genre et de la même façon que Marcel Duchamp mettait des moustaches à la Joconde, on a trafiqué de toutes les façons possibles la Cène et puis d'autres œuvres de Léonard de Vinci.

Oui si c'est confirmé en appel, ce sera une épreuve de vérité. Je suis spectateur là. Simplement en mettant ces petits fils, en nouant ces petits fils, ou en regardant plutôt le *patern* qu'il dessine.

J'ose dire que les guerres de religions du XXI° siècle sont devant nous. Parce qu'il faut les appeler comme ça, ce ne sont pas des guerres entre les religions, mais plutôt entre elles et la marchandise, si je puis dire. Jusqu'à présent il y avait l'Est et l'Ouest ; eh bien d'une certaine façon, il y aura la Foi et le Marché.

Jean-Toussaint Desanti, épistémologue récemment disparu, avait jadis démontré au temps où il était stalinien que le Dieu de Spinoza, ça n'était que la traduction en philosophie du fonctionnement de la Bourse d'Amsterdam. Nous ne nous prononçons pas sur ça, mais ce qui est clair, c'est que le dieu du Buisson Ardent, ça ne peut pas être la traduction de la Bourse d'Amsterdam, et d'ailleurs déjà François Mauriac a écrit un livre qui s'appelle *Dieu ou Mammon*, Dieu ou l'argent.

Et je pense, et j'ai déjà eu l'occasion de le dire, que la thématique qui a été répandue l'année dernière à propos du voile islamique, la thématique qui opposait deux laïcités, une laïcité qui aurait été de combat, intolérante, ringarde, à une laïcité *New Age*, une laïcité *light*, une laïcité apaisée, « sympa », qui serait là pour qu'en bonne entente les catholiques défilent sur les Champs-Élysées avec le Saint-Sacrement, les juifs promènent sur les quais de la Seine les rouleaux de la Torah, les protestants, qui ont moins de symboles, s'avancent en procession et que, pourquoi pas ? les chiites, enfin, viennent devant Notre-Dame se flageller ; il n'y a pas de raison qu'on ait connaissance deçà que par les actualités, n'est-ce pas. Ça ne laisserait d'ailleurs pas les laïcs avec grand chose. Qu'est-ce qu'il leur faudrait proclamer ? Je proposais le retour à Clemenceau, mais enfin je ne suis pas bien sûr que ça enthousiasmerait les foules !

Et donc je crois que là ce qui se cherche du côté - c'est plus patent - du catholicisme français, parce que ça rompt avec tout un ethos de discrétion qui prévalait jusqu'à présent, ce qui se cherche, c'est la reconquête de l'espace public et de la sphère publique. Et si on se pose la question est-ce que c'est illégitime ça ? où il faut polémiquer on polémique, mais enfin le catholicisme, ce n'est pas les TCC, donc il faut plutôt, si on veut comprendre ce qui a lieu, ce qui se cherche, il ne faut pas partir de l'idée que les gens savent ce qu'ils font, c'est plutôt qu'il y a quelque chose qui travaille la civilisation.

Et là, c'est utile à titre de fiction régulatrice aussi de penser à Hegel, s'imaginer qu'il y a un esprit du monde qui cherche, qui se divise, etc., et là l'esprit du monde donne le sentiment de vouloir se diviser à nouveau, pour autant qu'il aurait été à un moment fugitif, unifié, globalisé. Et il est clair, là, si on voit les choses comme ça, que pour l'église il y a un lieu où ça se pense quand même, il y a quand même pour l'église, il y a un *Selfbewußtheit* il y a un lieu, une conscience de soi ; qu'il y a un lieu, c'est une grande force.

Le Vatican ne veut pas que la division, que l'esprit du monde cherche, soit entre « l'Occident et l'Orient ».

Là, on sent qu'il y a eu une réflexion et une décision, sans doute collective, tout à fait arrêtée, que la division d'esprit du monde, le *Welteilt* ne soit pas entre l'Occident et l'Orient - d'où la position que le Vatican a pris à propos de la guerre d'Irak - mais que ce soit

plutôt entre les croyants et les incroyants.

Et même c'est mal dit parce que le concept du croyant a été très élargi par l'église. Il y a d'abord cette attitude de front uni des croyants, front unit des religions, très frappant puisqu'on a vu surmonter en France la division séculaire entre le catholicisme et le protestantisme.

Et la main tendue de façon répétée au judaïsme et à l'islam. Donc un front uni des religions et on admet au festin - autant qu'il y en ait un, frugal - on admet aussi parmi les mécréants ceux qui sont tout de même des spirituels, pas au sens du Witz, enfin pas nécessairement, mais qui sont des spirituels au sens où ils ne se satisfont pas de la marchandise. Ils ne se satisfont pas du monde du chiffre, ils ne se satisfont pas des plaisirs vulgaires non plus, ils ont l'idée que quelque chose de capital transite par la révérence à un créateur.

Donc c'est plutôt les spirituels contre les matérialistes. Évidemment cette division-là n'est pas sur le modèle Est-Ouest Occident-Orient, bien entendu aujourd'hui chacun est à la fois spirituel et matérialiste. Et donc cette division-là ne se prête pas, la guerre de religion que j'évoque, ne prend pas un aspect de combat frontal, c'est une sorte de division intérieure et chacun est le lieu de ce combat.

Le plus frappant quand même de ce que j'apprends en lisant *La Vie,* c'est que l'église et ce qui explique un certain nombre de choses, y compris cette bavure sur cette affiche, enfin, j'aimerais bien avoir cette affiche moi, j'aimerais bien avoir cette affiche et l'afficher, j'aimerai bien qu'on l'affiche pour faire comprendre qu'il ne faut pas aller jusque-là, il faut laisser faire joujou avec ces produits-là, que c'est pas là le lieu où ça se passe.

Mais, au fond, cette colline inspirée du Vatican se met à l'école de l'islam. Et là, c'est assez dit de façon assez répétitive pour que je croie l'information exacte. En particulier, voilà, le correspondant à Rome de *La Vie* a l'air très branché sur Mgr. Scola.

Mgr. Scola, qui est un des papabiles de première file. Moi je ne serai pas mécontent du tout qu'il soit pape parce qu'il est en Italie le protecteur du Champ freudien, il protège des institutions thérapeutiques du Champ freudien et j'ai eu l'occasion de dire que je lui avais dédicacé *Le triomphe de la religion* de Lacan, bien choisi pour que ça lui soit apporté. Donc s'il devenait pape, nous aurions un ami sur le Saint-Siège (*rires*). Je ne veux rien faire qui trouble ça.

Et donc le correspondant à Rome de *La Vie*, puisant aux meilleures sources, nous dit que «la nouvelle génération des wojtyliens [c'est-à-dire de tous les cardinaux nommés par le défunt pape], la foi des musulmans est " un signe des temps ", une sorte de message divin invitant les catholiques à se ressaisir et à réaffirmer leur foi.

Et alors même le cardinal Scola a dit - et donc là il est cité en termes propres - : « L'islam est une provocation, au sens propre du terme. Nous sommes devenus trop faibles, trop tremblants vis-à-vis de notre propre foi. Nous sommes appelés à sortir, à risquer notre liberté de façon publique. »

Vous voyez que je n'exagère pas en parlant de tous les signes qui montrent la reconquête de l'espace public en bonne voie.

Évidemment, on oppose tout de suite le « regardez, il n'y a plus de prêtres », etc. Voyons, c'est un fait, mais maintenant qu'est-ce qui s'avance à pas de loup ? Il n'y a pas de prêtres, on va changer les règles. Et vous ignorez sans doute comme moi-même, que l'ordination des hommes, permettre à des prêtres de se marier, c'est une chose, mais ordonner prêtre des hommes déjà mariés pas de problème, c'est absolument permis par le droit canon, c'est déjà pratiqué au compte-gouttes, et Mgr Philippe Barbarin qui est le benjamin, français, benjamin du sacré collège, archevêque de Lyon, insiste sur le fait que rien n'est plus facile demain de décider, d'élargir cette pratique, et à ce moment-là, je ne sais pas, on demandera aux candidats de

se marier d'abord (*rires*) et ensuite de devenir prêtre.

Donc ça, c'était une variable qui peut être modifiée. Et donc ce n'est pas là-dessus qu'il faut se régler pour saisir quelles sont les vraies forces montantes dans l'humanité aujourd'hui.

Alors le cardinal Scola, si vraiment il a dit : « nous devons risquer notre liberté », c'est un existentialiste, c'est un existentialiste chrétien et je suppose que le père de Lubac, l'auteur du *Drame de l'humanisme athée*, qui était dirigé contre - entre autres – contre l'existentialisme sartrien, etc., doit se retourner dans sa tombe.

Mgr Scola vient de lancer une revue qui s'appelle *Oasis* et qui va se consacrer au dialogue islamo-chrétien et donc là où une partie, la partie matérialiste de, notre partie matérialiste, pas la partie matérialiste de l'humanité, mais notre partie matérialiste devant un certain nombre d'excès islamiques était plutôt tremblotante, eh bien il y en a d'autres, meilleurs que nous, à qui ça a donné des idées.

Je ne dis pas que le Vatican va bombarder le Pentagone demain, mais ils ont vu plutôt l'exemple d'une nouvelle flamme de la croyance, je dis tout ça sur un ton vaguement ironique mais c'est surtout pour, mon problème c'est qu'il va falloir trouver comment situer la psychanalyse dans un monde qui est en train de se reconfigurer d'une façon très sérieuse entre les TCC, qui sont données dans le *Washington Post* de 2002, comme *The first drawing therapy in United States*, en plus toujours avec la phrase *et appuyé sur le maximum d'études d'efficacité,* là nous, nous avons eu un rapport de l'Inserm, eux ils se vantent de 325 tests d'efficacité, aux États-Unis. Vous voyez qu'on a bien fait de prendre ça au début ! (*rires*)

Mais, d'un côté ça, et de l'autre côté une flambée de croyance qui va nous surprendre, enfin nous surprendra peut-être un peu moins maintenant que nous avons donné à ça quelques réflexions.

Et il va falloir beaucoup, beaucoup réfléchir pour arriver à sauver ce qui peut l'être de la psychanalyse. En tout cas ce qui est certain, c'est qu'il y a un certain habitus du psychanalyste qui est complètement *out.* Il y a un habitus du psychanalyste qui venait de ce que l'analyste était assis sur un petit coussin de prestige, de confiance a priori, et acquis, dont déjà nos collègues travaillant dans les pays anglo-saxons pouvaient nous dire que eux n'en bénéficiaient pas, et nous enviaient de ça. Lacan lui-même trouvait tout à fait exorbitante la confiance faite à ses collègues, pour tout dire ! (*rires*) Et il l'a écrit. Le respect qui est voué aujourd'hui à la psychanalyse est tout à fait immérité.

Et il est clair, et c'est là-dessus que le psychanalyste pouvait, enfin, je ne dis pas se dandiner, c'est moi qui dandine, mais enfin, pouvait être affalé comme un poussah, et c'est d'ailleurs comme ça que Beck le décrit, ou M. Bush, il dit : soyez assuré que si vous venez en CBT, votre thérapeute va travailler, et qu'il ne se contentera pas de dire *hum* - il l'écrit - allez voir, c'est un travailleur.

C'est-à-dire que le sujet supposé savoir n'est plus ce qu'il était dans ce contexte. Alors où est-il ? Je pense - j'y viendrais - mais je pense que le sujet supposé savoir il est là où il doit être en démocratie, le sujet supposé savoir c'est le patient d'abord.

C'est le patient puisque dans la pure pratique des CBT, parce qu'il y a une pure pratique chez eux aussi, il y a une pratique appliquée, modelée, pour les borderlines, pour les schizophrènes, etc. Les schizophrènes sont très améliorés par les CBT, bien sûr ils ont des rechutes constantes, mais moins longues, etc., mais dans la pure pratique des CBT on commence par faire remplir un questionnaire au patient. On lui demande *a self-assentment*, qu'il dise et ensuite parce que peut-être il a tendance à voguer, à se perdre, on lui donne l'échelle de Beck, 21 questions, il doit cocher les cases qu'il faut pour qu'on sache les degrés de sa tristesse le matin, de son enthousiasme le soir, etc., c'est-à-dire

qu'il est traité comme le sujet supposé savoir.

De la même façon, corrélativement, on peut dire le thérapeute se pose comme celui qui sait ce qu'il faut faire dans ce cas-là. Et il s'y pose puisqu'une fois fait le diagnostic de départ, il expose au patient comment on va s'y prendre, d'une façon claire et explicite ; vous ne pouvez pas en dire autant !

D'une façon claire et explicite, on va s'y prendre comme ça, vous aurez un certain nombre de travaux à faire à la maison parce que ça accélère le traitement et puis nous ferons le point et l'évaluation où nous en sommes.

C'est le thérapeute - je ne voudrais pas que ce soit pris en mauvaise part - mais c'est le thérapeute conçu comme une sorte de garagiste.

Ce dont il s'agit à travers ça, c'est un contexte qui, là, il faut dire, vraiment, enfin, là c'est ces jours-ci, c'est depuis le début de cette année surtout qu'il faut bien se dire : l'époque de Lacan est terminée, pas l'enseignement de Lacan mais l'époque de Lacan, la configuration du monde, de l'idéologie du temps de Lacan vraiment maintenant, ça ne ressemble plus à ça, du tout. Le christianisme n'est plus ce qu'il était à l'époque, tout imprégné encore de phénoménologie, et les conflits qui structurent l'esprit du monde ça y est, ça n'est plus pareil, et l'application des grilles anciennes sur ça ne sert plus de boussole. Il faut repenser ça à nouveau frais. C'est formidable d'avoir cette opportunité qui ne s'est pas présentée avant. Avant, on sentait qu'il y avait quelques difficultés à engrener, on est maintenant de l'autre côté, ça y est, il y a un monde qui s'est abîmé dans les flots, dans l'histoire, et maintenant il s'agit, sans oublier l'histoire bien sûr, il s'agit de repenser tout ça.

Alors, je me demande si Mgr Scola sera le prochain pape, si ça n'est pas lui ça devrait être Monsieur Tettamanzi, qui est le *front runner*, qui est l'archevêque de Milan et qui a été placé là, et on a chassé alors sans ménagement, pire encore qu'Edwy Plenel, on a chassé sans ménagement le cardinal Martini qui était donné comme le principal papabile mais qui avait ce défaut, au moins aux yeux du Vatican, d'être jésuite, et jésuite progressiste. Ça n'est pas la tendance principale. Au moins au Vatican.

Et Mgr Tettamanzi, lui, il a d'abord l'avantage d'avoir dix ans de plus que l'autre, et puis c'est l'*Opus Dei* à visage humain.

Alors c'est très amusant parce que j'ai eu hier un petit mail de mon amie Giuliana, qui est italienne, et qui a été séduite par l'*Opus Dei* à visage humain. Elle m'a appris que dans certains milieux, on avait noté que nous allions tenir un congrès à Rome, l'année prochaine, et j'ai eu le droit à quelques communications confidentielles sur le sujet qui m'ont tout à fait réjoui et qui montrent que nous pouvons tout à fait avoir une place dans le nouveau concert des idées et des pensées qui s'ouvrent au XXI° siècle.

Par rapport à ça, évidemment, la civilisation américaine paraît contradictoire puisqu'à la fois religieuse et matérialiste.

Alors je reviens au point où j'étais c'est-à-dire à la splendeur de la décision. J'ai cherché - ce que je n'avais pas fait jusqu'à présent - dans *Le Robert* la définition de « axiome » et j'avais dans mon bureau une édition plus ancienne que j'ai dû acheter dans les années 70 et dans les années 70, vous n'avez qu'un seul sens du mot « axiome » et vous n'avez même qu'une seule entrée concernant l'axiome. Vous avez la référence au grec *axioma* pour dire une proposition indémontrable qui est évidente par elle-même et c'est illustré d'un certain nombre de citations dont j'ai relevé la première et ça dit tout, Bossuet, dans *La connaissance de Dieu* : « Ces propositions claires et intelligibles par elles-même s'appellent axiome ou premier principe ».

Ça c'est en effet, c'est ce qu'on a répandu comme le sens du mot « axiome » dans la langue française encore dans les années 70. Je ne suis pas allé voir le *Littré* mais ça ne doit

pas être très loin. Et là vous avez, en effet, l'axiome c'est l'inconditionné, c'est la vérité inconditionnée puisque *self evident*, évidente par elle-même.

Bien sûr vous savez qu'en anglais le mot *evidence* ça veut dire preuve, enfin ça a l'usage du mot évidence en français mais quand on dit *evidence base*, ce n'est pas basé sur l'évidence, c'est basé sur la preuve et la preuve, justement, c'est que quand vous allez à la dernière édition du *Robert*, celle petit format qu'on pouvait acheter l'année dernière où il y a deux ans, vous avez trois sens distingués du mot « axiome » et non seulement vous avez trois sens mais autour d'axiome vous avez des tableaux, vous avez « axiomatique » qui ne figurait pas avant, « axiomatiquement », « axiomatisable », « axiomatisation », « axiomatisé », et « axiome », « aximètre » était déjà, il n'y a pas de rapport, y figurait déjà précédemment.

Alors là on distingue trois sens. Le premier sens philosophique qui est à peu près l'ancien, vous avez le sens courant qui est distingué en deux, c'est-à-dire avec les exemples «fonder sa vie sur un axiome ; un axiome populaire ; Balzac : vingt après, la science humaine approuve l'apôtre et traduit ses images en axiome ; et puis troisième sens, le sens didactique qui est donné comme du XX° siècle, mais en 1970, ils étaient pas encore au fait : science logique mathématique, hypothèse dont on tire des conséquences logiques.

Tout est là : on est passé de l'axiome comme proposition dont la vérité est évidente au sens opératoire, à savoir c'est une proposition qu'on prend comme point de départ pour voir où ça nous mène et ça, ça traduit exactement ce que j'évoquais comme la soustraction du fondement et à ce moment-là, à la place, on a des constructions axiomatiques et il faut bien qu'il y ait derrière l'implication de la volonté qui essaye cet axiome ou un autre et qui juge aux résultats.

Et il faut dire être jugé aux résultats et non pas à l'intention ni à l'origine, ça, c'est capital à l'ère du marché.

Dans l'époque précédente, on censurait des discours au nom de ce qu'ils étaient déviationnistes. Ça voulait dire quoi ? C'est qu'on accordait une valeur spéciale d'authenticité au produit original. On a dit ça dans le marxisme, qu'à un moment dieu sait ce que c'était de dévier des principes de Marx. On se battait à coups de références à Marx, on l'a fait dans la psychanalyse, on déviait, Lacan pouvait dire retour à Freud, je suis le vrai freudien, ce sont les autres qui ont dévié et ça faisait sens.

Cette époque est terminée. La logique de l'époque est au contraire que l'origine, le pedigree, n'est pas probant en lui-même. Et, en effet, c'est tout le monde égale à voir ce que ça donne. Et donc, là, le pragmatisme qui est naturel au Pr. Beck, ce pragmatisme est celui qui est désormais le sens commun, tout ça cohérent et impliquant un culte de la science devant quoi même notre catholicisme conquérant recule puisqu'un certain nombre de ses éléments intellectuellement les plus brillants, comme ceux qui se rassemblent dans la revue *Esprit* et dans certaines officines de sociologie sur lesquelles je ne reviendrais pas ont cédé à ce culte de la science qu'on appelle le scientisme.

Je dis culte de la science. Là, il faut rendre hommage à Auguste Comte dont la statue est un des hauts lieux de Paris et qui est un personnage - ce n'est pas le calomnier de dire : il était complètement givré, c'est plutôt à son honneur, devoir surmonter son mal de cette façon splendide.

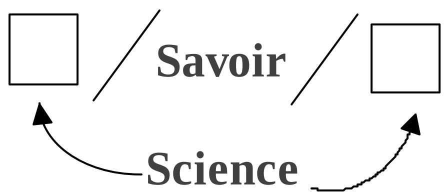
Auguste Comte incarne cette haute figure de la pensée française, incarne la conjonction, la fusion, la jointure, la symphyse comme Lacan en emploie le terme une fois, la symphyse du savoir et de l'impératif.

C'est-à-dire que c'est le premier à avoir vraiment pensé, à avoir formulé explicitement - c'était préparé par les physiocrates au XVIII°, passons - que c'étaient les savants qui devaient gouverner, que gouverner devait être fondé sur le savoir.

Et donc une symphyse du savoir et de l'impératif qui reste un idéal, manié maintenant évidemment par des gens qui ne sont pas du tout givrés, qui sont des citoyens moyens, des hommes politiques, etc., il n'y en a aucun qui soit givré, enfin givré étant une impression et pas un diagnostic, je peux me permettre, ils ne sont pas givrés.

Ils ne sont pas givrés ils ont simplement le sentiment, la conviction, leur bon sens c'est que les décisions à prendre peuvent se déduire du savoir. Et ce qu'on a appelé la pensée unique, le cercle de la raison, le style carte forcée d'un certain nombre d'élections dont la prochaine, tout ça vient de là, vient de la notion qu'à partir du savoir on peut déduire les décisions.

Et donc ce qu'on appelle science, alors que la situation est la suivante, que nous avons un savoir qui, dans tous les cas, dépend des axiomes qu'on a décidé de poser. C'est-à-dire qui dépend d'une décision à laquelle on peut mettre l'adjectif arbitraire pour dire qu'elle est coupée, qu'elle ne se valide pas elle-même.



Et que la décision à prendre est elle-même coupée du savoir de la supputation antérieure, ce qu'on appelle science ce serait le savoir en tant qu'auto validé et en tant qu'il permettrait de déduire les décisions à prendre c'est-à-dire d'annuler les deux abîmes sur lesquels est construit d'une façon toujours hypothétique en définitive notre savoir.

Voilà comment je me représente les choses c'est qu'en effet les savoirs, ce sont des constructions, au fond approximatives, des constructions, des tentatives, et puis aussi bien sûr ce qui les fondent que ce sur quoi le savoir peut ouvrir, eh bien il y a une discontinuité. Alors que ce qu'on appelle aujourd'hui la science est censée recouvrir ces deux abîmes et être à la fois un savoir inconditionné et gouvernant, impératif.

On aura une illustration de ça, je parie, la scène qui va nous permettre de vérifier ça, enfin, déjà, nous en savons assez, demain soir. Le Président de la République doit, alors il ne doit pas prendre parti il doit expliquer aux Français – extraordinaire ! On a changé d'époque, il doit expliquer aux Français.

Mal conseillé par sa fille, voyez, alors que Judith Beck, elle, est vraiment utile à son papa, mais mal conseillé par sa fille, on pousse précisément la notion du savoir qu'on doit expliquer jusqu'au bout, la notion de la pédagogie jusqu'au bout, on fait venir les enfants des écoles, bon, des jeunes adolescents. Mais on va représenter, on va donner à voir le peuple français sous les espèces de gamins à qui un autre va pouvoir dire : mais vous n'étiez pas là mais je vais vous expliquer, qu'elle erreur !

C'est vraiment, je prends les paris, ça va être un désastre ! (*rires*) Je m'engage là, je n'en sais rien, ça ne s'est pas produit encore, mais logiquement c'est un désastre. Le talent de l'artiste peut sauver ce moment, mais logiquement, donner à voir le savoir, la France expliquée aux enfants, nous avons changé d'époque.

Quand nous avions encore le vieux Mitterrand, qui était vraiment à bout de souffle, j'ai vu cette émission là et j'essayerais de voir celle de demain soir, je n'ai gardé aucun souvenir des énoncés échangés, je n'ai gardé le souvenir que de l'ascendant, non pas physique, Philippe Séguin, c'est un énorme personnage, mais de l'ascendant intellectuel de cet homme diaphane qui était Mitterrand. Et ça a suffit, ma conviction était acquise par ailleurs de voter oui, je n'en faisais pas mystère. Mais regardez, et là nous avions justement une polémique, un homme un autre et ils s'opposent, on ne donnait pas à voir l'unité d'une pensée qui s'explique devant des

objections, nous avions deux parti pris qui se choquaient.

Mais et là tout l'art exquis du Président de l'époque avait été de choisir la personne qui convenait. Au fond, physiquement massif, mais dans son propre camp contesté, qui se trouvait donc honoré d'être propulsé à cette place, spécialement déférant par là, et dont je garde le souvenir du sourire béat qu'il avait tout le temps que l'autre lui démolissait son discours. Tout était dans le choix de celui-là.

Et là, en effet, une certaine condescendance la part du Président de la République était fort bien venue. Alors, transposer ça à Chirac en face des bébés, je n'ose pas y penser parce que c'est déjà entouré d'une controverse, ils mettent quatre animateurs que je ne connais pas, mais enfin ça va peut-être être un foutoir !

Alors vous savez que le maître de Claude Chirac, enfin, le maître en manipulations médiatiques de Claude Chirac - son nom m'échappe à l'instant - Jacques Pilhan, se vantait d'avoir suivi les Séminaires du Docteur Lacan et d'avoir tâté à l'analyse, d'avoir été dans nos milieux.

Comment en est-on arrivé là ? (*rires*)

Au moins, je n'ai pas été consulté et si j'avais accepté d'être mercenaire en cette occasion, vraiment ça n'est pas comme ça que j'aurais conçu la chose. Simplement pour vous dire que la psychanalyse appliquée, ça existe. Ça existe par exemple dans la publicité médiatique et les CBT ou les TCC, il faut que nous reconnaissions leur provenance. C'est une application de la psychanalyse, c'est une reconfiguration de la psychanalyse, ne penser qu'à ça, que Lacan avait parfaitement isolé, que le produit du discours analytique, c'est S_1 et ça lui paraissait d'ailleurs, il n'y a pas trop insisté parce que ça lui paraissait fort dangereux pour l'avenir.

Et, en effet, il suffit de lire *Walden Two* que je n'arrive pas vous commenter devant vous, qui s'éloigne au fur et à mesure que j'en parle, il suffit de lire *Walden Two* et sur Internet les entretiens de M. Beck et les *basic* de M. Bush pour s'apercevoir que l'opération consiste à reverser le S_1 psychanalytique au bénéfice du discours du maître. C'est un discours du maître enrichi par l'expérience analytique. Nous avons travaillé si je puis dire pour le roi de Prusse.

Et donc nous sommes aux prises avec non pas simplement le signifiant-maître bêta d'avant : je veux, je dis, le …, le tout crû, le signifiant-maître est oracle, etc., finit, c'est finit ça. Nous avons un signifiant-maître enrichi de savoirs, ce n'est pas je dis mais c'est je sais. Ça ne change pas la structure fondamentale puisque *nous* c'est *tu*, mais nous sommes devant quelque chose qu'on pourrait peut-être écrire comme ça, enfin, un S_1 combiné avec le savoir.

$$(S_1 . S_2)$$

Et la grande idée de Skinner, la grande idée de *Walden Two* c'est : le sujet fait ce qu'il veut, ça c'est la loi de l'individualisme démocratique, le sujet fait ce qu'il veut mais par en dessous il y a un maître qui sait et qui organise tout de façon à ce qu'il fasse le bon choix.

$$\frac{\cancel{S}}{(S_1 . S_2)}$$

Walden Two, c'est la carte forcée, c'est le référendum à perpétuité.

Et ça suppose, en effet, que, c'est là qu'il y a, si l'on veut, des dispositifs, il y a un dispositif tel, un labyrinthe tellement bien monté que finalement, vous arrivez où il faut et vous avez été libre de bout en bout. Vous êtes des consommateurs libres et vous achetez exactement ce qu'on vous demande d'acheter ou à peu près, c'est une question de statistique.

Vous désirez ça, qui peut vous en empêcher ? Des chaussures juste comme ça ; à un moment c'était les jeans juste qui s'arrêtaient au-dessus de, enfin il y a avait juste une ligne comme ça qui s'était mise à apparaître

dans les rues de Paris, j'en avais parlé, tellement tout le monde, les femmes désiraient ça. Mais vous êtes libres.

Alors eux ils sont vraiment qualifiés ceux qui font ça, ils savent le faire. Dans l'ordre politique, ils sont nuls. Ils ont vraiment tout fait pour que les Français aillent de l'autre côté, enfin jusqu'à présent, à moins que demain ce soit un festival auquel cas je le reconnaîtrais volontiers.

Alors ça, si vous voulez, c'est quand même ce que nous vivons, reconnaissons-le, c'est la revanche de Pavlov et qui est increvable, Pavlov, comme le canard de Robert Lamoureux. Pavlov, on avait cru en finir avec Pavlov, il est redevisus sous les aspects de Skinner, et Skinner ça, on croyait que ça a fait plouf, et hop c'est revenu, avec une cure de jouvence, les piqûres revigorantes du cognitivisme.

Alors ce qui reste constant, si vous regardez le Séminaire de *l'Angoisse*, quand Lacan parle de Pavlov, c'est si précieux, il fait un petit développement, un paragraphe de considérations sur le *Selfbewußtheti*, la conscience de soi, pour dire : de tout ça, il y a quand même le *Selfbewußtheit* et il dit : le *Selfbewußtheti* où je vous ai appris à reconnaître le sujet supposé savoir.

Ce n'est pas une notion qui était tellement en évidence encore dans son enseignement à cette date, le sujet supposé savoir, la conscience de soi c'est-à-dire, il l'explique, la notion qu'en définitive il y a une transparence, qu'en définitive l'inconscient ne compte pas, ou que l'inconscient, c'est un trouble de la transparence, de la pensée à elle-même.

Nous sommes dans cette ligne quand nous lisons, si vous lisez l'ALP, vous verrez hier ce texte où on demande au sujet lui-même de s'auto évaluer par rapport aux autres.

Et déjà dans la *Selfbewußtheit*, dans la conscience de soi, il y a cette notion de l'auto évaluation.

Le questionnaire, baser des calculs faramineux sur les questionnaires, des questionnaires qui sont miteux, dont on peut rigoler - et nous ne nous en privons pas - mais ce n'est pas le bout de la question. Le fond de la chose, c'est que derrière le questionnaire, il y a le *Selfbewußtheit,* il y a la conviction que la conscience de soi finalement dicte. Et d'ailleurs on constate - peut-être maintenant les gens se fatiguent du nombre de questionnaires qu'ils ont à remplir, mais pendant toute une époque, ça les flattait. C'était flatteur qu'on vous demande de vous exprimer, je le dis parce que moi-même, je l'ai éprouvé la première fois. On est dans un avion et on s'intéresse à ce que vous avez pensé de, la façon dont vous notez, enfin, le monde. Vous êtes quelqu'un, vous avez droit au sourire de l'hôtesse, elle attend que vous lui donniez votre questionnaire et Lacan dit : bien, au fond, en définitive derrière ça, il y a le stade du miroir.

C'est ce qui fait que la vie quotidienne est désormais prise dans un réseau de plus en plus serré de savoirs prédictifs et de savoirs prescriptifs.

Sans doute fumer tue, mais avoir réussi à imprimer ça partout, que vraiment ça vous vienne, c'est-à-dire là qui dit ça : fumer tue ? Qui sait ça ? Qui sait que ça va vous tuer vous ? Il y a là la présence d'une énonciation devenue familière et là il ne suffit pas de se croiser les bras et de dire : je ne mange pas de ce pain-là, d'ailleurs ça n'a rien à faire, il faudrait déjà que vous ne fumiez pas, mais il ne suffit pas, là il n'y a pas de splendide isolement qui vous permette, vous pouvez ne pas regarder la télévision mais qui vous permet d'échapper à ce réseau d'une densité extraordinaire et qui va de plus en plus profond ?

Ce qui est là représenté par cette symphyse du maître et du savoir caché sous la barre est vraiment incarné avec une lucidité extraordinaire par Skinner, les managers vous les connaîtrez, ceux qui dirigent la baraque mais les *planners,* que j'ai déjà souligné, ceux-là on ne sait pas qui c'est, on le soupçonne peut-être et ceux-là sont ceux qui conçoivent l'environnement et qui vous ferons faire ce qu'il y a faire pour que tout se passe pour le mieux, c'est-à-dire c'est la représentation

d'une dictature du bien, qu'on a crue utopique et le XXI° siècle nous montre la réalisation progressive, méthodique, de cette utopie.

Alors par rapport à ça il y a, qu'est-ce qu'il y a comme résistance ? Comme résistance qui ne soit pas une résistance de ludiste. Oui *Lude,* le mouvement de *Lude,* c'était quand les premières machines sont arrivées en Angleterre, il y a des ouvriers qui ont vu ce que ça leur annonçait comme vie et qui les ont cassées. C'est le mouvement ludiste, qui est toujours une référence, à quoi se sont opposés bien sûr les marxistes qui étaient pour le développement des forces productives. Il ne fallait pas casser les machines.

On ne prône pas une résistance de type ludiste, il s'agit de trouver, c'est le sujet de thèse d'un de ces charmants garçons du petit groupe DIX-IT, qui fait espoir, des gens qui n'ont pas 25 ans et qui trouvent quelque chose dans le discours de Lacan tel que nous le leur rapportons, il fait quelque chose sur la ruse alors il est venu m'interviewer là-dessus. Eh bien on a besoin d'une résistance rusée.

Le chien, le chien de Pavlov qui est resté comme un emblème, eh bien pour finir ce *Cours* je dirais : voilà, le chien de Pavlov, voilà ce qu'est devenu le chien de Diane, les chiens de Diane qui étaient là, dans le mythe, pour protéger la vérité. Au moment où Diane se dénude et qu'Actéon l'épie, il y a les chiens gardiens de la vérité qui se mettent à aboyer, qui jouent ce rôle autour de la vérité, de l'axiome, du corps axiomatique de Diane qui se dresse dans sa splendeur évidente.

C'est ce même chien à l'époque de « pas de vérité », c'est ce même chien qui se trouve domestiqué, il n'a plus Actéon à dévorer, il a le morceau de bidoche que lui file Pavlov et on se vante simplement, de quoi on se vante dans cette affaire ? Qu'on arrive à tromper le chien de Diane, on arrive à tromper l'instinct du gardien de la vérité.

Eh bien - qu'est-ce que je vais dire ? La vérité a encore des chiens.

Voilà.

À la semaine prochaine.

Applaudissements.

Fin du *Cours XV* de Jacques-Alain Miller du mercredi 13 avril 2005

Orientation lacanienne III, 7.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Seizième séance du *Cours*

(mercredi 20 avril 2005)

XVI

J'ai évoqué la dernière fois le chien de Pavlov, le chien le plus célèbre de l'Histoire de la pensée et à son propos j'ai évoqué les chiens de Diane déchiquetant Actéon, qui passe à un moment dans les *Écrits* de Lacan à partir d'une référence à Giordano Bruno.

Le mythe se prête à bien des lectures, c'est utilisable comme une matrice signifiante pour bien des apologues. J'en ai fait tourner quelques-uns sans les développer.

Quelqu'un m'a rappelé, par Internet, Internet si présent, tous les jours et d'autant plus insistant pour moi que je distribue à une liste mes réflexions maintenant quotidiennes avec un plaisir qui moi-même m'interroge.

Une facilité, et j'ai pu m'apercevoir ce matin que quelques notations pointillistes, impressionnistes, que j'ai pu donner d'un spectacle auquel je me suis rendu lundi soir dans une salle de théâtre où figuraient quelques hommes et femmes politiques, eh bien ce compte-rendu, enfin, a été lu, m'a valu des réactions flatteuses, encourageantes, depuis Bernard-Henri Lévy me disant, depuis New York : « Ai lu savoureux compte-rendu, qu'attend-on nous pour rentrer dans le jeu ? »

Il m'a plongé dans des abîmes de perplexité. Que veut-il ? Que veut-il ? Faut-il inviter pour tout de suite Monsieur de Villepin à s'exprimer devant nous. Pourquoi pas !

On pourrait certainement, on pourrait. Ou tel ou tel journaliste marquant qui regrettait qu'il n'y ait pas dans les journaux plus souvent ce genre de bloc-notes là.

Alors, évidemment le plaisir que j'en ai, apparemment que je communique, m'interroge mais à vrai dire j'ai la réponse, je sais pourquoi ça me convient comme ça. C'est que ça réalise, c'est très freudien, ça réalise un vœu d'enfant.

Pour continuer mon parcours autobiographique qui irrite mon amie Roudinesco - je peux dire mon amie puisqu'elle me soutient par rapport à certaines revendications dont je suis l'objet comme d'ailleurs je la soutiens moi-même quand elle est en butte à des personnes qui la traînent devant les tribunaux.

Pour continuer ce parcours autobiographique je peux dire que mon vœu d'enfant, ça n'était pas d'être psychanalyste, ça n'était même pas d'être philosophe, c'était d'être journaliste.

Ça me semblait le comble du bonheur que de faire passer dans le langage ce qui arrive tous les jours. Et donc ça doit, c'est certainement ça qui explique qu'à 60 piges, je découvre enfin, enfin comme je suis harmonique à cette fonction.

Alors j'ai déjà abandonné une carrière potentielle de philosophe pour celle de psychanalyste, vais-je abandonner celle de psychanalyste pour celle de journaliste ? Mon goût ne va pas jusque là quand même. Mais, enfin ça me convient assez, le mariage des deux, et évidemment nous avons d'ailleurs, avec Éric Laurent, fait quelque chose comme ça naguère puisque notre *Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique* était très branché sur l'actualité et je poursuis dans cette voie en essayant quand même de préserver cet espace-ci pour des méditations de plus de durée.

Alors, grâce à Internet, quelqu'un a ajouté un chien à la petite meute. La chienne de Lacan, que j'ai bien connue, en fait c'est la seule qui était réussie, c'est la première.

La personne qui m'a rappelé la chienne de Lacan a d'ailleurs joué à écrire une lettre au nom de cette chienne, signée de son nom, Justine. Je ne sais pas qui l'a envoyée, ça n'est pas Justine, bien sûr, la pauvre, elle est morte.

Elle est morte et on l'a enterrée d'ailleurs, dans le jardin de Guytrancourt avec son nom gravé au couteau sur le tronc d'un arbre. C'est toujours là, ça ne se lit pas très bien et elle faisait vraiment partie, pour moi, de l'ambiance de cette maison où d'emblée Lacan m'a invité. Je l'ai connu en janvier 64, à la première leçon du Séminaire XI, à la première leçon des *Quatre concepts* et il m'a invité à passer le mois d'août à Guytrancourt, de cette année-là.

Et là, j'ai pu lire dans la sténographie les Séminaires antérieurs, les dix Séminaires antérieurs, tès au calme, seul une grande partie du temps puisque il travaillait et, comme j'avais besoin de me donner un peu d'activité, je jouais dans le jardin avec Justine, qui était très costaud, au point de pouvoir, elle m'a renversé une fois ou deux où je n'étais pas sur mes gardes lorsque que je tenais à la main un petit tore en caoutchouc bleu, je me souviens, je la forçais à sauter pour l'attraper et puis à un moment c'est sur moi qu'elle a sauté, les pattes en avant et elle m'a envoyé bouler. On se comprenait très bien, la chienne de Lacan et moi, qui n'étais pas encore son gendre du tout, je n'avais jamais jeté les yeux sur sa fille.

Donc j'ai connu sa chienne avant sa fille. (*Rires*).

Alors, la chienne de Lacan que je vous introduis par des…, j'en remets sur la confidence personnelle puisqu'on veut m'empêcher d'en faire, je me dis que ça doit être très intéressant d'en faire.

La chienne de Lacan justement entre dans le discours de Lacan pour ces propriétés, précisément, qu'elle avait de se faire si bien comprendre.

Alors, oui, chienne de Lacan il faut mettre un bémol, c'est que Judith Lacan, elle, considère que c'est sa chienne à elle, c'est-à-dire c'est à elle que ça a été donné, le bébé a été donné, procédant d'ailleurs d'une autre chienne célèbre, celle de Michel Leiris, il y a toute une généalogie. Et c'est à elle que ça a été donné, c'est elle qui considère qu'elle lui a appris les bonnes manières.

Ensuite, s'éloignant de Paris pour catéchiser les populations algériennes, je veux dire après l'indépendance de l'Algérie, laissant en plan ses études de philosophie pour aller enseigner la philosophie à ce peuple qui a été colonisé et qui avait eu à souffrir de la colonisation, allant enseigner la philosophie, elle avait laissé sa chienne à son père. Et donc les bonnes qualités de Justine, je ne sais plus, il faudra que je demande, je ne sais plus qui l'a baptisée comme ça, je crois quand même que ça doit être le Dr Lacan.

Elle l'avait laissé et donc…, alors cette chienne avait la propriété, que souligne Lacan dans son discours quand il l'évoque, de se faire très bien comprendre. En particulier il lui était interdit de pénétrer dans une très grande pièce où travaillait le Dr Lacan, où il avait écrit ses *Écrits*, et où à cette époque il travaillait beaucoup plus volontiers dans sa chambre. Donc j'avais moi la jouissance de cet endroit remarquable et il était interdit à la chienne d'y pénétrer et d'ailleurs de pénétrer dans la maison, dans le corps de bâtiment de la maison des maîtres.

Alors d'abord elle avait une idée très précise de qui était le maître et qui ne l'était pas, c'est ce qu'elle reconnaissait le mieux.

Durant la semaine elle vivait, cette chienne, avec les gardiens de Guytrancourt, il y avait des gardiens à Guytrancourt, un couple, qui est toujours dans le village d'ailleurs, et qui a de grands souvenirs du Dr Lacan, ça, je le laisse de côté, pour l'instant. Et donc, pendant la semaine, elle était avec eux tout à fait aimable, elle les

reconnaissait comme les maîtres. Dès que le Dr Lacan arrivait le week-end, elle leur montrait les dents, parce qu'elle avait très bien compris que le Dr Lacan était le maître des maîtres. Et donc elle n'obéissait plus du tout aux gardiens mais seulement au Dr Lacan et son entourage immédiat.

Alors il lui était interdit de pénétrer dans cette grande pièce, baptisée l'atelier, mais parfois exceptionnellement, et je dois dire j'y poussais moi-même, étant donné que c'était mon compagnon de jeu, exceptionnellement on la laissait entrer. Alors il fallait voir comment elle sautait sur le canapé d'angle, assez vaste, le parcourant, une fois, deux fois, trois fois, et puis finalement se posait avec un air de dignité et de satisfaction qui ne pouvait pas tromper, elle avait bien compris que c'était une faveur exceptionnelle, et elle respirait profondément, pour montrer la conscience qu'elle avait de son élection, je veux dire, enfin, la papesse. (*Rires*).

Alors, évidemment, ça n'était pas définitif, et ensuite il lui fallait souvent attendre longtemps avant qu'on lui rouvre l'accès à ce lieu qui, pour elle, était donc tout à fait marqué.

Et si par hasard à un moment on la renvoyait, on lui manifestait un mécontentement, il fallait voir la tristesse qui s'exprimait et qui là aussi était indubitable.

Eh bien c'est à ce titre qu'elle figure dans…, ce n'est pas du tout le chien de Pavlov n'est-ce pas, à ce titre elle figure dans l'enseignement de Lacan d'une façon très précise et qui aide à pénétrer l'usage des concepts fondamentaux, à savoir que Lacan en dit qu'elle avait la parole et qu'elle n'avait pas le langage.

Elle avait la parole dans la mesure où elle se faisait comprendre ou on ne pouvait pas ne pas lui attribuer des émotions et même des ambitions, celle d'entrer dans cette pièce, par exemple, elle avait une intellection profonde de la hiérarchie sociale, même on disait entre nous qu'elle était un peu snob, et en même temps, et c'est justement ce qui explique le caractère indubitable, sentimentalement indubitable, de ses émotions pour nous.

N'ayant pas le langage, elle ne faisait pas semblant. Elle ne faisait pas semblant d'être contente, admise dans l'atelier, en se disant : oh quelle corvée je préférai être à ronger mon os dans ma niche. On ne soupçonnait pas ça, il n'y avait pas lieu de soupçonner ça.

Il y avait un caractère immédiat de la compréhension, là, de cette parole sans langage et donc sans métaphore et sans métonymie.

Et il y a, dans la perception du monde que transmet le comportementalisme, le cognitivisme, le cognitivo-comportementalisme, invention récente qui avait pour but avant tout de dédouaner le comportementalisme, il y a dans la perception qu'ils ont de l'homme et du langage quelque chose de ce que c'était pour la chienne de Lacan, il y a une méconnaissance qui peut être, pourquoi pas, systématique, voulue, de la métaphore et de la métonymie. Il faut s'avancer encore précautionneusement, là.

On voit bien que cette différence entre parole et langage Lacan, la met en avant à un moment de son enseignement où elle lui paraît probante, opératoire : disons d'un côté la nébuleuse affective, émotionnelle, la nébuleuse intelligente aussi. Il y a des animaux intelligents et d'autres qui ne le sont pas, même de la même race. On l'a très bien vu avec Justine puisqu'à peine avait-elle disparue, morte de vieillesse, que le Dr Lacan n'a eu de cesse de racheter la même. Ça n'était pas le sentiment de la famille qui était attachée à Justine dans sa particularité.

Elle avait donc, pour moi elle était liée à mes premiers moments où je lisais les *Séminaires,* où je connaissais le Dr Lacan, pour mon épouse elle était liée au cadeau de Michel Leiris, pour nos enfants, ils étaient montés sur son dos, elle était avec eux d'une exquise courtoisie, gentillesse. Pour le Dr Lacan, un chien c'est un chien, un exemplaire de l'espèce peut être remplacé par un autre, donc on ne s'est

pas embarrassé de nos représentations et on a eu aussitôt une autre, soi-disant une autre Justine.

À l'instant, je ne me souviens pas de son nom, comment s'appelait-elle, ça commence par un I. Alors celle-là, qui a été accueillie par nous comme une sorte d'usurpatrice, celle-là a été complètement ratée. Vraiment, autant Justine était distinguée, précautionneuse, etc., autant l'autre se prenait les pieds dans tout, ratait les choses qu'un chien de bonne compagnie… enfin elle était spécialement loupée et je crois même, si je me souviens bien, c'est celle-là qui, je crois, a réussi à se tuer en sautant d'une certaine façon et en se retournant les viscères, enfin un truc invraisemblable. Et après on en a eu une troisième, quelconque, qui n'a pas laissée de souvenirs marquants.

Oui, alors, je reviens sur le moment de l'enseignement de Lacan où il oppose justement, donc il y a des animaux intelligents et d'autres qui ne le sont pas et l'intelligence, pour le Dr Lacan était même, enfin il défendait la thèse, explicitement, que l'intelligence, c'était une faculté animale. C'est pour ça qu'il n'accordait pas à cette qualité, dans l'espèce humaine, une valeur essentielle.

Donc d'un côté la nébuleuse et de l'autre la structure, la structure de langage. Évidemment, cette conception binaire est à reconsidérer à partir du moment où Lacan, dans son enseignement, a dégradé, a ravalé la fonction de la parole, a, au fond, le statut de bla-bla-bla. Il exalte la parole au début de son enseignement au point que les religieux, à l'époque nombreux dans son auditoire, n'en pouvaient plus de cette célébration du verbe qu'il accomplissait. La parole, et on le trouve dans le rapport inaugural de Lacan, dans le rapport de Rome, cette valorisation de la parole qui contraste avec le statut de cancer de l'être humain qu'il lui donne dans son dernier enseignement.

De ce point de vue, le binaire est quand même à reconsidérer quand Lacan peut dire dans *Encore* : « là où ça parle, ça jouit », ça invite à moduler la discontinuité, le point de vue discontinuiste qui oppose purement et simplement parole et langage.

parole // langage

→

Le point de départ c'est ça, c'est la rupture parole et langage et donc ça donne une valeur essentielle à la structure de langage, à son originalité, à son caractère spécifique, au point que là, Lacan insiste comme des classiques, il était classique dans la linguistique saussurienne et ses épigones, sur le caractère indéductible de cette structure. Le moment où elle est là, elle annule toute généalogie, ne jamais s'occuper de la naissance du langage. C'est la recommandation saussurienne, elle est répercutée par Jakobson, elle est répercutée par Lévi-Strauss : lorsque le langage est là, il est là d'un seul coup et il n'a pas de passé. C'est un ordre nouveau qui émerge et c'est un ordre nouveau qui est là et on ne peut pas reconstituer de naissance progressive de cette structure. C'est d'ailleurs ce que veut dire le mot, le vocable de *ordre*, que vous avez dans *ordre symbolique*. Et en quoi il ne serait pas juste de parler de l'ordre réel ou de l'ordre imaginaire, le mot d'ordre est, par Lacan, à l'époque, réservé au symbolique, dans cette référence.

Le dernier enseignement de Lacan insiste plutôt sur une certaine continuité qu'il y a, de ce point de vue là, entre l'animal et l'homme.

La meilleure preuve en est que dans sa conférence de la *Troisième,* sa dernière grande conférence, la référence qu'il prend pour faire comprendre que la parole est jouissance, c'est le ronronnement du chat qui transite, qui passe à tout son corps éventuellement, et ça lui paraît déjà donner l'analogue de ce qu'est la parole chez l'homme.

C'est un exemple qui est pris pour faire saisir la dimension de jouissance qui est présente et pas simplement la

dimension de à comprendre, la dimension de à signifier, e-r, qu'il y a dans l'expression.

D'ailleurs j'ai bien connu ce chat-là, j'ai vu d'ailleurs Lacan s'intéresser, à un moment, qui vraiment ne touchait pas à ces bestioles, mais il y en a un quand même qui a réussi à intéresser Lacan, qui l'a pris et qui a constaté que la bestiole, ignorant les sentiments profonds que Lacan portait à son espèce, s'est mis en effet à ronronner et j'ai vu le Dr Lacan considérer le chat ronronnant et ensuite j'ai retrouvé ça quelques jours plus tard dans les premières notes qu'il m'a passées de la conférence qu'il préparait pour Rome.

Ça n'est pas essentiel à la compréhension du texte. On veut que je mette des notes en bas de page, où est-ce que ça s'arrêterait ? Après il faudrait que je retrouve la photo du chat, éventuellement que je l'interviewe, aussi : qu'est-ce que ça vous a fait quand Lacan vous a pris dans ses bras ?

Mais, donc, à partir du point de vue ronron, si je puis dire, le fait de structure, le fait de la structure de langage n'est pas au premier plan, n'est pas à annuler bien sûr. Le chat non plus n'a pas la structure du langage mais ça n'est pas cette différence qui est au premier plan.

Ce qui est au premier plan dans le dernier enseignement de Lacan c'est, on peut le dire d'une façon spinoziste, le « persévérer dans son être », c'est le chat persévère dans son être comme l'être humain, et comme la pierre. Chacun fait ce qu'il doit faire.

C'est un point de vue, ce sera à moduler, mais c'est un point de vue essentialiste, celui qu'on exprime finalement sous les espèces de « le chat ronronne », le « chien aboie », avec la plaisanterie «le chat aboie, le chien ronronne » et puis l'homme parle ou il ronronne sous la caresse, ou il aboie quand il n'est pas content.

Donc ça, c'est un point de vue existentialiste et celui qui inspire par exemple et qui fait le fond de propos de grand mérite, qu'on ne lui a pas assez reconnu par exemple dans ses discours politiques, les propos de grand mérite du général de Gaulle qui était, enfin : « la France c'est la France », « l'Angleterre c'est l'Angleterre », ça a été moqué par un esprit qui s'est aussi d'ailleurs moqué de Lacan, Jean-François Revel, qui avait écrit un pamphlet très amusant *Le style du Général*, déjà en 1958, pour fustiger les lapalissades du Général De Gaulle.

C'est vite dit des lapalissades. Si c'était M. de Lapalisse qui disait ça, c'était ça aurait été des lapalissades, si ça avait été Revel peut-être aussi, mais quand c'était de Gaulle, c'était tout à fait autre chose, c'était le rappel de chacun à rejoindre son être, c'était l'appel à l'existence de rejoindre l'essence.

Eh bien, par exemple, de s'adresser à des enfants comme étant des adultes en puissance et donc de s'adresser à eux en leur reconnaissant la pleine dignité humaine et c'était sa façon de faire de telle sorte qu'en effet, les enfants, quand le Dr Lacan voulait bien les considérer ou les écouter, eh bien prenaient l'air de Justine un peu, de ce point de vue là, un air de dignité, parce que celui qui s'adressait à eux s'adressait au meilleur d'eux-mêmes c'est-à-dire à leur essence, au sens où je l'emploie par commodité actuellement.

C'était une façon de saluer en chacun l'essence qu'il porte, même si son existence n'est pas tout à fait à la hauteur de l'essence. Nous allons y revenir.

Alors, évidemment, il y a une coupure entre l'animal et l'homme, mais la parole de langage, la parole prise dans le langage, ça n'est jamais, dans le dernier enseignement de Lacan, que la poursuite de la jouissance par d'autres moyens.

Et là, évidemment, on peut s'y retrouver. C'est bien pourquoi c'est dans ce cadre de pensée qu'on peut s'interroger sur la jouissance de l'animal, enfin s'interroger ? Mettre un point d'interrogation, sans espérer de réponse, sur la jouissance du végétal, comme le fait à l'occasion Lacan dans son dernier enseignement.

Donc là, le langage articulé devient un moyen au service de la jouissance, un des moyens que nous avons au service de la jouissance avec cette différence sans doute que le plaisir animal ne va pas très loin, que le plaisir animal chute d'une façon patente et ainsi je me souviens avoir été, l'année dernière, je crois, dans un plateau de télévision où il y a avait un auteur qui décrivait une basse-cour, qui observait la basse-cour et les mœurs sexuelles de la basse-cour et qui voyait beaucoup d'allusions à nos propres mœurs, c'était à la fois extrêmement bien fait et en même temps pas vraiment convaincant ; c'était vraiment de l'ordre de la projection, là, parce que ça reste en effet limité à cet espace clos, ça reste limité quand même, ça ne va plus loin que la basse-cour. Ce n'est pas là qu'on trouverait les *milletre* par exemple, mais le coq prend ce qui est là.

Et, en revanche, pour vous approcher de l'expérimentation animale dès lors qu'on trafique, il faut trafiquer un peu la bestiole pour, en effet, constater des phénomènes. Alors de dérèglements… j'avais donné l'exemple d'une expérience célèbre qui avait consisté à implanter des électrodes à un endroit bien choisi du cerveau d'un rat, ce qui faisait qu'en appuyant sur une petite pédale, il s'envoyait des décharges spécialement agréables et on constatait qu'à ce moment-là, le rat n'arrêtait pas d'appuyer sur la pédale, devenait complètement addict à ce plaisir artificiel qu'on lui avait instillé, qu'on lui avait permis par l'appareillage, qu'il en négligeait de se nourrir pour continuer à jouir au-delà de sa persévération dans l'être et qui finissait par mourir. Le petit rat est mort.

Et on constatait là, en quelque sorte, la jonction entre une jouissance cette fois-ci qui n'est plus conforme à l'ordre du rat, l'introduction d'une jouissance dysharmonique à son être et qu'en effet là elle était proprement indistinguable de ce qu'on aurait pu appeler la pulsion de mort, le rat devenait, si l'on veut, un rat-pour-la-mort.

D'une certaine façon, l'appareil de langage, c'est quelque chose comme cet appareillage. L'appareil de langage chez nous, c'est comme la petite pédale, c'est un moyen de s'en donner plus que ce qu'on devrait, c'est par ce biais que l'excès est introduit dans cette espèce animale que nous sommes aussi. C'est comme si un expérimentateur malin, le Malin, on comprend pourquoi c'était pas si idiot les gnostiques qui pensaient quand même que le monde était l'œuvre de Satan. C'est une hérésie, d'accord, ça a été classé comme hérésie pour les meilleures raisons, c'est que la conclusion qu'ils en tiraient d'ailleurs, ceux qui pensaient ça, c'était surtout ne pas procréer puisque aider le monde à se perpétuer c'est aider l'œuvre de Satan à se poursuivre. Donc stop !

Il y a parfois des indications de Lacan qui vont dans ce sens, il n'a pas l'air d'être un partisan acharné - enfin il se demandait - un partisan acharné de la procréation. D'ailleurs il attribuait ça essentiellement aux femmes : pourquoi veulent-elles vêler, disait-il ? Pourquoi veulent-elles que se poursuive cette œuvre du démon ?

Et donc le point de vue gnostique : innocenter dieu de cette affreuse expérimentation qu'on fait sur les humains à leur implanter le langage qui fait qu'ils ne savent plus ce qu'ils veulent dire, qu'il leur colle un inconscient qui les mène par le bout du nez au pire.

Heureusement que pour compenser l'œuvre de Satan le seigneur dans sa bonté leur a délégué les psychanalystes (*rires*), leur a délégué quand même des saints qui viennent, au fond, tempérer cette œuvre, enfin fatale, cette malfaisance du langage.

Alors, oui, qui introduit, qui les fait serfs d'objets petit *a* de la dernière qualité, qui les obsède avec des fantasmes dont eux-mêmes reconnaissent le ridicule et le saugrenu, qui les entraîne dans des aventures équivoques, à l'insu de leur plein gré.

Donc l'appareil de langage, voyez le point de vue du dernier enseignement de Lacan, est nettement décalé par

rapport à ce qu'il ne faut tout de même pas négliger, à savoir l'opposition binaire de la parole et du langage.

C'est ce qui relativise tout ce qui est de l'ordre des sagesses, qui est une aspiration qui n'est pas antique seulement, l'aspiration à la sagesse et nous avons assisté, à la surprise générale, de notre temps et même en France depuis assez peu de temps à une remise en forme des sagesses.

La sagesse, c'est l'aspiration à retrouver un équilibre naturel, le sens de la mesure, une harmonie avec l'environnement et c'est aussi bien ce que nous avons vu naître comme le mouvement écologique, c'est aussi le mouvement gymnastique, c'est aussi le yoga, c'est aussi les herbes, c'est aussi le guérir sans la psychanalyse par les mouvements d'yeux (*rires*), enfin tout ça, non, non vous riez !, tout ça est de l'ordre la recherche de la sagesse. C'est aussi l'indication rappelée sur tout « fumer tue », c'est une façon agressive de vous rappeler à la sagesse. Il vous signale que ça, c'est un excès et que ne ça va pas faire de bien à votre santé physique, à votre bien-être physique et d'ailleurs l'Organisation Mondiale de la Santé a pris comme objectif le bien-être total dans toutes ces versions. Il y a une formule qui a été adoptée en grand concile de l'Organisation Mondiale de la Santé et qui a définit l'objectif médical comme celui du bien-être total - il faut retrouver la formule exacte qui est impériale, glorieuse, ça pourrait s'appeler l'Organisation Mondiale de la Sagesse si l'on veut, il y a une organisation mondiale de la sagesse.

Comment est-ce qu'elle procède ? Elle procède par… il faut bien dire, globalement, ce n'est pas une conspiration n'est-ce pas ; il y a des conspirations, c'est intéressant de les reconnaître comme telles, mais même les conspirations ne vont pas contre l'esprit du monde ; elles en exploitent certaines virtualités ou elles en renforcent certains courants.

Il faut dire que la sagesse moderne est foncièrement cognitivo-comportementaliste. Un exemple, dont je ne tiens pas assez compte pour l'heure de mon départ de chez moi pour arriver ici, c'est que les Parisiens sont actuellement soumis à une vaste expérimentation comportementaliste qui consiste à transformer les rues de Paris dans une sorte de labyrinthe à rats. Là où on circulait aisément, simplement on ne dit rien de plus, on diminue les voies de passage. Alors les rats qui avaient l'habitude de cavaler sont pressés les uns contre les autres, ils n'arrivent plus à passer, conséquence donc pour les rats un certain nombre restent chez eux, abandonnent leur moyen de locomotion pour se rabattre sur des deux-roues ou l'ambition étant qu'ils se mettent à plusieurs dans leur voiture, dans des voitures à rats et ça se fait tout naturellement : une fois qu'on a diminué la voie de passage, on n'a qu'à regarder ce qui se passe et les rats finiront par trouver quelle est la voie du bien.

Évidemment, c'est pour leur bien, c'est que pour ils respirent mieux, donc pendant un moment, il faut qu'ils respirent beaucoup plus mal. C'est la dialectique qui veut ça, mais tout ça est planifié et ça paraît, cette façon de faire, comportementaliste, cette pratique de torture de la population parisienne paraît à chacun parfaitement recevable et même on peut compter qu'une majorité de rats demandera que l'expérience continue puisque là il faut demander l'avis des rats, de temps en temps. Je ne fais pas campagne contre M. Delanoë.

J'ai pris simplement un exemple pour montrer à quel point aujourd'hui pour nous, c'est normal, que même le « Fumer tue », c'est pour nous, ça fait partie de la façon de faire.

Alors, la sagesse plus précisément, ce qui a été toujours été la sagesse, elle a toujours procédé, qu'est-ce que c'est finalement les entretiens de Confucius, Épictète, Épicure et tout ça, du point de vue psychanalytique qu'est-ce que c'est ?

Enfin vous les lisez, vous les écoutez, ils ne disent rien de trop, grosso modo il faut se coucher de

bonne heure, il ne faut pas en faire trop. C'est une invitation à l'autosuggestion, aidée en général avec l'idée le plus souvent quand même que la suggestion de groupe va servir, va aider, qu'on va d'abord écouter le gourou, nous disons le gourou, je n'ai pas eu le temps, dans les multiples occupations que j'ai du temps de réflexion mais je voulais aller regarder les dictionnaires historiques de la langue française pour savoir à partir de quand le mot gourou s'est imposé justement pour qualifier cette fonction : pourquoi gourou, à partir de quand ; tout le monde comprend, même dans la Grèce antique, on comprend qu'on puisse parler le gourou.

C'est écouter un gourou qui vous donne de bons conseils et être avec un groupe de disciples qui vont suivre ses conseils et ça vous entraîne à faire pareil.

C'est un principe, c'est presque un invariant anthropologique, les cartels de Lacan mutatis mutandis, ça fonctionnent sur un principe comparable : se mettre en groupe pour reconfigurer ses façons de faire.

Mais la base étant quand même, étant toujours la suggestion, voire l'autosuggestion qui n'est jamais que le résultat, qui est en tout cas le résultat de l'opération : vous vous contrôlez vous-même. Vous ouvrez votre boîte de cigares, vous mettez le cigare et puis vous vous dites « non ! Fumer tue, tu remets ça dans la boîte. » Et là, le moment où ça se passe comme ça et puis après vous ne faites plus la dépense, la suggestion, il n'y a plus besoin d'aide, vous pouvez devenir gourou de l'anti-fumage à votre tour.

Alors les TCC, pour évoquer par exemple ce sujet, pour les replacer dans l'histoire de la pensée et des mœurs, les TCC, M. John Winston Bush par exemple de New York - et ce n'est pas lui qui a dû avoir inventé ça - se réfère explicitement à Bouddha. Il dit : les TCC sont un surgeon de Bouddha, Bouddha avait anticipé les TCC, ça n'est pas absurde du tout. Lacan pouvait bien dire : Freud a anticipé Saussure, eh bien Bouddha a anticipé Aron Beck et dans les ancêtres des TCC, ils mettent volontiers Épictète je crois, il faut distinguer ce qui dépend de soi, ce qui dépend des autres, et puis modifier ce qui dépend de soi. Et puis : ils pourraient choisir encore d'autres monuments de la réflexion sur…, tout ça est présent dans les TCC qui est, ils le disent eux-mêmes, la même chose, c'est la sagesse mais à l'âge scientifique. Ce sont ces vieilles recettes mais formulées dans un langage qui a toutes les apparences du langage scientifique.

Je dis apparent, il faut entrer là-dedans et ce qui permet par exemple que sur Internet, parce que je ne suis pas seulement dans mon espace à moi mais je vais visiter des espaces voisins et en particulier les échanges qui se font sur un site qui s'appelle Œdipe, et je me fais dire par M. Cottraux, alors là c'est très amusant, on rencontre des gens inattendus dont M. Cottraux qu'on présente comme le pape des TCC en France, et qui est un des huit experts du fameux rapport de l'Inserm et M. Cottraux, qui essaye tout avec moi, alors là il était à me faire l'éloge du docteur Lacan et comme quoi, moi, je n'étais pas tout à fait digne de mon beau-père, il a essayé ça hier.

Alors que, évidemment, sur leurs sites on ne trouve pis que pendre sur la psychanalyse, sur Lacan, etc., mais ça ne gêne pas. Donc là, il voulait me faire honte de me tromper d'ennemi, laissant entendre que le Dr Lacan aurait eu pour les TCC une sympathie (*rires*), qui me paraît improbable, et en même temps alors, il me donnait la leçon, je signalais qu'il y avait un certain nombre d'interlocuteurs dans ces forums qui prenaient des prénoms féminins et qui étaient visiblement des agents TCC, simplement si on lit et si on est sensible au style ça se reconnaît. D'ailleurs jusqu'à présent, je n'ai pas le sentiment de m'être trompé.

Alors il me disait : ce sont vos propos excessifs qui ont fait lever une armée des ombres (*rires*). Il est très amusant M. Cottraux, je veux dire il doit même déranger un peu ses collègues par ça, de prendre langue avec moi

comme ça. Alors il me disait « vos propos excessifs ont fait lever une armée des ombres », et il m'invitait à revenir à des arguments simplement scientifiques, M. Cottraux.

Donc non content de me donner mon beau-père en exemple, non content d'amener dans le jeu le maréchal Goering, les aryens, le bushido ; demain ce sera les petits hommes verts, etc., en plus à la fin il paraît, Auguste drapé dans le drapeau de la science, genre *Ordem e progresso*, la devise comtienne qui est sur le drapeau brésilien, et c'est :

Reviens de tes erreurs,
Gendre indigne, du grand Lacan
Abjure tes croyances insanes,
Vois la vérité de la Science.

C'est quand même du plus haut comique : suis-je tombé si bas que de me faire rappeler à l'esprit scientifique par M. Cottraux ? Il y a quelque chose que j'ai dû mal faire pour me retrouver dans cette situation, mais ce n'est pas lui qui a inventé ça. Quand on se réfère à M. Beck, à la rhétorique des TCC, c'est un fait que *silence is us*, il se présente au nom de la science.

C'est-à-dire d'un côté Bouddha Épictète, de l'autre côté la science, opération qui a un précédent. Freud, lui aussi, tenait d'un côté les présocratiques et de l'autre côté la psychologie de Erbaert, etc., et Lacan. Donc ça, cette façon d'unir les contraires, c'est dans l'esprit du temps.

Et en effet, aux Etats-Unis – nous, nous n'avons sur le poil que le rapport de l'Inserm, qui est soutenu avec insistance, et c'est une chose très importante dans le point de vue comportementaliste, sur l'être humain, l'insistance - on commence à leur démontrer que leurs experts ne sont pas indépendants, que c'est la même bande, que tout ce qu'ils ont fait, c'est simplement une recherche bibliographique sur les articles TCC et qu'en faisant la recherche bibliographique sur les articles TCC, ils ont trouvé que les TCC c'était ce qu'il y avait de mieux au monde et que ça n'avait aucune valeur, on continue de répéter : une étude scientifique a montré que. Évidemment, comme elle est scientifique, elle doit être perfectionnée. Et du fait de variations sur ces deux points, vous ne changez pas la musique et ça revient inlassablement.

Ça n'est pas qu'ils sont méchants, qu'ils sont sourds, c'est aussi une technique comportementaliste que l'insistance pour des raisons fondées dans leur théorie.

, Alors nous, nous n'avons qu'un rapport sur le dos. Aux États-Unis, soi-disant, on a déjà 345 études scientifiques qui démontrent la supériorité des TCC. Il faut prendre ça au sérieux, c'est-à-dire qu'ils ont passé une alliance avec le signifiant « science » et on doit constater qu'il y a comme une défaillance de l'épistémologie internationale qui laisse ces guignols - je redis le mot, il a blessé M. Cottraux qui l'emploie entre guillemets. Ça n'empêche pas qu'il me parle - ces guignols, a laissé ces guignols s'emparer du mot « science ». Il faut bien dire qu'Auguste Comte lui-même avait un usage du mot « science » qui, pour une part, soyons gentil, était délirant. Donc, le signifiant en lui-même ne protège de rien. On dit la poésie, mais on peut dire la science, c'est un objet, c'est un signifiant tellement valorisé depuis une certaine date qu'on ne voit pas pourquoi l'usage de ce signifiant comporterait quoique se soit de scientifique.

Alors qu'est-ce qui fait, dans les TCC, que cette prétention scientifique validée au moins sinon par les scientifiques, validées au moins par les managers des institutions de la recherche scientifique comme l'Inserm et autres ?

D'abord c'est le procédé de segmentation. Nous avons une appréhension. À quoi s'oppose segmentation ? Ça s'oppose au terme de holisme, comme on dit surtout en anglais, mais c'est passé en français, de holos, grec, pour toute une appréhension, ça s'oppose à l'appréhension globale.

holisme

Par exemple je peux dire : voilà Justine, sur le canapé de l'atelier, respire là la satisfaction. C'est une impression globale. Maintenant j'ai été amené à vous donner des détails qui vont dans le sens de cette satisfaction de la chienne. Après avoir obtenu le canapé, elle se pose là, elle devient immobile, elle se dresse, elle respire à fond, elle regarde l'environnement, voilà autant d'éléments discontinus, des détails que je mets en valeur.

Eh bien on peut… On se sert, par exemple, du mot de *déprimé* d'une façon globale aujourd'hui. Les analystes qui voulaient protéger le sens des catégories cliniques étaient réticents à employer ce mot, mais enfin c'est un mot qui est dans le langage courant pour décrire, pour nommer un certain état d'esprit. Eh bien c'est une appréhension holiste du sentiment de dépression.

Mais nous allons procéder à la segmentation et nous allons demander : est-ce que vous êtes triste en vous réveillant ? Est-ce que vous êtes plus triste le soir ? Est-ce que vous êtes triste à répétition ? Combien de temps durent vos accès de tristesse, etc. ? Donc, au lieu de cette appréhension globale, on passe à la segmentation et on a ce style de listes qui est si caractéristique du style TCC, du style comportementaliste. On fait des listes.

Et en segmentant, on segmente donc les items : le réveil, le coucher, le milieu du jour. Et c'est pour ça, à l'occasion on retrouve des choses qu'on peut dire tout le monde sait.

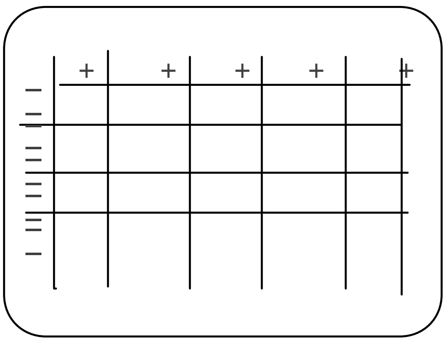
On me faisait, on m'expliquait hier soir, par exemple Agnès Aflalo qui est là, me disait qu'elle constatait qu'on avait mené la haute autorité de santé qui est le top dans notre pays de la science médicale, et qui est un surgeon de l'Anaes, a mené des études approfondies dans les hôpitaux pour savoir quelle était l'origine des maladies nosocomiales, c'est-à-dire celles qu'on attrape à l'hôpital même et qui sont une plaie de nos hôpitaux. Ils ont dépensé des millions d'euros pour questionner toute la population et ils ont conclu que c'est parce qu'on se lave pas suffisamment bien les mains. C'est déjà une thèse qu'avait trouvée tout seul, sans un kopeck, le médecin Semmelweis, dont on voit le musée à Budapest et sur lequel Céline d'ailleurs a fait sa thèse de médecine.

Agnès Aflalo disait : regardez cet argent gaspillé qui serait tellement mieux utilisé à construire des institutions lacaniennes de soins, etc.

Non ! Agnès, non ! La proposition *il faut se laver les mains*, quand elle est dite comme ça par M. Semmelweis ou un autre, ça n'est pas une proposition scientifique, c'est une intuition, c'est un propos, tandis qu'une fois qu'on a dépensé des millions d'euros à travers des milliers de questionnaires pour la fonder, alors elle devient une proposition scientifique. Alors il se trouve que c'est la même, bon, mais enfin ça pourrait être une autre. C'est *le soleil se lève*, etc., et puis on fait passer ça dans la machine à science et on découvre que c'est pas exactement comme ça que ça fonctionne, et que tout tourne autour du Soleil.

Là, la différence entre la proposition initiale et la proposition terminale est évidente, ça a fait une révolution scientifique. Il se trouve que dans ce cas l'intuition est vérifiée, mais elle est fondée en raison.

Seg



Alors d'un côté segmentation par items : le réveil, le coucher, etc., et d'autre part ici, par items, et une segmentation du moins au plus, à

savoir un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout. C'est le grand principe du questionnaire TTC.

Découper en items, donc là l'ingéniosité des fabricants de questionnaires peut se manifester, d'aller poser des questions plus pointues ou de segmenter encore des éléments globaux et puis en général on peut mettre quatre cases comme pour la marguerite : un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout ; il y en a cinq, donc souvent il y a cinq gradations dans les questionnaires et parfois vous en avez dix quand on a plus d'argent pour faire la recherche, on peut en mettre dix, on peut en mettre quinze, on peut en mettre vingt. Là, il y a certainement un calcul à faire entre les coûts d'en mettre vingt au lieu de dix et le nombre de questionnaires qu'on peut faire remplir ; ça peut donner lieu à une science du questionnaire et du rapport optimal entre le nombre d'items et le nombre des questionnés, etc.

Donc voilà la base. Qu'est-ce qui fait dire : c'est scientifique ? Ce qui fait dire que c'est scientifique, c'est que c'est segmenté, il y a une quantification et que c'est itérable, c'est-à-dire vous faites ça dans un hôpital, vous pouvez faire la même chose dans l'hôpital d'à côté et vous pouvez faire ça dans l'hôpital de Nouvelle-Zélande, à condition de traduire.

Mais - j'improvise - voilà trois caractéristiques qui fondent en quelque sorte l'aspect scientifique de l'opération.

Et tout ça repose au fond sur quoi ? Quel est le pré requis - pour employer le mot de ces personnes - le pré requis de toute cette affaire.

Il ne faut pas oublier que le questionnaire finalement on vous demande : le matin vous êtes triste, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout. Et donc là vous répondez sur ce que vous sentez. Et on suppose au fond que premièrement vous avez une aperception, qu'au niveau des émotions vous savez ce qu'il en est, vous savez quelles sont vos émotions, que donc le mot triste ça répond à quelque chose en vous, et que vous êtes au clair là-dessus.

D'ailleurs, il doit y avoir une case pour *je ne sais pas*, etc., parce que même si vous ne savez pas ça peut être aussi être compté. Oh si vous dites non le matin je suis dans les vapes, très bien, vous êtes dans la case non marquée par exemple, ou vous faites un effort, ça dépend de celui qui vous questionne.

Donc ça suppose qu'il y a une traductibilité de l'émotion dans le signifiant, au fond directe et on suppose même que si c'est inexact, ça sera grosso modo inexact pour tout monde ou que ça se compensera.

Et donc on prend ça comme des données, et en effet c'est une donnée, on met quelqu'un, on lui met la question, on lui donne un choix à faire et il coche l'un ou l'autre. Il y a une objectivité, il aura coché ça.

Cette objectivité, d'une certaine façon elle est indiscutable. Elle est aussi indiscutable que vous voulez savoir si le rat a faim. Vous lui mettez des petits morceaux de fromage au bout d'une petite tige, et puis il faut qu'il appuie sur la pédale pour manger son morceau de fromage ; il mange le premier : il avait faim ; du premier, il mange le deuxième : il avait faim du deuxième, il s'arrête au cinquième il n'a plus faim, cinq.

Évidemment, s'il reçoit des petites décharge électriques, etc., il bouffera tout le fromage, il bouffera l'appareil, etc., (*rires*). Mais ça a une objectivité, la case cochée, c'est comme la petite pédale qu'on met au rat, ça a une objectivité. C'est l'objectivité de l'affaire qui donne son allure scientifique.

Et alors le pré requis à la fois de cette expérimentation, etc., c'est quelque chose qui est à la fois très simple et au fond très complexe. Ça suppose que le langage est univoque, qui est une autre façon de dire que c'est un langage mais qui est sans métaphore et sans métonymie c'est-à-dire c'est un langage réduit à un code.

Et donc on introduit un langage réduit à un code, par rapport à quoi vous venez vous-même

nécessairement comme un codeur ; dès lors que vous acceptez, vous validez ce code.

C'est pourquoi, déjà répondre à un questionnaire, on vous impose de vous situer comme le codeur et donc comme codé : vous êtes pré-codé.

Et c'est en train - là le rire se fige un peu - d'être imposé par la loi : vous devez accepter d'être codé et pré-codé par le discours évidemment qui est comme pour l'expérimentateur, c'est le discours du maître, ça a été pensé, réfléchit, on vous propose ce code et vous devez abandonner certainement toutes espérances, mais vous devez abandonner votre langage, votre langue, même. L'idéal, ce serait que tout soit chiffré et vous devez accepter le code du maître.

L'idée est tout de même que l'idéal de la langue parfaite, aujourd'hui à l'âge scientifique, c'est la langue univoque, c'est le code. J'ai retrouvé dans ma bibliothèque le livre de Umberto Eco sur *La langue parfaite* et je n'ai pas eu le temps de le relire mais quand on s'approche de l'âge de la science, en effet la langue parfaite devient la langue univoque.

Et donc pour obtenir de l'univocité, il faudrait beaucoup beaucoup travailler ça ; là au fond on l'impose, on élabore cette langue parfaite qui est un codage, toute la question est de vous le faire passer ou de bon gré ou par la contrainte, éventuellement par la contrainte de la loi.

Alors évidemment, on voit bien que par rapport à ça, nous, nous avons plutôt… Alors la segmentation, la segmentation en tant que telle, elle se retrouve dans la discrétion des éléments signifiant. C'est ça qui avait choqué au début dans le structuralisme, le langage c'est une expression, c'est une expression holistique, vous voulez dire quelque chose vous le dites et il faut pas le décomposer et les structuralistes arrivaient, décomposant en signifiants.

C'est déjà le débat - mutatis mutandis - de Bergson à propos du temps, qu'il y a un temps vécu qui est un continuum et qui est distinct du temps spatialisé, de l'horloge, etc.

C'est quelque chose qui est présent, qui est une question depuis l'émergence du discours de la science.

On voit bien que nous nous tenons à la fois que les grandes significations, qui ont un sens, qui peut varier, et en même temps nous, nous étions à opérer avec la segmentation signifiante. Là, vous avez un autre type de segmentation, qui dissout les grandes significations, qui considère qu'elles sont vaseuses, et dépression, oh, oh, nous allons voir. Est-ce que c'est une tristesse d'ordre un, deux, trois, quatre ou cinq et est-ce que ça se produit, avec quelle fréquence ça se produit ? Donc ils pensent qu'ils ajoutent la science en ajoutant la segmentation et la quantification.

Il faut bien dire le support de cette opération là, c'est en définitive toujours le signifiant-maître, c'est le signifiant-maître ou bien de la coche qu'on met sur la case et déjà du dessin de la petite case, c'est le signifiant-maître qui supporte la création même de ce code, et c'est le signifiant-maître qui suppose qu'on vous le faire passer, qu'on vous oblige à passer dans ce labyrinthe. Ce labyrinthe bien propre, bien net, ce labyrinthe de cases, et vous allez vous retrouver ici, ici ou là.

Ce qu'il y a derrière, c'est toujours l'impératif. Il y a un impératif derrière.

Et quand, dès que ce discours rencontre ou des objections ou même des doutes, un scepticisme, alors là - c'est pas moi qui tape sur la table, c'est eux - là on voit qu'on a affaire, il y a un certain nombre de masques qui tombent et on a les gens qui veulent ça, qui veulent ça jusqu'au bout, qu'aucune objection n'arrêtera et donc ça dénude la force. La force fondatrice d'un nouveau droit.

Et on le trouve aussi bien… Alors l'impératif évidemment, c'est là qu'on est le plus près du langage univoque : tu feras ceci, tu prendras par-là, tu verras, etc., Quand on donne des ordres et qu'on obtient le comportement prescrit, là on est disons dans l'élément, on se rapproche du langage

univoque. C'est ce qu'on essaye d'obtenir par exemple devant un tribunal. Il y a des pièces à conviction, il faut pouvoir les désigner par écrit, oralement et par écrit puisque c'est transcrit d'une façon non univoque, donc on met la pièce à conviction dans le sac, on décrit le sac tel qu'il est fermé, etc., pour obtenir, pour essayer d'arracher au langage de l'univocité.

En général c'est toujours très compliqué, le greffier laisse tomber le machin, mais le sac devait être blanc il est devenu noir mais c'est parce que le papier a noirci, enfin il y a toujours des problèmes et on essaye, il y a des efforts désespérés pour atteindre l'univocité.

C'est la même chose si nous prenons la pure cure TCC. Ça existe aussi, la pure cure TCC décrite par M. Aron Beck pour le bénéfice du *New York Times*, du *Washington Post*.

Dans la pure pureté TCC, on commence par passer au sujet un questionnaire, pour bien savoir où il en est, c'est quand même plus rapide que de lui dire dites-moi ce que vous voulez...

Ensuite on lui passe l'échelle de Beck afin qu'on connaisse l'intensité de son malaise et donc ça, c'est ce que le patient donne et le thérapeute, qui se distingue du psychanalyste en ce qu'il travaille, le psychanalyste est décrit par les TTC comme capable tout juste de faire hum, hum, et il n'en fout pas une rame ; au contraire là, nous avons une égalité du patient et du thérapeute : le patient travaille, le thérapeute travaille ; le patient remplit ses questionnaires, ses deux questionnaires, le questionnaire et l'échelle de Beck, il donne ça dans le bec du thérapeute et le thérapeute lui rend la matière première transformée sous les espèces d'un programme de cure à savoir : nous allons faire comme ça, ça va prendre tant de temps et nous ferons le bilan à un moment donné, c'est-à-dire c'est honnête !

On sait à quoi on s'engage.

Ce n'est pas ouvert à tous les vents, de commencer, de sortir 20 ans après, en disant je ne sais pas ce que j'ai fait pendant cette période. Ça, c'était bon pour l'âge pré-scientifique du psy.

Alors cette notion à la fois de matériel élaboré au départ, de programme qu'on fait connaître au patient et troisièmement de l'évaluation à un moment donné du résultat, là l'évaluation fait partie de la même conception, c'est une segmentation du traitement, il y a ce qu'apporte le patient, ce que conclut le thérapeute et l'évaluation de ce qu'ils ont fait ensemble.

Tout ça, en effet, repose sur la notion que ça veut dire ce que ça veut dire, ça repose sur la notion de l'univocité du langage qui sert à la communication de l'un à l'autre. C'est une façon de prendre et ça ne correspond pas mal à l'essence du langage, conçu à partir du discours du maître c'est-à-dire S_1 flèche S_2.

$$S_1 \longrightarrow S_2$$

Le discours du maître, le schéma expliqué du discours du maître, c'est S_1 S_2. Alors nous avons ça, on ne peut même pas dire… en fait c'est certainement le thérapeute qui est le maître mais ça se présente quand même sous un aspect démocratique, équilibré. « Je ne vais pas bien. Je demande quelque chose. On me fait préciser ma demande, on me dit quelle sera la méthode et puis nous voyons ensemble si ça a fonctionné ou non.

Donc ça se moule dans la structure S_1 S_2, du discours du maître qui avait inspiré à Barthes, c'était ça de Lacan qui avait inspiré à Barthes de dire *la langue est fasciste*. Je me souviens, il l'a dit dans son discours quand il a été élu à la chaire, sa chaire au Collège de France, j'étais dans la salle, le Dr Lacan aussi, je me suis dit : c'est pas une belle formule ça.

Et en effet, elle a été prise par exemple au pied de la lettre aux États-Unis parce que là, l'univocité du langage est beaucoup plus en vogue que chez nous, elle leur est beaucoup plus naturelle, si je puis dire de cette ambition, et donc cette phrase de

Barthes a donné le *politically correct*. C'est-à-dire la langue est fasciste et il faut surveiller toutes les expressions pour essayer de la défasciser.

Et donc ils ont créé une novlangue qui essayerait d'échapper au fascisme de la langue. Au fond, ils ont entendu la chose au pied de la lettre c'est-à-dire sous les espèces du signifiant-maître.

Et ne croyez pas, ça aussi, c'est dans l'air du temps. Quand on dit, à propos de la question posée par référendum, à laquelle il faut répondre par oui ou par non, là il y a déjà une sympathie entre ce mode de questionnement et le questionnaire dont je parle parce que, là, c'est ouvert, c'est un moment l'autorité institutionnelle a le pouvoir, en effet, de structurer le choix comme ça.

Mais on vous dit : répondez à la question posée. Il y a tout un discours qui est répondez : à ce qu'on vous demande, comme si ça n'était pas l'essence même du langage que de ne jamais…on ne répond jamais à la question posée. On ne répond à la question posée que quand on ne peut pas faire autrement et alors à ce moment-là, on répond comme on vous dit de répondre. Le seul qui répond à la question posée, c'est le rat qui appuie sur la pédale. Là, en effet, pas de métaphore ou de métonymie.

Évidemment, à partir du moment où on lui implante des électrodes et qu'il est habitué à appuyer sur la pédale pour avoir son morceau de fromage, on peut dire qu'il y a une métaphore, c'est à discuter. Est-ce une métaphore holophrastique ? Mais l'appel même à répondre à la question posée, voilà c'est consonant, ça consonne avec le style contemporain du discours du maître omniprésent.

Alors, oui eh bien je m'apprêtais maintenant à dire un mot, je le noterais pour la prochaine fois, c'est dommage, un mot sur ce que l'Esprit saint nous délègue comme Saint-Père, qui s'appellera Ratzinger. (*Rires*). Benoît XVI. Et qui a extrêmement bien situé le problème, comme nous-mêmes, c'est pour ça que je trouve ça extrêmement bien, ce lundi quand il a présidé la messe *« proeligendo Papa »,* il a présidé cette messe pour l'élection du pape et il s'est retrouvé pape le lendemain.

Et il dit : « Avoir une foi claire vient souvent étiqueté comme fondamentalisme. Alors que le relativisme [dont nous avons parlé] apparaît la seule attitude à la hauteur du temps présent. Peu à peu se construit une dictature du relativisme qui ne reconnaît rien comme définitif et qui laisse comme ultime mesure que son propre ego et ses désirs. Une foi adulte ne suit pas les vagues de la mode et de la dernière nouveauté ; une foi adulte et mûre est profondément enracinée etc. »

Donc je trouve ça parfaitement posé. Il faut savoir que le cardinal Ratzinger, c'était un très grand esprit qui avait du point de vue intellectuel toutes les sympathies et l'admiration de François Regnault - que vous connaissez - et la mienne, depuis longtemps.

La solution, c'était quelqu'un, dit-on, qui avait des sympathies progressistes avant 1968 et qui avait viré au thomisme après, c'est-à-dire à la notion de la loi naturelle, alors que le progressisme chrétien post-68, il faut bien dire, on est obligé de constater, a des très grandes sympathies pour l'évaluation.

Le progressisme chrétien qui valide quelque chose du relativisme et se trouve conduit par-là par le tour que j'avais expliqué qu'on donne au pas-tout, se trouve conduit à rétablir un ordre à travers l'évaluation généralisée.

Et d'un côté, vous voyez les progressistes comme M. Atlan par exemple, qui, comme moi croit que le clonage humain va se faire, mais lui il embrasse ça dès demain si je puis dire, il embrasse, au fond, la naissance de la post humanité.

Au fond, c'est un existentialisme qui est aussi présent dans le progressisme chrétien, c'est-à-dire l'existence précède l'essence. Eh bien il pousse ça jusqu'à considérer, en effet, il n'y a pas d'essence de l'homme, c'est une façon de comprendre S barré, il n'y a pas d'essence de l'homme et donc les

incidents qui marquent le cours de l'histoire humaine font partie de l'homme, ne contreviennent pas à la loi naturelle.

Et donc ils sont tout à fait ouvert, on le voit, à l'hybridation, ils célèbrent le métissage qui est de la constitution de l'humanité Une. Et dans la même veine ils sont, en effet, prêts à accueillir les transformations de l'humanité par son hybridation avec la science. Ça, ce n'est pas de la science fiction, enfin c'est de la science-fiction et elle va passer dans l'effectivité.

Alors Lacan était persuadé aussi que ça irait jusqu'au bout, qu'on ne s'arrêterait pas, que ce qui avait peut-être une chance d'arrêter les choses, mais il n'y croyait pas, c'était l'angoisse des scientifiques devant ce qu'ils sont capables de faire, une angoisse devant l'absence de limites, devant l'absence de repères, et on est devant ça.

Alors on met des comités d'éthique, etc., etc., et l'idée de Lacan qu'il y aurait un triomphe de la religion, ce n'est pas la religion progressiste, il avait l'idée d'un triomphe de la religion, il faut bien dire, plutôt celle qui maintiendrait dans ces temps d'angoisse le repère de la loi naturelle. Bon, pas plus naturelle qu'autre chose, c'est une élaboration aristotélico-thomiste révisée 2005, c'est une construction abracadabrante, certainement.

Mais il y a deux voies dans ce plus de sens que la religion est susceptible d'apporter. Ou bien elle apporte ce sens en accompagnant dans son aventure illimitée ces transformations, ou en y résistant.

Et il me semble qu'en effet l'orientation, il est très clair que le Sacré Collège a choisi celui qui s'était montré le plus à contre-courant du progressisme dans l'église, qui pense que la fonction de la religion est une fonction de résistance à ce désir malin de la science, à la pulsion de mort qui anime la science. Alors qu'il y en a d'autres, au contraire, qui applaudissent des deux mains en disant allons-y, l'unité de l'humanité ou de la post humanité est au bout, le point oméga et la suite.

Je me garde de prendre parti, ce n'est pas ma fonction, mais c'est un partenaire, la religion entendue comme ça, où au moins cette voie, la voie thomiste retrouve cette force, extraordinaire force, il était déjà la colonne vertébrale du pontificat précédent, ce discours là, mais là, il va apparaître avec tous les moyens de la puissance pontificale et peut-être un peu moins de vadrouillage dans le monde.

C'est vraiment à suivre dans le petit détail parce que c'est un discours qui fait le poids, selon l'expression de Lacan, qui fait le poids dans ce moment de…, le moment où nous sommes de la modernité.

Alors qui a bien sûr des aspects, c'est un discours antimoderniste, c'est un discours réactionnaire par beaucoup d'aspects sur le plan de la sexualité, etc., est-ce l'essentiel ? Parce que par ailleurs, évidemment ça continue, enfin je veux dire ça, c'est plutôt la marche d'impuissance du discours religieux, ça, mais là où est sa vraie fonction, ça donne en tout cas à la psychanalyse un partenaire de discours qui a son poids.

Il se trouve que hier j'étais en train de converser à six heures du soir, j'étais en train de converser avec Philippe Sollers dans les jardins de chez Gallimard. Je lui ai d'ailleurs demandé : alors quelles sont vos prévisions pour le pape ? Il n'a pas voulu s'engager, il a fait un dégagement à ce propos et puis les cloches se sont mises à sonner à un moment et là, quand même il m'en a bouché un coin, il a dit mais ce n'est pas l'heure où elles sonnent d'habitude. Il paraît qu'elles sonnent là-bas, on les entend un peu plus tard, 19 heures. Et il a dit ça doit être que le pape est élu. Et on devait se quitter là, juste, donc, je suis rentré, il faut dire qu'entre-temps mon téléphone portable, j'avais appris cette élection et Sollers m'a appelé chez moi pour me dire : vous avez vu le « panzer cardinal », et commençant à me parler de Benoît XV, Benoît XIV, etc., j'ai coupé court parce que là je continuais de recevoir un peu, mais

voilà le moment qui aura pour moi marqué cette élection.

Je dois dire, nous vivons une période passionnante, qui va demander et qui demande beaucoup de la part des praticiens de la psychanalyse. Nous entrons, nous sommes dans des configurations qui n'ont plus rien à voir avec celles que nous avons connues, nous devons nous efforcer de saisir l'articulation de ce temps : enfin d'un côté nous avons un devoir de polémique, évidemment, avec en particulier les TCC, mais qui ne doit pas éteindre chez nous le désir de structurer comme il convient ces phénomènes du temps présent.

Voilà.

Nous nous retrouvons le 18 mai puisqu'il y a une interruption.

Applaudissements.

Fin du *Cours XVI* de Jacques-Alain Miller du mercredi 20 avril 2005

Orientation lacanienne III, 6.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Première séance du *Cours*

(mercredi 17 novembre 2004)

I

Bon, je vous remercie d'être là !

Ça me permet de me rappeler que vous existez. À vrai dire je vous ai un peu oubliés, pour ne penser qu'à Lacan et à rédiger Lacan.

Je m'aperçois que ça écrante, votre présence, au point que je n'ai pensé que j'avais à vous parler qu'hier soir.

Donc je vais faire ce que aujourd'hui ce qui m'est venu, ce qui m'est venu ce matin. Comme je vérifie que vous êtes là, vous attendez quelque chose de moi, évidemment j'y penserai tout au long de la semaine, maintenant.

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement. Et mon commencement, c'est mon titre : *Pièces détachées*, au pluriel. Je l'ai choisi, hier soir, parce que ça n'engage à rien ; ça ouvre, ça laisse ouvert ce qui peut venir et qui viendra, j'ai confiance, j'ai confiance en vous.

C'est un titre qui ne préjuge de rien et précisément ça me soulage d'avoir à veiller à la cohérence.

Après tout, de me prendre moi-même au débotté je m'aperçois que la cohérence est un artifice. Et si ce titre me va, c'est que il donne le pas à la contingence sur la cohérence.

Et ça me plaît d'autant plus que c'est une attitude qui peut se prévaloir d'être analytique, c'est en tout cas ce que comporte la règle analytique.

J'ai dit le mot « attitude », qui est un mot codé, c'est un mot qui a sa place dans la logique mathématique ou au moins dans sa philosophie. Bertrand Russell parlait des attitudes propositionnelles.

Qu'est-ce qu'on désigne par attitudes propositionnelles ? On désigne par-là les diverses relations qui peuvent s'établir entre ce qu'on continue d'appeler dans cette philosophie « l'esprit », comme ça nous vient en anglais c'est le *mind*, le *mind* qui a un certain caractère de bien faire attention, c'est l'objet qu'avait dégagé, le mot en reste chargé, qu'avait dégagé John Locke.

Les relations diverses, dis-je, qui s'établissent entre le *mind* et les énoncés. Ces relations c'est par exemple la croyance, la peur, l'espoir, la connaissance, la compréhension, la supposition, etc..

Quand je dis quelque chose, quand je pose une proposition, je peux qualifier ce que je dis en précisant : c'est ce que je crois, c'est ce que je sais, c'est ce que j'espère, ou bien même le contraire : Je dis le contraire de ce que je pense.

Autrement dit, une attitude au sens logique est une relation entre l'énoncé et l'énonciation, on n'a pas pu évacuer ça.

Quand je dis comme titre *Pièces détachées*, je veux dire que je m'imagine que je peux ne pas prendre ça totalement à mon compte, faire des essais, sans trop de vérification.

L'attitude, penser qu'il y a une attitude, en ce sens que j'ai dit, ça rappelle d'abord qu'il y a quelque chose derrière ce qui se dit. Que derrière ce qui se dit, il y a le fait qu'on dise, c'est le rappel auquel Lacan a procédé comme départ de son écrit *l'Étourdit*, que vous trouvez dans le recueil des *Autres écrits* vers les pages 400 et quelques.

Ce *qu'on dise*, l'attitude propositionnelle, le fait de l'énonciation reste volontiers, souligne-t-il, oublié derrière ce qui se dit.

Et où est le *ce qui se dit* ?

Le *ce qui se dit* n'est pas une donnée élémentaire, *ce qui se dit* n'est pas une donnée première. Le *ce qui se dit* – je ne fais que reprendre ce que

suggère Lacan – le *ce qui se dit* est dans ce qui s'entend ; en ce sens, ce qui se dit, ce que éventuellement vous déposez sur vos papelards comme préalablement moi-même j'ai déposé des écritures, au fond c'est ce qui pour vous se dit dans ce que vous entendez de moi. Ce qui se dit c'est déjà ce qui se lit. Ce qui se lit et que vous écrivez ; c'est bien la preuve que ça se lit, il y a quelque chose qui se lit.

Ce qui s'entend, voilà le fait, voilà ce qui a lieu, voilà ce qui s'enregistre. Et quelqu'un qui ignore le français a quand même accès, si on lui passe ces petites bandes de magnétophone, a quand même accès à ce qui s'entend.

Voilà ce qui a lieu ici, ce qui s'entend.

Le vrai positivisme, le factualisme si je puis dire, est de s'en tenir à ce qui s'entend. C'est ce dont il convient de se souvenir, de ne pas oublier, s'agissant de l'interprétation analytique, c'est avant tout ce qui s'entend, à charge pour celui qui la reçoit, s'il le veut bien, de chercher ce qui s'est dit dans ce qu'il a entendu et pas simplement en disant : est-ce que vous pouvez le répéter ?

Ça suscite souvent ça l'interprétation, il ne faut jamais la répéter, parce que, c'est de structure qu'il y a cet écart entre ce qui s'entend et ce qui se dit.

Ce qui se dit dans ce qui s'entend c'est déjà une construction, c'est déjà une élucubration. Et c'est pourquoi, évidemment ça m'absorbe d'écrire Lacan, sur la base de ce qui a été entendu, enfin reste encore à savoir ce qui se dit là-dedans ; au fond c'est à chaque mot, à chaque ligne, que il y a une construction à faire, une construction à essayer, et pas qu'une, avant de livrer un manuscrit de Lacan.

Entre le fait qu'on dise et le fait qu'on l'entend, il y a ce qui n'est pas un fait mais une construction, que je pourrais appeler un élucubra, l'élucubra c'est ce qui se dit.

Et on n'en est jamais très sûr de ce qui se dit, si on fait ici usage de la forme pronominale c'est bien parce que en règle générale ce qui se dit n'est pas ce qu'on veut dire. Ça c'est l'avantage d'avoir jeté ça sur le papier pour moi c'est que j'ai pas eu à m'occuper de ce que je voulais dire, j'ai squeezé ce moment-là et c'est l'écart entre ce qui se dit et ce qu'on veut dire qui laisse place à l'interprétation. Elle repose sur ce décalage là.

Et ce décalage veut dire qu'on peut toujours élucubrer davantage.

Dans l'ordre de *il me dit ça mais qu'est-ce qu'il veut dire ?*

Voilà, quelqu'un me dit quelque chose en séance et je m'esclaffe, je ris. Je ris c'est-à-dire je dis. Rire c'est une façon de dire ; mais qu'est-ce que je dis au juste ? Est-ce que je dis forcément que ça m'amuse ? Que c'est drôle ? Peut-être que ça dit exactement le contraire, que c'est désespéré par exemple, car on peut rire plutôt que de pleurer.

L'analyste ne pleure pas.

On n'a jamais vu ça ! Un analyste qui pleure en séance (*rires*), c'est certainement tant mieux, ce sont les analysants qui pleurent éventuellement. Mais quand ça arrive ça ne dit pas encore de soi-même ce que ça veut dire. Pleurer c'est peut-être une résistance, pleurer plutôt que de parler, mais enfin on réussit très bien aussi à pleurer tout en parlant.

Et, alors, c'est peut-être signaler qu'on s'est arraché une vérité, on pleure sur cet arrachement là, on pourrait même élucubrer que les pleurs commémorent la castration, et que ce qui se dit sert à ça. Qui pleure là ?

« Qui pleure là, sinon le vent simple, à cette heure/ Seule, avec diamants extrêmes ?... Mais qui pleure,/
Si proche de moi-même au moment de pleurer ? »

Attitude propositionnelle, je cite, je suis passé à la citation, au premier vers de « La jeune Parque », dans la citation, quelqu'un d'autre parle, qui dit que ce n'est rien que le vent qui pleure, dans la solitude de l'heure.

Qui pleure, dans la solitude de la séance analytique ?

En règle générale ce sont des femmes. Elles portent la plainte jusqu'aux pleurs, parfois même simplement la vérité jusqu'aux pleurs, et ce faisant elles font voir que la séance analytique c'est souvent l'heure des pleurs, la *pl'heure* si je puis dire.

pl'heure

Alors ça vaut ce que ça vaut, hein (*rires*), comme de dire que - c'est à ça que je l'associe - comme de dire que enseigner c'est

en saigner

C'est une autre heure.

Celle à laquelle je suis convoqué, il y a du saignement dans l'affaire, pas seulement du savoir.

Donc je pourrais vous dire « ceci est mon sang » (*rires*) et, oui, j'ai dû m'apercevoir ce matin que j'en suis venu au point où enseigner, c'est quelque chose comme exhiber ses stigmates.

J'enseigne en martyr, en martyr de la psychanalyse. J'en sens bien le ridicule. Mais sans doute la position de martyr est-elle ce à quoi on arrive quand on a une passion.

Avoir une passion c'est subir, c'est souffrir, et l'enseignement de la psychanalyse, comme ce matin je l'éprouvais dans, devoir me remettre à tourner la manivelle, quand on est loin comme je m'en apercevais, de la position universitaire dont je suis parti et que j'ai continué à m'occuper pendant plusieurs années en enseignant de la psychanalyse.

Je l'ai dit d'ailleurs un jour quand je sentais que ça bougeait que cette position, qui faisait de moi un enseignant, cette position avait vacillé, je l'avais signalé ici, comme je signale aujourd'hui, enfin, à quel point elle ne m'est plus, si je puis dire, naturelle, de m'adresser à une foule.

C'est peut-être la première fois que je l'éprouve comme ça, c'est pas naturel, c'est un effort, c'est vraiment convertir la passion de la psychanalyse, ce qu'elle peut comporter de souffrance, en une exhibition, une exhibition de la passion.

Au fond l'attitude que je pourrais substituer au je sais, l'attitude du je sais est ce qui soutient un enseignement, je pourrais y substituer un je souffre, je souffre mille morts pour vous parler. J'en ai pas l'air bien sûr et c'est à en apercevoir le ridicule qu'au souffrir je substitue le rire, tout au moins le sourire, plutôt sourire que souffrir.

Et c'est pourquoi je dis *Pièces détachées* » et *Pièces détachées* c'est ce que j'ai à m'arracher pour vous le rapporter.

Je dis que c'est une attitude analytique parce que on ne demande pas autre chose à un analysant, que de livrer sa pensée en pièces détachées, sans se soucier d'ordre ni de congruence, ni de cohérence, ni de vraisemblance. Et il doit être assuré que quoi qui vienne ce ne sera pas sans rapport.

C'est la confiance qui est faite au procédé inventé par Freud et que Lacan a traduit par le sujet supposé savoir.

Le sujet supposé savoir, ça se résume à ce qui s'opère de la relation, de la connexion écrite pour simplifier S1-S2. Tout ça va prendre du sens, soyez en sûr, ce que je vous dis, petit à petit.

La fonction de la pièce détachée est isolée comme telle dans le Séminaire de *L'angoisse*. Et comme un module d'objet, caractéristique de l'expérience moderne. Dans ce Séminaire la pièce détachée vaut comme une approche, une esquisse, de ce que Lacan élucubre comme l'objet petit *a*.

La pièce détachée ce n'est pas un tout. La pièce détachée, enfin, ce qui la constitue comme telle, c'est précisément qu'elle se réfère à un tout qu'elle n'est pas, elle est prélevée sur ce tout, sur un tout où elle a sa fonction. Et d'où la question : qu'est-ce que c'est que la pièce détachée toute seule ?

La pièce détachée hors du tout, et pire encore, la pièce détachée quand le tout où elle aurait sa fonction n'existe plus.

On connaît ça maintenant tous les jours : ah je regrette on ne fait plus ça ! et vous êtes avec dans les mains la pièce détachée qui peut être tout l'appareil moins ce qui en ferait le tout. Et voilà l'appareil, déprécié, ravalé au statut de la pièce détachée, on vous invite d'ailleurs à l'évacuer en quatrième vitesse, parce que, l'appareil sans le bitoniau qu'on ne fait plus ! on peut le faire venir mais c'est encore plus cher que l'appareil lui-même.

Donc, au fond, cette expérience, c'est une expérience en effet commune et elle justifie la question, que pose Lacan sans donner de réponse, quel est alors son être, à cette pièce détachée, définitivement détachée ? quelle est sa subsistance quand le tout auquel elle se rapportait a périclité, est devenu désuet. Quel sens a-t-elle ? et c'est ainsi que la plus bête des pièces détachées, une fois qu'elle est isolée de sa fonction comme telle, devient énigmatique.

On ne sait plus ce qu'elle veut dire parce qu'elle ne sert plus à rien. Et en effet, c'est un critère pour savoir ce que ça veut dire que de savoir à quoi ça sert. C'est le pragmatisme élémentaire de la signification résumé dans l'aphorisme wittgensteinien *Meaning is use*, la signification, le sens c'est l'usage. Par-là la pièce détachée, quand elle sert plus à rien, elle est une figure du hors sens, hors du sens.

Et c'est bien qu'au moment où, enfin, comme tel elle ne sert plus à rien qu'elle peut alors être asservie, se prêter à mille et un usages et d'abord à un usage, si je puis dire, de jouissance pure, si la jouissance est précisément comme l'évoque Lacan au début du Séminaire *Encore*, la jouissance est précisément ce qui ne sert à rien.

La valeur de jouissance de la pièce détachée, ce qu'a exploité, avec subtilité, un Marcel Duchamp, par le geste de l'artiste qui convertit la pièce détachée en objet esthétique, où un urinoir, mis sur un piédestal, avec la signature de l'artiste, – et il n'est pas question bien sûr, de faire ses besoins – de ce fait, de rayonner, comme une madone – si je puis dire - pur objet de jouissance.

Enfin, il y a beaucoup à dire sur l'esthétisation de la pièce détachée dans ce qui fut l'art contemporain, mais, enfin, ce qui a durablement marqué l'activité artistique et quand je m'y serais remis, que j'aurai rafraîchi moi-même mes souvenirs là-dessus, ça s'inscrira certainement dans cette suite de Pièces détachées.

Alors la pièce détachée se prête, une fois qu'elle est soustraite à son usage naturel, si je puis dire, se prête à d'autres usages éventuels, pour lesquels elle n'était pas faite, enfin, c'est un processus, un procédé fondamental que cette pratique du bricolage. On peut dire que c'est sous cet angle que on peut considérer de façon féconde, l'histoire de la pensée.

Aristote n'avait pas prévu, qu'un jour viendrait – en tout cas il n'y a pas eu une personne pour le lui dire – qu'un jour viendrait Thomas, qui arriverait à marier extraordinairement le moteur immobile et puis le dieu du Buisson Ardent. La théologie a été faite, au fond, du réemploi de pièces détachées de la philosophie grecque pour essayer de trouver quelque chose à dire, un bafouillage, trouver quelque chose à dire à propos de la révélation du Buisson Ardent.

Toute une part de ceux qui ont été traumatisés par cette révélation, qui ont bricolé quelque chose, avaient des pièces détachées de la philosophie grecque et ça donne une discipline hautement respectable, bien que de fond en comble bricolée, qui est la théologie ; c'est si bien fait, que on ne voit même pas la couture, on ne voit même pas les soudures qu'il a fallu faire pour que ça s'emboîte, il faut dire que ça été poli par les siècles.

Alors le bricolage selon Lévi-Strauss, vous vous reporterez au premier chapitre de *La pensée sauvage* ; le fait qu'il le mette en tête de son ouvrage indique bien qu'il y a un lien tout à fait essentiel entre l'angle structuraliste et la pièce détachée, entre la structure et la pièce détachée.

La pièce détachée, c'est un objet que Lévi-Strauss dit concret, c'est-à-dire qui comporte toujours, quand on veut s'en resservir, quelque chose de prédéterminé en raison de l'usage originel pour lequel elle a été conçue.

Le bricoleur, ses initiatives, ses projets sont limités par la conformation de la pièce qui a été pensée et produite pour l'usage précédent dont elle est détachée.

Et donc – c'est le mot qu'il emploie - c'est un élément précontraint, qui a des propriétés déterminées dont on ne peut pas faire n'importe quoi et de telle sorte que vous avez une liberté de manœuvre mais elle est restreinte par la configuration de l'objet, la configuration concrète de l'objet.

Alors le bricoleur accumule sans savoir pourquoi les pièces détachées qui pourront toujours servir et quand il a le projet, il s'arrange avec les moyens du bord, avec ce qu'il y a, avec un ensemble fini de matériaux venus, d'origines diverses, de matériaux hétéroclites.

Il ne faut pas croire que la structure, ce soit tout lisse, n'est-ce pas ; on a l'idée que la structure, c'est homogène, et que la structure, c'est un tout qui fait système et que la structure c'est fait à partir, en tout cas c'est supportée par de l'hétéroclite.

Et voilà un mot - je n'ai pas cherché dans le dictionnaire - voilà un mot qui sera à reprendre, cet hétéroclite. Le trésor du bricoleur est fait au gré des occasions, c'est un résultat contingent de ce qu'il a pu récupérer de résidus divers.

C'est en ça que c'est toujours un élément semi-particularisé, qui à la fois a des déterminations bien précises mais dont l'emploi reste à trouver.

Eh bien faisons ici un petit court-circuit.

Du point de vue psychanalytique et c'est ce que me semble comporter précisément le Séminaire du *Sinthome* de Lacan, le corps est comparable à un amas de pièces détachées. On ne s'en aperçoit pas tant qu'on reste captif de sa forme, tant que la prégnance de la forme impose l'idée de son unité. Combien de places y a-t-il dans cette salle ?

Un par un. Ça c'est un point de vue, qui a sa consistance. Il a même tellement sa consistance ce point de vue qui fait que un corps est Un, que c'est le corps vivant qui vaut comme le modèle de l'individu, si je puis dire l'individu en indivision, et ce mot d'indivision dit bien ce que l'individu doit à la vision, et même la biologie en reste tributaire.

Alors précisément quand Lacan fait appel aux références biologiques dans son Séminaire de *L'angoisse*, ce n'est pas sans rappeler que la différence structurale reste primitive, et qu'elle introduit, dit-il, des ruptures, des cassures, la dialectique signifiante ; j'avais la référence page 82 du Séminaire de *L'angoisse*.

Entendons ce que ça veut dire. C'est que le statut primitif du corps, c'est d'être en pièces détachées, contrairement à l'évidence du visible. Et je ne rappelle que pour mémoire les phénomènes qui ont été investigués par Mélanie Klein et que Lacan a rassemblé sous l'expression qu'il a introduite dans le vocabulaire de la psychanalyse en France, l'expression du «corps morcelé », qui désigne un statut subjectif du corps, primaire par rapport à la satisfaction de la bonne forme, par rapport à la gestalt.

C'est même ce qui donne son sens au stade du miroir. Si le stade miroir fait événement, au moins dans la construction de Lacan, mais enfin l'expérience nous répond pas mal, s'il fait événement c'est précisément parce que on infère un statut subjectif du corps qui est en morceaux.

Et c'est ainsi que, très précisément dans son écrit qui s'appelle *l'Étourdit*, Lacan écrit ceci : le corps des parlants est sujet à se diviser de ses organes.

Ça prend toute sa valeur par rapport à la référence qui, chez lui, est récurrente, à l'unité du corps vivant et, à la forme, à l'âme comme forme du corps vivant et à ce que le concept de l'Un y trouve ou non sa source et vous savez que le Séminaire *Encore* est, on voit dans ce Séminaire revenir à

plusieurs reprises cette interrogation sur l'unité du corps alors que, sur l'indivision du corps, mirage dont il faut se déprendre pour saisir, comme on peut le faire dans l'expérience analytique, que les organes, qui à un certain niveau de conception s'adjointent, se répondent, conspirent à la bonne santé - c'est un autre point de vue - il s'agit de leur trouver un sens, une valeur, une fonction, et puis la forme n'est jamais, n'est jamais ce qu'elle devrait être, une jambe plus courte que l'autre, un peu trop de gras ici et là, surtout de nos jours où la norme s'impose, fort exigeante de ce point de vue-là ; les organes sont autant de pièces détachées et comme on voit, dans la schizophrénie, le sujet a à leur trouver une fonction.

C'est là qu'on voit se déployer le fait du morcellement quand l'unification imaginaire, l'opération de l'unification imaginaire n'a pas marché.

Mais enfin Lacan dans *l'Étourdit* prend l'exemple qui lui revient de son Séminaire de *L'angoisse*, l'exemple de la circoncision qui, enfin, chirurgie qui arrive à donner usage à un bout de chair, jusqu'alors négligé dans son éminente dignité.

Voilà l'exemple, cette fois-ci on peut dire c'est en le détachant qu'il trouve une fonction, le prépuce.

Mais enfin ça n'est que pour introduire l'exemple majeur qui est le phallus, l'exemple majeur de la pièce détachée dans la psychanalyse c'est le phallus, c'est cet organe comme pièce détachée qui devient signifiant dans le discours analytique.

La signifiantisation du phallus relève de la logique du bricolage. On peut tout à fait y reconnaître un élément précontraint, au sens de Lévi-Strauss, dans la mesure où en tant qu'objet concret, il est déjà comme tel de fait isolé dans le corps, paraissant comme plaqué, étant érectile, et au point - signale Lacan - de pouvoir paraître amovible.

C'est d'expérience courante, dans ce qui hante les rêves, voire la littérature.

Ce qui vaut ici pour le signifiant phallique vaut pour toute opération de signifiantisation, disons qu'elle s'empare d'une pièce détachée pour l'élever à la dignité du signifiant.

Et donc quand je me suis donné comme titre *Pièces détachées*, c'est avant tout pour pouvoir ne pas faire de plan, pour pouvoir accueillir ce qui allait nous venir. Il y a même un titre auquel vous avez échappé, enfin, je l'ai laissé à son créateur,

Zibaldon

on trouve ça maintenant en français, ça ne m'a pas fait plaisir, parce que je le lisais en italien depuis quelques années, c'est une sorte de journal fait de pièces détachées, de journal méli-mélo, des miscellanées, de Leopardi, énorme ouvrage ; tombant là-dessus dans une librairie italienne, je m'étais dit, je vais tout lire ; il y a 2000 pages environ, imprimées extrêmement petit.

Je l'ai parcouru, mais vous l'avez depuis quelques mois, il est paru en français, un fort volume, c'est peut-être les éditions Allia, et j'ai une fascination spéciale pour cet ouvrage et je me suis dit voilà ce qu'il faut faire : au fil du temps, on dit ce qui vient. Jai préféré *Pièces détachées* d'abord parce que c'était déjà pris, mais enfin c'est pas encore rentré dans la française vraiment et il faudra faire un effort, peut-être que j'en reparlerais cette année, il y aura un effort pour que ça vienne. *Pièces détachées* vaut rappel, un rappel essentiel concernant la structure, que la structure est toujours à référer à un morcellement initial, à un amas de pièces détachées.

Et pour le dire en forme de slogan, que la structure avant d'être système est division. Et c'est pourquoi la structure n'est jamais synthèse. Déjà quand Lévi-Strauss, dans *l'Anthropologie structurale*, amène cette définition de l'inconscient dont Lacan s'emparera, celle d'un inconscient comme tel toujours vide et qui est l'opérateur qui impose des lois structurales, mais justement à quoi ? à des éléments inarticulés, à un vocabulaire d'images, de telle sorte qu'il en fait un discours.

Déjà quand Lévi-Strauss amène cette définition de l'inconscient vide, on a bien, là, ces deux registres : la structure qui est un ordre, mais, dont le vocabulaire, la matière, lui est préalable, sous la forme d'un matériau qui est là d'avant.

On pourrait dire la structure a toujours un Autre, qui est là l'amas préalable de son matériau. Lévi-Strauss dit : ce sont des éléments inarticulés qui trouvent dans la structure à s'articuler. Mais enfin ils sont déjà éléments, tout inarticulés qu'ils sont ; c'est-à-dire comme tel détachés.

Et disons qu'il faut ici distinguer par exemple la structure système, celle dont Lacan fera l'ordre symbolique et la structure division.

Et, au fond, l'interrogation qui se fait de plus en plus insistante chez Lacan c'est bien de savoir comment on passe, et c'est une interrogation qui est pressante à la fin de son Séminaire *Encore*, comment on passe de cette structure-division, de la division signifiante, des éléments à la structure-système.

Et c'est en quoi l'élément, garde toujours quelque chose de la pièce détachée. Et c'est à partir de là-même que Lacan interroge la définition de l'inconscient comme structuré comme un langage ; ça c'est le dernier chapitre du Séminaire *Encore,* je vous y renvoie : L'inconscient dès lors qu'on le déchiffre ne peut que se structurer comme un langage, mais ce langage n'est jamais qu'hypothétique.

Ça, ça vise la structure-système. Et c'est à partir de là que Lacan introduit la différence entre le langage et la langue. Et précisément, une fois que derrière le langage on fait sourdre la langue, le langage est ravalé au statut d'une élucubration de savoir sur la langue, il est renvoyé au statut d'élucubra.

Le langage, c'est le système éventuellement grammatical, le système linguistique, qu'on invente à partir de la langue. Et c'est bien de là que se fonde le débat des linguistes et des philosophes : comment faut-il structurer la langue ?

En tant que tel, Lacan va jusqu'à dire ça, en tant que tel le langage n'existe pas, c'est une fiction, c'est une construction.

Ça, ce point-là c'est bien sûr, ce qui ouvre la voie à ce que Lacan va tenter avec ses nœuds et avec la définition inédite qu'il donne du sinthome, parce que, cliver le langage comme ça dans sa différence d'avec la langue, ça ne laisse pas indemne notre référence dans la pratique analytique à l'inconscient ; c'est : l'inconscient n'est pas une donnée, et, pour faire un court-circuit, je dirais la donnée primitive, c'est le symptôme.

Et d'ailleurs, j'ai dit *Pièces détachées* pour couvrir l'année, sans ça je vous aurai dit : je vais d'abord m'engager jusqu'à l'interruption de Noël, je vais d'abord m'engager dans un commentaire du Séminaire du *Sinthome*. C'est ça ce que ça veut dire d'abord *Pièces détachées*.

Le changement d'orthographe auquel Lacan procède, nous savons que c'est un changement de sens ; c'est que quand il écrit le *Sinthome*, au moins au départ, c'est la différence du symptôme comme on l'écrit d'habitude et du sinthome répercute la différence du langage et de la langue. Ça indique un point de vue sur le symptôme où le symptôme n'est plus une formation de l'inconscient.

Ah ! Une formation de l'inconscient, allons-y ! Il y a un modèle de ça, que donnait Lacan, pour penser les formations de l'inconscient. C'était un modèle précisément emprunté au registre de la vie, au registre végétal, soulignant que Freud s'est appuyé dans ses déductions sur des événements menus de la vie psychique : le lapsus, l'acte manqué, etc., il disait pourtant il n'y a pas besoin de microscope, il n'y a pas besoin d'instruments spéciaux, dit-il, - page 621 des *Écrits*, il n'y a pas besoin instruments spéciaux pour reconnaître que la feuille a les traits de structure de la plante dont elle est détachée – j'étais content de retrouver l'adjectif *détachée* à cette place – précisément la feuille détachée de la plante ça n'est pas du tout une pièce

détachée, elle est structurellement différente d'une pièce détachée puisque, précisément, elle est informée par la plante. Et disons elle est structurellement identique.

Alors il va chercher sa référence à la plante c'est-à-dire un organisme vivant, et il met plutôt l'accent pour penser la formation de l'inconscient sur le fait que toutes les parties de la plante concourent à la même totalité, finalisée de la plante.

Alors que le sinthome, le sinthome que Lacan invente après son Séminaire *Encore*, le sinthome c'est une pièce détachée, c'est une pièce qui se détache pour dysfonctionner si je puis dire. C'est une pièce qui n'a pas de fonction, qui n'en n'a pas d'autres que d'entraver - apparemment c'est comme ça qu'elle se détache - que d'entraver les fonctions de l'individu. Et dont précisément on montre que, loin d'être seulement une entrave, elle a dans une organisation plus secrète une fonction éminente.

D'où l'idée qu'il s'agit dans l'analyse de lui trouver, de lui bricoler une fonction.

Alors l'idée initiale du Séminaire du *Sinthome*, qui s'appuie, s'adosse à la littérature très spéciale de James Joyce, et –spécialement, même si Lacan en parle peu–, ce qui est là comme témoignage vraiment d'une pièce détachée de la littérature : *Finnegans Wake*, dont on n'a jamais su bien quoi faire ; tout ce qu'on fait – en anglais – c'est de bien rééditer sans changer le numéro des pages, parce que sans ça on ne s'y retrouverait plus.

Quand il y a eu des petits malins qui ont inventé, enfin, ça a fait beaucoup de soucis, ça doit rester au fond tel quel, c'est vraiment un résidu de la littérature, c'est tombé hors.

Et l'idée initiale de Lacan c'est de dire *Finnegans Wake* qui n'est fait que d'échos, pas de toutes les langues mais de nombreuses langues, de jeux de mots de ce genre qui mènent plusieurs langues, ça ne peut sourdre que du symptôme de Joyce, que d'un symptôme concernant le langage, dont il voit le témoignage, dont il voit une esquisse dans le symptôme avéré de sa fille, schizophrène, et que Joyce, au fond, de son symptôme a su faire de l'art, de la pièce détachée de son symptôme il a su faire à la Marcel Duchamp, il a su faire, mettre son urinoir sur le piédestal, il lui a inventé une fonction.

C'est ça qui supporte l'élaboration de Lacan, ce que serait l'exemple d'un écrivain, d'un sujet, affecté d'un symptôme - pas d'automatisme mental mais quand même d'écho dans le langage, etc., qui loin d'y plonger, d'en être asservi, a cette liberté de manœuvre, cette marge, qui lui permet avec ça de construire, ce que Lacan ailleurs appelle son escabeau, le piédestal sur lequel on met du beau.

Est-ce que c'est la finalité de l'analyse ?

Évidemment prendre la chose comme ça c'est déjà être très loin de l'idée que, enfin, le symptôme au premier sens, ça se guérit mais pas le sinthome. Le sinthome, il s'agit de savoir quelle fonction lui trouver, et là Lacan introduit la notion que c'est de la logique, non pas de la littérature, mais de la logique qui doit être appliquée au sinthome.

C'est-à-dire reconnaître la nature du sinthome et en particulier que ça n'est pas une formation de l'inconscient et en user logiquement jusqu'à atteindre son réel, en supposant qu'au bout de ça, il n'a plus soif, dit-il.

Il note que, Joyce a fait ça mais à vue de nez, approximativement. Au fond - je reviendrais là-dessus - mais l'usage logique du sinthome auquel Lacan invite, disons pour le situer, qu'il s'oppose à son usage de déchiffrement, le déchiffrement renvoie à la notion de vérité du symptôme alors que l'usage logique, on peut dire, amène, amènerait au réel du sinthome.

Et ça comporte certainement à la fois dans les esquisses de théorie que Lacan propose et dans sa pratique, une dépréciation de la vérité ; et bien plutôt l'idée, que viser la vérité du symptôme, c'est l'alimenter.

Au fond la représentation-là du symptôme, il ne l'emprunte plus au

règne végétal, la feuille de la plante, qui pousse, il l'emprunte au registre animal, le symptôme comme une entité vorace qui boit de la vérité si je puis dire, qui boit le vin de la vérité, de la signification.

Et l'interprétation alors, si elle vise à énoncer une vérité alimente le symptôme. Quand Lacan dit dans les conférences qu'il a fait la même année en Amérique, qui ont été jadis publiées dans *Scilicet* : L'interprétation ne doit pas être théorique, elle ne doit pas être suggestive, elle ne doit pas être impérative, elle n'est pas faite pour être comprise, elle est faite pour produire des vagues.

Au fond, il veut dire : elle ne doit pas être alimentaire, elle ne doit pas alimenter le symptôme, elle ne doit pas être l'alignement du mensonge, du mensonge vrai, du mentir vrai du symptôme.

D'où, un court-circuit, il aborde la question par le biais des nœuds, c'est toujours de la géométrie mais c'est une géométrie contre-intuitive et qui est en elle-même si je puis dire une critique de la géométrie des surfaces, c'est-à-dire c'est une géométrie qui ne peut plus prendre appui sur la forme, et précisément sur la forme en tant qu'elle captive, qu'elle captive le sujet, qu'elle le captive au point que Lacan rêve dans ce Séminaire qu'il faudrait envier les aveugles.

Envier les aveugles ça veut dire se déprendre de l'imaginaire et des formes pour ne traiter que le symbolique, devant constater qu'on est obligé de les ouvrir, les yeux, pour manier les nœuds.

Mais c'est pourtant une géométrie qu'il définit comme interdite à l'imaginaire, c'est la difficulté à imaginer dans l'ordre du nœud qui fait la plus vraie substance du nœud.

Là on touche aux limites de toutes les métaphores qui renvoient à une métaphore naturaliste ou vitaliste.

D'ailleurs Lacan s'y trouve confronté en la personne de Chomsky, qu'il rencontre aux États-Unis, Chomsky qui le sidère en défendant la thèse selon laquelle le langage est un organe ; qui donc inscrit, le langage comme un organe supplémentaire du corps, et assurant sa survie dans l'environnement, un organe de préhension par le mot, par le concept.

Il faut dire que l'idée du langage organe, du langage comme un organe, c'est ce qui a inspiré le positivisme logique, c'est ce qui a inspiré Wittgenstein. L'idée qu'il y a des maladies du langage, des symptômes du langage, et que la bonne philosophie c'est une thérapeutique du langage, que la logique doit nous aider à apprendre à dire ce qui est, et donc à nous délivrer des faux problèmes. C'est le sens de l'expression de Wittgenstein « jeu de langage » ; jeu de langage, ça ne veut pas dire qu'on joue, ça veut dire que parler fait partie toujours d'une activité, d'une forme de vie.

Et c'est cohérent avec la notion qui est bien dans le *Tractatus*, que le langage est un organe, je vous renvoie à la proposition 4002 du *Tractatus logico- philosophicus* : « Le langage quotidien, dit Wittgenstein, est une partie de l'organisme humain… » Chomsky n'a fait là que s'inscrire dans la même voie et dans une voie qui conduit en effet à poser la philosophie comme une activité qui consiste essentiellement dans une élucidation, une activité qui consiste à clarifier les propositions pour que le langage s'ajuste à la réalité.

À l'horizon de ce qui contraint aussi bien le *Tractatus* que les investigations de Wittgenstein, il y a là la croyance que les problèmes se dissiperont. C'est ce que dit Wittgenstein dans son *Tractatus 6.521*[1] : La solution du problème de la vie ? on le reconnaît à ceci que le problème s'est évanoui.

Au fond, le but de la philosophie ou de la sagesse, c'est de nous apprendre à ne plus poser le problème de la vie, c'est au fond ce que croyait Wittgenstein mais c'est ce que croyaient aussi Paul Valéry et même André Gide, je l'avais cité jadis là-

dessus, il n'y a pas lieu de se poser des problèmes.

La culture, la philosophie, c'est le grattage de problèmes insolubles qu'il n'y a pas lieu de se poser. Et la philosophie, c'est d'apprendre à ne pas se poser de problèmes, et par rapport au positivisme – je n'exagère pas, je vais un peu vite mais je n'exagère pas du tout - et au fond à côté évidemment nous avons eu dans la phénoménologie et ce qui en a procédé, au contraire le culte de la question, le culte de la question infinie qu'il ne faut jamais fermer.

Et où s'inscrit Lacan, là ? Eh bien il s'inscrit très précisément sur ce point qu'il y a un problème de la vie, qui n'a pas de solution mais qu'on ne peut pas ne pas se poser et qui est « il n'y a pas de rapport sexuel », pour l'espèce humaine.

Ça, toute la sagesse concernant les faux problèmes, elle n'empêche pas que là, cette question là, se pose, même si la forme propositionnelle sous laquelle cette thèse est énoncée n'est pas satisfaisante ; « il n'y a pas de », elle n'est pas satisfaisante aux yeux de Lacan lui-même puisqu'elle procède par la négation et la négation c'est une relation, la relation c'est déjà une construction.

Alors ce qu'il s'agirait de cerner ici, c'est le fait, le bout de réel qu'on vise en disant « il n'y a pas de rapport sexuel ».

Disons que c'est le fait, c'est la face négative du fait positif qui est «il y a sinthome ». Ce que Lacan appelle le sinthome c'est le fait positif dont l'énoncé « il n'y a pas de rapport sexuel » est seulement la face négative.

Et c'est en quoi on peut dire, que la psychanalyse et disons le sujet, est foncièrement, je l'écris

Zététique

Zététique c'est du grec *zêtêi*, chercher, ça veut dire qui cherche, qui foncièrement cherche, et c'était le qualificatif qu'on attribuait aux sceptiques.

Là, il faut bien dire, la psychanalyse s'est trouvée accordée à ce qui fut notre modernité. Je dis ce qui fut notre modernité parce qu'elle est en train de changer, à vue d'œil.

La modernité ironique, la modernité qui sait que tout n'est que semblant, provoque sous nos yeux un choc en retour et le retour au poids singulier que prend parmi nous, aujourd'hui, la tradition, et même la révélation, comme principe d'une moralité objective.

Aujourd'hui on peut dire, on peut énoncer, en clair, que les fameux Comités d'éthique dont jadis nous parlions avec Éric Laurent, eh bien les Comités d'éthique nous l'avions anticipé, ça ne fait pas le poids. Les Comités d'éthique où on se met ensemble, on discute, on se met d'accord pour négocier la norme, ça ne fait pas le poids concernant l'existence de l'Autre.

Et nous avons au contraire aujourd'hui s'affirmant tous les signes d'un retour à un Autre qui en soit un, c'est-à-dire un retour à la prise au sérieux du fait de la révélation, et, où la moralité, ce qui est bien et ce qui est mal, c'est pas une question de discuter avec le voisin, et puis de voter et de se mettre d'accord, où le bien et le mal procèdent d'un discours qui a été tenu par l'Autre à un moment du temps et qui constitue des commandements.

Au fond ça a toujours été là, mais enfin ça s'était fait plus discret. Ça rasait les murs même à certains égards sous le poids d'une modernité triomphante et nous assistons à l'entrée, sur la scène du monde, au retour sensationnel sur la scène du monde, de tous les côtés, parce que de révélations il n'y en a pas qu'une, s'il y en avait encore qu'une on pouvait s'arranger, le retour sur la scène du monde des sujets qui sont happés par la vérité de la révélation.

Et au fond ils réalisent sous nos yeux, l'aspiration à ce que Lacan appelait « un discours qui ne serait pas du semblant ».

Et Wittgenstein, Valéry pouvaient rêver d'une philosophie qui s'annulerait elle-même parce qu'il n'y aurait plus de

question qui vaille mais c'est précisément, s'ils pouvaient procéder à l'annulation de la philosophie, c'est que la philosophie s'était toujours sustentée de son rapport à la divinité et puis ensuite de son rapport à la révélation. C'est ça qui a soutenu l'effort de pensée pendant tout le Moyen Âge, et après avec Descartes ou Malebranche c'était le rapport de la science et de la révélation.

Alors jusqu'à Hegel ça tient comme ça, une fois qu'on a laissé là, en effet elle n'avait plus rien à faire que de s'ajuster à l'absence de problème.

Eh bien, surprise, la nouvelle pièce détachée, la pièce détachée qui ne servait plus beaucoup est maintenant montée, si je puis dire, sur un char d'assaut, et elle s'impose sur la scène publique, elle s'impose dans la politique de ce qu'on peut appeler la politique du monde, elle est là, et donc… tout ça ne fait pas assez pièces détachées, ça s'ordonne trop bien !

Ça s'ordonne à ceci, que, au fond nous avons le choix, ou la révélation ou le sinthome. Voilà.

À la semaine prochaine

Fin du *Cours I* de Jacques-Alain Miller du 17 novembre 2004.

---

[1] « la solution du problème de la vie se remarque à la disparition de ce problème », Tel Gallimard, trad Pierre Klossowsky

Orientation lacanienne III, 6.

PIÈCES DÉTACHÉES

Jacques-Alain Miller

Deuxième séance du *Cours*

(mercredi 24 novembre 2004)

II

J'ai dit *Pièces détachées* parce que je suis amené à faire autre chose ici que ce que j'ai toujours fait.

J'entends me fier à l'absence d'ordre et vous laisser le soin de trouver du sens. Ce que j'ai toujours fait, c'est de mettre de l'ordre dans les dits de Lacan.

Je vous ai toujours confié mon élucubration sur Lacan et je me dis que pour une fois, pour changer, je ne raisonnerais pas, au sens de la rationalité.

Je me contenterai de raisonner au sens de la résonance et après tout peut-être est-ce sans le savoir ce que j'ai toujours fait : raisonner du dit de Lacan.

C'est ainsi, que j'écris Lacan, que je le rédige. Je ne cherche pas à y mettre mon ordre, je cherche à m'en abstenir.

Raisonner de Lacan est sans doute en plus ce qui convient quand on écrit et quand on lit le Séminaire du *Sinthome*. Car c'est un parcours singulier dans l'élaboration de Lacan. Un parcours fait d'éclats et où la cohérence n'est pas au premier plan. L'aperçu y est préféré à l'ordre.

Néanmoins, il y a un fil, c'est que tout au long de ce 23e Séminaire, Lacan tient James Joyce par la main. C'est une image, une image dantesque, je veux dire qu'elle vient de Dante.

Dante, lui, c'est la main de Virgile qu'il tient dans son voyage, à travers l'enfer, le purgatoire et le paradis.

Peut-être faut-il toujours qu'il soit avoué ou caché un guide, un intermédiaire ou plus exactement un intercesseur. Qu'est-ce qu'un intercesseur ? C'est quelqu'un qui a de l'influence et qui en use, en votre faveur, qui s'entremet.

Si on réfléchit à cette fonction de l'intercesseur, on ne peut pas ne pas reconnaître que Freud fut cet intercesseur pour Lacan. C'est la main de Freud que Lacan a tenu tout au long de son Séminaire.

Il n'a pas cru qu'il pouvait s'avancer dans la psychanalyse, s'avancer pour élucubrer ce qu'est la psychanalyse sans se remparder comme il disait, de Freud.

Mais, ce fut un intercesseur sous l'influence duquel lui-même tomba. Et nous en sommes tous là, bien entendu.

Sauf que Lacan, cette influence de l'intercesseur, Freud, il s'est débattu contre, il s'empêtre et il se dépêtre de cette influence. Il la reconnaît pour ce qu'elle est, un ascendant pris sur lui, une autorité, une domination, qui s'est imposée, un empire qui s'est étendu, une emprise qui s'est resserrée et aussi une fascination qui l'a captivé et qui a pris sur lui pouvoir, qui a exercé sa puissance et qu'il a subi. C'est ça une passion : ce qu'on subit.

J'ai énuméré en passant les termes divers, où se répartit la signification de l'influence dans le dictionnaire *Robert*. C'est une des mains que je tiens, comme vous savez.

Alors l'enseignement de Lacan, c'est sa façon de faire avec l'intercession de Freud, sa façon de la secouer et d'essayer de s'en débarrasser, car c'est un fait qu'elle l'embarrasse.

Elle l'embarrasse pour saisir ce qui a lieu dans ce qu'il pratique : une psychanalyse.

C'est pourquoi, contre Freud il appelle Joyce ; il amène un autre intercesseur, un artiste plutôt qu'un analyste, à la place de Freud.

$$\frac{\textbf{Joyce}}{\textbf{Freud}}$$

Et, de même, dirais-je, le sinthome à la place du symptôme, ça va de pair.

$$\frac{\textbf{Sinthome}}{\textbf{symptôme}}$$

Pourquoi ce mot nouveau ? Parce que le symptôme tel que Freud l'a isolé, renouvelé, articulé, inventé, le symptôme c'est la vérité. Au point que Lacan, quand il était sur le bord de se choisir un Autre intercesseur, définit l'opération freudienne - je cite son écrit, qui s'intitule « Du sujet en question » et que vous trouvez page 234 du recueil des *Écrits* - l'opération freudienne c'est « l'opération propre du symptôme ».

Qu'est-ce que ça veut dire ? Je crois que ça veut dire que le symptôme freudien est à proprement parler ce qui s'interprète et ce qui s'interprète dans l'ordre du signifiant, comme s'exprime Lacan.

L'ordre du signifiant, quand nous le répétons, ça nous fait passer la notion que le signifiant est solidaire d'un ordre. Ça nous fait d'ailleurs passer aussi bien la notion que l'ordre symbolique comme disait Lacan, non seulement il a le primat mais il est primaire. Et c'est bien ce qui est en question : l'ordre est-il primaire ?

Cet ordre, dont il s'agit, c'est déjà ce qu'exprime cette relation la plus bête, S1-S2. C'est la plus bête parce qu'elle se conforme à la suite des nombres, impossible de faire plus simple et cet ordre est la condition du sens ; le signifiant n'a de sens - pour parler comme Lacan - que de sa relation à un autre signifiant.

Tout est dans la relation.

Tout de l'opération freudienne est dans la relation. Cette relation pour ne pas la qualifier, nous l'appelons articulation.

Et c'est ce sens du signifiant que nous appelons la vérité, quand il nous dérange. Par l'intercession de Freud nous donnons à cette vérité un autre nom, nous l'appelons le symptôme. Ce nom de symptôme, c'est si je puis dire le nom clinique de la vérité.

C'est là pourquoi j'imagine, Lacan en vient à changer de nom pour désigner le symptôme, précisément quand il disjoint symptôme et vérité et que dans cette disjonction, il fait place à la jouissance.

Je vais l'écrire, je vais continuer ma petite série :

$$\frac{\textbf{Jouissance}}{\textbf{vérité}}$$

Et même je peux encore rallonger cette série de substitution, en disant que la substitution de la jouissance à la vérité répercute ce qui pointe, ce qui s'impose à la fin du Séminaire *Encore*, de la substitution de la langue au langage.

$$\frac{\textbf{la langue}}{\textbf{langage}}$$

Derrière le langage, derrière la mise en ordre linguistique et philosophique que constitue une structure de langage, il y a la langue. Il y a autre chose, qui ne fonctionne pas comme le langage.

« Le langage, dit Lacan, c'est une élucubration de savoir, sur la langue ». (L. XX p. 127)

Enfin, c'est énorme cet énoncé ! c'est là-dessus que bascule l'enseignement de Lacan, c'est à partir de là qu'il va chercher une autre main.

Le langage consiste à s'imaginer que parler sert à communiquer, il en a en effet toutes les apparences. L'enseignement est édifié là-dessus.

Ce qui se laisse entrevoir de la langue sert à tout autre chose qu'à la communication, à tout autre chose que à ce qui peut, de là, prendre forme de dialogue.

La langue, c'est le concept qui veut dire que le signifiant sert à la jouissance. Et le langage ça n'est qu'une élucubration sur cet usage primaire qui fait croire que son usage premier est de servir à la communication.

Il faut le dire, pourtant, que c'est sur cette élucubration bien ancrée que

repose la psychanalyse et que, Lacan, il vient de l'avoir structurée sur le modèle de la communication, dite intersubjective.

Intersubjectif n'est pas là l'essentiel, ça continue de prescrire les rapports du sujet et de l'Autre - avec un grand A. Et l'inconscient freudien n'a de sens qu'à ce niveau-là, au niveau de la communication. Il veut simplement dire que la communication peut être chiffrée et donc qu'elle demande à être déchiffrée.

Bien.

Prendre la main de Joyce, pour Lacan, veut dire qu'il y a un au-delà du déchiffrage. Et c'est à mon avis la valeur précise qu'il faut donner au rappel que fait Lacan, humoristique : Joyce se promettait d'occuper les universitaires. C'était sa prophétie. *Ce que j'ai écrit ne cessera de donner du travail aux universitaires*.

Prophétie vérifiée.

Il y a les études joyciennes qui, dans l'université de langue anglaise, rassemblent une phalange croissante, une communauté qui a ses rites et à laquelle un certain surgeon en France ; et Lacan avait d'ailleurs coopté dans son Séminaire, le plus brillant surgeons français de cette communauté en la personne de Jacques Aubert, auquel nous avons dû depuis, l'édition de Joyce dans la Pléiade, avec un superbe apparat critique, et tout récemment il s'est fait le metteur en œuvre d'une retraduction d'Ulysse, à voies multiples, et il est là, si je puis dire comme la borne témoin à qui Joyce pouvait destiner son œuvre.

Je dois dire, en passant, que à mon tour j'ai coopté Jacques Aubert pour lui faire relire ma rédaction du *Sinthome*, je lui ai demandé quelques notes de lecture moyennant quoi il m'a ravi en m'adressant il y a une quinzaine de jours, un apparat critique, digne de la Pléiade, qui figurera dans le volume, bien que ce ne soit pas mes habitudes. Un apparat critique concentré sur les références de Lacan à Joyce.

Mais, enfin, que veut dire cette présence de l'universitaire ?

Quelque chose à mon sens de très précis, qu'implique Lacan. C'est que déchiffrer Joyce c'est l'apanage de l'universitaire, c'est-à-dire ce n'est pas celui du psychanalyste.

Et donc, ce qui contraste avec cette industrie universitaire qui prend Joyce comme matière première c'est, dans l'ensemble, la position d'abstention, de retrait, de réserve, où se tient Lacan, par rapport à l'interprétation de Joyce.

Du point de vue du Séminaire du *Sinthome,* la seule chose qu'on peut attraper du texte de Joyce, au moins de *Finnegans Wake*, c'est la jouissance dont il faut supposer qu'il a été animé pour l'écrire, et dont son écrit témoigne.

Alors bien sûr, il y a des éléments d'interprétation de Joyce dans ce Séminaire du *Sinthome*. Mais tous ces éléments s'appuient sur ce qui est en deçà de cette œuvre ultime.

Celle-là reste intouchée par l'interprétation. Et dire la seule chose qu'on peut attraper, c'est la jouissance, c'est dire c'est la jouissance non pas la communication, non pas aucune vérité à déchiffrer.

Et Joyce, c'est l'intercesseur qui conduit à ceci, que le signifiant est d'abord cause de jouissance.

Et il s'ensuit que le symptôme comme tel, c'est-à-dire déshabillé, réduit plutôt qu'interprété, n'est pas vérité, il est jouissance.

La réduction plutôt que l'interprétation.

$$\frac{\textbf{réduction}}{\textbf{interprétation}}$$

Et s'il y a interprétation, c'est pour servir à la réduction du sinthome. Et dès lors, ce qui s'aperçoit entre les lignes de ce Séminaire qui est des derniers de Lacan, c'est que ce dont il s'agit dans l'analyse est moins de déchiffrer le symptôme que de faire usage, usage est là un terme-clef si on sait l'opposer à celui de déchiffrage.

Ce sont les considérations, que je vous livre qui m'ont conduit à donner pour titre au premier chapitre de ce Séminaire et c'est pas simple de mettre cet ordre-là, parce que chacune de ces

leçons ouvre tant de voies que, évidemment, il y a toujours un abus à dire : c'est ça qui est la clé. Mais enfin ça m'a conduit à donner comme titre au premier chapitre «De l'usage logique du symptôme ».

Et, c'est là où je vois l'orientation de l'ensemble de ce frayage singulier que Lacan a opéré cette année-là.

J'ai ajouté « Freud avec Joyce ». J'ai décalqué là le «Kant avec Sade » de Lacan pour marquer que Freud ici est modifié par Joyce, il est modifié comme Lacan indique d'emblée que la langue anglaise a été modifiée par Joyce.

Elle a été modifiée, dans *Finnegans Wake*, au point d'en être pulvérisée, néantisée, au point qu'on peut dire que dans le fait elle n'existe pas, comme l'avait noté, pour faire préface à ce Séminaire, Philippe Sollers dans un article, écrit, me semble-t-il entre la conférence donnée par Lacan au mois de juin précédent et la première leçon de Lacan dans le Séminaire du *Sinthome*.

Comme si, dans le fait, Joyce révélait, dans cette œuvre de *Finnegans Wake*, en quel sens le langage n'existe pas comme structure et qu'il montrait dans le fait comment le langage est défait par la poussée de la langue.

Psychiatriquement Lacan l'évoque, on peut parler de manie, comme on en parle chaque fois que le langage est travaillé en voie de décomposition, de dissolution.

Mais, ici, ça veut simplement dire, sans psychiatrie, que l'ordre du langage se montre décomposé, défait, truffé des échos qu'il fait lever homophoniquement dans d'autres langues.

Et là, l'auteur s'avance en maître du signifiant, il ne se coule pas dans ses formes.

Il y a dans cette perspective, un privilège de Joyce sur Freud.

C'est que Joyce s'attaque à ce qu'on peut appeler la routine, c'est le mot que Lacan emploie dans le Séminaire *Encore*, la routine qui associe le signifiant au signifié.

J'ai pris la référence, page 42 du Séminaire *Encore* : Cette bonne routine qui nous assure que le signifié donne toujours le même sens et qu'il nous assure de la véracité du sentiment que nous sommes partie toujours du même monde, enfin, de ce qui nous reste comme monde, qui ne va pas loin. Le monde de nos habitudes, le monde des proches, de la famille, un monde ultra-réduit à mesure que les inventions qui procèdent du discours de la science, font vaciller ce monde ; globalisation, dit-on, enfin, c'est une démondialisation la globalisation. Ça ravage ce que nous pouvions nous imaginer comme notre assiette, ça nous délocalise, bien entendu.

Et même ce qui nous reste comme monde, on commence à apercevoir que ça n'est encore que pour un temps : la famille, la procréation, le corps, tout ça va incessamment être gagné par la décomposition scientifique.

Et c'est là que *Finnegans Wake* est prophétique dans l'opération, qui s'effectue là, l'opération joycienne, qui consiste à faire dysfonctionner ce qui nous reste d'ordre du monde. Et qui fait voir, à partir de Lacan au moins, que le sinthome, si on ne l'habille pas du symptôme et de sa vérité, le sinthome fait objection au lien social, et à la forme sous laquelle nous l'avons abordé, celle de la communication.

C'est ce qui donne toute sa valeur au recours à la logique. La logique sans doute c'est un ordre, c'est une articulation, mais qui ne fait nulle allégeance au lien social. L'usage logique du sinthome est comme tel disjoint de son usage social qui est toujours communicationnel.

L'usage logique du symptôme, sur quoi Lacan entend recentrer l'opération psychanalytique, l'usage logique du symptôme est un usage, qui tend à être un usage solipsiste, pour le dire en termes philosophiques, ou encore autistique, en termes cliniques.

L'usage logique du sinthome c'est le point de départ du Séminaire du *Sinthome*, il s'oppose au déchiffrement du symptôme en termes de vérité.

Il introduit sans doute à un développement, c'est pas une stagnation mais ce développement n'est pas révélation, ce développement est réduction.

Réduction à quoi ?

Réduction à un os. On peut dire réduction à un élément, on peut même dire réduction au signifiant, à un signifiant, mais tout change tout de même.

Si le signifiant est représenté, par là-même conçu, comme un rond, un rond de ficelle. On peut dire même, pourquoi pas, que dans le Séminaire du *Sinthome*, le rond de ficelle avec quoi on compose le nœud, le rond de ficelle, rond à tout faire, vient à la place de l'usage à quoi Lacan mettait le signifiant.

$$\frac{\textbf{rond de ficelle}}{\textbf{signifiant}}$$

Le rond de ficelle, ça n'est pas un trait. Le rond de ficelle enferme, isole, suppose, un trou.

Continuons encore, le trou à la place du trait.

$$\frac{\textbf{trou}}{\textbf{trait}}$$

Le trait, la définition du signifiant comme trait, c'est ce que Lacan a emprunté à la linguistique, le signifiant comme trait différentiel. Et du seul fait qu'il est différentiel, qu'il se pose par rapport à un autre, il fait système avec cet autre.

Et donc la définition du signifiant est liée au concept du système comme faisant un tout. La différence qui fait sa seule substance (au signifiant) dans la conception saussurienne, la différence suppose la relation, le signifiant se relie à l'autre et c'est ce que manifeste, enfin, le mathème élémentaire S1-S2, si utilisable qu'il en est fascinant.

À quoi s'oppose ce que Lacan évoque d'une phrase, qui paraît approximative, que le langage est lié à quelque chose qui dans le réel fait trou - proposition essentielle à se retirer de la captation de la conception linguistique.

Et c'est ça que j'ai choisi pour intituler le second chapitre de ce Séminaire : « De ce qui fait trou dans le réel ».

Et les nœuds de Lacan sont tous construits sur cette fonction du trou. Et ce qui montre bien, la portée si élémentaire qu'elle soit, de ce déplacement, c'est que Lacan fait du trou désormais la caractéristique essentielle du symbolique.

Ah ! Ça veut dire ça n'est pas la différence cette caractéristique essentielle, ça n'est pas le système, ça n'est pas la relation, ça n'est pas l'ordre, ça n'est pas la différence, ça n'est pas le trait, c'est le trou.

Et dès lors, c'est sur l'imaginaire qu'est reportée la consistance. L'emploi du mot consistance bien sûr, c'est le corrélat déplacé, c'est la traduction déplacée de ce qu'était la vieille idée du système, de ce qui tient ensemble.

Ce qui tient ensemble, on s'est imaginé que c'était le propre du symbolique comme ordre.

Référer la consistance à l'imaginaire - il faut pousser ça au terme- ça veut dire que toute consistance est suspecte de n'être qu'imaginaire ; ce qui tient ensemble, voire le nœud lui-même, tout ce qui fait système est suspect de n'être qu'imaginaire.

Et c'est pourquoi Lacan à un moment, comme par surprise, peut poser la question de savoir si l'inconscient est symbolique ou imaginaire. Et dans la mesure où l'inconscient, on le construit comme un système, est-ce que ce ne serait pas simplement une consistance imaginaire élucubrée, qui devrait être rapportée essentiellement à son trou plutôt qu'à se fasciner sur ce qui se répond d'un signifiant à l'autre ; bien sûr que les signifiants se répondent, bien sûr qu'ils sont à l'unisson.

Quant au réel, il est ek-sistence, ce qui veut dire qu'il vient en plus, c'est le troisième comme tel, celui qui fait tenir ensemble l'imaginaire et le symbolique.

Et c'est ça le nœud concret, le nœud de départ comme rapport de trois ronds.

C'est un ensemble, sans doute, mais qui ne fait pas système, l'ensemble du trou de la consistance et de l'ek-sistence.

Et il y a dans le Séminaire du *Sinthome*, tout ce qu'il faut pour poser, y compris l'image, la représentation du nœud. Il suffit de trois disposés de façon borroméenne pour que ça tienne ensemble, et ça suffit pour faire le support du sujet.

D'où l'étrange que vienne en plus le symptôme, quand le nœud basique ne tient pas tout seul. Et c'est ce quatrième que Lacan découvre sur la piste Joyce.

Alors, dans cette perspective qui est celle de la consistance et non pas du système, le fondamental ça n'est pas l'ordre symbolique. Lacan prend lui-même à revers toute sa construction. Le primordial, c'est la consistance du corps, d'où, la valeur nouvelle que prend cette référence au corps ; c'est pas simplement une conversion au concret que de donner cette valeur.

Le corps, c'est ce que le droit décerne au sujet comme sa propriété, *habeas corpus*, ton corps est à toi ; enfin elle le décerne au sujet de droit qui du coup se prend pour une âme ; il se prend pour une âme quand il s'excepte du monde et qu'il éprouve qu'il l'endure c'est-à-dire qu'il en souffre.

On peut apercevoir en court-circuit que ce que révèle une analyse - on s'en aperçoit sur les traces de Lacan - ce qu'elle révèle d'abord, c'est l'adoration que celui qui parle a pour son corps, dans la mesure où il y trouve sa consistance, consistance imaginaire car pour ce qui est de sa matière, ce corps se décompose. Et c'est même un miracle qu'ils tiennent ensemble pendant un certain temps.

Cette consistance pourtant est insuffisante, puisque il y a l'amour ; dans la mesure où il y a l'amour ou que se pose la question de l'amour, c'est-à-dire de faire le choix d'un autre corps.

Ça c'est aléatoire, ça dépend d'une rencontre et il est notable que Joyce lui-même n'y échappe pas, si voué qu'il soit à l'usage littéraire de son symptôme, tout de même il tient une femme pour sa femme.

Là aussi il est question de propriété, évidemment dans ce cas-là, ça fait encore plus voir la loufoquerie que dans le rapport au corps propre.

Une femme, dit Lacan, peut aussi bien avoir affaire à n'importe quel homme. Dire d'une femme qu'elle est la vôtre, c'est une élucubration. Tant qu'elle le croit ça va, encore (*rires*). Et c'est la traduction humoristique du non-rapport sexuel.

Alors pourquoi l'amour ? Pourquoi l'espèce est-elle hantée par la question de l'amour. L'amour oui, l'amour non, capacité d'aimer, amour retenu, amour malheureux, amour satisfait, on peut le rapporter d'abord à ce qu'a d'insuffisant la consistance du corps propre. Mais c'est aussi, l'amour, dans la perspective du sinthome, une façon de faire sens d'une jouissance qui est toujours parasitaire.

Ah ! voilà un terme dont l'emploi ne cesse de croître dans l'enseignement de Lacan : le parasite. Évidemment les élucubrations sont parasites, la vérité parasite, la parole elle-même parasite ; c'est une position de sage, évidemment d'une sagesse qui prend à contre-pied la sagesse commune, la sagesse commune, qui fait fond sur le langage pour tamiser tout ça.

La sagesse qui consiste, à vous apprendre que vous pouvez vivre en bonne entente, en bonne intelligence, en harmonie avec la jouissance. Ça c'est une anti-sagesse si je puis dire, une sagesse subversive qui, au contraire, nous explique qu'il y a un parasite qui ne se laisse pas éliminer et qu'on peut seulement modifier, transformer, que ce qui est homme et qui parle, fait grouiller les parasites – c'est un verbe qui est dans Lacan, ça, *grouiller*.

Alors, qu'est-ce que ce parasite de la jouissance ? La jouissance n'est pas dans le corps comme consistance, le corps comme consistance est articulé,

si je puis dire, à sa forme ; elle n'est pas dans le symbolique comme trou, ce parasite vient en plus entre le corps et le symbolique. Et si l'on veut elle les noue, et c'est pourquoi Lacan peut parler du parasite de la jouissance comme du réel.

Alors le cas de Joyce, quelle est sa valeur de signalétique ? Dans le Séminaire de Lacan, il est présenté comme l'exemple d'une suppléance à un dénouement du nœud. C'est que la jouissance du corps de l'Autre ne suffit pas pour nouer le nœud, il faut que s'y ajoute la jouissance du symptôme. Et dans le cas de Joyce quelle est-elle cette jouissance ?

C'est d'abord, ce qui est le recours de chacun, le recours secret de chacun et qu'on peut qualifier psychiatriquement de mégalomanie. Chez Joyce ça prend la forme, la forme méthodique d'une ambition, qui est la promotion de son nom propre ; de son nom propre, construit Lacan, à la place de l'hommage qu'il n'a pas rendu au Nom-du-père.

D'où ces éléments d'analyse clinique du cas Joyce. Premièrement que son père n'en a pas été un. Deuxièmement, qu'est-ce que ça veut dire ? Au fond la seule chose qu'on retrouve dans le Séminaire, c'est que ce père n'en a pas été un parce qu'il ne lui a rien appris, qu'il ne lui a passé aucun savoir-faire avec le monde, au point qu'il a dû, Joyce, s'en remettre aux pères jésuites, pour lui apprendre comment faire, comment négocier l'affaire, l'affaire de sa vie.

Et troisièmement, disons, Lacan suppose une démission du père, que Joyce a pâti d'une démission du père et c'est ce qui fait voir que la fonction du père, c'est d'avoir une mission, ce que Lacan appelait jadis humaniser le désir.

On pourrait dire seulement enseigner la communication. La mission du père c'est d'enseigner la communication c'est-à-dire d'élucubrer un langage, d'introduire une routine qui fasse coïncider le signifiant et le signifié.

On peut dire que pour chacun le sinthome s'inscrit toujours dans la démission du père et que c'est dans cette marche que le signifiant est cause de jouissance, dans la marche qu'ouvre la démission du père.

D'où cette fonction attribuée au sinthome, d'être réparateur.

Ça, c'est énorme et c'est parfaitement freudien. C'est que le symptôme, c'est une guérison, le symptôme est un facteur thérapeutique. Et c'est ce qui est mis en valeur dans le Séminaire du *Sinthome*, où on voit le sinthome venir réparer la chaîne borroméenne quand ses éléments ne tiennent pas bien ensemble.

De telle sorte que le symptôme apparaît, comme un opérateur de consistance qui permet au symbolique, à l'imaginaire et au réel de continuer à tenir ensemble.

Dans le cas Joyce, le symptôme est exactement compensation d'une carence paternelle, carence qui se conclue à la génération d'après par la schizophrénie de la fille de Joyce, comme si Joyce avait été l'intercesseur entre la carence de son père et la schizophrénie de sa fille.

Et c'est dans cet intervalle où se loge Joyce, qu'on peut faire l'hypothèse qu'il a été serf de la polyphonie de la parole. C'est que pour lui la langue n'a pas trouvé à s'ordonner dans le régime du père. Elle s'est mise à bruisser d'échos. L'hypothèse, c'est que c'était là son sinthome et que c'est ce dont il a fait un produit de l'art, de son art, il a accueilli son symptôme pour en faire usage.

Et c'est à ce titre que Lacan le donne en exemple de ce que le symptôme n'est pas à interpréter mais il est à réduire, que le symptôme n'est pas à guérir, il est là pour qu'on en fasse usage.

Et donc il n'y a aucune résonance qui soit de résignation, il y a au contraire l'idée qu'on fait avec le reste et que le reste est fécond, que le reste est le ressort.

Alors, c'est par rapport à la réduction du symptôme que le Nom-du-père apparaît à Lacan comme - je le cite - quelque chose de léger.

Il est léger au regard de quoi ? Il est léger au regard de ce que Lacan appelle le réel, qui, lui, n'est pas quelque chose de léger, qui est un bout, un trognon, comme il s'exprime, c'est-à-dire une pièce détachée mais qui n'est pas dans la relation et autour de quoi ce qu'on appelle la pensée tourne en rond. Quand on a réduit ce dont il s'agit dans l'analyse, la vérité qui s'aperçoit et qui pointe vers le réel, c'est que la pensée tourne en rond.

Et c'est ce que Lacan exprime en disant, que la pensée brode autour du réel. Il a y des formations de l'inconscient tant qu'on tient la main de Freud mais quand on tient la main de Joyce, on prend cette perspective sur les formations de l'inconscient, que ce sont des broderies autour du trognon du réel, et que l'analyse c'est d'isoler le trognon et que pour cela, il faudra savoir laisser tomber la broderie.

La laisser tomber, c'est autre chose que la déchiffrer, parce que déchiffrer c'est toujours relier, tandis que le réel tel que Lacan le conçoit, il fait bien voir dans le Séminaire du *Sinthome,* comme c'est une invention de quelque chose qui n'est pas léger mais que c'est une invention en elle-même fragile, le réel tel que Lacan le conçoit ça ne se relie à rien et c'est même là qu'il peut porter un doute sur « Il n'y a pas de rapport sexuel ». C'est même là qu'il peut dire : cet énoncé, c'est de la broderie aussi, parce que ça participe du oui ou non, c'est-à-dire ça participe de la relation. C'est un énoncé qui reste pris dans la logique de la différence ; dans ce Séminaire du *Sinthome,* il essaye de le dire autrement, pour que ça fasse réel.

C'est l'occasion de prendre un peu de distance avec ce que nous, nous appelons dans notre pratique le cas, quand nous déployons un cas, comme nous disons, et que nous l'abordons finalement toujours par l'histoire du sujet.

Mais l'histoire dans la perspective du Séminaire du *Sinthome,* c'est le plus grand des fantasmes –dit Lacan. Ce n'est jamais qu'un mythe, l'histoire c'est seulement une façon qui paraît factuelle de donner du sens au réel.

Et c'est pourquoi Lacan approuve Joyce d'avoir eu le plus grand mépris de l'histoire ; pour Joyce, c'était un cauchemar, l'histoire. C'est pas mal vu !

Lacan, lui, dit que l'histoire est futile. Elle est futile au regard d'un symptôme quand on en vient à ce point de réduction où il n'y a plus rien à faire pour l'analyser.

Alors Lacan dit de Joyce qu'il était désabonné de l'inconscient mais est-ce que c'est le propre de Joyce ? Être désabonné de l'inconscient, c'est le réel de tout symptôme.

Et c'est en ce sens que Lacan fait du réel sa réponse à lui, à la découverte freudienne en tant qu'élucubration. L'élucubration freudienne, c'est que le symptôme est vérité et dans le dialogue que Lacan invente avec Freud, il lui répond par le sinthome en tant que réel.

Qu'elle est la valeur de cette réponse ? ça n'est pas une déduction. Et Lacan souligne que l'inconscient de Freud ne suppose pas du tout obligatoirement le réel dont il se sert.

Freud avait une idée du réel sans doute, il cherchait dans la direction de l'énergétique. Le réel pour Freud c'était quelque chose comme la libido, une énergie constante c'est-à-dire telle que on la retrouve toujours pareil, comme ce qui définit une constante c'est que le nombre soit toujours retrouvé.

Mais ça veut dire que l'idée la plus profonde qu'avait Freud là-dessus, c'est ce que montre son idée de la constance de l'énergie libidinale, son idée la plus profonde, c'est qu'il y a un savoir dans le réel et c'est même ça qui dirigeait son maniement du symptôme.

Et dire qu'il y a un savoir dans le réel, c'est dire que le réel est équivalent au sujet supposé savoir. Et c'est en ce sens qu'on peut dire que bien au-delà de l'Œdipe, il croit au Nom-du-père, que l'hypothèse de l'inconscient ne peut tenir qu'à la condition de supposer le Nom-du-père, c'est-à-dire de supposer qu'il y a un réel qui est savoir, un réel qui est articulé, un réel qui est structuré comme un langage.

La psychanalyse, au moins celle que Lacan pratiquait, la psychanalyse prouve qu'on peut s'en passer, dans la mesure où elle débouche sur une réduction à ce qui n'a pas de sens, à ce qui ne se relie à rien.

Néanmoins, on se sert du Nom-du-père dans la psychanalyse c'est-à-dire on en passe bien par le déchiffrage, on en passe par les effets de vérité, mais ils sont ordonnés à un réel qui n'a pas d'ordre.

C'était l'espoir de Lacan. Dans la théorie c'était d'arriver à articuler un bout de réel et par mes pièces détachées peut-être voudrais-je faire esquisse, allusion, à ce que serait un bout de réel.

À la semaine prochaine.

Fin du *Cours II* de Jacques-Alain Miller
du 24 novembre 2004.